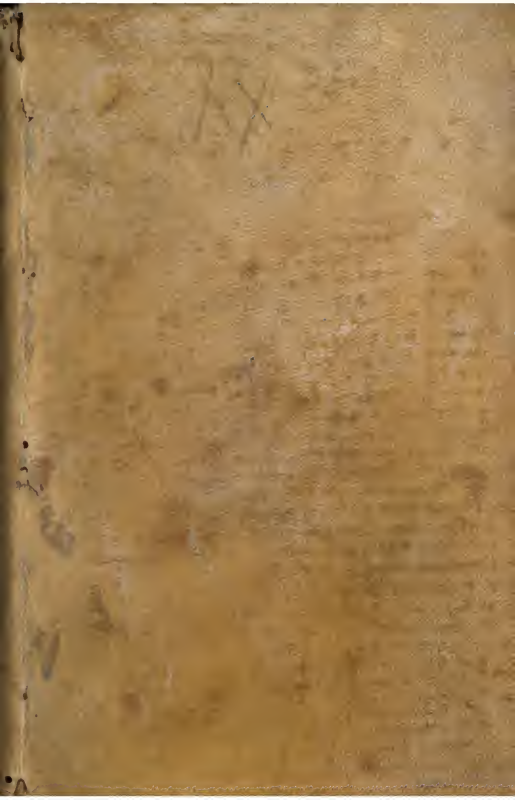
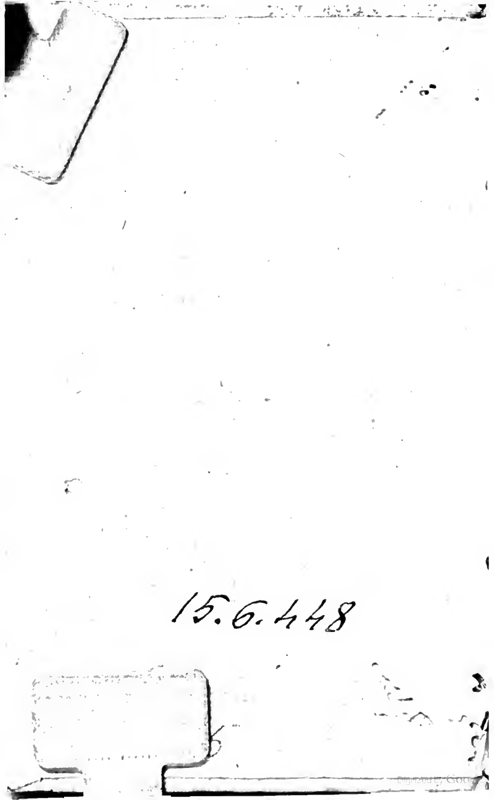




BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

Nouvelle Edition rectifiée & augmentée.

TOME XIII.



A LA HAYE,

Et se débite à GENEVE,

Chez les Fr. Cramer & Cl. Philibert.

M. DCC. XLIX.

HISTOIRE
SECRETE
DE
BOURGOGNE,
PAR
MADEMOISELLE
DE LA FORCE.



HISTOIRE SECRETE DE BOURGOGNE,

PREMIERE PARTIE.



HARLES LE GUERRIER, ou LE TEMERAIRE, étoit le plus puiſſant Prince de ſon tems; grand par l'étenduë de ſes Etats & par ſes richeſſes, cheri de ſes Alliés, redouté de ſes Ennemis. Il étoit iſſu du plus beau Sang de l'Univers, puiſqu'il ſe glorifioit de tirer ſon origine de l'auguſte Maiſon de France.

Sa Cour étoit la plus galante, la plus superbe, & la plus florissante de l'Europe. Elle servoit d'azile à tous les malheureux, & il étoit ordinaire d'y voir des Rois détrônés ou persécutés. Il étoit encore jeune & bien-fait, quand il se maria pour la troisiéme fois. Il n'avoit eu de sa seconde femme, Elisabeth de Bourbon, qu'une fille unique; il prit ensuite alliance avec Edoüard IV. Roi d'Angleterre, dont il épousa la sœur Marguerite d'Yorck. Elle entroit pour lors dans sa dix-septiéme année, & n'avoit pas deux ans plus que Marie sa belle-fille. Rien n'égaloit la beauté de ces deux Princesses. Marguerite étoit blonde : son visage avoit une fraicheur, & un agrément, qui lui donnoit un éclat extraordinaire. La Princesse de Bourgogne avoit un teint semblable, avec de grands yeux noirs, si tendres & si passionnés, qu'ils portoient l'amour dans les cœurs, & en attiroient les mouvemens par leurs regards. Elle n'avoit qu'à les tourner sur ceux à qui elle vouloit faire plaisir; ce plaisir devenoit dangereux, & il réduisoit souvent dans une servitude éternelle. Le tour de son visage étoit rond, sa bouche étoit aussi parfaite

que

que ſes yeux étoient beaux, &
ſoûrire étoit auſſi redoutable qu
regards : jamais on ne vit un mé
plus achevé de tout ce qui compo
charmes ; & c'étoit dans elle ſeul
l'on voyoit la jeuneſſe grave & l
jeſté donner de l'agrément. Son
étoit digne de ſon Corps : elle l
doux, pénétrant, cultivé par une
cation excellente : ſon courage éto
deſſus de ce qu'on en peut dire,
fut auſſi ſa ſeule reſſource dans to
malheurs qui compoſérent la ſui
ſa vie.

L'on peut dire, que, dès qu'e
voit vû la lumiére, elle avoit e
Amans ; & les premiéres paroles
le put entendre furent des parole
mour. Comme elle étoit le plus
ſidérable Parti de la Chrétienté,
les Potentats du Monde la reche
rent en mariage. Pluſieurs Souv
envoyérent leurs fils, pour être
à la Cour du Duc : avant que la
ceſſe eût atteint ſa douziéme a
beaucoup de Princes ſoupirérent
lle ; chacun prétendant à l'honneu
e choiſi par Charles, pour être
une ſi belle Princeſſe.

Entre ceux-là, on vit, comm

premiers en rang & en naissance, le Duc de Berry, frére du Roi Louis XI, & l'Archiduc Maximilien d'Autriche, fils de l'Empereur Fréderic. Ensuite, paroissoient le Duc de Savoie, Fréderic de Naples, & le Prince de Cléves. Le Duc de Bourgogne, par une politique qui lui réussissoit, la faisoit espérer à tous ces prétendans, & ne l'accordoit à pas un; & la Princesse, soumise à la volonté de son Pére, avoit la douleur de se voir l'objet éternel de la galanterie de ces Princes: son humeur en souffroit infiniment; mais quel remède y apporter, puisque c'étoit la volonté de son Pére? Sa plus grande consolation étoit dans la liberté qu'elle avoit de s'en plaindre à la Duchesse sa Belle-mére, qui l'aimoit avec une si forte passion, qu'elle auroit été bien fâchée d'avoir des enfans mâles, qui eussent ôté à la Princesse une si belle Succession.

Tous les Grands de la Cour de Bourgogne étoient attachés par affection, aussi-bien que par devoir, à ces deux Princesses, & l'union qu'il y avoit entr'elles faisoit que les sentimens n'étant point partagés, en étoient encore plus forts. Hugonet & Imbercour leur

étoient principalement dévoués
bien que Ravestein, Comines,
réchal & le Bâtard de Bou
Louis de Bourbon, Evêque de
qu'un plus particulier intérêt at
étoit consumé d'une passion si
si secréte pour la Duchesse, q
sant la découvrir, il la cach
un silence d'autant plus cruel,
ques-là il ne s'étoit pas trop
dans toutes les occasions de
il avoit si fort abandonné son
ses inclinations galantes, qu'il
pensé perdre son Evêché. Il
roit pour l'ordinaire à la Cour
les, qui étoit son Beau-frére
Cousin-germain.

Le Duc de Bourgogne avoit
fection démesurée pour tout ce
toit le nom de Bourbon, & f
pour les Enfans d'Agnès de Bo
sœur de son Pére. Cette Prin
près la mort de son mari s'étoi
uprès de Philippe le Bon; el
u onze enfans du Duc de B
lisabeth sa fille aînée avoit été
Charles, dont il avoit eu la
Bourgogne, & Marie la der
is ces enfans, étoit venuë au
même année que Marie de

gne sa niéce : elles avoient été nourries ensemble, & les mêmes personnes avoient pris soin de les élever & de les instruire; & leur bon naturel, joint à une même éducation, les avoit liées d'une très-forte amitié. Il y avoit plus d'un an qu'elles étoient séparées; la Duchesse de Bourbon étoit passée en France pour revoir les Princes ses fils, & depuis ce tems-là elle y avoit été retenuë par une grande maladie.

Le Duc de Bourgogne venoit de conclure le mariage de Marie de Bourbon avec Adolphe, fils unique du Duc de Gueldre : c'étoit un Prince cruel, ambitieux, vain, sans foi, & sans honneur. Son Pére, qui voyoit avec douleur le peu de fruit qu'avoient produit la peine & les soins qu'il s'étoit donnés, pour changer un naturel si sauvage, crut que le dernier moyen pour le corriger ou pour l'adoucir, étoit de l'unir à une Princesse aussi accomplie qu'il étoit brutal; &, dans ce dessein, il fit demander la Princesse de Bourbon.

La beauté sembloit être héréditaire dans ces tems-là dans toutes les Maisons souveraines, & l'Europe étoit remplie de toutes ces célèbres Princesses qui ont fait l'admiration de ce siécle-là. L'Espagne

pagne triomphoit par la Reine ; petite Princesse de Castille : le Po adoroit la vertu & les charmes d Infante, qui ont fait les désirs in de tant de Rois : la cruelle Reine ragon même étoit aussi belle qu chante : la Reine d'Angleterre ét miracle de perfection : la jeune de Savoie faisoit déja parler de grémens : & la Reine de Franc une personne merveilleuse. L Louis XI. son mari avoit trois naturelles que rien ne pouvoit en beauté, en esprit, & en ve généralement toutes les Princesse Maison de Bourbon étoient inf belles : entre toutes celles-là, destinée au Prince Adolphe, plus charmante, & les agrémen esprit égaloient ceux de sa beau avoit une gayeté dans l'humeu rendoit sur-tout incomparable.

Louis XI. approuva son *avec le Prince* de Gueldre ; il voya en Bourgogne avec la *sa mére.* *Charles* son Cousin te d'Angoulême, eut ordre d *l'accompagner* pour porter son *tement* : il fut suivi de toute se de la Cour qui vouloit se

aux courſes de bague, aux tournois, & à toutes les galanteries que l'on alloit voir à la Cour de Bourgogne.

Ces fatales nôces donnérent le commencement à tous les malheurs qu'on va voir ; & l'Amour cruel jetta ſon funeſte venin dans tous les cœurs qui furent capables de le recevoir.

Un jeune ambitieux s'étoit mis ſur les rangs pour oſer prétendre à la Princeſſe de Bourgogne, fier de ſa qualité de Beau-frére du Roi d'Angleterre, excité par un mérite reconnu qui lui donnoit l'approbation de tout le monde, & comptant moins ſur les avantages qu'il avoit reçûs de la nature, que ſur le reſte, quoiqu'il fût le plus beau & le mieux fait de tous les hommes. C'étoit le fameux Comte de Riviére : & quand la Princeſſe de Bourgogne le vit, elle trouva une beauté en lui qui égaloit preſque la ſienne, mais qui ne fit aucune de ces impreſſions qui conduiſent à la tendreſſe.

Le Comte auſſi ne fut point touché de cette Princeſſe ; il fit des reproches à ſon cœur de le ſeconder ſi mal dans ſes deſſeins d'ambition : il le portoit doucement à aimer ce qu'il admiroit, quand la jeune Princeſſe de Bourbon arri-

arriva à la Cour pour achever son mariage, & acquit par cinq ou six de ses *regards ce* cœur superbe, qui résistoit à la plus grande beauté de l'Univers. *La vivacité* de ses yeux jetta *un feu* mortel dans l'ame du Comte de *Riviére, & il* l'aima dès ce moment *par* ce panchant invincible qui nous *porte à un objet* plutôt qu'à un autre. La jeune Princesse de Bourbon, de *son côté, trouva* le Comte tel qu'il étoit, c'est-à-dire, le plus aimable de *tous les hommes*: malgré sa vertu, elle soupira en secret, & se plaignit *au Ciel de ce* que le Prince de Gueldre n'étoit pas fait comme le Comte *de Riviére*, ou de ce que le Comte de Riviére n'étoit pas à la place du *Prince de Gueldre*. Adolphe avoit à peu près les mêmes sentimens: son cœur barbare étoit assujetti aux charmes de la Princesse de Bourgogne, & regardant la femme qu'on lui destinoit qu'avec répugnance, le lieu où s'alloit engager lui paroissoit extrêment odieux.

D'autre part, le Duc de Bourgogne, croyoit avoir usé sa sensibilité par possession des trois plus belles femde la terre, comptoit l'amour

 com-

comme une paſſion éteinte dans ſon cœur : il donnoit ſes mouvemens à une ambition dominante, à des deſſeins vaſtes, & dont la Royauté pouvoit ſeule faire les limites ; la vûë de la Princeſſe de Bourbon lui fit avoir d'autres penſées ; & il comprit trop en la revoyant, la félicité dont il penſoit qu'alloit jouïr l'indigne Adolphe.

La proximité qui étoit entre lui & cette Princeſſe, n'étoit pas une raiſon aſſez forte pour lui faire ſurmonter ces commencemens d'amour ; il eſpéra pouvoir tourner en galanterie ce que l'on y pourroit trouver de plus irrégulier : peut-être même que la nouveauté de ſes ſentimens en fit tout le goût. Ce qui devoit l'éloigner d'un attachement ſi peu ordinaire, ne fit qu'irriter ſa paſſion : il lui auroit été malaiſé de la régler, ſi la Princeſſe n'en eût moderé les mouvemens : ſa vertu étoit difficile à apprivoiſer ſur de certaines matières, & elle avoit un ſi fort aſcendant ſur l'eſprit du Duc, qu'elle le réduiſoit en toute rencontre à la ſoumiſſion de ſes devoirs.

Si toutes ces paſſions mal aſſorties ſemblent préparer à des événemens ſurprenans, l'origine funeſte en fut ſeule

dans

dans le cœur du Comte d'Angoulême, & dans celui de la malheureuse Princesse de Bourgogne. La fortune avoit besoin de leurs cœurs pour faire naître des malheurs, qu'on ne sçauroit apprendre sans les déplorer.

Le Comte d'Angoulême n'étoit pas si beau que le Comte de Riviére ; mais il avoit la mine plus haute, & plus majestueuse, que lui : il étoit grand, de belle taille, le visage agréable ; il avoit un feu dans les yeux, & une noblesse répanduë dans tout son air, qui faisoit aisément connoitre le sang dont il étoit formé : il avoit de l'honneur, du courage, de l'esprit, de la probité, & c'étoit un Prince aussi accompli qu'il y en eût eu jamais dans le monde. Il étoit cadet de la Maison d'Orléans, d'un bien médiocre, & qui l'empêchoit d'espérer que le Duc de Bourgogne pût jetter les yeux sur lui pour en faire son gendre ; il sçavoit aussi que sa destinée l'assujettissoit à la bizarrerie de Louis XI. qui disposeroit de sa main ; mais malgré toutes ces raisons, son ascendant fut le plus fort, & lui fit porter ses vœux & ses espérances vers la Princesse de Bourgogne.

Cette

Cette Princeſſe fut ſenſible pour un Prince ſi charmant, & qui lui donna mille marques d'une véritable paſſion : elle avoüoit ſes mouvemens à la Ducheſſe ſa Belle-mére à meſure qu'elle les connoiſſoit. La Ducheſſe fut la premiére qui remarqua ceux du Comte d'Angoulême, & la premiére auſſi qui en parla à la Princeſſe.

Le mariage d'Adolphe & de la Princeſſe de Bourbon ſe célébra, & dans toute la confuſion d'une fête ſi galante & ſi tumultueuſe, tous les Amans découvrirent leurs ſentimens aux perſonnes qui les avoient fait naître.

Pourquoi me preſſez-vous ? diſoit un jour la Princeſſe de Bourgogne à la Ducheſſe. Que ferez-vous du ſecret du Comte d'Angoulême, quand je l'aurai fait paſſer juſqu'à vous ? Il eſt vrai, qu'il m'a dit qu'il m'aime, & je me ſens embarraſſée depuis qu'il me l'a dit : que peut-il prétendre de moi que de la pitié ? Hélas ! quand je tourne les yeux ſur tous ceux à qui le Duc mon Pére permet d'eſpérer, je frémis ; & après des conſidérations ſecrétes, je crains bien de n'être jamais au plus aimable, au ſeul enfin, Madame, que je trouve digne de moi. Je ne ſuis point

point de votre avis, lui repartit la Du-
chesse: le Duc aime passionnément
Maison de France, quoiqu'il en haï
le Roi, il estime & chérit la perso
ne du Comte d'Angoulême; que sç
vons-nous après tout, si pour faire
pit à Louis XI. & par un caprice he
reux, il ne pourroit pas vous le do
ner pour époux, & se piquer de v
loir faire en lui un Souverain de sa
çon? Ne me flatez point d'une idée
dangereuse, repliqua la Princesse, e
me méneroit trop loin; je sens que
ne suis pas née pour être heureu
une inclination violente donne tous n
désirs au Comte d'Angoulême; je s
une fatalité, qui me bornera toûjo
à ces inutiles désirs. La Princesse f
tit ses yeux mouillés en achevant
paroles, & ses premiéres larmes fur
données au pressentiment cruël,
la devoit rendre un jour si malhe
reuse.

Les magnificences des nôces de
Princesse de Bourbon durérent un m
entier; les jeunes Chevaliers Franç
se signalérent aux tournois & à tou
les courses qui se firent; le Captal
Buc & Chatillon y parurent extrém
ment; le Comte de Dammartin, &
B

Bâtard de Bourbon; mais, entre tous, le Comte d'Angoulême fit avouer, que jamais Prince n'avoit été plus galant ni plus adroit. Ce fut à ces courses, qu'il fit paroître pour la premiére fois cette célèbre Salamandre si connuë depuis en France : il la fit représenter sur son Ecu au milieu des flammes, avec ces mots, JE M'EN NOURRIS. On en parloit un soir chez la Duchesse, qui, voyant que la curiosité que l'on avoit pour expliquer cette devise, faisoit de la peine au Comte, détourna la conversation, aidée par le Comte de Riviére, qui s'étoit lié d'amitié avec le Comte d'Angoulême; mais la Princesse de Gueldre revenoit toujours à le tourmenter avec son enjouement ordinaire. Comte, disoit-elle, depuis quand de l'amour? Un homme, que j'ai cru insensible en France, seroit-il capable d'aimer en Bourgogne? Je veux sçavoir tout-à-l'heure qui vous aimez, ayant un secret infaillible pour le découvrir malgré vous, si vous ne voulez pas me le dire de bon gré. Le Duc de Bourgogne conjura pour lors la Princesse de se servir de ce secret si curieux, qui faisoit connoître ce que l'on vouloit tenir caché; & s'approchant

chant de son oreille, il lui dit tou
bas, qu'elle l'avoit éprouvé sur lui
même, puisqu'elle l'avoit forcé à lu
découvrir la passion qu'il avoit pour l
plus aimable personne de la terre : I
peut y avoir de la vérité, Seigneur
lui dit-elle tout haut & en riant, à c
que vous me faites l'honneur de m
dire ; mais je vai vous faire voir tou
te ma Science, puisqu'enfin je n'ai qu
nommer toutes les Dames qui sont ici
& regarder fixement le Comte d'An
goulême : je suis assûrée, que nous ve
rons bientôt celle qu'il aime avec tan
de discrétion. Le Comte frémit à cett
terrible proposition, & la Princesse n
la put entendre sans rougir : elle se trou
bla entiérement. Ah Madame ! dit-ell
à la Princesse de Gueldre, qu'il y
de cruauté à ce que vous proposez
pourquoi vouloir sçavoir de nos am
plus qu'ils ne veulent ? Je ne veux poin
être présente à la question que vous a
lez lui donner. En effet, poursuiv
la Duchesse de Bourgogne, vous n'a
lez pas seulement chagriner le Comt
d'Angoulême ; mais vous embarrasse
rez sans doute la modestie de la Da
me que le Prince aime, & à qui peu
être ne l'a-t-il encore osé déclarer
d

de ſorte, continua le Comte de Riviére, qu'au lieu de le fâcher, on lui donnera le moyen de ſe découvrir, ſans que la belle perſonne qu'il aime puiſſe être offenſée contre lui. La Princeſſe de Gueldre, à qui il n'en faloit pas tant dire, comprit qu'il y avoit des raiſons pour ne plus preſſer le Comte d'Angoulême; & pour déſabuſer ceux qui pouvoient avoir la même penſée, elle tourna la vivacité de ſon enjoüement ſur le Comte de Romond, qui entretenoit avec aſſez d'application une de ſes filles, nommée Huguette de Jaquelin, dont la beauté étoit extraordinaire. Le Roi Louis XI. l'aimoit, comme le tems le juſtifia depuis: elle fit donc la guerre au Comte, & le menaçoit d'un rival redoutable, que perſonne ne ſoupçonnoit alors; mais qui n'avoit pû ſe cacher à ſa pénétration.

Pendant que la Princeſſe de Gueldre parloit, la Princeſſe de Bourgogne étoit paſſée dans le cabinet de la Ducheſſe: le Comte d'Angoulême l'y ſuivit avec un trouble dans les yeux qui mit de la tendreſſe dans ceux de la Princeſſe. J'ai penſé mourir, Madame, de la perſéçution de la Princeſſe de Gueldre: elle veut ſçavoir ce que vous vou-

voulez ignorer: Ah! dit la Prince
que je le ſçache plutôt toute ſe
& que toute la terre l'ignore. Pri
continua-t-elle, il m'a ſemblé q
Duc voyoit dans vos yeux tout ce
vous dites que vous ſentez; & j
ſuis imaginée, que tout le monde
ſçavoir ce que vous n'avez dit
moi. Souffrez donc que je vous
ſe toujours, reprit-il: c'eſt le m
que je le cache aux autres: ſi ce
vous dites eſt vrai, lui répliqua-
il n'y aura que moi qui le ſçaur
Ducheſſe de Bourgogne, qui les v
dans un grand miroir, & qui r
quoit que le Prince de Cléves l
ſervoit curieuſement, s'avança ve
Comte, lui dit-elle, les flammes
Salamandre échauffent trop ce ca
ſortez, on vous obſerve; la Pr
& moi allons tâcher de deviner
n'a pû comprendre la Prince
Gueldre. Ces trois perſonnes
les jours ſuivans des converſatio
étendues; la Princeſſe permit a
ce de l'aimer; la Ducheſſe
qu'elle employeroit ſon crédit
du Duc ſon mari pour lui ren
vorable, elle lui donna des avi
conduite, & dès ce jour-là

Imbercour & Comines de la confidence, & le Prince regarda dans la ſuite Imbercour comme ſon pére, & Comines comme ſon ami. Entre toutes les fêtes que le Duc de Bourgogne donna, celles qui ſe firent de nuit dans les jardins furent les plus ſurprenantes & les plus magnifiques, ſoit par la manière de les exécuter, ſoit par les illuminations: il y en eut une entr'autres, qui fut tout-à-fait divertiſſante, & qu'il avoit imaginée pour aider à ſon amour; c'étoit une maſcarade de toute la Cour, où chaque homme & chaque femme devoit prendre l'habillement d'une nation différente, & comme on pouvoit ſe rencontrer dans le même choix, la différence des étoffes & des couleurs, en faiſoit toujours la diſtinction. L'on faiſoit faire les habits en ſecret. Le Duc, par les préſens qu'il donna à ceux qui les faiſoient, ſçut bien-tôt les habits de tout le monde. Le Prince de Gueldre n'ignora pas non plus comme étoient ceux de la Princeſſe de Bourgogne. Quand l'heure fut venuë où la fête devoit commencer, toutes ces perſonnes ſe rendirent dans un bois délicieux, dont les allées étoient auſſi éclairées qu'en plein jour; un

un petit masque couvroit seulement leu visage. Tant de personnes bien-faite couvertes d'habits différens, formoier un objet aussi surprenant qu'agréable Le Comte de Riviére s'étoit habillé e fille, & justement en Sicilienne, com me l'étoit la charmante Jaquelin. Le taille étoit semblable, & on ne pou voit faire la différence de l'un à l'a tre : La Princesse de Gueldre étoit e fille de Chio, & la Princesse de Bou gogne en Sultane. On fut long-ten à se reconnoître, ou à faire sembla qu'on ne se connoissoit pas. Le Pri ce Adolphe eut l'audace de parler d' mour à la Princesse. Le Duc de Bou gogne cajola la Princesse de Gueldr mais, ils n'étoient pas contens ; le t multe, qui leur avoit été d'abord *favorable*, commençoit à les fatigue Le Duc s'en avisa le prémier, & m *nant Adolphe* à l'écart, après qu'ils e rent été connus de tout le monde, *lui* proposa de changer d'habit. Ado *phe* accepta la proposition avec joie *dans la* pensée qui lui vint d'être so *cet habit* plus en liberté avec la Prin cesse. Dans ce même moment, l *Princesses* avoient pris le même de *sein*, & étant entrées sous un pavillo ell

elles changérent d'habit avec l'aide de quelques-unes de leurs filles, & après cela elles se séparérentt & furent dans des allées différentes. Un Favori du Prince Adolphe qui étoit chargé de sa commission, aborda la Princesse de Gueldre, qu'il prit pour la Princesse de Bourgogne, & lui dit que le Duc son pére la demandoit. La Princesse de Gueldre rit de la méprise, & suivant ce Messager, elle s'avança vers son Mari qu'elle prit pour le Duc. Princesse, lui dit-il en la prenant par la main, & la faisant entrer dans une grotte éclairée comme le reste du jardin, je veux jouïr tout seul du plaisir de vous voir, votre habillement est le plus joli du monde, il nous laisse voir toutes les beautés de votre taille, l'air de votre coeffure est galant; mais ôtez un peu votre masque, je desire voir combien cette parure vous sied. Seigneur, lui répondit la Princesse de Gueldre, ne croyant pas dire si bien qu'elle disoit, je suis si accoûtumée à vous obéir, que je vous supplie de me laisser goûter la douceur de ne le pas faire : mon masque m'est nécessaire. Je m'embarrasserois de vous contredire: laissez-moi une fois en ma vie le plai-

plaisir de ne vous pas obéir. N
lui repartit le Prince de Gueldre
mettant un genou devant elle, j
le puis souffrir; ne nous contred
jamais, unissons plutôt toutes nos
lontés. Seigneur, reprit-elle,
perdez un tems que vous pourriez n
employer auprès de la Princess
Gueldre que je vois là qui passe.
lui dit-il, plût à Dieu que vous f
la Princesse de Gueldre; que m
mour & mes désirs seroient satis
Mais, continua-t-il, en passant sa
autour de sa gorge. Que cet hal
bien fait! Que cette agraffe es
placée! Que tout ce que je vois est
Et se laissant aller à un de ces m
mens impétueux, auxquels la br
de son ame ne pouvoit résister,
l'audace d'avancer les bras pour
tenir. La Princesse effrayée s'en d
brusquement, & courant à une d
suës de la grotte, elle apperçut u
cilienne au col de laquelle elle
ta : ainsi, cette Princesse abusée
les bras de son Epoux, pour se
dans ceux de son Amant; ca
toit véritablement le Comte de
re qu'elle prenoit pour l'aimable
lin. Elles rentrérent dans la

dont le Prince étoit forti auffi-tôt qu'il avoit apperçû cette autre perfonne, & s'affeyant toutes deux, Que le Duc de Bourgogne eft infupportable, dit la Princeffe de Gueldre, d'interrompre la gayeté de cette fête par de fâcheux contre-tems! Que je le hais! Allons rejoindre tout le monde. Pendant qu'elle parloit ainfi, elle regardoit ce qui fe paffoit au bord d'un canal qui étoit tout contre, & étant appuyée fur le Comte de Riviére, fa jouë touchoit celle de cet heureux amant, qui avoit auffi ôté fon mafque. Il eft impoffible de dire l'agitation dans laquelle il étoit; il fe croyoit maitre de tant de beautés qu'il avoit en fa puiffance; le refpect lui déroboit des faveurs que l'erreur de la Princeffe fembloit lui accorder. Enfin, fa timidité, vaincuë par fon amour, lui fit ferrer fi tendrement la Princeffe, & un foupir fi vif porta une refpiration fi ardente fur fon vifage, que la Princeffe fe retournant, & voyant celui du Comte de Riviére fi près du fien, elle s'alluma d'une rougeur pleine de pudeur & de honte, & repouffant brufquement le Comte, & le regardant avec émotion, Que vous êtes une belle fille! lui dit-

elle en se levant, & sortant de la gro
te. Le Comte la suivit encore to
transporté, & la prenant par sa ro
en marchant à côté d'elle, & rem
tant son masque de peur que les aut
ne le reconnussent: Heureux Cor
de Riviére, disoit-il tout bas, tu vi
d'être pour un moment semblable a
Dieux qui sont maîtres de toutes
beautés de la terre. Felicité charm
te, reprenoit-il, que vous passez
te! Vous ressemblez à l'idée d'un s
ge agréable, & votre privation cru
va plonger mon ame dans une nu
ternelle de douleur. Belle Prince
donnez au moins votre consenteme
une méprise, qui m'a été si favora
Comte, lui dit la Princesse de Gue
en voulant s'empêcher de rire, me
fin à l'entousiasme, il vous porte
au delà de ce que je veux; j'ai
une horrible méprise, oublions-la
deux, parlons d'autre chose, & fo
étonné comme moi de la hardiesse
Duc de Bourgogne. Le Comte de
viére la désabusa, & lui dit que
qu'elle venoit de quitter étoit le Pr
son mari: *il lui* apprit leur cha
nent d'habits, & comme le Princ
Gueldre l'avoit prise pour la Prin

de Bourgogne : elle se réjouit de cette Avanture, dit cent choses plaisantes sur cela ; & comme le Comte de Riviére revenoit toujours à son amour, la Princesse, prenant un air sérieux qui ne lui étoit pas ordinaire ; Je vous ai déja dit plusieurs fois, lui dit-elle, les sentimens dans lesquels je suis : je sçai toutes les mauvaises qualités du Prince de Gueldre, je ne les sçaurois souffrir ; mais, je suis sa femme ; ce malheureux nom m'impose une loi difficile, je la veux suivre, elle sera toujours souveraine dans mon esprit ; le même malheur qui m'ouvre si bien les yeux sur le Prince de Gueldre, fait que je vous connois aussi parfaitement ; vous êtes aimable, vous avez un mérite comme je le veux ; je crois que vous m'aimez, je vous estime, je vous aimerois s'il m'étoit permis. Mais, après cela, plaignez-moi ; plaignez-vous ; je ne ferai que vous estimer : & voyant la Princesse qui passoit, elle l'arrêta, & lui fit part de ce qui venoit de lui arriver, afin qu'elle se préparât à son tour à jouër son rôle auprès du véritable Duc de Bourgogne, qui ne manqueroit pas de la prendre pour elle : elles se séparérent après cette instruction,

tion, afin de faire mieux réussir leur dessein. La Princesse de Bourgogne n'eut pas plutôt tourné dans une autre allée avec deux de ses filles qui ne la quittoient point, qu'elle rencontra le Duc : il la tira à l'écart, & la prenant pour la Princesse de Gueldre, il l'aborda avec la liberté d'un Mari galant; la Princesse rit de l'action libre de son pére. Seigneur, lui dit-elle, en se laissant baiser sur l'épaule, c'est à la fille de Chio à qui vos galanteries vont, je n'étois point jusqu'ici accoûtumée à vos tendresses; je suis surprise de cet enchantement : est-ce le masque ? est-ce l'habit qui vous cause un changement si extraordinaire ? Mon cœur n'a point changé, reprit le Duc, & si le votre n'avoit pour le mien des mouvemens si contraires, vous connoitriez que je vous aime : vous sçavez que je ne trouve que vous d'aimable dans tout l'univers, & vous n'ignoreriez pas davantage, que c'est vous seule qui me pouvez rendre heureux. Quel discours! Quel langage! interrompit la Princesse; ce n'est point la voix d'un Epoux; ces expressions tendres ne sont jamais sorties de la bouche d'Adolphe, son cœur n'a jamais connu de telles délicatesses:

l'enchantement se dissipe; je vous reconnois, Seigneur, & il y a une trop grande différence entre le Prince de Gueldre, & l'Illustre Duc de Bourgogne, pour s'y méprendre long-tems. Le Duc transporté à ces paroles, qui lui faisoient naître de si douces espérances; Ah! lui dit-il, Madame, qu'entens-je à mon tour! S'il vous est aisé de reconnoitre ma personne, ne voulez-vous pas aussi reconnoitre mon amour? Vous sçavez ce qu'il me coûte par la violence continuelle que vous me faites, pour vous en taire les ardeurs, par la gêne que je souffre de vous voir à un autre, & par la contrainte enfin où je vis, & pour laquelle vous sçavez que je ne suis point fait. La Princesse commença à s'embarrasser, voyant le sérieux de son pére! Seigneur, lui dit-elle, en voulant le rejetter dans sa prémiére gayeté, le ton plaintif n'est point fait pour l'illustre Duc de Bourgogne. Jouïssons du plaisir d'une si belle nuit, commandez-moi d'ôter mon masque, & après cherchons tout ce qui pourra vous plaire. Tout ce qui peut me plaire est en vous, reprit le Duc. N'est-ce point vous demander assez, que de souf-

ſouffrir que je vous aime? Oſerois-je y ajoûter, que vous m'aimaſſiez auſſi? Non, Seigneur, ce n'eſt point trop, repliqua précipitamment la Princeſſe: vous allez bien voir que je vous aime; &, alors, ôtant ſon maſque, ſe baiſſant reſpectueuſement en lui baiſant la main; Pardonnez-moi, Seigneur, lui dit-elle, ſi je ne vous montre que votre fille au lieu d'une Princeſſe aimable; &, voyant du dépit dans les yeux du Duc, Pardonnez-moi, Seigneur, continua-t-elle, je n'ai pû réſiſter un moment à l'envie de vous faire un véritable plaiſir. Ah! Princeſſe, lui dit-il enfin, quelle mépriſe! Mais, puiſque vous êtes devenue ma confidente malgré moi, uſez bien de ce titre. Parlez pour moi à la charmante perſonne que j'aime, & rendez-moi compte préciſement des diſpoſitions où vous la trouverez. Seigneur, lui dit gayement la Princeſſe, la commiſſion eſt délicate; & comme deux perſonnes ont plus de lumiére qu'une, Voilà le Comte de Riviére, dit-elle finement, avec qui je vai partager l'emploi que vous me donnez, & qui ſans doute ſera fort propre à attendrir ſon cœur. Le Duc n'entendit pas le

ſens de ces paroles, étant prévenu que le Comte de Riviére prétendoit à ſa Fille: il le croyoit ſon Amant: il ſe joignit à lui; & comme ſon habit de fille le rendoit encore plus beau, il s'amuſa à lui dire cent cajolleries, tandis que le Comte d'Angoulême s'approchoit de la Princeſſe: il ne lui avoit pû parler tout le ſoir qu'à mots interrompus, & depuis qu'elle avoit changé d'habit, il s'étoit encore mépris avec la Princeſſe de Gueldre, auſſi-bien que le Duc de Berry & Maximilien; il en avoit du chagrin dans l'eſprit: la Princeſſe le reconnut, il le lui avoüa; & comme elle étoit de bonne humeur, elle lui conta la converſation qu'elle aavoit euë avec ſon Pére. Il vous a donc pû dire qu'il vous aimoit, reprit le Comte, & il vous l'a dit ſans vous fâcher: il eſt bien doux de pouvoir dire ce que l'on veut. Seigneur, lui dit-elle, vous avez trouvé l'art de vous approprier ce bonheur-là; j'aime à vous écouter, malgré toutes les oppoſitions de ma raiſon; & quand je vous vois, & que je vous entens, j'éloigne tout ce que je puis craindre de l'humeur impérieuſe du Duc de Bourgogne; Mais, continua-t-elle, j'ai une

ne nouvelle à vous dire qui m'a fait un extrême plaisir ; je n'ai point été occupée tout ce soir au divertissement de la fête. Vaubrisset, qui, comme vous le sçavez, commence à être aimé de mon Pére, vient de me parler, & m'a appris un grand secret. La paix est faite entre Louis XI. & le Duc de Berry ; le Roi lui céde la Guyenne, & il part demain pour aller trouver le Roi en Anjou, où leur entrevuë doit se faire : ainsi, Comte, nous en sommes délivrés, & Vaubrisset m'assûre, que, puisque ce Prince a un si grand appanage, le Duc ne pensera point à le prendre pour Gendre : il a ajoûté d'un air mistérieux, qu'il en veut choisir un qui lui doive tout ; si vous étiez l'objet de sa pensée, que nous serions heureux, & que le don de mon cœur suivroit avec plaisir celui des deux Bourgognes !

Le Prince étoit trop sensible pour ne pas sentir tout le charme des paroles de la Princesse ; une action toute passionnée avoit dévancé la réponse qu'il lui alloit faire, lorsqu'une troupe de Masques se mêla parmi eux, & interrompit leur conversation.

Les fêtes des nôces du Prince de

Gueldre étant finies, il partit de la Cour de Bourgogne pour aller dans les Etats de son Pére, avec des résolutions cruelles & chimériques : les unes éclatérent peu après, & il fut sur le point de voir éxécuter les autres.

Toute la Cour vit partir la Princesse de Gueldre avec regret : elle en eut une douleur inconcevable ; elle quittoit un pays qu'elle regardoit comme le sien, y ayant été élevée ; elle quittoit des Princesses qu'elle aimoit de la plus tendre affection : cette douleur, toute grande qu'elle étoit, avoit peut-être encore une cause plus sensible dont elle se doutoit bien; &, pour comble de chagrin, elle suivoit un époux détestable, qui n'avoit rien d'humain pour elle, son esprit & sa douceur n'avoient jamais pu l'adoucir.

Le Comte de Riviére sentit cette séparation en Amant délicat & sensible ; il n'eut de consolation que celle qu'il trouva dans la confiance où il étoit avec le Comte d'Angoulême. Ce fut à lui seul, qu'il communiqua son dessein : il fit semblant de retourner en Angleterre, & après avoir fait faire des armes comme il le vouloit, il fut incognito, suivi de deux hommes seulement, en Gueldre; où, à la mode de ces

ces tems-là, il foutint feul un pas à l'honneur de fa Dame contre tous les Chevaliers qui vouloient foutenir que leurs Maitreffes la furpaffoient en beauté. Il défit tous les Courtifans d'Adolphe, auffi-bien que les Etrangers qui y furent touchés d'émulation pour la gloire : il vainquit encore Maximilien, que fon Pére avoit rappellé, qui voulut s'éprouver contre lui & donner deux coups de lance en l'honneur de fa Princeffe.

On apprit en Bourgogne la réconciliation du Roi Louis XI. & du Duc de Berry, & la chûte & la détention du Cardinal Baluë, qui, par une ambition criminelle, & voulant toujours fufciter des affaires à la France pour être toujours néceffaire, avoit trahi avec ingratitude fon Roi & fon bienfaiteur, & en écrivant des Lettres au Duc de Bourgogne, & au Duc de Berry, pour empêcher la paix : elles furent mifes entre les mains du Roi, par cet accident remarquable dont l'Hiftoire a tant parlé.

On fçut enfuite, que le Connétable de Saint Paul renouoit la propofition du mariage du Duc de Berry avec la Princeffe de Bourgogne ; & le Comte d'Angoulême, pénétré de cette nou-

velle, prit une résolution déterminée de retourner en France. Lescun, qui étoit sa créature & son ami particulier, étoit devenu favori du Duc de Berry depuis son retour; & le Comte d'Angoulême, qui connoissoit la foiblesse de ce Prince, & quel empire ceux qu'il aimoit prenoient sur lui, jugea que Lescun seroit fort propre à le détourner du dessein d'épouser la Princesse de Bourgogne: il communiqua cette pensée à la Duchesse, qui l'approuva, & il se disposa enfin à prendre congé du Duc de Bourgogne, & à dire adieu à la Princesse.

Elle étoit fort triste, depuis qu'elle avoit sçû sa résolution. Il va partir, Madame, disoit-elle à la Duchesse sa belle-mére: il s'en va, il m'oubliera durant cette absence, quelque courte qu'elle puisse être: le Duc mon Pére disposera de moi; & quand même, par l'adresse de Lescun, le Comte romproit mon mariage avec le Duc de Berry, mon Pére peut me donner à un autre, qui me rendroit aussi malheureuse. Il n'ira peut-être pas si vite, lui répondit la Duchesse; mais, enfin, vous faites bien de vous préparer à tout; je ne sçaurois croire que le Duc veuille

veuille tout de bon l'Alliance de la France : il rejette obſtinément, à ce que m'a dit Comines, toutes les propoſitions du Roi, & s'obſtine avec fermeté à la Ratification des Traités de Peronne, avant que de donner ſon conſentement à votre mariage. Voilà pour vous un rayon d'eſpérance : Nous connoiſſons ſa fierté, & cela ne ſe peut dire qu'entre nous ; le ſuccès de la bataille de Montleheri lui a tout-à-fait hauſſé le cœur ; il veut avec opiniâtré ce qu'il veut ; il ſe ſouvient toûjours de la faute que le Roi fit à Péronne en ſe livrant entre ſes mains : il s'applaudit ſans ceſſe de la fauſſe générosité dont il uſa : il s'imagine, que rien ne la peut égaler : l'opinion qu'il a de lui-même depuis ce tems-là le porte à l'excès ; il croit ſa puiſſance plus grande qu'elle n'eſt, & que quand il lui plaira, ſes mouvemens feront le deſtin de l'Europe : au lieu de faire un accord, il prétend donner des loix.

Louis XI. le hait ; il ne conſent qu'à regret à cette Alliance : cette grandeur de ſon frére lui fait peur : le bas âge de ſon Dauphin lui fait craindre de le laiſſer en proie à la merci du nouveau Duc de Guyenne, & aux factions qui

s'éléveroient dans l'Etat. Ainſi le Comte d'Angoulême eſt heureux : s'il ſçait ménager Leſcun dans cet embarras, il eſt certain qu'il reculera ſon malheur ; c'eſt beaucoup que de gagner du tems, & c'eſt par lui ſeul que les choſes les moins eſpérées viennent quelquefois à des fins qu'on ne s'étoit oſé promettre.

Ce que vous dites eſt tout-à-fait bien penſé, repartit la Princeſſe, & l'antipathie du Duc & du Roi ſemble mettre une oppoſition aſſurée à ce mariage que je crains tant : les obſtacles que nous y prétendons apporter peuvent encore réuſſir. Mais, Madame, un de ces obſtacles eſt l'abſence du Comte : il va partir, il s'éloigne de moi ; quand le reverrons-nous ? Et s'il revient, le retrouverai-je fidéle ? La Princeſſe ſoupiroit, ſes larmes groſſiſſoient déja ſes paupiéres, quand le Comte parut dans le cabinet où elles étoient : il s'arrêta immobile en regardant fixement la Princeſſe : elle fit un cri, & voulut ſe cacher, afin qu'il ne vit point ces marques de foibleſſe ; mais allant toujours du côté qu'elle ſe tournoit, & la regardant avec une paſſion qui pénétroit juſqu'à ſon

ſon ame : Eh bien, que voulez-vous ? lui dit-elle : je pleure votre abſence, je ne puis m'en empêcher ; en ſerez-vous plus heureux, Comte, de m'avoir amenée à ce point de tendreſſe qui me cauſe tant de douleurs ? Je ſuis ſans doute heureux, lui dit-il, de vous voir ſi perſuadée de mon amour, que vous ſoyez ſenſible aux peines qu'il me prépare. Mais, Madame, lui dit-il, en reprenant les derniéres paroles qu'elle diſoit à la Ducheſſe, vous diminuez bien mon bonheur, par les ſoupçons injuſtes dont vous outragez ma fidélité ; je ne ſçai point parler un langage déguiſé, ni me ſervir d'expreſſions outrées : je ſuis plus naturel, croyez-moi ; je vous aime, je vous aime avec adoration ; je ſçai, que le Ciel vous fit la plus charmante de toutes les créatures : il ſçait ſi je connois un bonheur au delà de celui de vous poſſéder ; pour cette poſſeſſion je donnerois, & mon ſang & ma vie ; rien n'a jamais paru à mes yeux de ſi beau que vous : vous ne me verrez jamais infidéle, & quand il ſeroit poſſible que vous portaſſiez votre cœur ailleurs, vous ne verrez jamais, ma Princeſſe, que j'imite un ſi cruel exemple, & jamais

jamais je ne puis aimer que vous. Après ces sincéres protestations, ils prirent des mesures pour ce que le Comte alloit faire : il promit à la Duchesse de lui mander toutes les nouvelles de la Cour de France, & d'écrire à Comines le ménagement & le succès de ses desseins ; &, après leur avoir baisé les mains, il prit le dernier congé de l'une & de l'autre.

La Princesse demeura plus tranquille qu'elle n'avoit cru être pendant l'absence du Prince, par les marques d'affection qu'elle recevoit continuellement de la Duchesse, & par les soins que le Comte d'Angoulême avoit de lui écrire ; elles apprirent que Lescun employoit toute son adresse pour détourner le Duc de Berry de l'Alliance de Bourgogne ; qu'il occupoit son cœur par un nouvel engagement ; que le Duc ne songeoit qu'à s'aller établir en Guyenne. Le Comte d'Angoulême y étoit allé aussi avec le Comte de Beaujeu, pour appaiser quelques mouvemens : & les Princesses apprirent par le bruit commun, qu'il avoit fait des actions extraordinaires, & donné des marques de la valeur la plus éclatante.

Cependant, la Cour de Bourgogne étoit

étoit dans le même train. T
Princes de l'Europe y étoient
art du tems : la brigue des
e la Princesse y répandoit un
alanterie & de magnificence.
Elle fut troublée par les no
: Gueldre. On apprit, que le
avoit fait emprisonner son Pér
e action également barbare &
ée : il avoit négligé de s'assu
personne de sa belle-mére,
ncesse pleine de vertu & de
, qui s'étoit sauvée chez le D
ves son frére ; & qui l'avoit
uit par ses raisons à porter la
dans la Gueldre, pour délivre
i.
e Duc de Bourgogne vit au c
cement ces troubles avec in
e ; il ne pensa pas d'abord que
voisins se déchirant mettoient
urs Etats en proie à son ambit
songeoit point à dépouille
e de Gueldre ; il aimoit trop
e, & pensoit plutôt à le com
dans cette nouvelle dominatio
Pape & l'Empereur comman
ux Ducs de Gueldre & de C
poser les armes, & priérent
le Bourgogne d'accommoder

Pé

Pére & le Fils. Il écrivit au Prince de Gueldre de le venir trouver, & de lui amener ſon Pére ; il obéit ; il n'avoit pris le deſſein de ſe mettre en la place de ſon Pére que par des penſées abominables ; il vouloit être plus puiſſant qu'il n'étoit, & d'autres projets plus terribles qu'il avoit faits, lui faiſoient croire que dans peu il ſe rendroit la poſſeſſion de la Princeſſe de Bourgogne aſſurée : il ſe diſpoſa avec joie d'aller trouver le Duc ; il étoit content de revoir la Princeſſe qu'il aimoit ; & menant ſa femme avec lui, dont il ſçavoit que le Duc étoit amoureux, il ne s'imagina pas trouver en lui un Juge ſévére.

Le Duc travailla inceſſamment à leur accommodement, & quoiqu'il n'aimât pas le Prince de Gueldre, ſa femme lui étoit trop chére, pour conſentir qu'elle deſcendit du rang où le crime de ſon mari venoit de l'élever. Il fut donc queſtion d'appaiſer & de contenter le vieux Duc. Charles conſentit de lui donner le Gouvernement des Bourgognes : pour lui faire un établiſſement honnête, il demanda certains revenus, & un petit pays en propre. Le Prince de Gueldre s'opiniâtra à ne

pas

pas vouloir que son Pére eût
ses Etats, & il le fit d'une
i rude & en des termes si cru
on Pére irrité se porta jusqu
on gant pour l'appeller en d
mpêcha le fils de le ramasser
Duc de Bourgogne, piqué de
umanité, lui parla avec une
aute, que le Prince de Gue
t épouvanté; & sans song
foi publique étoit la sûreté
tour, il ne pensa qu'à le f
ettement, de peur d'être arr
andonna sa femme, se dégu
enant des chemins détournés,
qu'à Namur, où il fut recon
sura de sa personne, & l'o
au Duc, pour sçavoir
iloit que l'on en fit. Ce fut
l ouvrit les yeux sur ses in
nanda que l'on enfermât le
Gueldre dans le Château d
, il rétablit le vieux Duc
érita son fils, & institua le
Bourgogne son héritier.
a Princesse de Gueldre de
en Bourgogne, & elle y de
vec sa Mére & auprès de se
avec bienséance: elle étoit
use d'être défaite, sans qu

eût de sa faute, d'un mari si cruel & si brutal.

Le Comte de Rivière ne fut pas long-tems sans avoir des prétextes pour revenir en Bourgogne. Le Duc s'étoit rejetté plus que jamais dans la galanterie, malgré les interruptions que les soins de la guerre y apportoient de tems en tems : c'étoit toujours contre la France. Le Comte d'Angoulême, comme on a dit, avoit adroitement obtenu de l'emploi en Guyenne, pour n'avoir point à se trouver contre le Duc. Comines, qui étoit son ami particulier, n'avoit pas manqué de le faire remarquer au Duc de Bourgogne, afin que ce témoignage de considération fît son effet en son lieu.

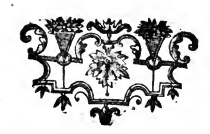
Il parloit souvent à la Princesse des intérêts du Comte, & c'étoit une douceur pour elle de pouvoir s'entretenir avec un homme du caractère de Comines ; il écrivoit des Lettres à ce Prince, & il en recevoit tout l'agrément qu'il pouvoit tirer d'une si fâcheuse absence.

Louis XI. reprit la négociation du mariage du Duc de Berry, & seulement parce que Charles l'avoit rompuë

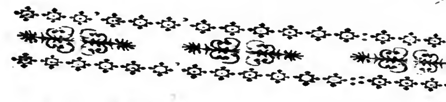
ouë par la guerre : le Duc,
oit bien que le Roi ne le vou
ncérement, le désira dans
e le chagriner, & conclut u
e.

Cette trêve ne se put emp
algré l'habileté de Comines
oyoit qu'elle étoit fort désavar
pour le Comte d'Angoulêm
incesse de Bourgogne en eut
cœur : on ne comprenoit
n dans les bizarres démarch
i, & l'on fut bien-tôt éclairci
voit fait des propositions, qu
iser le Duc de Bourgogne.
Une Lettre du Comte d'Ang
dissipa leur crainte & leur
, elle étoit écrite à la Duch
omme il s'expliquoit à Co
des chiffres sur les intérêts
ins & sur les sentimens de
r, d'ordinaire ce qu'il ma
Duchesse, n'étant pas de s
re, se rendoit public, parce
'étoit que des nouvelles &
s agréables.
Comme cette Lettre si heure
la Princesse étoit venuë par
ne exprès, qu'elle contenoit

ne Nouvelle très importante, & que le Duc n'en avoit encore nulle connoissance, Comines ne manqua pas d'en faire un mérite au Comte d'Angoulême, & de la porter au Duc : il lui en fit la lecture ; & voici ce qu'elle contenoit.



RELA-



RELATI

DE LA MO

DU

DUC DE BE

A LA DUCHESS BOURGOGNE

Omme je n'ai gué qué à vous man ce qui se passe en Madame, & que j'ai à vous dire p ment est tout à fait extraordina vous supplie de vous remettre que j'ai eu l'honneur de vous après l'entrevûë du Roi & du D Berry, & comme la punition d dinal Balue suivit de près cette ciliation : le Roi donna la Guye

ſon frére, & l'on prétend que, pour empêcher l'Alliance de Bourgogne à laquelle il étoit oppoſé, il n'y eut ſorte de moyens dont il ne ſe ſervit pour en éloigner le Duc de Berry ; enfin, il n'en trouva point de plus propres que ceux des charmes d'une jeune perſonne, fille du Seigneur Monſoreau, veuve de Louis d'Amboiſe Vicomte de Thouars, qui fit bien voir en cette rencontre, qu'une grande beauté n'eſt pas néceſſaire pour inſpirer une forte paſſion. Madame de Thouars avoit le viſage agréable, l'air fin, la taille belle, un eſprit incomparable, & un ſçavoir qui n'eſt pas ordinaire aux Dames; elle étoit charmante pour la ſociété; ſa converſation étoit comme on la vouloit, ſérieuſe ou divertiſſante, & également utile & agréable: jamais femme n'eut le cœur ſi grand, n'eut les manières ſi nobles, & ne fut ſi généreuſe. Comme elle étoit ſoutenuë du Roi, dans la paſſion qu'il vouloit qu'elle inſpirât au Duc de Berry, & qu'il l'avoit aſſurée qu'elle pouvoit la pouſſer auſſi loin qu'elle voudroit, & prendre des eſpérances qu'il appuyeroit, elle obéit avec joie, & réuſſit avec bonheur: le Duc de

de Berry étoit doux, & d
facile. Lescun aidoit son
soûmettre sous le joug,
conder les volontés du R
des raisons qui nous sont
enfin, la victime étoit tr
née, le sacrifice s'accomp
aima Madame de Thouar
avec une passion si forte
qu'il se résolut bientôt apr
ser: elle étoit ravie de l
née où elle le vouloit, p
s'élevoit à un rang qu'aucu
se de l'Europe n'eût déda
encore, elle a avoué, qu
le Duc de Berry; il étoit
toit beau, il avoit beaucou
il étoit fils de France, il n
tant, pour toucher le cœu
me: enfin, elle se crut au
son bonheur, & quand ils
rent presser tous deux, ils
que le Roi le différa souve
remises qui n'étoient, à p
parler, que des chicanes qu
soit, pour empêcher un m
quel il étoit bien éloigné d
tir. Madame de Thouars,
trop d'esprit pour ne pas co
artifices du Roi, vit qu'elle

viendroit jamais à l'honneur dont on l'avoit flattée, si elle ne dissimuloit à son tour : Elle feignit donc tout d'un coup de se faire justice, & de borner une ambition trop élevée, elle sembla se renfermer dans les simples bornes d'une Maitresse, qui n'envisage rien au delà du plaisir d'aimer & d'être aimée; mais elle n'en étoit pas moins convenuë avec le Duc de Berry de ce qui pouvoit rendre leur engagement éternel : il y en a même qui assurent, qu'ils se mariérent en secret, & que c'est ce qui les a conduits à leur perte. Tout ce qui parut alors aux yeux de la Cour, fut une grande modération en Madame de Thouars, & quelque tems après une envie déterminée au nouveau Duc de Guyenne d'aller s'établir dans cette Province. Madame de Thouars fit semblant d'être au désespoir de cette résolution & de la combatre fortement dans l'esprit du Duc : elle dit qu'elle s'en vouloit séparer, & fit si bien qu'elle obligea le Roi à la prier d'accompagner son frére, jusques-là qu'il lui promit de la laisser faire, & que son mariage seroit absolument à sa volonté. Quoiqu'elle se méfiat du Roi, elle crut toujours

toujours qu'il n'y avoit qu'à
& que le Duc seroit Maitre
ne : il partit de la Cour av
page superbe ; celui de M
Thouars étoit si grand &
que, qu'il ne ressembloit
celui d'une Duchesse de
beaucoup de ses Amies la
& ce voyage fut un voyag
sir : ils séjournérent dans
Villes, où l'on leur faiso
trées, & où ils étoient rég
ordres du Roi. Ils furent a
ment de Ville en Ville jusqu
d'Angely, où l'Abbé de ce
donna une Fête si galante,
voit toute la politesse de la
a fin du repas, il présenta
le Guyenne une Pêche d'un
le beauté, que le Duc &
ompagnie en furent surpris
e saison qui étoit si peu ava
rince la reçut agréablemen
onna à Madame de Thoua
partageant en deux, en
oitié à ce Prince, & elle
utre. A peine eut-elle ava
morceau, que ses yeux
irent d'un nuage funeste, se
vinrent sombres, son tei

la belle couleur de sa bouche se changea. Ah! Prince, dit-elle, sentant le mortel venin à son cœur, prenez garde à vous; Qu'on le secoure, s'écria-t-elle foiblement, je me meurs! Un simptome effroyable la prit ensuite; sa jeunesse combattoit contre la mort; elle fit de vains efforts, sa vie ne dura que deux heures; ses yeux tout chargés de la mort cherchoient encore ceux du Prince, qui sentoit comme elle les fatales approches, mais qui les sentoit moins violemment, soit qu'il y eût plus de poison dans la moitié de Pêche qu'elle avoit mangée, ou qu'il fût d'un tempéramment plus fort: il prit des remédes, mais il ne quitta point Madame de Thouars; il lui tenoit les mains, il pleuroit, il s'agitoit, & il faisoit des cris si pitoyables, que tout le monde en avoit le cœur percé. On voyoit, au milieu du mal de Madame de Thouars, qu'elle souffroit plus de celui du Prince que du sien propre; elle paroissoit inquiéte; elle avoit toujours les yeux attachés sur lui: quand par hazard il changeoit de place, ses regards le suivoient; quand le poison le tourmentoit, quelques larmes qui sortoient des yeux de Mada-

Madame de Thouars insp
grande pitié, que person
s'empêcher d'en répandre
efforts inutiles pour parl
gayoit le nom du Prince,
pressions d'amour & de c
là tout : à son dernier r
approcha de sa bouche
Duc, & elle expira des
un spectacle bien tendre
Madame : il est étonnant
leur du Duc de Guyenne
encore plus de force que
& qu'elle ne le fit pas m
champ : il vécut encore qu
après des tourmens qu'il s
personne pires que la mor
toûjours dans la bouche
Madame de Thouars; il
main un petit Livre écrit
ture, il le baisoit incessamm
il mourut, après avoir comma
corps fût uni dans un mêm
avec celui de Madame d
Le fidéle Lescun se chargea
cieux dépôt, le fit porter s
seau avec le perfide Abbé
d'Angely, pour le livrer à
geance affreuse, & qui, sel
parences, étonnera toute la

& s'embarquant à Bordeaux, on dit qu'il a pris la route de Bretagne. Voilà, Madame, la fin tragique du déplorable Duc de Guyenne & de l'infortunée Madame de Thouars. Elle laisse l'esprit dans des idées tristes; & je crains si fort de vous les communiquer, que vous agréerez que je ne me jette point sur des réflexions: bien loin d'oser parler, je crois qu'il faut sçavoir se taire.

Après cette lecture, le Duc parut pensif, & dit quelques paroles en murmurant sur une mort si extraordinaire; & prenant ce papier, dont il relut quelques endroits, il fut seul, suivi de Comines, chez la Princesse de Gueldre pour lui en faire part: lorsque chacun eut dit librement sa pensée sur cette nouvelle, la Princesse jetta adroitement le Duc sur le sujet du Comte d'Angoulême; elle l'aimoit, & l'estimoit; & comme les intérêts de sa maison lui étoient chers, elle s'expliqua au Duc plus clairement qu'elle n'avoit encore osé faire; le moment lui fut favorable; le Duc ne parut point étonné de ce qu'elle lui dit: Je vous assure, continua-t-elle, que je plains le Duc de Berry; je ne suis point assez

ſçavante dans la politique, pour connoitre s'il vous étoit auſſi utile pour votre gendre, qu'on le diſoit; je ſçai ſeulement, qu'agiſſant ſur des principes naturels, ſi j'étois en votre place, je choiſirois un Prince de mon Sang: qu'avez-vous à faire de tous ces Etrangers qui ſont ici? qu'ils régnent chez eux; que vous font-ils? Vous honorent-ils? En avez-vous beſoin? Je voudrois un Prince, qui me dût toute ſa fortune, & qui pût aimer ma perſonne: &, entre tous ceux qui pourroient prétendre à un honneur comme celui-là, je ne vois que le Comte d'Angoulême, dont nous venons de parler, qui en eſt aſſurément le plus digne. Je dirai plus, Madame, ſi on me le permet, reprit Comines; c'eſt le ſeul Prince digne d'être choiſi par le Duc, & qui ſoutiendroit, avec des qualités les plus ſemblables aux ſiennes, toute cette grandeur à laquelle on l'éléveroit. Je crois, Madame, continua le Duc, que ma fille ſeroit fort heureuſe avec lui, & je prétens qu'elle le ſoit dans le choix que je voudrai faire; je ſuis ſouvent politique, mais Pére quelquefois: Ah! Seigneur, repliqua la Princeſſe de Guel-

dre ; demeurez dans un ſentiment ſi raiſonnable, donnez-lui un époux qu'elle puiſſe aimer. Qu'on eſt à plaindre, quand il faut paſſer ſa vie dans un lieu mal aſſorti ! Je ſuis un triſte exemple d'une telle choſe : toute ma douceur & ma patience ne m'ont jamais pû attirer un bon moment de mon mari, & tant que j'ai demeuré en Gueldre, j'ai eu des peines à ſouffrir, qui auroient impatienté une femme moins moderée que moi. Seigneur, la Princeſſe eſt trop aimable, faiſons-la heureuſe, je ſçai qu'elle le ſera avec un Prince ſi bien né : ſon intérêt & le vôtre me font parler. Je vous rens à tous juſtice : je ne vous propoſe aucun de mes fréres, qui ſont de même ſang que le Comte, parce qu'aucun n'a le mérite qu'il a. Je ſçai ſon mérite, reprit le Duc, il m'a ſouvent conduit à cette penſée de le choiſir pour mon gendre ; vous m'y déterminez maintenant. Quelle ſurpriſe pour toute l'Europe ! quelle rage pour le Roi de voir un de ſes Sujets auſſi puiſſant que lui ! Il faut, par nôtre diligence, tromper cette prévoyance dont il ſe pique tant, agir enſorte que la choſe ſoit faite avant qu'il la puiſſe ſçavoir, confondre le

le ſoin de ſes eſpions dans le ſeul deſſein qu'il ne prévoit pas, & dont le ſuccès lui doit être ſi important. Comines, il faut écrire au Comte d'Angoulême qui eſt encore occupé en Guyenne devant Leytoure, lui faire entendre mes volontés; qu'il feigne d'être malade, qu'il ſe dérobe ſeul, & qu'il ſe rende inceſſamment auprès de nous.

Cette commiſſion fut bien agréable à Comines: il dépêcha un Gentilhomme adroit & fidéle au Comte d'Angoulême; il eſt à croire qu'il ſe diſpoſa avec bien du plaiſir à exécuter un ordre qui lui en devoit tant donner.

La Princeſſe de Gueldre, qui craignoit de trouver trop de monde chez la Ducheſſe, lui manda qu'elle ſe trouvoit mal, & qu'elle la prioit de paſſer chez elle avec la Princeſſe: elles s'y rendirent toutes deux, & ce fut avec une ſi grande joie qu'elle leur apprit le bonheur du Comte d'Angoulême, qu'à peine la Ducheſſe en eutelle autant; & toute la modeſtie de la Princeſſe n'empêcha pas qu'elles ne viſſent, que la ſienne étoit encore plus grande que la leur.

Le Comte de Riviére, qui faiſoit

ſemblant d'ignorer les deſſeins du Duc, mais qui les ſçavoit parce qu'il étoit l'intime ami du Comte d'Angoulême, alla au devant de lui, ſous prétexte de la chaſſe, le jour qu'on ſçavoit qu'il devoit arriver. On eût eu de la peine à voir lequel des deux avoit le plus de joie, lorſqu'ils s'embraſſérent; tant il eſt vrai, que la parfaite amitié rend les biens & les maux communs. Le Comte de Riviére reſſentoit la fortune de ce Prince auſſi ſenſiblement que lui-même.

Que fait-on d'où vous venez? lui dit le Comte d'Angoulême. M'y attend-on avec quelque impatience? M'y déſire-t-on? Je vois à votre viſage, que rien n'eſt changé pour moi, & que la Princeſſe eſt perſuadée, que je ſuis l'homme du monde qui a le plus de reſpect pour elle. Non ſeulement la Princeſſe n'eſt point changée, reprit le Comte de Riviére; mais je vous aſſure, que le Duc n'eſt point changé: il eſt dans les mêmes ſentimens, & votre bonheur eſt ſi prochain, que je ne ſçai comme vous vous ſentez là-deſſus. Je me ſens ſi près de ce que j'ai le plus déſiré en ma vie, repartit-il, que je ne vous puis exprimer

comme

comme je ſuis; je m'examine, je ne ſçai ſi l'on ne me trompe point, & je trouve la félicité où l'on m'éléve ſi parfaite, que je ne la puis imaginer. Mon cher Comte, eſt-il bien vrai que je vai être ſi heureux? Non, je ne le puis croire, je crains toujours que quelque choſe que je ne puis dire, ne renverſe les eſpérances que l'on me donne.

Dès le ſoir même, le Duc voulut voir en ſecret le Comte d'Angoulême; & ce fut dans un cabinet de la Princeſſe de Gueldre, en préſence de la Ducheſſe de Bourgogne, de la Princeſſe, de Comines, & de Vaubriſſet. Le Comte ſe jetta aux pieds du Duc, qui le releva en l'embraſſant: Comte, lui dit-il en ſouriant & en lui préſentant la Princeſſe, voulez-vous cette perſonne? Je n'ai que cela à vous donner pour le préſent; mais, j'eſpére que vous attendrez le reſte ſans impatience. Seigneur, reprit le Comte, tous vos dons ſont précieux; mais, j'avouë, que voila le plus grand de tous vos biens. C'eſt ainſi que le Duc engagea ce Prince & cette Princeſſe, & qu'on ſe dépêcha autant que l'on put à régler tout ce qui étoit néceſ-

faire dans une affaire de cette importance.

Quoique le Comte fût incognito à la Cour, il voyoit tous les jours la Princesse, & il n'attendoit plus que le moment où ils seroient unis pour toujours. Je ne puis croire mon bonheur, lui disoit-il, il n'y a que la possession de votre personne qui puisse m'en persuader; jusques-là tout ce que l'on me dit me paroit une chimère? Tout le cours de ma vie a été si infortuné, que je ne puis penser que je vai être heureux précisément par la seule chose par où je le pouvois devenir. Pourquoi vous tourmentez-vous? lui dit la Princesse: vous ne devez avoir que de la joie, si vous m'aimez. Votre inquiétude paroit d'abord obligeante; mais, enfin, vous la faites passer dans mon esprit; n'est-ce point que vous craignez de m'aimer moins, quand vous n'aurez plus rien à désirer, & que vous n'ignorez pas qu'une tendresse languissante seroit peu propre à satisfaire toute la délicatesse de mon cœur? Vous ne pensez point ce que vous me dites, reprit froidement le Prince. Non, repartit-elle, je ne le crains pas: quand mes devoirs seront joints à la forte inclination

clination que j'ai toujours euë pour vous, il me sera aisé de vous faire voir jusqu'à quel point vous m'êtes cher; & je suis persuadée, quand j'examine vos sentimens, que je vous pourrai obliger à être fidéle à votre passion. Elle sera le charme de ma vie, reprit le Comte; & quoique je vous aime autant que je le puis faire présentement, je suis assuré que je vous aimerai mille fois davantage quand rien ne nous séparera, & que ma félicité sera sans obstacles.

Le tems de leurs nôces fut enfin marqué, & deux jours avant que la célébration s'en dût faire, le Comte & la Princesse se parloient avec une tendresse extrême devant le Comte de Riviére & la Duchesse de Bourgogne. Mon bonheur est-il bien certain ? disoit le Comte d'Angoulême : je suis dans un état que je ne puis exprimer; j'ai une impatience & une agitation qui ne me laissent aucun repos; les nuits me paroissent affreuses, les jours plus longs que de coutume, je compte toutes les heures; Je la vois, dit-il en montrant la Princesse, on m'assure que son sort & le mien vont être inséparables; & je soufre une certaine

peine que je ne ſçaurois dire : je ne puis me défaire de cette peine. On fit la guerre au Prince de ce qu'il diſoit; chacun donnoit à ce tourment ſecret le nom qu'il vouloit, & il y avoit des momens où la Princeſſe s'en trouvoit preſque offenſée, mais ils ne duroient pas : elle voyoit que quelque choſe que reſſentit le Comte d'Angoulême, c'étoit toûjours de l'amour. La Princeſſe de Gueldre entra dans ſon cabinet, comme ils en étoient ſur ces propos : elle étoit fort rouge, elle venoit de dormir, & elle leur dit qu'il y avoit déja quelques jours qu'elle ne ſe portoit pas bien ; & voyant de l'inquiétude dans les yeux du Comte de Riviére, Je ſerois pourtant bien fâchée, dit-elle en s'adreſſant au Prince & ſouriant un peu, ſi je n'étois pas de vos nôces ; la fête ne vaudroit rien ſans moi ; & puiſque j'ai ſi heureuſement avancé votre bonheur, je ne ſuis pas d'avis de partir ſans l'avoir bien établi. Eh ! Madame, dit la Princeſſe en l'embraſſant tendrement, pourquoi venir troubler le plaiſir que nous avons ici, en nous diſant de ſi funeſtes paroles ? Elle ſçait ſi bien comme l'on eſt à ſon égard, dit triſtement le Comte

te de Riviére, qu'elle ne doit point chercher de nouvelles épreuves pour connoitre toutes ses forces, & pour pousser à bout la foiblesse que l'on a pour elle : Vous n'êtes point malade, dit la Duchesse de Bourgogne, que devons-nous craindre avec des yeux si vifs & ce teint si éclatant, si ce n'est que le mal des autres ne s'augmente? Elle dit ces paroles d'un air fin, & voulant parler de son mari, dont elle railloit souvent avec la Princesse de Gueldre, Hélas! Madame, reprit-elle, on ne sçait ce qui les cause ces maux dont vous parlez : & si le teint, les yeux, & toutes les beautés de la personne les faisoient naitre, les gens que nous connoissons n'auroient qu'à se tenir chez eux, ils ont plus qu'ils ne méritent. Le Comte de Riviére étoit cependant fort inquiet, & fit remarquer, que la Princesse de Gueldre avoit même la voix changée; il eut tous les empressemens d'un homme qui sçait aimer, & l'obligea par ses priéres de se mettre au lit; elle s'y mit, & la nuit suivante sa fiévre fut très violente; elle alla si fort en augmentant, que le septiéme accès parut mortel : ce fut alors, que la douleur éclata

clata d'une maniére effroyable dans toute la Cour: le Duc, qui étoit au déſeſpoir, ne voulut entendre parler de rien, & le mariage fut ainſi différé. La Ducheſſe étoit très-affligée, parce qu'elle aimoit la Princeſſe de Gueldre; elle étoit inceſſamment auprès d'elle, & occupée à conſoler le Duc & à prendre ſoin de lui; le Comte d'Angoulême & la Princeſſe avoient tant de raiſons d'être affligés, qu'ils l'étoient auſſi avec excès: mais rien n'étoit ſi pitoyable que le Comte de Riviére; ſa douleur étoit ſi grande, qu'on ne la ſçauroit exprimer.

Elle mourra, diſoit le Comte d'Angoulême à la Princeſſe, elle mourra: mon bonheur ſera différé; & voilà les cruels preſſentimens que j'avois, & dont je ne pouvois moi-même vous dire la cauſe.

Ce Prince fut trop véritable dans ce triſte pronoſtic. La Princeſſe de Gueldre tira viſiblement à ſa fin, & tout l'art des Médecins fut inutile contre la violence de ſon mal. Ils prononcérent au Duc la terrible ſentence: il n'en put ſoutenir le coup; il éclata dans tout ce que la douleur a de plus tendre: la Ducheſſe ne le quitta point; il

il fut touché de fa vertu ; on le fit fortir de l'apartement de la Princeffe de Gueldre ; il fe jettoit aux pieds de fa femme, il lui demandoit pardon de ce que fes affections étoient partagées, il la prioit de le fecourir & de ne l'abandonner point.

Tous ceux qui étoient dans la chambre de la Princeffe de Gueldre, étoient confternés : on la voyoit feule tranquille ; elle apperçut le trouble & l'affliction fur tous les vifages, elle les regarda fixement : C'en eft affez, dit-elle, je vois l'état où je fuis : ô Dieu ! j'y fuis réfolue. Ces paroles faifirent tous les cœurs, & un déluge de larmes fortit de tous les yeux : Eh ! dit-elle, pourquoi vous affliger ? Je vai être heureufe ; eft-ce un fi grand mal après tout que de mourir ? Je meurs bien jeune, continua-t-elle, en s'attendriffant, parce qu'elle vit le Comte de Riviére dans un état dont elle ne put s'empêcher d'être touchée ; je meurs bien jeune, reprit-elle ; mais qu'importe, un peu plutôt ou un peu plus tard ? C'eft une loi commune. Qu'on me laiffe un moment, Madame, difoit-elle en s'addreffant à la Princeffe, faites que je puiffe dire adieu au Com-

te

te d'Angoulême. A ce mot, le Comte de Riviére fit un cri douloureux, & voyant qu'il n'y avoit plus de gens suspects dans la chambre, il se traina tout effrayé vers le lit de la Princesse de Gueldre, où il demeura à genoux en la regardant avec des yeux tout noyés de pleurs. Elle en eut pitié: Il faut nous résoudre, lui dit-elle; & nous allons être séparés. Séparés! s'écria-t-il: vous ne mourrez pas seule, je vous suivrai. C'est un abus, reprit-elle d'une façon languissante, vous vivrez, & vous vous consolerez: je n'ai servi que de tourment à votre vie, par la misérable passion que je vous ai inspirée; je meurs avec toute votre tendresse; c'est assez pour moi, vous m'auriez un jour moins aimée, & ma mort ne fera que ce que le tems auroit infailliblement fait. Adieu, Comte, il faut nous quitter; elle voulut se tourner de l'autre côté, mais le Comte de Riviére, & la Princesse tenoient chacun une de ses mains, sur lesquelles ils répandoient mille larmes. Otez-moi ces objets, dit-elle au Comte d'Angoulême: ils m'attendrissent trop. On auroit eu de la peine à les arracher delà, si l'Evêque de Liége, son frére, ne

ne s'en fût mêlé. Cette Princesse vécut encore deux jours avec un esprit aussi vif & aussi bon qu'elle l'eût jamais eu; elle ne voulut plus voir, ni le Duc, ni le Comte de Riviére : elle ne songea qu'à son salut ; elle dit des choses fort touchantes à la Duchesse & à la Princesse, qui ne la quittérent point. Elle demanda pardon à la Duchesse de lui avoir enlevé malgré elle le cœur de son mari ; elle la pria d'obtenir du Duc que l'on continuât de traiter avec douceur le Prince de Gueldre ; elle dit à la Princesse, qu'elle mouroit avec le regret de n'avoir pas achevé son mariage, & qu'elle la prioit d'aimer sa mémoire ; enfin, elle touchoit par ses paroles tous ceux qui l'entendoient, & jamais dans un âge comme le sien on n'a envisagé la mort avec une fermeté si héroïque : elle eut de la connoissance jusqu'au dernier soupir, & sa vertu & sa pieté lui firent recevoir la mort avec une résignation & un courage tout-à-fait extraordinaires.

Le Duc de Bourgogne ne se consola jamais de la perte de la Princesse de Gueldre, & sa douleur changea absolument son humeur & son naturel. Le

Comte

Comte de Riviére eut une affliction auſſi vive & plus touchante : il la cacha aux yeux de la Cour, ſous l'apparence d'une maladie qu'il feignit. Le Comte d'Angoulême étoit encore plus fâché qu'ils ne l'étoient tous deux, non ſeulement parce qu'il perdoit une parente aimable, qu'il aimoit, à qui il avoit tant d'obligation, mais auſſi parce qu'il prévoyoit bien que ſon mariage ſeroit retardé. Avois-je raiſon de craindre, diſoit-il à la Princeſſe, & en croirez-vous, Madame, les preſſentimens de mon cœur ? Nous avons perdu la Princeſſe de Gueldre, & vous verrez que le Duc différera mon bonheur : La Princeſſe ſe plaignoit avec lui, & de quelques jours on ne fut en état de pouvoir parler au Duc : le Comte ſe préſentoit en particulier devant lui, le plus ſouvent qu'il pouvoit, & une fois le Duc le regardant tendrement après avoir pouſſé un long ſoupir, & comme s'il fût revenu tout d'un coup en lui-même : Je ne ſçaurois ſonger à vos affaires, Comte, lui dit-il : je vous prie remettons-les à une autre fois ; ſi vous aimez, il vous ſera aiſé d'entrer dans l'état où je ſuis : retournez en France, un plus long ſé-

jour

jour vous rendroit suspect ; je prolongerai la trêve si je puis ; & je vous rappellerai bientôt ; ma fille est à vous, je vous l'ai promise, je vous confirme ma parole, je ne la donnerai point à d'autres. Allez, lui dit-il en l'embrassant, & soyez toujours de nos amis.

Cet ordre de partir mit le Comte au désespoir : il s'en plaignit d'une manière bien touchante à Comines en sortant de la chambre du Duc : Je m'en vai donc, lui disoit-il : voilà tout le fruit que j'emporte des belles espérances que l'on m'avoit données : Ah ! Madame, disoit-il à la Princesse, je viens vous dire adieu, on veut que je parte, & je me trouve si malheureux, que je ne sçai si je dois prendre la liberté de vous prier de ne me pas oublier. Seigneur, reprit la Princesse, la Duchesse vient de me dire la nécessité où nous sommes de nous séparer, & je trouve que les derniéres paroles que le Duc mon Pére vous a dites sont bien propres dans un si grand mal à en modérer du moins la violence. Que me font-elles ces paroles, repliqua-t-il, quand j'en vois l'effet dans un si grand éloignement ? Seigneur, dit la Princesse,

ceſſe, elles ſont d'un poids qui autoriſe l'innocence des ſentimens que j'avois oſé avoir pour vous; l'aveu du Duc m'engage à m'y livrer ſans réſiſtance : moderez, je vous ſupplie, la peine où je vous vous vois; bien loin de vous oublier, je me ſouviendrai de vous avec un plaiſir extrême, & nous ſouhaiterons, dit-elle en rougiſſant, que votre retour ſoit auſſi promt que vous le déſirez. Le Comte ſe jetta à ſes pieds, lui fit mille proteſtations d'une fidélité éternelle, où ils ſe firent bien voir l'un à l'autre la ſenſibilité de leurs cœurs dans une ſi cruelle ſéparation.

Le Comte ne partit point ſans aller dire adieu au Comte de Riviére : il l'avoit vû tous les jours depuis la mort de la Princeſſe de Gueldre, & lui avoit dit tout ce qu'il avoit pû prendre dans un cœur auſſi tendre que le ſien : Ils s'embraſſérent mille fois, ſe confirmérent leur amitié par les promeſſes les plus ſolennelles; le Comte recommanda au Comte de Riviére de ménager les intérêts de ſon amour auprès de la Princeſſe, & le Comte de Riviére lui promit de le ſervir & de ne s'en retourner en Angleterre, qu'après

qu'il

qu'il feroit revenu en Bourgogne, & qu'il l'auroit vû parfaitement heureux.

Ce Prince étoit à peine retourné en France, que Charles, ne pouvant ressentir une douleur moderée, voulut l'occuper par les agitations & les soins de la guerre : bien loin de faire durer la trêve, il prit un prétexte de la rompre sur le sujet de la mort du Duc de Berry, & fit courir des bruits injurieux à Louis, & se liguant avec le Duc de Bretagne, il passa comme un torrent en France, ruïnant tout ce qui s'opposoit à sa fureur : le Comte de Riviére le suivit dans le dessein de chercher la mort, & cette funeste résolution, qui le jettoit dans le péril, servit à lui faire acquérir une gloire éclatante : le Comte d'Angoulême fut assez heureux pour être occupé en ce tems-là à domter le reste des rebelles de la Guyenne : il délivra Beaujeu des prisons où le Comte d'Armagnac le retenoit, & sa conduite & sa valeur dans un homme de son âge donnérent de l'admiration à toute l'Europe : le Duc n'eût pas fait tant de progrès, s'il eût eu un si vaillant ennemi en tête; il alla presque sans résistance jusques aux portes de Rouën, & voyant que le

le Duc de Bretagne ne l'étoit pas venu joindre, il s'en retourna dans les Païs-Bas. La Duchesse & la Princesse l'attendoient à Cambrai ; tous ces guerriers si fiers & si terribles dans les armées se trouvérent doux & soumis auprès des Dames. Le jeune Souverain de Savoie étoit avec le Duc : il s'en étoit entêté ; &, soit pour mieux engager dans ses intérêts Yolande de France sa mére, soit qu'il agit par un motif secret de politique qui lui étoit assez ordinaire, il dit tout haut qu'il vouloit le marier avec la Princesse sa fille : la seule Duchesse osa lui remontrer avec douceur les engagemens où il étoit avec le Comte d'Angoulême : il lui répondit froidement, qu'il avoit changé de pensée, & voyant un jour la Princesse extraordinairement triste, il lui demanda pourquoi elle ne se préparoit pas avec plus de gayeté au mariage auquel il l'avoit destinée avec le Duc de Savoie ? Avec le Duc de Savoie, dit-elle, Seigneur ? Je n'avois pas dû penser, que votre choix, que je croyois fait, dût jamais se tourner de ce côté-là ? Et ne l'avez-vous pas ouï dire ? reprit-il. Seigneur, continua-t-elle, j'ai écouté ce que l'on m'en

m'en a dit, comme les autres h
de la Cour, qui n'ont aucun fo
ment. Vos ordres ne font jamais
nus positivement jusqu'à moi, e
faveur du Comte d'Angoulême;
m'avez commandé de le regarder c
me un homme qui devoit un jou
tre mon mari : je vous ai obéi.
n'acheva ces paroles qu'avec une
deste rougeur qui lui couvrit tou
visage. Et ne sçavez-vous pas, re
brusquement le Duc, que je vou
promise autant de fois & à autant
Souverains, qu'il a plû à ma po
que, & que les intérêts de l'Etat l
voulu ? Il est vrai, Seigneur, lui
pondit-elle; ce sont des traités qui
sont faits loin de moi; mais, dans
qui s'est passé avec le Comte d'A
goulême, vous m'avez commandé
recevoir sa foi & de lui donner
mienne. Eh bien ! lui dit-il, fau
qu'une Princesse, qui a du courag
s'abaisse servilement à ces délicats poi
d'honneur ? Votre cœur, votre fo
tout n'est à vous qu'autant que je
veux : c'est moi qui en dispose,
vous n'en êtes point la maitresse. Poi
de raffinement, je vous prie, ni
détours de tendresse : votre gloire e
d'êt

d'être toujours prête à m'obéïr, de quelque manière que je veuille disposer de vous. Il la quitta sans la regarder, & elle demeura si affligée, qu'on ne sçauroit l'être davantage; c'est en vain qu'elle appelloit le Comte d'Angoulême à son secours, qu'eut-il pû pour elle & pour lui? il étoit encore arrêté en Guyenne; tout ce qu elle pouvoit, c'étoit de se plaindre avec le Comte de Riviére: elle avoit souvent adouci sa douleur en lui parlant de la mort de la Princesse de Gueldre, & il n'avoit pris plaisir d'en parler avec personne qu'avec elle. Ils s'entretenoient aussi du Comte d'Angoulême, & l'échange de leurs secrets & de leurs malheurs les mettoit dans une communication de pensées, qui avoit mille charmes pour eux. Mais, que ce commerce si doux devint cruel pour le Comte de Riviére! Les beaux yeux de la Princesse de Bourgogne, dont il connoissoit tous les mouvemens, pénétrérent jusqu'à son cœur: tout ce qu'elle disoit l'enchantoit, chaque parole lui portoit un nouveau trait, la beauté de ses sentimens le livrérent à une passion qui dura autant que sa vie. Il ne connut pas d'abord son mal, il avoit

avoit aſſez de courage pour le combattre & peut-être pour le vaincre ; i ſçavoit trop ce qu'il devoit au Comte d'Angoulême ; & s'il n'eût pû dans ces commencemens ſurmonter ſon amour, ſa fuite au moins en auroit dérobé la connoiſſance ; mais, qu'il étoit éloigné de ſe connoitre lui-même! Il croyoit n'avoir l'eſprit rempli que d'urnes & de tombeaux ; il parloit toujours de la Princeſſe de Gueldre ; mais il voyoit inceſſamment la Princeſſe de Bourgogne. Enfin, il parla moins de cette illuſtre morte, & il remarqua la prémiere fois avec ſurpriſe, qu'il avoit peine à nommer le Comte d'Angoulême. Qu'il fut épouvanté, quand il dévelopa l'état de ſon cœur ! Il ne ſe flatta point ; il vit tout ſon malheur ; il ſe dit qu'il ne ſeroit jamais aimé ; il ſe repréſenta le bonheur du Comte d'Angoulême ; il repaſſoit dans ſon eſprit les maniéres ſincéres avec leſquelles la Princeſſe lui faiſoit voir l'état de ſon cœur ; il ſe faiſoit cent reproches ſur le ſujet de ce Prince, & ſur tout ce qu'il penſoit, ſa délicateſſe ſe trouvoit bleſſée ; mais l'amour, plus fort que tous ces raiſonnemens, reprenoit bientôt le deſ-

 ſus.

ſus. Après bien des combats inutiles, il s'abandonna à ſon deſtin ; il aima la Princeſſe avec l'ardeur la plus tendre; il aima encore le Comte d'Angoulême : il connoiſſoit l'injuſtice de ſa paſſion ; & s'il agit quelquefois en Amant, il ſe gouverna en tout comme un honnête homme à qui l'amour fait ſentir des foibleſſes, mais qui ſont d'abord reparées par une vertu, dont il étoit ſeul capable. La Princeſſe, qui ne lui cachoit rien, lui parla des deſſeins du Duc pour le Duc de Savoie: le Comte de Riviére en eut un moment de la joie ; il penſa qu'on lui ôtoit un époux aimable & aimé, pour lui en donner un qu'elle ne vouloit pas, & qu'elle n'aimeroit jamais : il lui vint tout d'un coup une idée agréable ; mais un peu après, ayant horreur de ſa penſée, il eut pitié du Comte d'Angoulême, il plaignit la Princeſſe, & il haït enſuite le Duc de Savoie.

Les peines qu'ils avoient ſur ce mariage, ne durérent pas long-tems. Le Duc de Savoie s'en étoit allé chercher lui-même le conſentement de ſa mére; & l'on ſçut que cette Princeſſe, après une longue inimitié avec le Roi ſon frére,

frére, s'étoit accommodée avec lui, aussi-bien que le Duc de Bretagne. Une nouvelle si peu attendue surprit fort le Duc, & l'irrita d'abord contre ces nouveaux ennemis : il les méprisa ensuite, & dit tout haut, qu'il sçavoit les moyens de les réduire ; en effet, il parut occupé par de grands desseins, & la Princesse, qui étoit ravie de ce qui venoit d'arriver, respiroit librement, après avoir ressenti tant d'allarmes.

Elle eût long-tems ignoré la passion du Comte de Riviére, si un accident ne lui en eût donné la connoissance. La Duchesse & elle se promenoient un soir avant de se coucher, comme elles avoient souvent accoutumé de faire : elles étoient sur une terrasse, la Lune étoit claire, leurs femmes & leurs gens se tenoient éloignés par respect, n'y ayant avec elles que ceux à qui elles faisoient l'honneur de les mettre dans des promenades si privées. Après qu'elles eurent fait quelques tours, elles virent sortir deux hommes d'un petit bois de grenadiers ; elles connurent que c'étoit Riviére & Comines : la Princesse chantoit ; alors elle avoit dans l'esprit un air qui étoit venu depuis peu

d'Eſpagne, qui émeut le cœur, & ſur lequel le Comte de Riviére avoit fait des paroles fort touchantes ſur la mort de la Princeſſe de Gueldre : la Princeſſe ne s'en ſouvenoit pas bien, elle l'appella & le pria de les chanter : le Comte de Riviére avoit fait par malheur ce jour-là d'autres paroles ſur cet air, qui exprimoient la paſſion qu'il avoit dans l'ame : il les avoit tellement dans l'eſprit, que, lorſque la Princeſſe le pria de chanter ce qu'il avoit fait pour la Princeſſe de Gueldre, au lieu de le faire, il étoit ſi plein de ſon autre chanſon, qu'il chanta, ſans s'apercevoir qu'il ſe méprenoit,

Je penſois ne pouvoir aimer qu'elle,
De ſa mort je reſſentois les coups ;
Quand ſaiſi d'une peine nouvelle,
Je ſentis que je n'aimois que vous.

Le Comte de Riviére, qui croyoit dire la chanſon qu'on lui demandoit, s'arrêta après ce premier couplet, pour le faire chanter à la Princeſſe ; ſa mépriſe l'avoit jetté ſi loin, ſa paſſion le tranſportoit tellement, & il l'avoit chanté

chanté d'une maniére si naturelle, qu'il étoit impossible de ne pas voir ce qu'il avoit tenu si caché jusques-là : mais comme il étoit devant deux belles Princesses, elles ne sçurent d'abord elles-mêmes à qui sa passion s'adressoit. Comines ne sçavoit aussi qu'en penser : & leur étonnement fut si surprenant, qu'ils demeurérent tous dans un silence qui avoit quelque chose de singulier : le Comte de Riviére étoit le seul qui n'y prit pas garde ; il pressa la Princesse de chanter ; il s'étonna de ce qu'elle ne répondoit point ; le silence duroit toujours ; mais la Duchesse le rompit enfin par un grand éclat de rire : son esprit vif & pénétrant démêla dans un instant que ce n'étoit pas pour elle que la chanson étoit faite ; si bien que trouvant quelque chose de fort plaisant en cette Avanture, aussi-bien que dans la contenance que chacun avoit, elle éclata de rire. Comte de Riviére, dit-elle, vous sçavez plus d'une chanson : comme je suis fort peureuse, je suis ravie qu'on vous ait ôté d'auprès des tombeaux, où il sembloit à vos amis que vous eussiez dessein de vous ensevelir ; & nous devons sçavoir bon gré à celle qui a mis

à fin une si belle entreprise, & que vous nous faites connoitre si galamment que vous aimez. Le Comte de Riviére fut si interdit de ce que lui disoit la Duchesse, & il vit si bien par là qu'il s'étoit découvert lui-même par cette autre chanson qu'il avoit tant dans l'esprit, qu'au lieu de répondre, un grand soupir fut toute la ressource qu'il put tirer de son embarras. La Princesse comprit trop la part qu'elle avoit dans un changement si prodigieux. Elle en eut de l'indignation contre le Comte: elle se repentit dans le moment de toutes ses bontés, de la confiance si pleine & si sincére qu'elle avoit euë pour lui: &, pour commencer à le punir par des endroits qui pouvoient lui être sensibles, Je hais tant qu'on puisse jamais se démentir, dit-elle, que, bien que j'aye quelquefois blâmé l'extrême affliction du Comte de Riviére, je ne sçaurois souffrir qu'il s'en console par un nouvel attachement; & j'aime mieux lui voir la douleur la plus emportée, que de nouveaux sentimens d'amour, quand ce seroit pour la plus belle personne du monde. C'est si fort mon sentiment, que si je perdois le Comte d'Angou-
lême,

lême, à qui le Duc mon pére m'a promiſe, & que je puis ſeul aimer; ſi, dis-je, j'étois aſſez malheureuſe pour le perdre, non-ſeulement je n'aimerois jamais rien, mais je m'enfermerois en des lieux où je ſerois cachée à tout l'Univers. Vos ſentimens ſont bien auſtéres, dit Comines, ils ſont rares, le cœur ne les peut ſuivre ſans efforts, ils nous transportent au delà de la nature humaine, & c'eſt à faire à des ames élevées comme la vôtre, Madame, à les concevoir dans toute leur étendue. Le Comte de Riviére ne dit pas un mot pendant toute la converſation, & les Princeſſes ſe retirérent.

Le Duc, pour chagriner ſes nouveaux ennemis, fit encore la paix avec le Roi, & le Comte d'Angoulême crut devoir profiter des privilèges qu'elle donnoit. Il manda à la Princeſſe, qu'il alloit venir en Flandre pour la voir; elle ſe diſpoſa à cette vûë avec tout le plaiſir imaginable; & Comines en parla au Duc; ce ne fut pourtant pas avec ſa liberté ordinaire; le Duc étoit plus particulier que de coutume, plus froid avec Comines, & il paroiſſoit avoir l'eſprit fort occupé, tellement qu'on croyoit

qu'il méditoit quelque projet de grande importance : on ne se trompa pas, & il éclata lorsqu'on s'y attendoit le moins.

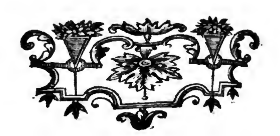
Ce Prince avoit formé le plus beau dessein qui pouvoit tomber dans la pensée d'un ambitieux : il vouloit établir une Monarchie d'une puissance plus considérable qu'aucune autre de l'Europe, en se faisant Roi de la Gaule-Belgique. Il avoit traité si secrétement avec l'Empereur qui le devoit couronner, que les apprêts de son voyage étoient tout dressés, sans que qui que ce soit en eût eu la moindre connoissance.

La surprise de ce voyage fut suivie d'un événement qui en causa une aussi grande : ce fut la disgrace de Comines, cet illustre favori : tout le monde en parloit diversement, & l'on y donnoit des causes si ridicules, qu'elles servirent de contes, non seulement dans les Païs-Bas, mais encore dans toute l'Europe. Il partit de la Cour, regretté de tous les honnêtes gens, & ne fit pas un mistère de la retraite & de l'établissement qu'il alloit prendre auprès de Louis XI. Il étoit encore dans la Flandre, & il marchoit un

un soir au bord d'une petite riviére qui conduisoit au lieu où il alloit coucher, quand il apperçut entre des arbres, à trente pas de lui, dix ou douze hommes bien-faits & richement vétus, qui lui parurent être des gens de condition : il passoit son chemin sans s'arrêter, quand il vit qu'on le regardoit aussi parce qu'il avoit une suite considérable, & qu'un homme couroit à lui, qu'il reconnut d'abord pour un Page du Comte d'Angoulême, qui lui dit, que son Maitre étoit là, qu'il avoit remarqué ses couleurs, & qu'il le prioit de s'arrêter & de le venir trouver. Comines eut toute la joie qu'on peut s'imaginer de cette rencontre; il crut bien que le Prince alloit à la Cour du Duc de Bourgogne; on lui dit qu'il étoit arrivé ce soir à cette couchée, & qu'il se promenoit avec ses Gentilshommes. Comines envoya son train à la ville, & courut au galop dans l'endroit où étoit le Comte; il descendit brusquement de cheval; le Prince l'embrassa cent fois & lui demanda où il alloit; & passant avec empressement d'une chose à l'autre, sans lui donner le loisir de répondre, il s'informa avec quelque émotion de ce qui se pas-

ſoit aux lieux d'où il venoit: Comines lui répondit froidement, que la Cour étoit comme à l'ordinaire, tumultueuſe & pleine d'intrigues, que le Duc avoit toujours de grands deſſeins qu'il ne rempliſſoit point; que la Ducheſſe étoit la même; que la Princeſſe étoit parfaitement belle, quoiqu'un peu moins gaye qu'à ſon ordinaire; & que pour lui, il alloit en France s'attacher le reſte de ſes jours au Roi Louis. Le Comte parut frappé d'étonnement au diſcours de Comines; il ne put lui cacher l'effet ſubit qu'il produiſoit; il admiroit ſon malheur dans l'exil ou la fuite de Comines; car il ne pouvoit imaginer, ni ce qui le faiſoit éloigner de ſon pays, ni comment il le quittoit. Cette inquiétude d'eſprit étoit trop cruelle pour lui: il commanda à ſes gens de ſe retirer, & prenant Comines par la main, ils furent s'aſſeoir tous deux ſous une touffe d'arbres qui leur faiſoit une agréable fraicheur, & juſtement à un détour de cette petite riviére qui rendoit ce lieu ſolitaire, & ſi propre aux ſecrets dont ils s'alloient entretenir. Vous voyez ma ſurpriſe, lui dit le Comte d'Angoulême, je ne ſçau-

sçaurois comprendre qu'il y ait seulement de la vraisemblance dans ce que vous me dites; un Favori, un homme si nécessaire au Duc, qui posséde son cœur, comblé de ses bienfaits, premier Ecuyer, Echanson, Chambellan; qu'un homme comme vous, le quitte, ou que le Duc s'en défasse: non, Comines, vous m'avez déguisé la vérité, & cela ne peut jamais être. Cela est pourtant vrai, Seigneur, reprit Comines: & si vous voulez vous donner un moment de patience, je vai vous dire des choses que vous ignorez, & que le reste du monde ne sçaura jamais par moi. Le Prince lui promit d'être fidéle à son secret, & Comines continua de cette sorte.



HISTOIRE DE DE COMINES.

MOn Pére étoit Baillif ſouverain de Flandre, comme vous ſçavez, Seigneur; ſa vertu étoit extraordinaire, ſon rang étoit diſtingué. Il ſe mit en tête de faire quelque choſe de moi, & me donna une éducation qui n'eſt pas commune en ce tems, où il ſemble que les Gens de qualité ſe piquent d'une ignorance qui rend le ſiécle trop groſſier; je réuſſis ſelon les déſirs de mon pére, je ſçus quelque choſe, & comme la renommée groſſit toujours, on crut que je valois plus que je ne vaux. Philippe le Bon eut envie de m'avoir auprès de lui, croyant que mon exemple ſuffiroit pour porter ſon fils à devenir habile, & digne de gouverner les grands Etats, auxquels il devoit ſuccéder un jour : je fus donc mis auprès du Comte de Charolois, qui eſt maintenant le Duc de Bourgogne;

gogne ; il m'aima
traitoit en frére p
j'étois de tous ses p
ensemble ; il me
cher avec lui ; en
heureux homme c
mon jeune Maitre
tés éclatantes, il
le, & ç'auroit été
Princes du monde
cable qu'il avoit co
& quelques heureux
n'eussent gâté tout c
Vous le connoissez
une présomption in
pinion si avantageu
conçoit, qu'on n'o
seiller. Il m'écouto
ne : & le Roi se t
douceur où je port
conserva une entié
& prit dès-lors le
auprès de lui, à quo
vaillé depuis: ç'auroi
sans le malheur qui
qu'il est tems que je
Le Comte de Char
trois fois, comme vo
fut avec une horrible
consentit d'épouser en

Marguerite d'York, par l'amitié qu'il avoit toujours conſervée pour la Maiſon de Lancaſtre, dont ſon Ayeule ſortoit; les circonſtances des affaires de ce tems-là l'obligérent donc à conclure cette alliance; il m'envoya au devant de la Ducheſſe pour lui faire un fidéle rapport de ce que je connoitrois de ſon humeur, & pour lui pouvoir dire, ſi elle étoit auſſi belle qu'on le diſoit.

Je la vis, je la trouvai trop parfaite; je paſſe légérement ſur mon malheur, en voilà la ſource. Vous voyez bien que je l'aimai: je n'avois jamais cru tout ce qu'on diſoit des premiéres vûës, je penſois qu'on ſe moquoit; & ces coups de tonnerre me paroiſſoient ſemblables à ces feux d'artifice qui ne joüent que quand on le veut bien.

Je fus frapé au premier abord de la Ducheſſe, & ſi ſaiſi de ce que je prenois pour de l'admiration, & qui étoit déja une paſſion forte, que je ne pus parler: la Ducheſſe remarqua mon embarras, & comme elle me croyoit de l'eſprit auſſi-bien que le reſte du monde, elle regarda avec plaiſir cet effet de ſa beauté: cette penſée lui

cauſa

causa un enjoüement extraordinaire ; elle sçavoit que le Duc m'aimoit; elle vouloit d'abord, par des maniéres flateuses, m'engager à lui rendre de bons offices auprès de lui ; elle me fit un accueil plein de charmes ; tant de bontés me confondoient encore plus ; mes yeux agissoient seulement, ils ne voyoient que trop ; mais pour ma bouche, elle étoit muette : enfin la Duchesse, faisant un petit souris : Eh bien! Seigneur de Comines, me ditelle, quelle réception m'apprête-t-on en Bourgogne ? La Rose rouge estelle toujours aimée ? Ne comptera-ton notre candeur pour rien ? Elle me parloit dans un petit cabinet où elle m'avoit reçû en particulier comme favori du Prince, & elle s'expliquoit ainsi sous cette figure, parce qu'elle avoit sçû les sentimens du Duc, & qu'elle croyoit bien que je les sçavois aussi. Après une confusion trop longue, ma langue se détacha, je répondis, je voulus que ce fût avec esprit, & la Duchesse fit semblant d'en être contente.

Je ne vous dis point tout ce qui se passa à ce mariage ; & au bout d'un long tems je trouvai mon amour si aug-

augmenté, que toute ma raiſon ne me put empêcher d'en donner de viſibles marques à la Ducheſſe; elle en eut ſouvent pitié, à ce que j'ai ſçû depuis par une de ſes Filles. C'eſt dommage, diſoit-elle, ce jeune homme ſe perdra: il a de l'eſprit, il eſt ſage naturellement; j'ai peur que ſa folle paſſion ne le méne trop loin: & comme j'en laiſſois échaper des traits ridicules, elle m'en parloit avec une bonté, qui au commencement acheva de m'égarer au lieu de me remettre, tant je prenois mal un mouvement, qui, ſi je l'euſſe bien connu, m'eût ôté dès-lors toutes les eſpérances, que j'ai depuis ſi bien perdues.

La Ducheſſe de Bourgogne n'eſt pas une femme ordinaire; jamais peut-être on n'a eu une plus inébranlable vertu; mais une vertu raiſonnable, ſolide, & humaine; elle a le cœur tendre & ſenſible, elle aime mieux qu'une autre ce qu'elle doit aimer; elle s'eſt fait une idée de l'amour, qui lui eſt fort particuliére; elle croit qu'il ne doit porter ceux qu'il poſſéde qu'à de grandes choſes; elle ne peut penſer qu'il conduiſe au mal, & que ceux

ceux qui le reſſentent puiſſent jamais deſcendre à des foibleſſes honteuſes; elle dit que le vrai amour ne doit avoir rien à ſe reprocher, & qu'il n'y a que des élévations téméraires ou des abaiſſemens condannables qu'il faudroit lui retrancher; que pour de certains déſordres qui arrivent trop ſouvent, ce n'eſt point du tout l'Amour qui les cauſe, qu'on abuſe de ce nom, que c'eſt toute autre choſe, puiſque ce ne peut être qu'un commerce effroyable, & qui doit ſoulever tous ceux qui ſont capables d'un ſentiment de raiſon.

La Ducheſſe étant de ce caractère, vous voyez bien que je m'étois mal adreſſé; je le vis enfin, mais inutilement; mon mal étoit de ceux où les raiſonnemens & le tems ne peuvent rien; le tems même étoit contre moi, il ne faiſoit qu'augmenter ma bleſſure. J'étois ſi bien avec le Duc de Bourgogne, que cette faveur ne ſervoit qu'à rendre mes maux plus grands & plus inſurmontables; il vouloit que je vécuſſe dans une familiarité avec lui, qui me livroit ſans miſéricorde à ma paſſion; il déſiroit que je fuſſe auprès de lui à toutes les heures, à ſon coucher, à ſon lever; je le voyois au

lit

lit avec sa femme, elle s'habilloit devant moi; & le hazard, ou souvent la bonne humeur du Duc, m'exposoit à des assauts, où un plus sage que moi auroit succombé; mes yeux étoient charmés, & mon ame se perdoit.

Je faisois des folies qui n'étoient pas imaginables; & comme ce n'étoit que dans un grand particulier que je parlois à la Duchesse, personne ne s'en doutoit; la Princesse, qui n'avoit pas tant d'indulgence que la Duchesse, m'en grondoit quelquefois; j'avois beau me faire des leçons, dès que je la revoyois, & que je trouvois une occasion favorable, je ne me souvenois plus de rien; enfin mes extravagances allérent si loin, que leurs filles s'en apperçurent & s'en étonnérent. Une fois, que la Cour étoit à Ruere, maison de chasse du Duc, je trouvai la Duchesse au fond du parc avec ses filles, à qui elle lisoit quelques vers; elle étoit sans gans, & voulant passer sur un petit pont rustique, elle me donna la main pour l'aider à marcher. Cette belle main m'éblouït, je la pris entre les deux miennes, je la serrai follement, & me jettant à terre, je fus assez inconsideré pour y porter

porter la bouche d'une maniére si ardente & si vive, que la Duchesse fit un effort pour la retirer : la violence dont elle usoit me fit reconnoitre ma faute ; je la laissai aller ; je regardai, comme un sot, toutes ses filles qui rioient, & saisi de confusion & de repentir, je me levai brusquement, avec la contenance d'un homme au desespoir : je laissai là la Duchesse ; je voulois m'en aller au bout du monde, & je pouvois le faire; je me perdis dans les jardins. Sur la fin du jour, le Duc me rencontra, il me dit qu'on me cherchoit de sa part, il y avoit plus de deux heures : il rentra, & me mit d'une partie de jeu avec la Duchesse, dont la bonté m'épargna; elle ne fit pas semblant de se ressouvenir de ce qui venoit de se passer.

Ce procédé me toucha, & fit plus sur moi que toutes mes résolutions : je me déterminai, si je ne pouvois vaincre ma passion, de la cacher avec un soin extrême, en me rendant maître de mes actions : cette prévoyance eût été judicieuse, & quelques railleries que les filles me faisoient, & que je ne soutenois pas bien, achevérent de me rendre raisonnable ; je fis de grandes refléxions, & enfin je me mis en tel

état,

état, que pendant près d'une année, je parlai à la Ducheſſe de ma paſſion comme d'une folie que j'aurois condamnée dans un autre, & que je trouvois ridicule en moi; j'aurois été heureux, ſi ſes ſages conſeils euſſent ſçû me guérir. Que ne fit-elle point par ſes remontrances & par ſa modeſte douceur? Je crois, pour moi, que ſon eſprit, que je voyois dans toute ſon étenduë, une pureté de mœurs incorruptible, ſa prudence & ſa bonté, & tant d'admirables qualités, faiſoient ma paſſion plus forte, & me la rendoient plus précieuſe.

Il n'eſt pas poſſible de comprendre les déſordres où je me replongeai : mes foibleſſes étoient dignes de pitié; je voyois qu'elles me perdroient, ſi elles venoient à la connoiſſance du Duc; je me réſolvois à les vaincre; j'y faiſois mille efforts impuiſſans; & quand je croyois en venir à bout, que je l'avois bien réſolu, tout d'un coup je me trouvois le viſage tout couvert de larmes; je me faiſois pitié à moi-même; je penſois que je ne pouvois vivre ſans adorer la Ducheſſe; je me repréſentois ſes charmes; je lui demandois pardon, comme ſi je lui euſſe parlé, de la pen-

ſée

ſée criminelle d'avoir voulu ceſſer de l'aimer; je lui jurois le contraire; je me rengageois tout de nouveau dans ma ſervitude; je pleurois comme un enfant, & je reconnoiſſois enfin que l'homme le plus fort n'eſt que foibleſſe, & qu'on juge ſouvent de lui ſur des apparences qui ſont bien contraires à ce qu'il eſt en effet.

Je m'oubliai encore une fois aux nôces de la Princeſſe de Gueldre. Ne vous ſouvenez-vous pas de ce Ballet, dont vous étiez auſſi-bien que moi, & qu'à cette belle entrée que nous danſions avec le Duc de Bourgogne, vous, Chatillon, Rothelin, Vaubriſſet, & moi, la Ducheſſe repréſentoit une Déeſſe, & devoit danſer au milieu de nous. Comme elle deſcendoit dans un petit char, au lieu de danſer, je m'arrêtai tout ravi, & dans une contemplation un peu hors d'œuvre: Qu'elle eſt belle! m'écriai-je, qu'elle eſt digne de nos vœux! Je ne faiſois point mes pas; le Duc figurant près de moi, me pouſſa en paſſant, & me demanda à quoi je m'amuſois? Je revins à moi un peu confus; & ceux qui m'avoient remarqué attribuérent ma folie à l'adreſſe d'un habile Courtiſan, qui cherche à plaire par tous

les

les endroits : tant il eſt vrai, que quand on a bonne opinion d'un homme, on explique tout à ſon avantage, & qu'on lui fait un mérite des choſes même où il n'a pas penſé. La Ducheſſe me parla ſérieuſement ſur ce nouvel égarement, & me porta à me corriger autant qu'elle le put ; elle croyoit que j'étois néceſſaire au Duc : elle ſçavoit, que la fauſſe réputation d'homme ſage que j'avois ſi injuſtement acquiſe, avoit obligé preſque tous les Potentats de l'Europe à ſouhaiter de m'avoir auprès d'eux : le Roi de France ſur-tout avoit fait pluſieurs tentatives par des offres fort au deſſus de ce que vraiſemblablement j'en devois eſpérer : j'y avois réſiſté avec une perſéverance dont la Ducheſſe me ſçavoit bon gré, & que le Duc récompenſoit par une eſtime & par une confiance entiére.

Enfin, Seigneur, le tems vint où vous me fites part de votre ſecret ; & ſi le brave Imbercour vous donnoit de ſages conſeils pour votre conduite, vous exhaliez près de moi vos ſoupirs, & ſouvent je les faiſois paſſer juſqu'à la Princeſſe.

Depuis votre abſence, nous parlions toûjours de vous ; nous vous écrivions tant

tant de jolies Lettres que vous avez reçuës, & nous nous faisions un plaisir des vôtres, où la Princesse prenoit la meilleure part.

Je m'avanturai à vous proposer au Duc ; il prit à ce que je lui disois tout autant de goût que nous vous le mandames : la Princesse de Gueldre acheva ce que j'avois commencé ; elle vous fit agréer au Duc pour être son gendre ; il vous confirma à vous même ce qu'il avoit résolu pour vous. La mort de cette aimable Princesse éloigna votre bonheur. Vous sçavez les obstacles qui s'y sont opposés depuis ; nous vous avons mandé de revenir, & j'aurois pû aider à vous rendre heureux, si mon malheur & le vôtre n'eussent pas renversé tous nos projets, & ne m'eussent conduit dans le précipice où je suis.

Le Duc étoit dans la mauvaise humeur, où l'avoit mis la mort de la Princesse de Gueldre, & ses chagrins continuels nous le rendirent quelquefois insupportable. Vaubrisset, qui m'envioit & qui commençoit à s'établir dans ses bonnes graces, après des précautions adroites, parce qu'il connoissoit la délicatesse du Duc sur le chapitre de l'honneur, l'éclaira enfin sur ma passion pour

pour la Ducheſſe : le Duc réſolut ma perte, ſur le ſimple ſoupçon qu'on lui donna de cette paſſion; mais il vouloit voir auparavant comme la Ducheſſe la prenoit, & il uſa de cent artifices pour en ſçavoir la vérité. Il nous mettoit à tout moment enſemble, & nous obſervoit, ne s'en rapportant qu'à lui-même; car nous avons ſçû qu'il traita Vaubriſſet d'extravagant, & qu'il lui défendit ſur peine de la vie de découvrir jamais ſa penſée à nul autre : le Duc étoit trop fier pour vouloir qu'on pût ſeulement croire une telle choſe, il réſolut d'y mettre un ordre promt & ſecret. Il nous obſerva, il fut convaincu de mon audace & du peu de conſentement qu'y prêtoit la Ducheſſe; mes regards languiſſans, paſſionnés, ſouvent timides, quelquefois hardis, firent trop paroître mon amour : au contraire, les yeux de la Ducheſſe n'avoient que des regards innocens qui tomboient ſur moi comme ſur les autres, ſans aucune affectation; & ſa conduite étoit ſi pure & ſi droite, que le Duc n'en avoit que plus d'occaſion de l'en aimer mieux : il entendit encore une converſation qui acheva ma ruine; par bonheur pour moi, il n'eut que de l'admiration

ration pour la vertu de ſa femme, il détermina ma perte, & ne ſçavoit comment s'y prendre; il n'avoit garde de faire un éclat, c'étoit tout ce qu'il eût craint: il vouloit ſeulement me fâcher aſſez par quelque mécontentement, pour m'obliger à le quitter, & ne ſongeoit qu'à la manière dont il me puniroit, quand je donnai moi-même inconſidérément lieu à ma diſgrace, & voici comme elle arriva.

Le Duc étoit allé à la chaſſe, & comme il en revenoit, je m'amuſai un peu derrière, & n'arrivai qu'après lui. En deſcendant de cheval, je vis un Officier de la Ducheſſe qui me dit, qu'elle avoit été fort mal l'après-dinée d'une colique furieuſe: cette nouvelle me troubla, je courus à ſon appartement. Le Duc, qui y étoit déja, ayant ouï ma voix dans l'antichambre, alla ſe cacher dans la ruelle, & fit ſigne à ceux qui ſecouroient la Ducheſſe, de ne pas dire qu'il fût là. J'entrai tout botté, & je m'approchai du lit de la Ducheſſe; elle étoit ſi changée, que j'en fus tout attendri: Hélas! dis-je, vous ſouffriez donc tandis que le malheureux Comines n'en ſçavoit rien! & ſon lâ-

che cœur ne l'avertissoit pas. La Duchesse ne m'écoutoit point, elle avoit de grands maux, & elle faisoit de tems en tems des plaintes si douloureuses, que je n'y pus résister : elles me perçoient l'ame ; & soit par l'effet que m'avoit causé la surprise, soit par l'agitation de la chasse ou par un accident fort naturel, je me sentis défaillir, & je tombai évanouï sur le lit de la Duchesse ; le Duc sortit furieux du lieu où il étoit caché : il prit dans ce moment le prétexte de me faire un affront pour m'irriter, & m'obliger à ce qu'il vouloit ; il n'y avoit que des Médecins & des femmes autour de la Duchesse, quelques-unes s'empressérent auprès de moi, & me jettoient déja de l'eau sur le visage, quand le Duc lui-même me tirant par les pieds de dessus le lit de sa femme, & le faisant avec violence, mes bottes lui demeurérent dans les mains : il me les ôta tout-à-fait ; & me les jettant au visage avec une injure, il fit entendre que c'étoit pour l'insolente liberté que j'avois prise d'entrer ainsi botté dans la chambre de la Duchesse. Je revenois de ma foiblesse, quand cela se passa, & j'en fus si outré, que dans

dans deux jours je disposai de mes petites affaires, pour porter en France les débris de ma fortune. Le Duc étoit allé à une maison de campagne, il ne me troubla point dans mes adieux, & j'eus la commodité de les faire à la Duchesse : elle me parut entrer dans ma douleur, me fit des leçons salutaires pour l'avenir, m'exhorta à me gouverner mieux à la Cour de France, & à me rendre désormais plus maitre de moi-même. Je disois peu de choses, j'étois si saisi que je croyois expirer; ses derniéres paroles furent, qu'elle me conseilloit de faire un meilleur usage de mon esprit, & de ne m'en plus servir qu'à des emplois graves & sérieux, & de me rendre digne par-là de la passion que j'avois osé avoir pour elle.

La Princesse me parla fort de vous; nous primes des mesures pour nous écrire ; je lui promis de vous rendre favorable le Roi que j'allois servir : Je partis.

Quoi ! Comines, s'écria le Prince, tout ce que vous me dites peut-il être vrai ? J'écoute comme un songe une avanture si surprenante, & je suis épouvanté de ma stupidité de n'avoir

 pas

pas démêlé des choses, que je vois maintenant claires comme le jour; j'admire, comme étant si peu maitre d'une si grande passion que vous avez toute votre vie laissé voir à la Duchesse, vous l'ayez dérobée si longtems à la connoissance de la plus spirituelle Cour de l'Univers. J'aimois, lui dit Comines, j'aimois seulement la personne de la Duchesse, je me faisois une gloire de l'aimer, & jaloux d'une passion si parfaite, j'aurois été au désespoir, si on eût pû s'imaginer les sentimens que j'avois. L'Evêque de Liége n'avoit pas ma discrétion, & bien que son caractère le dût obliger à garder plus de mesures, il a éclaté mille fois dans son amour pour la Duchesse, & jamais ne m'a fait de la peine un seul instant; persuadé que j'étois, que le cœur de la Duchesse n'étoit capable d'écouter que les loix de son devoir. Mais, mon Prince, laissons le discours de mes affaires, les voilà finies, parlons de vos intérêts: Sçavez-vous, que le Duc est parti pour aller à Tréves? Il y est allé avec un appareil si magnifique, qu'on dit que c'est pour recevoir le titre de Roi de la main de l'Empereur. Je

suis

ſuis perſuadé en effet que ſon ambition le méne; mais comme la Princeſſe ſa fille eſt avec lui, je craindrois que, pour avoir ce grand titre qu'il ſouhaite avec tant d'ardeur, il ne pût bien, pour l'obtenir avec plus de facilité, donner la Princeſſe à Maximilien, ſi on la déſire pour le prix de ſa Royauté. Que me dites-vous, mon cher Comines ? interrompit le Comte d'Angoulême: Ah ! je vois, comme vous, les deſſeins du Duc, je crains tout, que faut-il faire ? Je ſuis perdu. Vous n'avez de reſſource, reprit Comines, que dans la Princeſſe, & dans les avis que vous pourra donner Imbercourt. Partez, ſuivez leurs traces, ne perdez point de tems; ils ne ſont pas bien loin; laiſſez votre équipage; allez inconnu, & tenez-vous de la ſorte à la Cour de l'Empereur; peut-être que le Ciel vous guidera mieux que vous ne penſez.

Le Prince ſuivit ſes conſeils; il l'embraſſa; le quitta, & prit deux hommes ſeulement avec lui: il marcha en diligence ſur les pas du Duc de Bourgogne; il joignit la Cour à une petite ville à cinq journées de Tréves. Il s'informa d'abord de la maiſon du

Comte de Riviére, il y fut, & comme la nuit étoit assez avancée, il entra sans être apperçû; tout le monde est d'ordinaire en confusion dans ces sortes de voyages; si bien que le Prince ne trouva qu'un garçon de la chambre du Comte qui le connût; il lui dit que son Maitre venoit de rentrer, & qu'il avoit commandé qu'on le laissat seul: le Comte d'Angoulême se fit un plaisir délicat de surprendre son ami, & de lui donner lui-même la joie de son arrivée; si bien qu'ordonnant à celui qui lui parloit de ne le pas suivre, il entra doucement dans la chambre du Comte de Riviére: il l'apperçut dans sa ruelle, assis sur une chaise, appuyé sur une petite table, ayant devant lui une Lettre qu'il avoit commencé d'écrire, & qu'il avoit apparemment interrompuë par la considération d'une boëte qu'il regardoit avec beaucoup d'attention. Le Prince n'interrompit point sa rêverie, & se planta vis-à-vis de lui sans remuer: il crut que le souvenir de l'aimable Princesse de Gueldre l'occupoit encore, quelques larmes qu'il vit partir de ses yeux le confirmérent dans cette opinion; enfin, au bout d'un assez

assez long tems le Comte de Riviére fit plusieurs soupirs, & dit quelques paroles si bas, que le Prince ne les put entendre, & haussant un peu sa voix: Non, dit-il, tout l'amour que j'ai pour vous, ne sçauroit m'ôter l'amitié que j'ai pour lui; & regardant toujours avec le même attachement cette boête qu'il tenoit à la main, le Prince, en se haussant un peu sur les pieds, vit aisément que c'étoit un portrait, mais il ne pouvoit distinguer de qui il étoit, si bien que faisant le tour de la table, il se plaça derriére le Comte de Riviére, & vit avec une surprise qu'il n'a jamais bien pû exprimer lui-même, que ce portrait étoit celui de la Princesse de Bourgogne: cette vûë lui fit faire le même rolle que jouoit le Comte de Riviére: d'abord il ne regarda que cette peinture, & mille idées tumultueuses s'élevérent incontinent dans son ame pour le tourmenter avec une confusion qui n'avoit aucun objet distinct; enfin, il ôta les yeux de dessus ce fatal portrait, & les baissant, il les jetta sur le papier où le Comte de Riviére avoit commencé d'écrire, il y vit ces paroles.

VOus ſerez obéie, Madame, & ce que vous me commandez n'eſt point une peine qui coûte à mon amour : je ſuis né pour ſouffrir ; je vous adore malgré vous, & ſi je l'oſe dire, malgré moi : j'aime le Comte d'Angoulême, il mérite ſeul de vous poſſéder, & je vai l'avertir du malheur qu'on lui prépare ; s'il n'arrive pas aſſez tôt pour le détourner, il verra ce que peut un homme . . . . . .

Le Prince tomba d'un étonnement dans un autre quand il eut achevé de lire ; & impatient de l'enchantement dans lequel le Comte de Riviére étoit enſeveli, il poſa bruſquement la main ſur le portrait, & par cette action l'étonna merveilleuſement. Que vois-je ! s'écria-t-il, que vois-je ! Le Comte treſſaillit à cette action, à ces paroles, & à la vûë du Prince : il ſe tourna de ſon côté ſans ſe lever ; & il ſe fit entr'eux un aſſez long ſilence : enfin, le Comte ſe leva, &, ſe jettant au col du Prince tout en larmes, il le ſerroit entre ſes bras d'une maniére ſi tendre & ſi paſſionnée, qu'il émut le Prince malgré qu'il en eût. Pardon ! lui dit-il pluſieurs fois, pardon, mon cher Prince ! Ecoutez-moi ! écoutez-moi ! Je ne me ſuis point rendu

du sans combattre, je combats encore tous les jours, & vous êtes aussi puissant dans mon cœur, que la Princesse qui y régne. Là il lui fit un discours où la vérité paroissoit dans tous ses caractères; il lui conta sa douleur sur la mort de la Princesse de Gueldre, ses ennuis, ses regrets, la fin si peu attenduë d'un état si cruel, par un autre état encore plus misérable; il ne lui cacha rien, pensées, désirs, actions: il lui avoua comme il avoit été reçû de la Princesse, lorsque, sans y penser, il lui fit connoître sa passion, & combien elle l'avoit méprisée, & qu'il n'avoit obtenu son pardon, que par les promesses inviolables de ne lui parler jamais d'un amour si involontaire, & lui faisant voir en toutes rencontres la même amitié pour le Comte d'Angoulême, & la même ardeur pour ses intérêts; qu'il avoit toujours ainsi vécu avec elle depuis ce tems-là, que le départ de Comines les avoit tous affligés; que le voyage du Duc les avoit surpris; mais qu'ils avoient été tous déconcertés, quand le Duc avoit mis les Princesses du voyage; que le commencement s'en étoit fait assez tristement; mais ce n'est rien, continua le Comte de Riviére, &

ce qui eſt arrivé aujourd'hui, n'a que trop découvert les intentions du Duc, votre malheur, & celui de la Princeſſe. Ce matin à la dînée, il lui a appris qu'il alloit à Tréves célébrer ſon mariage avec l'Archiduc Maximilien, & qu'elle ſe préparât de bonne grace à lui obéir. Quoi! grand Dieu! s'écria le Comte d'Angoulême, le cruel viole donc ſes ſermens envers les hommes! Ah! Comte, paſſons ſur la douleur de rencontrer en vous un rival, puiſque vous êtes encore mon ami; ne ſongeons qu'à Maximilien : quel malheur! quel événement! que dit la Princeſſe? que ferons-nous?

La Princeſſe vous aime, reprit le Comte de Riviére; la Princeſſe s'eſt jettée aux pieds de ſon pére, elle a pleuré, elle a gémi; mais il faut qu'elle obéiſſe : au lieu de din r, elle m'a envoyé chercher; je l'ai trouvée toute baignée de ſes larmes, & la Ducheſſe en un état peu différent du ſien; elle m'a conté ſon ma.heur, & m'a conjuré de vous avertir de ſon avanture; j'ai d'abord dépêché trois de mes gens, afin qu'on ne vous manquat pas. J'en ai envoyé un en Guyenne, l'autre à Amboiſe où eſt la Reine, & le troiſiéme

auprès

auprès de Louis avec des Lettres pour Comines. Mais, mon Prince, écrivez vous-même tout-à-l'heure à Comines, afin qu'il avertiſſe le Roi, dont les intérêts ſont ſi contraires à ce mariage : nous faiſons de très-petites journées, & avant la concluſion de ce funeſte himen, le Roi trouvera bien des moyens de l'empêcher, qui vous donneront le tems de raccommoder vos affaires; rompons ce coup, & du reſte remettez-vous à la fortune.

Le Comte d'Angoulême écrivit ſur le champ à Comines, bien aſſuré qu'il ne manqueroit pas de le ſecourir : après cela, le Comte de Riviére lui fit prendre une caſaque d'un de ſes gens; & comme il étoit déja tard, il fut ſuivi du Prince juſqu'à l'apartement de la Princeſſe, où il trouva la Ducheſſe : elle étoit ſi triſte, & ſi abattuë, qu'elle s'alloit mettre au lit; le Comte les pria toutes deux de vouloir paſſer un moment dans un jardin qui étoit au pied de leur apartement; la Princeſſe le regarda attentivement, & jugeant à ſon air, qu'il avoit quelque choſe d'extraordinaire à leur dire, elle prit la Ducheſſe ſous le bras, & marchant avec le Comte de Riviére, Qu'avez-vous donc appris? lui

dit-elle : que dit-on ? quelle nouvelle y a-t-il ? Que le Comte d'Angoulême eſt ici, Madame, lui repliqua-t-il, qu'il doit être dans ce jardin, & que je ſuis bien trompé ſi ce n'eſt lui qui traverſe ce parterre pour ſe rendre ſous ce berceau. Ah! s'écriérent en même tems les deux Princeſſes, quel bonheur! & s'étant dans un moment rencontrés enſemble, le Prince baiſa la main à la Ducheſſe, & mettant un genou à terre devant la Princeſſe, il ne lui exprima d'abord que ſa paſſion; mais ſes premiers tranſports étant moderés, la regardant d'une maniére aſſez triſte, Que m'a-t-on appris? lui dit-il: on vous deſtine à Maximilien, le Duc de Bourgogne veut vous le donner; ma Princeſſe ſe donne-t-elle? Non, Seigneur, reprit la Princeſſe, je ne me donne point, & ſi le Duc me conſultoit, nous n'achéverions pas le voyage: Sçavez-vous tout ce qui s'eſt paſſé? ajouta la Ducheſſe; le Comte de Riviére vous a-t-il bien dit la rigueur du Duc, & comme il nous a traitées, quand nous avons voulu lui repréſenter les engagemens où il étoit avec vous? Je ſçai vos bontés & ſes cruautés, repliqua le Prince; mais, Madame, vous le connoiſſez, il ne faut plus

plus s'oppofer à fes volontés, & fonger aux moyens d'en empêcher l'effet: le principal Miniftre de Frederic eft de mes amis; il eft honnête homme, & je l'ai connu à la Cour de France, du tems qu'il y fit quelque féjour : le Roi m'avouera de tout; il faut promettre en fon nom : l'Empereur eft avare, & fi par adreffe nous ne rompons pas ces traités, la vie de l'Archiduc ou la mienne vous rendra libre. Je n'aime pas ce dernier reméde, reprit la Princeffe; allons au plus doux, je vous en conjure, & je réfifterai de mon côté autant que la bienféance me le permettra : je montrerai au Prince Maximilien toute la répugnance que j'ai pour lui; je parlerai encore à mon pére. Après cela, Prince, j'obéirai à regret; mais j'obéirai, fi j'y fuis contrainte : vous fçavez les fentimens que j'ai pour vous, ils n'ont point changé, ils feront les mêmes tant que vous ferez fidéle, & je veux travailler avec vous à tout ce qui fe peut faire pour me conferver à vous.

Ils firent alors un plan de tout ce qu'ils devoient faire, réfolurent de fe voir tous les foirs, & que le Prince iroit incognito avec l'équipage du Comte de Riviére.

Après

Après toutes ces précautions, ils arrivérent sans nul accident à Tréves, où l'Empereur attendoit le Duc. Il le reçut autant qu'il put comme le plus grand Prince du monde; mais, quoi qu'il fit, son humeur avare gâtoit tout, & on la voyoit paroître également partout: Charles de son côté étoit bien différent; il parut avec une magnificence bien plus digne de l'Empire, que celui qui en avilissoit la Majesté; tout étoit grand & superbe en lui, & véritablement il ne lui manquoit que le titre de Roi qu'il venoit chercher à si grands fraix.

Je passe légérement sur un endroit de l'Histoire que personne n'ignore. Dans une des fêtes que le Duc donna, car il en faisoit la dépense, il ordonna à la Princesse de Bourgogne de donner une bague à Maximilien pour gage de leur Alliance; on sçait que la Princesse obéit, & les paroles ayant été données, le mariage se devoit faire dans trois jours avec le Couronnement du Duc de Bourgogne. Le Comte d'Angoulême en pensa mourir de douleur; il vouloit aller arracher cette fatale bague à l'Archiduc, en lui faisant perdre la vie; il vouloit paroitre, reprocher au Duc

sa

ſa perfidie, & ſe venger; mais enfin, modérant des penſées, qui, au lieu de ſervir à ſes deſſeins, les pouvoient détruire, il prit un expédient plus judicieux & plus néceſſaire; il alla trouver le Miniſtre ſon ami, feignit d'arriver ſur le champ de la part du Roi Louis XI. dont la vigilance l'inſtruiſoit toujours à point nommé de tout ce qui ſe tramoit contre lui : il lui dit que des ordres plus précis de la volonté du Roi arriveroient inceſſamment après lui; qu'il offroit à l'Empereur de ſa part tout l'argent qu'il demandoit; le Prince ne parla en nulle maniére du mariage de la Princeſſe & de Maximilien, parce qu'il ſçavoit bien qu'il ne ſe conclurroit pas ſans le don de la Royauté.

La choſe réuſſit comme il l'avoit penſé : le Miniſtre écouta le Prince, & le fit parler en ſecret à l'Empereur : la dignité de la perſonne fit qu'on y ajoûta foi; l'Empereur avare ouvrit les yeux à un intérêt préſent dont il étoit touché par deſſus toutes les autres conſidérations de l'avenir, quelles qu'elles puſſent être : il eut aſſez de prétextes pour retarder ces cérémonies. Quatre jours ne s'étoient pas écoulés, qu'il arriva un pouvoir ſecret, mais extrémement étendu,

du, au Comte d'Angoulême, de rompre ce traité en toutes maniéres.

Il ne négligea pas en cette rencontre les intérêts de ſon Roi, qui s'accordoient ſi bien avec ceux de ſon cœur. Tout fut rompu ſur le refus que l'Empereur fit au Duc de le couronner : le Duc reçut ce déſaveu avec une fierté extraordinaire, & avec une hauteur qui le fit voir en cette occaſion plus grand & plus maître que celui qu'il bravoit.

L'Empereur & le Duc ſe ſéparérent bruſquement & ſans cérémonie. Maximilien parut ſeul être au deſeſpoir; il aimoit véritablement la Princeſſe de Bourgogne; il ſe plaignit à ſon pére; il demanda au Duc l'accompliſſement de ſes promeſſes; mais ſes murmures envers l'Empereur & ſes priéres au Duc de Bourgogne, furent également inutiles. Charles partit plein d'indignation contre Frederic, ſe conſolant de ce refus, puiſqu'enfin il avoit la puiſſance & les richeſſes des plus grands Rois, & qu'aidé de ſon courage, il réſolut d'établir à quelque prix que ce fût ſa Monarchie. Il vouloit y comprendre la Lorraine, ſoutenir dans l'Evêché de Cologne Rupert de Baviére contre le Prince Herman de Bade : dans ce deſſein,

ſein, il s'achemina vers Nuitz, il y manda ſon armée pour l'aſſiéger, & ſe mit en chemin avec une ſorte de bonne humeur, dont il y avoit long-tems qu'on ne l'avoit vû capable.

S'il parut tranquille dans ce deſſein, la Princeſſe avoit bien de la peine à cacher ſa joie ; elle étoit dans le dernier excès pour la rupture de ſon mariage avec l'Archiduc : tout étoit gai autour d'elle, & le Comte de Riviére même entroit dans la ſatisfaction de ces deux Amans.

A deux journées de Tréves, le Duc apprit que la petite verole étoit à la ville où il alloit coucher ce jour-là, & bien avant encore ſur ſa route ; & comme il ne vouloit pas expoſer les Princeſſes, qui la craignoient horriblement, il ſe ſépara d'elles en cet endroit pour continuer ſon chemin vers Nuitz, & pour leur en faire prendre un détourné : il leur donna l'eſcorte qu'il leur faloit, & le Bâtard de Bourgogne & Imbercourt, pour les conduire.

Le retardement que cette ſéparation cauſa, & le mauvais tems qui ſurvint, fit que les Princeſſes ne purent arriver au lieu où elles avoient deſſein d'aller

ler coucher : la nuit étant arrivée, & ne reconnoissant plus les chemins, on fut obligé d'arrêter auprès de deux ou trois petites maisons, qui n'étoient accompagnées que d'une grange. On campa donc comme on put, on fit une ouverture à la grange, pour servir de salle des gardes à la petite chambre des Princesses, qu'on tendit diligemment. Le Comte de Riviére ne les avoit point quittées, ni son feint Domestique par conséquent; & comme ils avoient tous l'esprit satisfait, le désordre & la confusion où tout étoit pour lors, leur donnoit autant de matière de divertissement.

Les Princesses congédiérent les Seigneurs qui les accompagnoient, pour pouvoir avec plus de liberté s'entretenir avec le Comte d'Angoulême; & elles le faisoient avec plus de plaisir & de tranquillité, qu'elles n'en avoient encore eu, lorsqu'elles entendirent plusieurs voix qui nommoient Maximilien, & qui leur firent connoitre que ce Prince devoit être là. Leur surprise fut extrême : par la situation de la chambre, & à cause de l'ouverture qu'on avoit faite à la grange, le Comte d'Angoulême ne pouvoit sortir; la Prin-

Princeſſe ſe deshabilloit pour lors dans une petite chambre au bout de celle-là; mais le Prince, la Ducheſſe, & le Comte de Riviére étoient expoſés en vûë. Dans cette extrémité, la Ducheſſe ſe jetta ſur un lit qu'on lui avoit dreſſé, & le Comte de Riviére fit aſſeoir à un petit coin aſſez obſcur qui ſe trouva près du lit le Comte d'Angoulême, le couvrit d'un habillement de la Princeſſe qu'un valet de chambre avoit dans ſes mains, & le Comte de Riviére ſe poſta de maniére qu'il cachoit toute la clarté qui venoit des bougies. A peine tout cela fut-il fait avec une grande précipitation que le Prince Maximilien entra. Il étoit ſi défait & ſi abbatu, qu'à une plus grande lumiére on auroit bien vû le changement que la douleur avoit cauſé ſur ſon viſage; il ſalua la Ducheſſe avec reſpect; &, parcourant des yeux toute cette petite chambre, il reconnut l'habillement de la Princeſſe, & croyant que ce fût elle-même, il ſe jetta aux pieds du Comte d'Angoulême, & lui embraſſant les genoux avec une paſſion qui avoit quelque choſe d'infiniment tendre: Me fuyez-vous, ma Princeſſe, mon adorable Princeſſe?

lui

lui disoit-il. Suivez-vous le cruel qui vous arrache à moi, après vous avoir si solemnellement engagée ? Devons-nous être les victimes de vôtre Pére, & du mien ? Et serons-nous misérablement sacrifiés aux passions qui gouvernent leurs intérêts ? Je quitte Frederic, je quitte son Empire : j'abandonne tout pour vous suivre ; vous êtes mon épouse, ma divine épouse ; je veux suivre votre sort. Ce pauvre Prince se soulageoit ainsi par des discours si pleins d'amour & sans suite, sans s'appercevoir de l'extravagance où ils l'emportoient. Le Comte d'Angoulême en souffroit ; il avoit la tête cachée sous le rideau du chevet ; & si l'action du Prince prosterné avoit d'abord quelque chose de risible, ce premier mouvement passé, le Comte ne pouvoit souffrir des témoignages d'amour donnés avec tant de véhémence : il ne répondit rien, comme l'on peut penser, & Maximilien serrant les genoux de sa prétenduë Maitresse avec des manières encore plus touchantes : Que dites-vous, Madame, de mon malheur ? Je dis de mon malheur, continua-t-il avec un soupir ; car, je vois trop qu'il est pour moi seul, & que vous

vous n'y prenez point de part. Eh bien ! reprenoit-il, je mourrai donc, puisqu'il n'est point partagé ? Grand Dieu ! s'écrioit-il, quelle chûte ! Il ajouta un torrent d'autres paroles, qui faisoient bien voir le désordre dans lequel sa douleur le jettoit. La Princesse, qui l'entendoit du lieu où elle étoit, fut d'abord dans un grand étonnement, ensuite elle eut envie de rire de voir les personnages des deux Princes ; le Comte de Riviére, tout sage qu'il étoit, avoit peine à se contenir, & la Duchesse dont le tempéramment étoit gai, ne pouvoit assez se contraindre ; mais comme elle étoit très-prudente, & qu'elle fit réflexion à tout ce qui pouvoit arriver, faisant un grand effort sur elle-même, elle tendit la main à Maximilien, lui faisant signe de se relever. Seigneur, lui dit-elle, pardonnez-nous, nous sommes encore si effrayées du danger que nous avons pensé courre, que nous ne pouvons nous remettre : la Princesse en est malade de frayeur, nous sommes aussi un peu troublées de votre arrivée. Vous connoissez l'humeur sévére du Duc mon Seigneur, il se formalise de moins. Permettez que nous ne vous voyïons

qu'en présence de ceux qu'il nous a donnés pour nous conduire. Ainsi, Seigneur, trouvez bon de passer pour un moment là-dedans : nous allons faire avertir Imbercourt & le Bâtard de Bourgogne, & nous nous verrons devant eux avec la même liberté & une plus grande satisfaction.

Le Comte de Riviére comprenant l'intention de la Duchesse, aida à Maximilien à se relever, & le conduisit dans la chambre prochaine : on tira une espéce de portiére qu'on venoit d'attacher devant l'ouverture qu'on y avoit faite, & la Princesse vint promtement prendre la place du Comte d'Angoulême, & la robe qu'on avoit jettée sur lui : la Princesse & la Duchesse ne purent s'empêcher de rire ; mais le Comte d'Angoulême n'étoit pas de si bonne humeur : il étoit en colére de tout l'amour qu'il avoit remarqué dans le Prince Maximilien, & ne pouvoit se résoudre à se cacher, s'il n'eût vû toutes les suites dangereuses d'un si étrange dessein : il le fit néanmoins, après avoir essuyé quelques railleries des Princesses sur la rigueur d'une si belle Dame.

Le Bâtard de Bourgogne & Imbercourt

court ramenérent Maximilien. La Princeſſe feignit de ſe trouver mal, & lui fit ſes excuſes comme elle put, ayant beaucoup de peine à tenir ſon ſérieux, & à ſe contraindre. Le Prince recommença ſes plaintes, & les proteſtations de ſon amour. La Princeſſe lui dit, qu'il ne devoit point ſe prendre à elle de tout ce qui étoit arrivé, qu'elle ne ſçavoit qu'obéir, & qu'elle le prioit inſtamment de ſe retirer, & de ne l'expoſer pas davantage au courroux du Duc ſon pére, qui ne pourroit pas ignorer cette viſite, & qui ne la trouveroit nullement à propos dans les termes où il en étoit avec l'Empereur. Maximilien dit tout ce qu'il imagina pour toucher la Princeſſe, & pour tirer quelque parole d'elle qui lui pût être favorable; mais tout fut inutile: il la quitta enfin comme un déſeſpéré, & l'aſſûrant que de tous ceux qui étoient attachés à ſon ſervice, il étoit le plus fidéle, & celui qui l'aimoit le plus parfaitement; le Comte de Riviére ſoupira tout bas à cette proteſtation, & le Comte d'Angoulême eût dit tout haut, s'il l'eût oſé, qu'il en connoiſſoit un plus conſtant & plus tendre. Cette dangereuſe ſcéne finit enfin. Maximilien

ximilien s'en alla, & les Princeſſes, après avoir paſſé une partie de la nuit dans la joie où les mirent toutes les circonſtances de cette avanture, réſolurent, de peur de quelque autre inconvénient, que le Comte d'Angoulême les quitteroit, puiſqu'encore que la trêve fût continuée entre le Duc & le Roi, le Comte ne pouvoit aller ſervir Charles ſans la permiſſion de Louis. Il quitta donc les Princeſſes dès qu'elles entrérent dans les terres du Duc, & ce ne fut pas ſans un chagrin égal de part & d'autre : il réſolut d'obtenir du Roi, qu'il iroit ſervir de ſa perſonne auprès de Charles ; & après avoir renouvellé toutes les meſures qu'ils avoient accoûtumé de prendre dans leurs abſences, après mille proteſtations de s'aimer éternellement, ils ſe ſéparérent.

Mais laiſſons les Princeſſes continuer leur voyage & ſe renfermer dans leur ſolitude pendant le ſiége de Nuitz, où le Duc fut ſi occupé, & où je dirai, pour n'en plus parler, qu'il vit venir pour défendre cette Ville toutes les forces du Corps Germanique, & l'Empereur en perſonne, qui ſembloit n'être là, que pour honorer l'intré-

dité

dité de Charles, qui fut toujours avantageusement retranché, & qui, craignant enfin de perdre l'Alliance des Anglois, leva le siége, sous prétexte de rendre Sa Sainteté arbitre du différend de Rupert & d'Herman.

Cependant, le Comte d'Angoulême tourna ses pas vers la France, & vint où le Roi étoit: il fut surpris en arrivant de trouver la charmante Jacquelin Maitresse de ce Prince: le Roi qui sçavoit qu'ils s'étoient vûs en Bourgogne, leur fit fête à tous les deux du plaisir de se revoir; ils en eurent en effet une grande joie: ils s'estimoient infiniment; & comme l'aimable Jacquelin s'étoit déclarée ouvertement pour Comines, ils étoient souvent tous trois ensemble, où ils avoient un plaisir sensible de parler de tout ce qui leur étoit arrivé en Bourgogne; mais il ne falut pas beaucoup de ces conversations pour allarmer Louis. Le Comte étoit admirablement bien fait, Jacquelin étoit belle, en voilà trop pour faire naitre des soupçons dans un esprit naturellement foible, méfiant, & jaloux. Au premier ombrage, il ordonna au Comte d'aller à Loches, où il avoit été élevé jusqu'à l'âge de dix-

huit ans, & en ce tems le Roi choisit ce lieu pour la demeure de Charlotte de Savoie sa femme, & elle y étoit toujours pendant les courses du Roi & durant sa retraite au Plessis-les-Tours. Le Roi commanda au Comte d'Angoulême de s'y retirer auprès d'elle, & d'y rester jusqu'à nouvel ordre : le Prince en fut fâché, quoiqu'il fût attaché à la Reine par le respect le plus entier; ce fut en vain qu'il demanda d'aller servir Charles, le Roi le refusa, il falut donc obéir. Comines obtint la liberté de l'accompagner jusques-là : les Comtes de Tancarville & de Taillebourg y allérent aussi, & ce dernier étoit amoureux de la Princesse, sœur du Comte.

C'est ici où je dois parler de Charlotte de Savoie. Varillas en fait un si beau portrait, que tout ce que je puis faire, est de prendre quelqu'une de ses couleurs pour la représenter comme une des plus accomplies personnes du monde : elle étoit belle, elle étoit sçavante en poésie & en musique, elle peignoit bien, enfin elle étoit incomparable; avec cela, elle avoit une douceur & une gayeté qui charmoient. Louis ne la voyoit jamais, que lors-

qu'il

qu'il en avoit besoin pour quelque cérémonie & pour quelque fête d'éclat, & sa personne en faisoit toute la dignité & l'ornement : il lui faisoit passer sa vie, ou au Château d'Amboise, ou à Loches, n'ayant d'hommes auprès d'elle que des domestiques dont elle ne pouvoit se passer. Pour des femmes, toutes celles qui avoient de l'esprit & de la raison se tenoient le plus qu'elles osoient auprès d'elle, & tous les Seigneurs de France lui envoyoient leurs filles pour avoir l'honneur d'être élevées & tenues auprès d'une si sage Reine.

En arrivant, le Prince sçut que la Reine étoit à la promenade; il trouva d'abord plusieurs Dames qui furent ravies de le revoir; car, comme il avoit été élevé parmi elles, & qu'il y avoit passé une partie de sa vie, elles l'aimoient toutes chérement : elles firent de grands cris à sa vûë; & il eut le plaisir de voir qu'elles étoient pour lui comme il les avoit laissées.

Il s'avança vers l'endroit où étoit la Reine, il la vit de loin qui revenoit vers lui, elle étoit appuyée sur une jeune fille blonde, d'une parfaite beauté: elle parloit d'action à la Rei-

ne, & quand elle fut aſſez près pour diſcerner le Prince, Ah! le voilà lui-même, s'écria-t-elle : C'eſt lui, reprit la Reine, & ſi l'explication que je vous ai faite de votre ſonge eſt auſſi juſte dans les autres parties qu'en celle-là, vous aurez une merveilleuſe opinion de mon ſçavoir : elle étoit ſi près du Prince à ces derniéres paroles, que tout ce qu'elle put faire fut de ſe baiſſer pour le relever de ſes pieds où il s'étoit mis : elle l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe, & continuant à marcher entre le Prince & la perſonne qui étoit avec elle, elle l'entretint ſur les guerres de Guyenne & ſur la rébellion du Comte d'Armagnac ; le Prince lui en rendit compte. La belle perſonne, qui étoit avec la Reine, ſe mêla à cette converſation avec beaucoup d'eſprit, mais avec moins de vivacité qu'elle n'avoit accoûtumé d'en avoir. L'arrivée du Prince ayant fait grand bruit, toutes les perſonnes de la Cour de la Reine vinrent s'empreſſer autour de lui, pour lui témoigner leur joie ; car comme la Reine étoit auſſi bonne qu'elle étoit admirable en tout, elle ſouffroit qu'on eût auprès d'elle une certaine liberté qui rendoit

ſa petite Cour la plus charmante de la terre : le Prince fut donc occupé le reſte du jour à recevoir les careſſes de toutes ſes amies, & ne ſe retira à l'appartement qu'on lui avoit donné, que fort tard ; mais comme il faiſoit une de ces belles nuits qui ſont ſi propres aux ſecrets des perſonnes qui ont de la confiance les unes pour les autres, le Prince & Comines deſcendirent dans les jardins pour s'entretenir de leurs affaires. A peine eurent-ils commencé à en parler, qu'ils furent diſtraits de leur entretien par un ſon de voix, qui avoit quelque choſe de charmant ; & comme il étoit inconnu au Prince, il ne put s'empêcher d'y donner quelque ſorte d'attention : ils s'approchérent donc doucement d'une touffe d'arbres qui formoient une eſpèce de cabinet ruſtique, où ils apperçurent deux femmes qui étoient couchées ſur l'herbe : celle dont la voix les avoit attirés continuant ce qu'elle avoit commencé de dire, Je ne m'étonne pas, diſoit-elle, que d'une auſſi longue habitude, une paſſion ſi forte puiſſe naitre ; mais j'avoue que je ne comprens pas ces amours impétueux, qui naiſſent du premier coup

 d'œil :

d'œil : c'eſt un déréglement qui aſſomme la raiſon, & où je ne puis imaginer qu'un eſprit raiſonnable puiſſe ſe ſoumettre. Hélas! reprit celle qui n'avoit pas encore parlé, c'eſt une fatale habitude qui m'a ſi cruellement attachée. Qui n'auroit aimé comme moi ? Tout flattoit ma paſſion; nous étions jeunes: nous nous voyïons tous les jours, & favoriſés par l'inclination de nos cœurs & par une ſolitude qu'aucun hazard ne troubloit, nous nous abandonnions à nos déſirs. On dit que le Comte d'Angoulême eſt aimable, repartit l'autre, & vous ne voyez que lui : voilà trop de raiſon pour vous perdre ; car encore une fois, je ne vous pardonne qu'à regret votre foibleſſe ; & il faut vous aimer autant que je fais, pour me trouver capable de vous excuſer. Vous êtes une fille parfaite, reprit celle à qui l'on venoit de parler ; je croi qu'il n'y a que vous au monde qui réſiſtiez à l'amour de la façon que vous le faites. Ne m'en faites point d'honneur, repliqua l'autre, je n'ai nul mérite à me conſerver. Quoi ! repliqua celle qui venoit de parler, vous défendre comme vous avez fait de la paſſion du Comte de Bigorre,

re, de Sancerre, & de celle du Comte de Dunois; car quoiqu'il ne ſoit ni ſi jeune, ni ſi bien fait qu'eux, la gloire d'avoir aſſujetti ce grand Capitaine n'eſt pas une légére gloire. Ne parlons point de moi, interrompit la perſonne indifférente; mais je vous prie, dites-moi un peu vos folies: j'appelle ainſi vos amours; je veux ſçavoir, comment une perſonne faite comme vous a pû ſe réſoudre à un engagement ſi dangereux.

Dès que le Comte d'Angoulême avoit entendu ſon nom, il n'avoit pû s'empêcher de ſoûrire; & prenant Comines par le bras, il avoit voulu l'emmener; mais Comines, au lieu de le ſuivre, ſe panchant doucement près de ſon oreille; Non, dit-il, je ſçaurai votre Hiſtoire: je ne m'éloignerois pas d'ici pour toutes choſes: allez, retirez-vous, & laiſſez-moi; le Prince leva les épaules & lui dit adieu. Comines ſe rapprocha, & ſe mettant doucement à terre le plus près qu'il put, il entendit qu'on pourſuivoit de la ſorte.

HISTOIRE DE SOUVERAINE.

JE vai vous dire mes folies, puisque vous les nommez ainsi. Je fus mise auprès de la Reine à l'âge de dix ans : le Prince alors en avoit treize; nous étions tous deux beaux comme le jour : permettez-moi, ma chére compagne, de parler avantageusement de mon enfance. On me mit au quartier des petites filles qu'on élevoit, comme vous sçavez, avec beaucoup de soin : je passois l'attente de nos Gouvernantes, & leurs peines ne se perdoient pas avec moi. La Reine me temoigna dès cē tems-là beaucoup d'amitié, mes vivacités lui plaisoient : elle assistoit souvent pour se divertir à nos petits jeux : quand le Comte y étoit, j'avois plus d'esprit qu'à l'ordinaire; & l'autorité que j'avois prise sur mes petites compagnes, la majesté que j'affectois en leur

leur commandant, & l'air abſolu que j'avois avec elles, fit que la Reine me donna le nom de Souveraine, & qu'on eſt ſi bien accoutumé à ce nom, que vous ſçavez bien qu'on ne m'appelle plus autrement. Tous les jours le Comte étoit avec nous, aux heures qu'il ne donnoit pas à ſes Maitres: quand je le voyois, je devenois plus gaye, & quand il étoit auprès de moi, ſes yeux prenoient un feu plus brillant qu'à l'ordinaire, & ſon humeur devenoit ſemblable à la mienne, nous étions toujours de même avis; ſi on vouloit exiger une complaiſance de lui, on m'employoit pour l'obtenir; & ſi j'avois refuſé quelque choſe, on n'avoit qu'à le prier de me la demander, je l'accordois; quand nous nous ſéparions, nous nous embraſſions quelquefois à la dérobée quand on ne nous voyoit pas, & nous nous quittions ſans chagrin, mais avec une égale impatience de nous revoir. Quand je fus un peu plus grande, je devins plus modeſte, mais je ne l'aimai pas moins; je ne m'effrayai point par la connoiſſance que j'eus de moi-même; une honnête honte me rendit ſeulement plus timide avec le Prince: il s'apperçut

comme moi des ſentimens qu'il avoit, & les connut avec plus d'aſſurance : il me cherchoit avec empreſſement. La premiére fois qu'il me les montra d'une maniére plus ſérieuſe, il m'apporta un oiſeau à qui il avoit fait apprendre un air que j'aimois, il le ſiffla incontinent comme de commande. Je fus fort ſurpriſe, je pris cet aimable oiſeau, que je baiſai mille fois : Qu'il eſt heureux, aimable Souveraine, s'écria le jeune Prince ; je ſuis jaloux : careſſez-le moins, ou faites-moi part de ces careſſes. Ah ! Seigneur, lui-dis-je, puis-je moins reconnoitre le plaiſir que vous me faites, qu'en baiſant mon aimable oiſeau, je n'ai que des baiſers à lui donner : Et moi, me dit-il, qu'aurai-je donc ? Vous aurez, Seigneur, lui dis-je en rougiſſant, vous aurez plus ; je vous aime, & je n'aime ce pauvre oiſeau, que pour l'amour de vous. Pour l'amour de moi ? me dit-il ; & ſçavez-vous ce que c'eſt que l'Amour? Je le connois, continua-t-il d'un air tendre, vous l'avez mis dans mon cœur : il y eſt entré avec douceur, ſans cette ſuite terrible, qu'on dit qu'il a quelquefois; je ne ſens que du plaiſir à vous aimer; & ſi vous vouliez, vous le rendriez par-

parfait : Que faut-il faire, Seigneur ? lui dis-je : je vous aime, je ne vois rien au delà d'aimer. Il faut continuer, dit le Prince, être fidéle, & nous donner en tout tems, en tous lieux, des marques continuelles de notre amour : vous ſçavez qu'on y met déja des obſtacles, que vos Gouvernantes ne veulent plus que nous ſoyons enſemble, qu'on me gronde ſouvent, & qu'on vous fait des reprimandes ; la Reine même, qui s'eſt ſi ſouvent divertie de notre amitié, lui preſcrit à tous momens des bornes par les remontrances qu'elle nous fait : il faut donc tromper tout le monde, ma belle Maitreſſe, feindre dans nos actions une paſſion réglée, mais nous aimer un peu mieux que nous n'avons encore fait, nous le dire quand nous pourrons, nous l'écrire à tous momens, & les ménager tous, pour rendre notre bonne fortune incomparable. Que vous dirai-je ? ma Compagne, je fus de l'avis du Comte ; nous réglames ſi bien nos petites affaires, que jamais deux perſonnes de notre âge n'ont agi avec une intelligence ſi impénétrable. Dès le lendemain, le Prince me donna un bouquet devant la Reine ; je me dou-

tai qu'il commençoit à mettre en pratique les finesses dont nous nous devions servir; j'avançois la main pour le recevoir, quand la Reine qui peignoit en ce tems-là, le prit pour en copier les fleurs: je me troublai d'abord un peu, mais me remettant assez promtement, je courus à une corbeille de fleurs qu'on venoit de poser dans le cabinet de la Reine, & la mettant auprès d'elle, & prenant mon bouquet: Ah! Madame, lui dis-je, si l'on m'ôte l'amour du Comte d'Angoulême, qu'on me laisse encore jouïr pour aujourd'hui du reste de sa galanterie: j'amusai encore quelque tems la Reine, pour la divertir; & dès que je me pus sauver, j'allai dans un lieu sûr chercher dans mon bouquet, où je trouvai ce Billet.

J'Ai plus de plaisir à dire mistérieusement que je vous aime, que je n'en ai eu quand il m'étoit permis de le dire devant tout le monde. Augmentons nos plaisirs: je croi que le mystère en pourroit faire naître de nouveaux, que nous n'avons pas encore goûtés.

Je fus plus transportée de la façon dont

dont on m'avoit donné ce Billet, que que du Billet même : Je fis brusquement cette Réponse.

J'*Ai le même plaisir que vous ; dites-moi si vous avez la même émotion que je sens ; d'où vient-elle ? Nait-elle du mystère ? ou ne fait-elle que suivre l'Amour ?*

Quand j'eus écrit ce peu de paroles, je fus bien empêchée comment il les verroit ; car je voulois les donner finement ; & après avoir un peu rêvé, je me crus très habile de mettre ce petit papier dans une boête d'or, que j'emplis de ces jolies poudres que nous mettons sur nos chevenx ; & quand je vis le Prince, je la lui présentai, pour les sentir : il comprit mon dessein, & prenant ma boête, il en mit la poudre sur sa tête en badinant, & ôtant le Billet sans qu'on s'en apperçut, il me rendit ma boête. Nous nous écrivions trois ou quatre fois tous les jours, & dans près de deux ans nous épuisames toutes les manières que l'on peut imaginer : mille fois nous avons mis de nos Lettres dans la chaise de la Reine, à tous les coins de sa chambre, à des statuës,

ſtatuës, dans les arbres, enfin tout ſervoit à nos déſirs.

Nous n'avons jamais eu qu'une querelle : le Comte de Rouci, qui étoit élevé avec le Prince, étoit amoureux de moi. Quelques jours avant que le Connétable ſon Pére le rappellât, nous joüions enſemble, mes compagnes & moi, à divers jeux, où l'on nous occupoit; & comme je courois légérement, nous fimes une gageure, deux de mes compagnes & moi, c'étoit Durefort & Budos; nous primes nos meſures avec quelques diſputes, comme c'eſt la coutume, & nous partimes au ſignal : un jeune cerf ne va pas plus vite, ni plus légérement; nous conſervâmes durant quelque tems une même égalité; ſur la fin de la carriére Durefort me paſſa, & je devançai d'aſſez loin Budos. Durefort étoit près du but, quand elle apperçut dans l'allée une couleuvre qui traverſoit le chemin; elle fut effrayée, & ſe retournant bruſquement pour courir en arriére, elle me rencontra front pour front qui courois avec ardeur; nous nous heurtames avec une telle impétuoſité, que comme deux jeunes Chevaliers dans la joûte, nous allâmes meſurer

mesurer la terre, mais tellement étourdies & si assommées, pour ainsi dire, qu'on nous crut mortes, & il s'en falut peu, que Budos ne nous passât sur le corps, & n'eût un destin pareil au nôtre. Tout le monde vint à nous, les Princes des premiers; Durefort m'étouffoit sous elle; le Comte d'Angoulême la prit pour me soulager; mais elle demeura pour son partage, parce que le Comte de Rouci me releva incontinent, & s'asseyant à terre me soûtint, & tâchant, avec mes compagnes qui étoient accouruës, de me faire revenir, les unes étoient auprès de moi, les autres auprès de Durefort; enfin nous ouvrimes les yeux l'une & l'autre; mais quel objet frapa les miens, quand je vis Durefort entre les bras du Comte d'Angoulême! je haïs la lumiére, je détestai le jour, je ne voulois plus voir; je crus n'avoir pas bien vû, & dans l'agitation de ma jalousie, je les rouvris, je vis effectivement ce que j'avois déja vû, & que ce n'étoit point une illusion; mais il faut dire la vérité, je le vis qui n'otoit pas les yeux de dessus moi, qui parloit toujours de tous les remèdes qu'il faloit me faire, & qui sem-
bloit

bloit ne prêter qu'à regret le secours qu'il rendoit à Durefort ; & si la bienséance l'eût permis, il l'eût quittée pour venir auprès de moi. J'ai compris depuis tout ce que je vous dis ; mais alors je ne voulois qu'être en colère ; je fis une mine si terrible, que le Prince comprit mon injustice, & tournant la tête pour voir qui me soutenoit, je reconnus que c'étoit le fils du Connétable : alors le repoussant dédaigneusement, & m'appuyant sur une de mes compagnes, je me tournai de maniére, que je ne pouvois voir ni le Comte de Rouci, ni le Comte d'Angoulême : il me demanda plusieurs fois comme je me portois ; pour réponse, je m'informois des nouvelles de Durefort ; d'autre côté Rouci m'accabloit de soins & de demandes ; enfin le Prince se défit tout doucement de Durefort, & vint où j'étois : je changeai tout d'un coup mes façons chagrines, & je pris un ton railleur, qui étoit pire que tout le reste : cette manière d'agir dura quatre ou cinq jours, & c'étoit trop ; mais Durefort qui est aimable, & extrémement douce, me désespéroit avec les honnêtetés qu'elle faisoit au Prince, & tout le chagrin

que

que j'en avois retomboit ſur lui. Il n'y eut que le départ du Comte de Rouci qui nous raccommoda; car le Prince, qui croyoit auſſi que je le diſtinguois, me vit ſi gaye quand il partit, qu'il fut bientôt déſabuſé, du moins s'il avoit crû qu'il eût fait la moindre impreſſion ſur mon eſprit: ſon abſence nous raccommoda, & il faut dire la vérité, j'avois grande envie de me remettre bien avec lui. Nous vécumes encore quelque tems dans des douceurs infinies, qui furent enfin terminées par le départ du Prince. Il nous quitta, & comme un autre Achille, laiſſant les molleſſes où il vivoit avec la fille de Licomede, tous ſes pas ſe portérent à la gloire. Vous avez ouï parler des actions de courage où il s'eſt trouvé, & des marques de valeur qu'il a données. Le Roi l'occupa d'abord, & il ſe tira d'affaire avec une conduite qui fut admirée. J'étois triſte & inquiéte pendant ces occaſions; mais les continuelles marques d'amour, que je recevois de ſa part, adouciſſoient tous mes maux.

Je ne vous ai pas dit comment nous nous quittames à cette premiére ſéparation; vous pouvez vous l'imaginer; jamais

jamais douleur ne fut si véritable de mon côté ; je dévorois mes larmes autant que je le pouvois ; plus je me contraignois, & plus je souffrois. Le Prince n'étoit pas comme moi, il avoit une joie de nous quitter, qu'il faisoit rouler sur les occasions prochaines qu'il avoit de se signaler à sa guerre : il s'attendrit pourtant au dernier adieu, & toutes les fois qu'il nous est revenu voir depuis, soit avec le Roi, ou tout seul, j'en ai été également contente, jusqu'à son voyage de Bourgogne, où il mena la fille du Duc de Bourbon qui alloit épouser le Prince de Gueldre. Je ne sçai ce qu'il a trouvé en cette Cour ; mais, ou je suis abusée, ou il y a cessé de m'aimer, & il y a pris un nouvel attachement, tout me le dit, & jugez-en vous-même. Tant qu'il fut dans ce Pays-là, je ne reçus que rarement de ses Lettres ; elles étoient gayes au commencement, comme venant d'un esprit libre ; elles étoient pleines de nouvelles, de descriptions, de fêtes galantes, & point du tout du stile d'un Amant absent. A ces Lettres en succédérent de froides & de courtes, qui marquoient une autre occupation que celle

celle de penſer à moi; enfin, il n'en vint plus du tout, & un long tems s'écoula ſans que j'en entendiſſe parler par lui-même.

A ſon retour de Bourgogne, il s'oublia avec le Roi ſans revenir voir la Reine, & ſans me donner de ſes nouvelles: je fus touchée de ce changement en perſonne ſenſible; enfin nous ſçumes que le Roi envoyoit le Comte de Beaujeu, & le Comte d'Angoulême en Guyenne, & qu'il venoit en perſonne les accompagner juſqu'ici, où le Roi étoit bien aiſe de ſe rendre, ſur le prétexte de voir la Reine. Comme vous n'avez point vû le Roi, que vous n'arrivâtes que deux ou trois jours après qu'il s'en fut retourné, je vous dirai, ma chére Compagne, qu'il faiſoit beau voir les deux Cours mêlées enſemble; tous ces jeunes Guerriers ſi bien faits, avec les Dames & les Filles de la Reine, faiſoient un effet charmant. Je m'étois extraordinairement parée; & dès que j'apperçus le Comte d'Angoulême, que je n'avois pas vû depuis plus d'une année, mon cœur s'émut, & je ſentis un trouble auquel je ne pus réſiſter. Je m'apperçus de quelque léger embarras qu'il eut en me voyant;

voyant ; mais il s'en remit promtement, & il eut ensuite une liberté qui me surprit : il ne se contraignit point : il ne tâcha point de me parler en particulier, ses yeux ne me dirent rien : il n'en fit pas plus pour moi que pour mes Compagnes ; j'observois tout avec un étonnement si grand, que je n'avois pas la force de parler. D'ailleurs le Comte de Rouci, que je n'aimois pas, faisoit tout ce qu'il pouvoit pour me faire appercevoir ses sentimens : Hélas ! il étoit pour moi comme j'étois pour le Comte d'Angoulême : j'étois pour lui, comme le Comte d'Angoulême étoit pour moi : la nuit me parut cruelle ; je pris mille résolutions qui se détruisoient les unes les autres : je voulois lui parler ou lui écrire, un reste de fierté me retenoit, je me flattois encore, & je crus que le Prince reviendroit de lui-même.

Le jour, qui succéda à la nuit que j'avois passée avec tant de peine, en eut encore de nouvelles. Le Prince, continuant à avoir un procédé terrible, me laissa confonduë avec mes Compagnes, & ne dit rien qu'en général : tout le monde me disoit devant lui que j'étois cruë, que j'étois embellie, & tou-

toutes ſortes de choſes qu'on a coutume de dire aux jeunes filles : il le diſoit comme les autres ; mais ſes paroles n'avoient rien de plus particulier : je vous aſſure, que je n'entendis preſque pas ce qu'on me diſoit ; j'étois dans un accablement qui me tuoit : le Comte de Rouci me parloit, je lui laiſſai dire tout ce qu'il voulut, & une fois qu'il exprimoit des ſentimens très paſſionnés, & qui me faiſoient reſſouvenir de ceux du Comte d'Angoulême, ma diſtraction fut ſi forte, que comme il s'arrêtoit pour entendre ma réponſe, Dites encore, lui dis-je d'un air tendre : le Comte fut ſurpris, & par un tranſport, il voulut me marquer comme il prenoit le ſens obligeant de ce peu de mots : mais moi, ſurpriſe à mon tour de la folie de mon oubli, De quoi me parlez-vous ? lui dis-je, de quoi vous flatez-vous ? Non, je ne penſe rien qui puiſſe donner lieu à votre vanité ; je ne vous ai pas ſeulement entendu ; je ne ſçai ce que je vous ai dit, & ſi vous avez ouï quelques paroles dont vous puiſſiez être ſatisfait, je me dédis de tout : je le quittai ſans le regarder ; mes yeux avoient bien une autre occupation : ils cher-

cherchoient à tous momens le Comte d'Angoulême, mes regards languiſſans lui redemandoient inceſſamment ſon cœur.

L'inſtant fatal arriva où je le vis partir pour la Guyenne : depuis j'ai paſſé ma vie dans un ennui que je n'avois jamais connu. Le Prince eſt retourné auprès du Roi ; & la nuit paſſée, après des agitations inſupportables, le ſommeil ne s'eſt préſenté à moi, que pour me faire voir l'image affreuſe de mon malheur. Il me ſembloit que je voyois le Prince, & que m'étant voulu approcher de lui, il a diſparu tout d'un coup ; & comme je le cherchois par-tout, je l'ai enfin apperçu, mais en éloignement ; & quoique j'allaſſe à lui, il me paroiſſoit toujours à la même diſtance : je me ſuis repoſée, laſſe & triſte, & j'allois recommencer ma courſe, quand un nuage brillant de toutes les couleurs de l'Arc-en-Ciel l'a entiérement dérobé à ma vuë ; après cela j'ai erré long-tems dans des lieux inconnus ; j'avois cet embarras pénible, que vous ſçavez qu'on a dans les ſonges, quand je l'ai revû, du moins je croyois que c'étoit lui ; mais il n'avoit plus aucun de ſes traits, il me fuyoit encore : j'ai eu le cœur ſi ſerré,

ſerré, que je me ſuis éveillée en ſurſaut.

Tantôt, en me promenant avec la Reine, nous avons parlé des nouveller amours du Roi & de Jacquelin, & du retour du Prince. J'ai pris la liberté de dire mon rêve à la Reine: elle l'a écouté avec attention, & prenant la parole enſuite, Souveraine, m'a-t-elle dit, votre Amant a changé; il ne vous aime plus, rien n'eſt ſi clair que ce ſonge: je ſuis trompée s'il n'aime ailleurs; mais vous l'allez voir bien-tôt. La Reine s'appercevant que j'avois rougi à l'interprétation de mon ſonge, Vous êtes trop ſage, continua-t-elle d'un ton ſérieux, pour avoir conſervé d'autres ſentimens que ceux de l'eſtime, & de l'amitié, pour le Comte d'Angoulême: les jeunes cœurs quittent les ſentimens amoureux avant autant de facilité qu'ils les prennent: la fortune du Prince, & tous les engagemens raiſonnables qu'il doit prendre, ſont abſolument dans la volonté du Roi: je n'eus pas le tems de répondre; il parut, comme la Reine parloit, & ſon éloignement pour moi n'a été que trop viſible; car il n'a rien dit, que je puiſſe expliquer

à

à mon avantage.

Je ſuis fâchée de vous dire, interrompit celle à qui l'on parloit, que je ſuis du ſentiment de la Reine : on ne peut vous flater, je plains vôtre paſſion, vous lui avez donné trop de force ; mais allons nous coucher, il eſt tard, nous raiſonnerons demain ſur la conduite que vous devez tenir ; je veux demain voir votre beau vainqueur à la Chapelle de la Reine.

Ces deux filles s'en allérent, & Comines donna des ſoupirs à la deſtinée de l'aimable Souveraine. Il compara ſes malheurs aux ſiens. Elle a été aimée pourtant, dit-il en lui-même, elle en a goûté la douceur ; & moi, je n'ai ſenti que le tourment d'aimer.

Dès le matin, quand Comines fut habillé, il alla dans la chambre du Prince, qu'il trouva encore au lit. Quoi ! lui dit-il, vous dormez paiſiblement, quand vous cauſez tant de déſordres, & que vous troublez des nuits qui devroient être ſi belles, par des tourmens véritables & des viſions ſi certaines. Il lui conta alors tout ce qu'il avoit entendu ; & ce Prince lui avoüa, que tout ce que Souveraine avoit dit étoit vrai ; & qu'il lui avoit donné

donné avec attachement les premiers ſoins de ſa jeuneſſe : il plaignit le malheur de cette belle fille, s'il étoit vrai qu'elle l'aimat encore ; avoüant, que depuis qu'il avoit vû la Princeſſe de Bourgogne, tout s'étoit éteint dans ſon cœur, pour ne ſentir que l'amour qu'il avoit pour cette charmante Princeſſe.

En allant à la toilette de la Reine, Comines dit au Prince la curioſité que l'inconnuë avoit, & qu'elle avoit aſſuré qu'elle le verroit à la Chapelle. Le Prince remarqua trois filles dans la chambre de la Reine qu'il ne connoiſſoit point : il s'imagina que ſa curieuſe en étoit une, & il les conſidéra l'une après l'autre avec aſſez d'attention : il demanda à Dureſort leurs noms ; elle les lui dit : Elles ſont ici, continuat-elle, depuis qu'on ne vous a vû ; mais il y en a une dernière qui eſt encore un peu malade, c'eſt la plus belle perſonne du monde & d'un mérite tout-à-fait particulier : la Reine l'aime fort, & en vérité je ne croi pas auſſi qu'on puiſſe jamais l'aimer aſſez ; c'eſt la fille du Seigneur de Polignac.

Le Prince & Comines la cherchérent à la Chapelle ; mais ils ne la virent

pas, & ayant demandé où elle étoit, on leur dit qu'elle pouvoit être à une tribune grillée, où il étoit impoſſible de rien diſcerner.

La nuit étant venuë, Comines mena le Prince au même endroit où ils avoient été le ſoir précédent; ils s'entretenoient ſur ce qu'on leur avoit dit tout le jour de la merveilleuſe beauté de Polignac, des charmes de ſon eſprit, & de toutes les rares qualités qu'on leur avoit aſſuré qu'elle avoit, quand ils l'apperçurent venir avec Souveraine: ils meſurérent leurs pas aux leurs, cachés derrière une paliſſade, & ils entendirent que Polignac diſoit, Il m'a ſurpris, il eſt mieux fait que tout ce que j'ai jamais vû; mais la vuë ſeule ne ſuffit pas pour aimer; ſe laiſſe-t-on enchanter par les yeux? Si le Comte d'Angoulême avoit peu d'eſprit, ou qu'il l'eût mal tourné, s'il étoit groſſier, étourdi, enfin qu'il eût bien des mauvaiſes qualités, l'aimeroit-on? Non, ſans doute, il faut que tout réponde à une ſi belle repréſentation. Il n'a rien de ce que vous dites, reprit Souveraine, il eſt encore plus aimable par les charmes de ſon eſprit, & par ſes manières, que par ſa perſonne. Je doute,

doute, reprit Polignac, qu'on doive croire un esprit prévenu. Ah! demandez-le à toutes mes Compagnes, reprit Souveraine: que ne vous en ont-elles pas dit mille & mille fois? Cependant, repartit Polignac d'un ton ironique, cet homme si parfait a le plus grand des défauts selon moi, il ne vous aime plus, il a changé. Ah! ma chére Compagne, continua-t-elle d'un ton plus sérieux, croyez-moi, le Comte n'est pas si merveilleux qu'on le fait: il me paroit quelque chose de dur, pour ne pas dire pis, dans son procedé avec vous; je le croi vain, plein de lui-même, léger, fanfaron..... Leur voix se perdit alors, parce qu'elles tournérent dans une autre allée. Le Comte demeura confus: & regardant Comines avec dépit, Que croit-elle? dit-il: elle me voit comme un misérable, un brutal: Ah! Polignac, je ne puis souffrir que vous ayez cette opinion de moi: vous perdrez cette pensée, & vous changerez. Je serois bien malheureux, dit-il à Comines, si une personne comme celle-là me méprisoit si fort.

Le lendemain, le Comte d'Angoulême s'étant trouvé auprès de la Reine

dans le tems qu'elle alloit voir Polignac, qu'on avoit mise dans la maison des bains, parce qu'elle les prenoit, il donna la main à la Reine pour l'accompagner, en faisant un signe à Comines pour lui témoigner le plaisir qu'ils alloient avoir.

Cette belle fille étoit assise sur un faisceau de jasmin ; elle avoit tous ses cheveux négligemment relevés sur le haut de sa tête ; une robe d'une légére étoffe verte lui descendoit jusqu'aux pieds ; elle remplissoit des vases de fleurs, & en cet état, elle ne représentoit pas mal la jeune Flore ou le gai Printems.

Elle se leva brusquement dès qu'elle apperçut la Reine, qui lui nomma le Prince, Comines, Taillebourg, & Tancarville ; elle les salua avec distinction, & la Reine l'ayant tirée à part pour l'entretenir, elle regarda toutes ces personnes avec une égale indifférence ; mais la Reine rendant la conversation générale, elle observa ce que disoit le Prince avec attention ; & comme tout ce qu'il dit étoit galant & spirituel, il parut à Souveraine, que Polignac en étoit fort satisfaite.

Il ne faut point trainer le Lecteur dans

dans une longueur ennuyeuse : je veux dire tout d'un coup que le Comte d'Angoulême fut vengé. Polignac avoit trop bon gout pour ne le pas trouver aimable : elle l'aima si éperdûment, qu'il n'y a jamais eu rien de pareil.

La premiére connoissance qu'elle eut de son état l'affligea, il n'est rien qu'elle ne fit pour étouffer cette inclination dominante à laquelle elle se voyoit assujettie malgré ce qu'elle en avoit pensé. Que ne se dit-elle point ? Que ne fit-elle pas ? Quels reproches même à l'égard de Souveraine, quoiqu'elle ne lui ôtat rien ? Elle feignit d'être encore malade, pour ne se rencontrer plus si souvent avec le Prince, quoiqu'elle l'eût deja trop vû ; enfin il n'est rien qu'elle ne fit pour surmonter une passion où elle avoit tant de panchant.

Quelque agréable que fût l'exil du Prince, il languissoit loin de la Princesse de Bourgogne, il n'avoit de consolation que celle de recevoir de ses Lettres & de lui en écrire, qui exprimoient toute la tendresse de son cœur.

Il fut même bientôt privé de la Compagnie de Comines, qui retourna auprès du Roi avec Tancarville. Sancerre vint voir ses sœurs, qui étoient

auprès de la Reine, ou plutôt il vint voir Polignac. Le Comte de Dunois y vint aussi : cette belle personne recevoit les marques de leur amour avec une modestie qui les enflammoit davantage ; & si elle avoit une honnêteté prudente pour ce fameux Guerrier, elle n'avoit que de la rigueur pour Sancerre.

Souveraine & Polignac, qui avoient toujours eu de l'amitié l'une pour l'autre, ne se quittoient plus, elles s'entretenoient de ce qu'elles aimoient. Souveraine dans son malheur étoit ravie d'avoir à qui le dire, & Polignac qui cachoit sa passion, avoit le plaisir d'entendre à tout moment parler du Prince qu'elle aimoit ; elle n'étoit point jalouse de Souveraine, parce qu'elle sçavoit bien qu'elle n'avoit pas sujet de l'être.

Mais le Comte d'Angoulême étoit très-embarrassé quand il se trouvoit seul avec sa premiére Maitresse : il en fuyoit toujours les occasions, & un jour qu'il étoit allé rêver auprès du tombeau de la belle Agnès Sorel, qui étoit un lieu fort agréable, quoiqu'il représentat la tristesse, les pas de l'aimable Souveraine la conduisirent vers l'endroit où

étoit ſon volage amant : d'auſſi loin qu'il l'apperçut, il ſe leva, & tourna ſes pas d'un autre côté pour l'éviter ; elle ſentit vivement cette fuite, & s'appuyant triſtement ſur l'arbre auprès duquel elle avoit vû le Comte d'Angoulême, elle y ſoupira, & un moment après prenant l'aiguille de ſes cheveux, elle grava ces lettres ſur l'écorce de cet arbre.

V...F....I.......E.M..A....V...S...

Le Comte de Rouci, qui ſuivoit de loin Souveraine, avoit vû ſon action & celle du Comte d'Angoulême. Il l'aborda comme elle achevoit d'écrire; & le Comte d'Angoulême, que Polignac rencontra, fut obligé de retourner avec elle au tombeau d'Agnès, où elle ſçavoit que ſa Compagne étoit: ils trouvérent le Comte de Rouci occupé à deviner le ſens de ces lettres que Souveraine avoit écrites ſur cet arbre; il les avoit miſes ſur ſes tablettes avec les mêmes points pour en venir plus facilement à bout : l'amour & la jalouſie ſont de grands maitres; il lut facilement ce que ces lettres ſignifioient, & les écrivant ſous celles qu'il avoit

vûës sur l'arbre, il les présenta à Souveraine, qui lut

V...F....I.......E.M..A....V...S...

Vous fuyez, Inhumain, & mon Amour vous suit.

Elle ne convint pas qu'il eût trouvé le véritable sens; mais Rouci n'en pouvant douter, écrivit au bas de ces paroles celles-ci, qu'il accommoda à sa mode :

L..........S.V...A...
S...R.......AV....T........
H.Q..M..C.....S.....C.....
S.J.V...I........U..M...F........

Il présenta ses tablettes à Souveraine; elle fut peu à déchifrer ce qu'il y avoit mis; & soûriant à la seconde ligne, Ce sont des vers, s'écria-t-elle, ce sont des vers; & un moment après, ayant tout lû aussi facilement qu'elle auroit pû faire dans un livre, Ha! ma Compagne, dit-elle à Polignac, je veux que vous voyïez cela. Polignac n'y comprit rien, non plus que le Comte d'Angoulême: il y étoit trop intéressé, & Souveraine n'avoit garde

par

par bienſéance de lui en donner l'intelligence ; mais elle la donna de la ſorte à Polignac.

L'inſenſible ſe voit aimé,
Sans répondre à votre tendreſſe :
Ha ! que mon cœur ſeroit charmé,
Si je vous inſpirois une même foibleſſe.

Et prenant enſuite le crayon, elle écrivit ceci avec une promtitude ſurprenante.

M..C....N.P...J.....A....P...D'...F...
E.S.J.T.....U.I.........
N.C.....P.,Q.'..S...P.......
Q..J.T.....S..V...M..C....

Elle donna ces tablettes au Comte de Rouci ; C'eſt pour vous, lui dit-elle, liſez : & ce qui ſurprit extrémement le Comte d'Angoulême & Polignac, c'eſt que le Comte de Rouci lut avec la même facilité que Souveraine avoit euë : Polignac ſoutenoit qu'il étoit impoſſible ſans enchantement qu'on devinât ainſi, & Rouci lui fit lire mot à mot.

Mon cœur ne peut jamais aimer plus d'une fois,

Et si je trouve un insensible,
Ne croyez pas qu'il soit possible
Que je tourne sur vous mon choix.

Il n'y a donc que moi, dit le Comte d'Angoulême, qui ne suis point admis à ces mystéres : je croirois qu'ils seroient aussi dangereux pour les hommes, que ceux de la bonne Déesse l'étoient autrefois, si je ne voyois pas que Rouci est privilégié. Je vous assure, dit Polignac, que je voudrois que vous pussiez voir ce qu'ils ont écrit, c'est la plus jolie chose du monde ; & comme Souveraine rougit en regardant le Comte, & qu'il vit de la tristesse & de la langueur dans les yeux de Rouci, il comprit trop la part qu'il y avoit : il prit ses tablettes ; mais après quelque étude, il ne fut pas plus sçavant : il soutint, que c'étoit pis que des hiéroglifes ; que cependant il étoit assuré qu'il écriroit aussi, sans qu'on y comprit rien. Polignac lui donna ses tablettes, & il écrivit :

J.V.......V...A....S.J.N'......A.......
M...J.S...S...U.A....E.....
E..M..C....A....Q...S......
N.P...S.......P...P.......

J'....

J'....A........U.O...A.......
L.P...P......Q..S...D......L..C....
S.J'.....P...D.S..B....Y...
J.N.S.....P..M........

Quand le Prince eut écrit, ces deux belles filles se mirent ensemble pour deviner. Polignac lut tout courant la premiére ligne.

Je voudrois vous aimer, si je n'aimois ailleurs.

A peine eut-elle dit cela tout haut, que Souveraine tomba dans un dépit qui l'aveugla: elle chercha cent sortes de façons pour trouver autre chose; elle ne trouva rien, & ne put rien lire davantage.

Mais, comme on desirera sçavoir ce que le Prince avoit écrit, je vai le dire.

Je voudrois vous aimer, si je n'aimois ailleurs,
Mais je suis sous un autre empire,
Et mon cœur, alors qu'il soupire,
Ne peut soupirer pour plusieurs.
J'aime ardemment un objet adorable,
Le plus parfait qui soit dessous les cieux.

Si j'étois près de ses beaux yeux,
Je ne serois pas misérable.

Il prit tout d'un coup fantaisie au Prince d'écrire ses véritables sentimens, & de les offrir ainsi avec moins de honte à la pénétration de Souveraine ; croyant qu'ils n'échaperoient point à sa vivacité, & que cette connoissance l'obligeroit à l'excuser & à prendre son parti : mais, comme j'ai dit, le premier vers brouilla tout son esprit, & Polignac, n'étant point aidée, ne devint pas plus sçavante ; elle ne put résister à une envie qu'elle eut d'écrire aussi, croyant que ce qu'elle traceroit demeureroit caché, elle forma ces lettres.

J.C.....Q...M..C...N.P.....S.T.....
J.D......L'.....D'..P......A.......
S.P.........M.....D.T...J.......
M..L'H......F......E. V....

On prit avec empressement ce que Polignac venoit d'écrire ; mais personne ne put venir à bout de le mettre dans son véritable sens ni d'en approcher : on y donna cent explications ridicules aussi-bien qu'aux vers du Comte

d'Angoulême, & comme ils é
... dans cette occupation, la I
... ne put lui cacher ce q
... elle voulut s'en divertir
... à tous ces points mistér
... signification ; elle comm
... arbre, elle lut tout courant
Souveraine & de Rouci, parce c
... toit dans le fil. de l'histoire, s'il
... dire ; & pour les autres, el
plus de difficulté, sur-tout à
Comte d'Angoulême : elle ne
... ndit pas sur l'heure, elle les
sa poche, & dit qu'elle les
... oit à loisir ; mais pour ceux
... gnac, après avoir rêvé quelc
... ens, il parut une grande surprise
visage ; elle haussa la tête, & reg
... ttentivement cette fille, qui ne p
soutenir ses regards redoutabl
à les yeux, & rougissant, elle ac
par-là de confirmer la Reine da
soupçons, & prenant le crayon sa
une seule parole, elle écrivit ce
dessous de ce qu'elle venoit de
donna ses tablettes à Poligna

A.... T..S.....U.R....D.R....
E.... ....D.C....L.D........F......
L.M ....M.P.....M....T.......
Q..L ....M......D....S.......

Poli

Polignac prit respectueusement ce que lui présentoit la Reine, & quoiqu'extrémement embarrassée, elle considéra ce qu'elle avoit écrit : elle le lut d'une manière fort aisée, & cette lecture augmenta son embarras; elle étoit dans une peine extrême; la Reine étoit la personne du monde qu'elle auroit le moins choisie pour lui découvrir ses foiblesses; elle avoit une douleur infinie de l'imprudence qu'elle avoit euë; elle ne sçavoit comment détourner cet inconvénient, ni que dire pour désabuser la Reine; car elle voyoit bien par sa réponse, qu'elle avoit trop vû ce qu'elle avoit écrit : elle ne sçavoit donc plus quelle contenance tenir : la Reine en eut pitié, elle reprit ses tablettes; Ce n'est pas le tems, lui dit-elle, de nous dire nos sentimens sur ce que nous venons d'écrire toutes deux, & ce ne sera que quand vous le voudrez, que nous nous entretiendrons sur cela.

Je ne donnerai point en cet endroit l'explication de ces vers : le Lecteur spirituel s'amusera, s'il veut, à les deviner.

Le Comte d'Angoulême fut fâché que Souveraine n'eût pû connoître ce qui se passoit dans son cœur par l'ingénieuse

manière dont il l'avoit expri-
étoit embarrassé de l'état où il
cette belle fille ; il l'estimoit as-
en être au desespoir ; & il
souvent, que s'il lui avoüoit
tout ce qui se passoit dans
, elle y prendroit part, &
useroit peut-être : elle avoit une
étion & une générosité qui lui fai-
du moins espérer qu'elle useroit
prudence de tout ce qu'il se croyoit
raint en honneur de lui avouër.
lle lui lançoit souvent des traits
ans ; & quand son tempérament
l'animoit, c'étoit alors que ses rail-
s étoient redoutables : le retour en
cruel pour elle ; & quand elle
oit échaper des marques de sa ten-
se, elle tomboit dans une douleur
rien au monde n'égaloit.
e Comte d'Angoulême souffroit aussi
la peine qu'il causoit à une si belle
sonne, & qu'il avoit si fortement
ée; & comme il étoit parfaitement
nête homme, rien n'étoit plus af-
pour lui qu'un séjour où il avoit
fois trouvé tant de charmes, & où
il étoit livré sans pitié à la nécessité de
voir à tout moment une personne qu'il
avoit si mortellement offensée par l'in-
con-

constance de son cœur.

Il eut envie de lui faire un aveu sincére de ses sentimens, en lui cachant le nom de celle qu'il aimoit : il fut quelques jours à se déterminer, ne lui étant pas facile de se résoudre à une action qui n'est pas fort ordinaire.

Sa résolution étant prise, il ne fut pas aisé de l'exécuter. Polignac & Souveraine ne se quittoient plus, & celle-ci évitoit avec soin de se trouver en particulier avec le Prince : enfin, il la fit si bien observer, qu'un jour que Polignac étoit enfermée avec la Reine dans son cabinet, il la suivit dans un bois où elle étoit allée, accompagnée seulement d'une fille à elle.

L'abord du Comte d'Angoulême l'étonna ; elle le salua froidement, poursuivant sa promenade, & faisant semblant de lire, le Prince marcha quelque tems à son côté, & voyant qu'elle lisoit encore, il lui prit avec respect le livre des mains. Vous êtes bien attachée, lui dit-il, à votre lecture ; ne peut-on vous demander un moment d'attention ? Seigneur, lui dit-elle en s'arrêtant, je n'avois pas lieu de m'attendre à l'honneur que vous me faites : vous désirez que je vous écoute ; parlez.

parlerai, aimable Souveraine,
ait, repartit le Prince, & je
able plutôt, sans la répugnan-
le que j'avois d'avouër à
belle personne que vous,
pû rompre vos chaînes.
oient trop fortunées pour moi,
ciel n'a réservé que des mal-
Heureux en vous servant, j'au-
é le reste de ma vie dans une
arfaite félicité; & pour me pu-
ma perfidie, je suis réduit à
r des peines que tout autre es-
e le mien ne pourroit suppor-
'aime une autre personne, il y a
rès long-tems, & la cruauté de
estinée vous venge bien. Je ne
dirai point que votre vûë m'a
entir des remors: vous avez dû
fois vous en appercevoir, & con-
e le désordre où vous me met-
mais aussi, je ne viens pas vous
que je me redonne à vous: non,
destinée est achevée; je n'ai que
'amitié à vous offrir, mais une
si tendre & si fidèle, que si vous
ez la recevoir, vous me rendrez
s satisfait de tous les hommes.
Tant que le Prince parla, le visage
Souveraine se couvrit de couleurs
tou-

toutes différentes, le rouge marquoit son dépit, la pâleur faisoit voir sa douleur; & le Comte d'Angoulême attendant sa réponse, elle fut longtems sans pouvoir s'exprimer: il reprit la parole de cette sorte. Parlez, aimable Souveraine, ne me haïssez pas, je vous conjure, je vous aime de maniére à pouvoir encore satisfaire un cœur qui se réduiroit à des sentimens moins vifs que ceux de l'amour; recevez mes empressemens, mes soins, mon amitié. Mon amitié! lui dit-elle enfin: vous m'offrez votre amitié! Je n'en veux point: & qu'avez-vous, qui soit digne de moi? Ses pleurs la trahirent en cet endroit, & le Prince tout attendri lui repartit: Cachez-moi ces précieuses larmes, il n'en faut point répandre pour un ingrat. Vous êtes un ingrat, s'écria-t-elle; & vous me dites que vous êtes un ingrat! O tems heureux! s'écria-t-elle encore, vous êtes donc passé! & sentant que son cœur se serroit, voulant par une grande violence se rendre maîtresse d'elle-même, & voyant que le Prince lui parloit encore; Finissez, Seigneur, lui dit-elle: c'en est assez, je suis satisfaite de l'aveu que vous venez de me faire. Retirez-vous:

soyez

ré seulement, que votre esti-
nécessaire; je la veux, je

alla en baissant un voile
ge pour en derober la dou-
Qu'elle pourroit rencontrer:
nt dans sa chambre, elle trou-
gnac: elle se jetta à son col,
ondant en larmes; C'en est fait,
elle, c'en est fait, je suis per-
elle ne put dire de long-tems
s mêmes mots, qu'elle répétoit
mment, Je suis perduë. Polignac
toute troublée, elle ne pouvoit
re expliquer, & sa peine étoit
le de la voir dans une si cruelle
tion sans en sçavoir le sujet: à la
quand Souveraine put parler, elle
conta ce qui venoit de se passer.
ime donc une autre personne, lui
Polignac: il y a long-tems qu'il
ne, & il vous l'avouë; est-ce
c ce qu'il vouloit dire au Tom-
u d'Agnès, quand il vous disoit,
voudrois vous aimer, si je n'aimois
rs: l'aveu est rare, & peu de
se sont piqués de le faire. Po-
c étoit aussi desolée que Souve-
, & la passion qui dominoit dans
cœur lui faisoit apprendre avec
désef-

déſeſpoir l'engagement de celui du Prince.

Souveraine fut ſi peu Maîtreſſe d'elle-même, qu'elle réſolut d'être quelques jours ſans paroître; mais le départ ou la fuite du Comte de Rouci, qui alloit trouver le Connétable à Saint-Quentin, où il s'étoit retiré mécontent, troubla toute cette petite Cour; il étoit neveu de la Reine; ſa Mére étoit ſa ſœur. Comme cette Princeſſe étoit habile, & qu'elle avoit un grand crédit à la Cour, elle avoit obtenu de demeurer quelque tems avec la Reine, eſpérant de moyenner l'accommodement de ſon mari.

Le Comte de Rouci, étant ſur le point de partir, alla dire adieu à Souveraine; il la trouva auſſi triſte que lui. Après bien des choſes tendres qu'il lui dit, & tâchant de profiter de l'éloignement où le Comte d'Angoulême étoit pour elle, voyant qu'il ne réuſſiſſoit à rien, emporté par ſa jalouſie & par ſon amour, il lui apprit celui du Comte d'Angoulême pour la Princeſſe de Bourgogne, dont il avoit eu une parfaite connoiſſance dans un voyage qu'il avoit fait auprès du Duc, & dont il n'avoit jamais parlé à qui que

ce

l'amitié qu'il avoit pour le
ngoulême; mais, cette fois,
de son amour lui fit ou-
étion; il ne laissa pas d'al-
les raisons qu'il put, pour
rince, & pour faire con-
ouveraine le peu d'espoir qui
t, & le parti qu'elle avoit à
d'abandonner le Comte d'An-
& de le recevoir. Je ne vous
point, lui disoit-il, de suivre
d'un banni; je ne vous dis
e partager la fortune d'un mal-
c; non, aimable Souveraine,
ıois le Connétable. Tout ban-
out malheureux qu'il est, il n'y
de parti dans l'Europe où il ne
prétendre: pour moi, je vous
e seulement de souffrir que je
ıme, de me permettre d'espérer,
ous jure de vous reserver ma main
ıu'il arrive: dans quelque tems que
isse être, rappellez-moi, vous me
erez prêt à suivre toutes vos vo-
s. Souveraine s'attendrit de tout ce
ui dit le Comte de Rouci, & lui
voir une douleur trop véritable
es yeux, elle lui dit des choses
ligeantes: il partit moins déses-
qu'il n'avoit cru.

Mais

Mais que ne penſa-t-elle point ſur l'amour du Comte d'Angoulême pour la Princeſſe de Bourgogne. Cette nouvelle, & un trait lancé au milieu de ſon cœur, fut la même choſe; ſon eſprit, tout grand qu'il étoit, ne fut pas capable de contenir ſes penſées & de la ſecourir : les maladies du cœur vont d'ordinaire juſqu'à l'eſprit, & il eſt rare qu'une grande paſſion ne faſſe pas faire de grandes fautes. Souveraine en va ſervir d'exemple : elle ſe perdit dans mille fantaiſies, qui lui troublérent la raiſon : elle ne prit conſeil que de ſon amour : conduite par un aveugle, pouvoit-elle ne s'égarer pas?

Elle ne dit rien à Polignac de ſes deſſeins; elle feignit d'avoir reçû des nouvelles de ſon Pére qui étoit fort malade; peu de jours après on vit arriver ſon équipage avec un homme de condition pour la chercher, que la Reine connoiſſoit, & qui étoit grand ami de la Maiſon de Souveraine.

La Reine la laiſſa partir, & lui fit bien des careſſes, lui recommandant de revenir dès que la ſanté de ſon Pére le lui permettroit. Polignac & elle verſérent bien des larmes en ſe ſéparant; & quand le Comte d'Angoulême vint pour

faire ses adieux, Seigneur, vous m'allez connoitre, & ce que mon cœur est ca- faire pour vous. Le Prince discours, & il craignit que elle ne prît quelque résolu- te contre elle-même.

ons les pas de Souveraine, & nous s que nous nous retrouverons in- ement en Bourgogne. Après la pre- journée, qui la conduisoit chez ére, elle prit le chemin de Bour- , s'étant défaite d'une partie de rain, & ayant changé les habits gens qui lui restoient. Le Gentil- ne, qui la conduisoit, lui avoit obligations de fortune, qui le dé- ient absolument à ses volontés : l'avoit engagé à la servir à sa e; & l'ayant prié de faire son équi- , il avoit supposé qu'il venoit de art de son Pére, qui étoit bien é- né de penser que sa Fille feroit une rande extravagance, & que son lui aideroit. Il est vrai que ce homme fit tout ce qu'il put pour suader de son dessein; mais la ant obstinée, il ne put s'empêcher y servir, craignant qu'elle ne fit core pis. Quand ils furent bien avant

dans

dans la Bourgogne, ils apprirent que le Duc étoit à Pérone, d'où il alloit ſouvent à Calais, pour avoir avec le Roi d'Angleterre des Conférences inutiles, parce que le Connétable à ſon ordinaire brouilloit ſi bien toutes les affaires, qu'il étoit impoſſible de s'entendre.

La Ducheſſe & la Princeſſe, durant tous ces mouvemens, s'étoient retirés à Ruere, & y vivoient dans une aſſez grande ſolitude pendant les pénibles occupations du Duc.

Souveraine loua une petite maiſon à une lieue de Ruere, & envoya ſon Conducteur, qui paſſoit pour ſon Pére, voir ce qui ſe faiſoit à la Cour de la Ducheſſe de Bourgogne; & comme il étoit inſtruit des deſſeins de Souveraine, il lui donna bien de la joie, quand il lui dit que le Maître des Jardins étoit un de ſes meilleurs amis.

Elle eut bien-tôt fait ſa négociation avec lui, qui fut qu'il lui donneroit une chambre ſecrette dans la maiſon des Jardins, qu'elle paſſeroit dans ſon domeſtique pour ſa parente, & qu'elle demeureroit quelques jours avec lui juſqu'à ce qu'elle eût entiérement repris ſa ſanté qui effectivement n'étoit pas bonne:

En effet, elle se rendit chez lui
seule Fille qui passoit pour sa
vêtues toutes deux avec les
plus simples.
secret, à qui elle faisoit part de
avoit été élevée avec elle
Maison, & s'étoit donnée à el-
s son enfance : elle avoit une af-
n sans pareille pour sa Maîtresse,
discrétion & une fidélité confir-
; mais sur-tout ce qui la faisoit
r, c'étoit une bonne humeur qui
noit toûjours gaye, ce qui lui a-
donné une sorte de liberté, où la
e même s'étoit quelquefois amusée.
me elle avoit de l'esprit, ses viva-
plaisoient toujours : elle avoit
e aidé souvent à dissiper un peu
istesse de Souveraine, & en quel-
rencontre que ce pût être, elle pla-
toujours quelque trait de sa façon.
ouveraine n'avoit rien de caché pour
; son dessein étoit de tâcher en tou-
manières par adresse ou autrement,
s'éclaircir des sentimens de la Prin-
de Bourgogne pour le Comte
goulême; étant résolue, si elle voy-
que la Princesse ne l'aimât point,
regagner son cœur par toutes les
voies imaginables ; mais aussi, elle s'é-

toit déterminée à le ſervir auprès de cette Princeſſe, ſi elle reconnoiſſoit qu'elle eût de l'inclination pour lui; & ce qui devoit faire toute ſon occupation, étoit d'en découvrir la vérité.

Souveraine fut plus tranquille, dès qu'elle ſe vit dans ces lieux ſi deſirés: que ne penſa-t-elle point de tendre, de grand, & de généreux? elle vit ſouvent les Princeſſes: elle en admira la beauté, & trouvant la Princeſſe de Bourgogne trop aimable, elle découvrit ſa perte dans ſes charmes: elle ſuivit cent fois ces Princeſſes, qui ſe promenoient très-ſouvent écartées de leur ſuite; mais elle ne put jamais les entendre ſans courir riſque d'être aperçûë: elle parcouroit inceſſamment toutes ces belles & vaſtes promenades, & comme ſa beauté pouvoit la faire remarquer, un petit voile lui cachoit toûjours le viſage.

Les nuits étoient pour lors fort chaudes, & Souveraine s'apperçut qu'au premier clair de Lune les Princeſſes venoient ſe promener dès qu'elles avoient ſoupé, & qu'enſuite elles s'aſſeyoient ſur des carreaux qu'on mettoit au bord d'une fontaine magnifique, dont les eaux couloient dans un

ssin de marbre blanc; cette
ntaine étoit entourée de caisses
ers de mirtes, de grenadiers,
uriers-roses : un vaste boulin-
entouroit la fontaine, & qui
oit par plusieurs rangs de
arbres, faisoit que cet endroit
écouvert avoit une fraîcheur ex-
, & qu'on y respiroit plus agré-
ent qu'en nul autre lieu du Jar-
on alloit à cette fontaine par
e grandes allées à perte de vûë,
ées par plusieurs jets d'eau, &
de ces allées se trouvoit vis-à-vis
ieu où l'on mettoit les carreaux
Princesses. C'étoit dans cet aima-
endroit, où s'oubliant souvent dans
ouceur de leur entretien, elles ont
é des nuits presque entiéres. Sou-
aine les voyoit bien; mais, com-
on a dit, il étoit mal-aisé d'en ap-
cher sans être vûë, & encore plus
-aisé de les entendre. Elle passa
sieurs nuits, comme les Princesses,
eiller, & à songer aux moyens de
oir être de leurs secrets, sans être
uverte : enfin elle crut avoir ima-
né un expédient sûr, & après l'avoir
mmuniqué à son prétendu Pére, elle
chargea de l'exécuter : il y réussit
H 2 com-

comme elle l'avoit pensé : il fit faire un faux Oranger couvert de fleurs, si bien contrefait que tout le monde s'y seroit mépris ; la caisse étoit de sapin, vuide par dedans, & si grande qu'elle pouvoit contenir une personne à l'aise, dont la tête se mettoit dans le creux du tronc de l'arbre, qui étoit plein d'ouvertures pour pouvoir respirer, & qui tenoit ferme à la caisse par quatre fers, qui répondoient aux quatre coins. Cette ingénieuse machine étoit très-bien imaginée, & Souveraine la voyant, en fut fort satisfaite : elle avoit gagné un des jardiniers ; & pendant que les Princesses soupoient, il alla poser ce bel oranger à côté d'un petit mirte, qui étoit près des places qu'elles occupoient. Souveraine dit à Gabrielle (c'étoit le nom de sa confidente) qu'il étoit tems d'aller occuper son poste, & de jouer le rôle dont elles étoient convenues, qui étoit qu'elle se mettroit dans l'Oranger, & écouteroit simplement toute la conversation des Princesses, croyant bien qu'elle ne se feroit pas sans nommer le Comte d'Angoulême ; elle obéit, & ce ne fut pas sans dire mille choses plaisantes. Souveraine la quitta avec plus d'émotion qu'elle,

& mourant d'envie de voir sa
satisfaite.

...incesses furent plus long-tems
...inaire à se promener, du
retardement sembla-t-il fort
Souveraine ; & elle avoit des
...udes qui ne lui laissoient guères
...tience ; à la fin elle eut conten-
...t, les Princesses vinrent s'asseoir
...s de l'Oranger qui renfermoit Ga-
...e, & la Duchesse avoit le dos
...yé contre le petit mirte, telle-
... que la Princesse de Bourgogne
...t justement en vûë le feint Oran-
..., & Gabrielle voyoit aussi les moin-
... de ses actions, & ne pouvoit pas
...dre une de leurs paroles. Que va-
... faire encore à Calais ? poursuivoit
...Duchesse ; aigrira-t-il de nouveau
... ses fiertés le Roi mon frére ? Croit-
...que Louis onze ne profitera pas de
... mécontentement ? Le Duc se lasse
...tre heureux : il se détruira lui-même,
... je prédirois assurément une partie de
... qui lui doit arriver. Nous verrons
... toûjours la guerre, reprit la Prin-
... : je croirois bien que le Roi mé-
...ite quelque chose, puisqu'il a permis
...ue le Comte d'Angoulême allat deux
...ois le voir ; mais ce que je trouve

H 3 de

de merveilleux, c'eſt qu'il n'a jamais voulu qu'il vit Jacquelin, tant il eſt vrai que le Roi croit ſa jalouſie bien fondée. J'avois écrit ſur cela au Prince, & vous voyez la réponſe que j'en viens de recevoir: au lieu de me guérir l'eſprit, il m'allarmeroit ſur ce que vous voyez qu'il me dit des belles perſonnes qui ſont auprès de la Reine, ſi les marques continuelles qu'il me donne de ſon amour ne me raſſûroient. Vous n'avez plus à douter de ſon cœur, reprit la Ducheſſe : je ſuis plus en peine du vôtre; car quoique vous l'aimiez chérement, vous ne deſobéiriez pas au Duc, s'il vous commandoit de porter ailleurs votre choix; & cependant, c'eſt de la fermeté de vos ſentimens que le Comte peut attendre ſon bonheur: il n'y a qu'à faire quelque réſiſtance aux prémiers caprices du Duc; il n'a que vous d'enfant, & ſi vous voulez n'être pas foible, vous ſerez un jour infailliblement au Comte d'Angoulême. Tout ce que vous dites a une raiſon que je goûte & & que je ſens, reprit la Princeſſe. J'aime le Comte; mais j'avoue que je ne ſçaurois réſiſter ouvertement aux volontés de mon Pére, ſi elles lui ſont con-

— Foibleſſe! foibleſſe! s'écria
ſſe, & vous croyez aimer?
rinceſſe: pour bien aimer, il
la fortune du Comte, il eſt
illuſtre ſang de l'Univers: il
ce, il eſt votre parent, il eſt
de ſa perſonne, & il eſt de ce
liſtingué qui fait les grands hom-
ſe ſçai tout cela, lui repliqua
ceſſe; je regarde avec confuſion
nidité pour mon Pére, elle eſt
efois ſoutenuë dans mon cœur
s craintes que j'ai, que le Com-
ingoulême ne m'aime peut-être
our moi-même; je crains qu'il
e en moi la plus riche héritiére
Europe: je crains qu'il n'aime un
l établiſſement: je crains que les
es, qui ſont auprès de la Reine,
'écartent un peu de ce qu'il me
: je crains enfin que ſa fidélité ne
ſoit pas bien aſſûrée. Il vous ai-
, il vous aime, s'écria Gabrielle du
ıx de l'arbre où elle étoit renfermée:
ne put retenir ce premier mouve-
nt, qui fut cauſé par les doutes de
Princeſſe; & comme elle s'aban-
nna avec impétuoſité à l'envie de
rler, & de ſe réjouir d'une avantu-
dont elle ne prévit pas dans ce mo-
ment

ment la conſéquence, elle oublia ſi bien ſon Oranger, & elle l'agita d'une telle force, que ce grand ébranlement qui dura plus que ſes paroles, donna une terreur ſi épouvantable aux Princeſſes, qu'après un cri horrible qu'elles jettérent, elles demeurérent étroitement embraſſées, & plus mortes que vives près de la fontaine. La Ducheſſe avoit tourné la tête aux premiers accens de cette voix, & elle avoit bien vû qu'elle ſortoit de l'Oranger, dont l'agitation ſurnaturelle étoit bien capable d'effrayer de plus hardies qu'elles. La peur, qu'elles avoient, les rendit muettes & immobiles ; & Gabrielle qui connut ſon imprudence, en trouva l'effet ſi plaiſant, qu'elle ne put s'empêcher de rire ; & ce rire ébranla tellement l'arbre, qu'à cette ſeconde peur les Princeſſes prirent des forces, & ſe levant promtement ſans ſe quitter, elles prirent leurs courſes vers le Château, ſans jamais tourner la tête vers l'arbre fatal

Quand Gabrielle les vit un peu éloignées, elle ſortit de ſon poſte ; & par un petit ſignal dont elle étoit convenue avec ſa maîtreſſe & le jardinier, ils vinrent où elle étoit ; & ôtérent bien vite cette caiſſe d'Oranger

-ent à l'autre extrémité de la
& en mirent une faite de mê-
c un véritable Oranger dans le
avoit été l'autre, croyant bien
Princesses envoyeroient du mon-
r voir ce miracle d'un arbre qui
parlé : en effet, elles revinrent
ôt elles-mêmes suivies de tout ce
avoit de monde dans le Châ-

-uveraine, qui se douta bien de
ue chose de singulier, ayant vû
eur des Princesses, comme elle
é été trop loin pour pouvoir en-
re ce qui la causoit, elle le deman-
Gabrielle ; mais cette fille rem-
de ce qui venoit d'arriver, ne pou-
répondre à force de rire : c'étoit
vain que Souveraine la questionnoit,
voulant se fâcher, elle étoit enfin
-ntrainte de rire elle-même : voyant
-tat excessif dans lequel étoit Gabriel-
, tout ce qu'elle put faire fut de l'é-
igner un peu, voyant revenir les
-rincesses.

La foule étoit si grande en cet en-
-roit-là, que Souveraine s'y glissa com-
me les autres : elle entendit tout ce
qui s'y dit, & fut encore témoin de la
peur des Princesses qui ne cessoit point.

Mais qu'a donc dit ce merveilleux arbre? disoit le Prince de Cléves, qui se trouva-là. Il a assuré que la Princesse étoit heureuse, dit la Duchesse, qui ne vouloit pas dire sur quoi il avoit parlé. Il n'est pas nécessaire que les arbres s'animent pour en être persuadé, reprit ce jeune Prince, on nous assûre bien qu'autrefois les chênes ont parlé; mais pour un aimable Oranger, il faut que ses paroles soient galantes: il disoit cela par jalousie, croyant que quelqu'un peut-être s'étoit caché près de la fontaine, & tournant de tous côtés, il auroit bien voulu pénétrer le mystére. La Princesse prit un ruban de sa coeffure pour marquer cet Oranger, & elle ordonna au Jardinier d'en avoir un soin tout particulier. Chacun parla, & dit cent folies sur cette avanture, que peu de personnes croyoient, hors les Princesses qui avoient eu de quoi n'en pas douter.

Elles se retirérent, & Souveraine demeurant à la même place, & ne voyant plus que Gabrielle auprès d'elle, dont le rire ne diminuoit point, crut devoir laisser passer cet accès-là, & après beaucoup de patience, elle écouta ce qu'elle lui dit avoir entendu

de

endresse de la Princesse pour le d'Angoulême & de son irréso- Souveraine soupira de douleur, nanda au Ciel, que ce fût là le r sentiment de son amour pour ifidèle. Gabrielle avoüa la folie e avoit faite, & Souveraine oc- e de ses pensées, prenoit sans lui ndre le chemin de sa chambre, d elle apperçut sous ses pas une re qu'elle amassa, elle voulut la dès qu'elle fut rentrée.

A peine l'eut-elle ouverte, qu'elle onnut l'écriture du Comte d'Angou- ne; elle leva les yeux au Ciel, & les achant ensuite sur le papier, J'ai en- re besoin de ceci, dit-elle, pour me uérir & pour achever de me rendre ut-à-fait généreuse : Voyons, dit-elle, oyons.

LE Roi m'a encore rappellé auprès de lui, Madame, & dans le peu de séjour que j'y ai fait, il m'a interdit la vuë de Jacquelin. Qu'il connoît mal mon cœur! s'il sçavoit que je vous adore, il ne me défendroit pas la vuë d'une autre beauté. Il me tient ici auprès de la Reine, où seroient les plus belles personnes du monde, si la Bourgogne ne possédoit

 pas

pas ce qu'il y a au monde de plus parfait. Rien ne vous ôte à mon amour, aimable Princesse : les enchantemens de ce beau séjour me laissent ma Raison toute entière, pour connoître & pour sentir que je vous aime fidélement, & que jamais je ne puis aimer que vous.

Souveraine sentit toute la force de ce Billet, elle le laissa tomber sur la table, & frapant de la main dessus, elle demeura dans une méditation qui dura plus de deux heures. Oui, Prince, s'écria-t-elle enfin, je ne vous aime plus, ou, pour mieux dire, je vous aime assez pour me trahir & pour vous servir : l'esprit de la Princesse de Bourgogne est douteux, le cœur est à vous ; mais sa résolution n'est pas entiére ; affermissons-la, approchons-nous d'elle, faisons-nous en aimer, & donnons ce grand établissement au Prince que j'aime : puisqu'il ne peut être à moi, faisons-lui une fortune éclatante ; & si mon amour ne l'a pû conserver, enchainons-le du moins par mes bienfaits. Souveraine s'abandonna à cette pensée en Amante délicate & intéressée, & se fit un plaisir d'élever aux suprêmes grandeurs ce qui ne pouvoit

plus

être à elle, & qu'elle aimoit d'u-
aniére si noble & si rare.
:s le lendemain, elle dit adieu à
ôtes, qu'elle mit absolument dans
ntérêts par les dons qu'elle leur
elle fut encore quelques jours a-
son prétendu pére, à qui elle dit
lesseins; & s'étant fait faire des ha-
d'homme, & à Gabrielle & à sa
t qui la suivoient, elle parut si
e dans ce déguisément, qu'on l'eût
e pour l'Amour même: elle sça-
t si bien tous les lieux où les Prin-
'es se promenoient, qu'il ne lui fut
difficile de se trouver à leur rencon-
; mais comme elle le voulut fai-
d'une maniére agréable, elle se pla-
dans un endroit solitaire du parc,
elles alloient tous les jours; elle se
ıcha sur l'herbe, & quand elle les
perçut de loin, elle se tourna de
:te qu'elles pouvoient voir son vi-
ge & se mit à chanter: elle avoit la
ıix charmante; cette belle voix pro-
uisit l'effet qu'elle en espéroit.
Les Princesses l'entendirent avec plai-
:, & s'approchérent fort près d'elle;
.le continua son chant comme si elle
ıt été seule: elle chantoit des airs &
isoit des paroles, dont la nouveauté
char-

charmoit les Princeſſes ; après quoi, ſe retournant de l'autre côté, elle contrefit l'étonnée, comme ſi elle n'eût pas ſçu que les Princeſſes étoient là : elle feignit encore de ne les pas connoître par leur dignité, elle ſe leva promtement, & les ſaluant d'en air auſſi galant que reſpectueux, Ma ſolitude eſt plus heureuſe que je ne croyois, leur dit-elle, puiſqu'elle me montre deux ſi belles perſonnes : les Princeſſes trouvérent quelque plaiſir à n'être pas connuës ; elles furent véritablement ſurpriſes à la vue de l'Etranger, elles crurent n'avoir jamais rien vû de ſi beau: elles répondirent avec honnêteté, & l'Inconnu eut des reparties ſi vives & ſi brillantes, qu'il échauffa inſenſiblement la converſation : les Princeſſes toûjours plus étonnées d'une telle rencontre, & pleines de curioſité, le priérent de leur dire qui il étoit. De quoi me preſſez-vous ? leur diſoit Souveraine, je ſuis un malheureux, dont les fortunes ſeront bientôt contées, mais dont le reſſouvenir déchire mon cœur de maux ſans nombre : je ſuis tendre, l'Amour fait toutes mes diſgraces. Quoi! ſi jeune, lui dit la Ducheſſe, vous avez eu de l'amour ? Et ſi aimable en

avez-

ous senti les rigueurs ? Oui, ıe ; & cette belle personne, ıa-t-il en montrant la Princesse, ppelle des idées où j'ai besoin t mon courage pour éxécuter ce ai résolu de faire. Mais encore, Duchesse, parlez-nous plus clai- ıt, dites-nous qui vous êtes, & ıi fait vos peines; peut-être qu'en donnant une plus entiére connois- de vous même, vous intéresserez vous des personnes dont vous se- bien aise de vous faire des amies. ıs voulez tout sçavoir, leur dit-il : ıe puis vous rien refuser : & vous z être instruite de ce que je suis ; utez-moi.



HIS-

HISTOIRE DE FLORIS.

MON pays eſt la France ; ma naiſſance eſt très-noble ; mon nom eſt Floris ; je ſuis né dans le Château de Cognac, où j'ai été élevé avec le Comte d'Angoulême auprès de la Reine, tantôt à Amboiſe, tantôt à Loches : le Comte d'Angoulême m'aima, dit-il en ſoupirant, le Comte d'Angoulême m'aima, continua-t-il en ſe remettant de ce premier trouble ; j'eus pour lui toute la paſſion qu'on ne pouvoit refuſer à un homme ſi aimable ; j'ai vécu heureux les premiéres années de ma vie ; l'amour ſe mêla de faire mon bonheur ; j'aimai & je fus aimé de ce que le Ciel avoit formé de plus accompli : le retour du Comte d'Angoulême a vû finir ma bonne fortune ; tout a changé pour moi ; & ne pouvant plus ſupporter la vuë des lieux où j'avois été ſi fortuné, & où je me trou-

si misérable, j'obligeai mon
m'en arracher; son amour
fils unique le fit souscrire à
firs; je le priai de me mener
r, & son dessein est, après la
le nos voyages, de me donner
Duchesse de Savoie, de qui il a
eur d'être aimé.

iveraine se tut, & les Princesses
ent attenduës à une plus longue
ion: dès qu'il avoit prononcé le
du Comte d'Angoulême, la Prin-
avoit rougi, & la Duchesse &
s'étant poussées, elles s'intéressérent
qu'elles n'avoient pensé au discours
beau Floris, que nous n'appellerons
s déformais autrement. Vous n'avez
nc plus rien à nous dire, lui dit la
ncesse, dès qu'il eut cessé de par-
: vous avez fait mention de per-
nnes de notre connoissance, & pour qui
us d'une raison fait que nous nous
téressons: tout ce qui regarde la Rei-
e, est ici d'une particuliére considé-
ation; & si vous me croyez, aima-
le Floris, continua la Duchesse, vous
erminerez ici vos voyages; vous pou-
vez être, comme quantité de jeunes
gens de condition, attaché au service
de

de la Princeſſe ; elle eſt proche parente, comme vous ſçavez, de la Reine : nous ſommes aſſez bien auprès d'elle & de la Ducheſſe, pour les engager d'écrire au Duc, afin d obtenir ce que je vous propoſe ; & ſi vous voulez venir ce ſoir au ſouper, vous verrez les Princeſſes, & nous parlerons en votre faveur. Floris ſourit de ce que la Ducheſſe croyoit qu'il ne la connoiſſoit pas, & paroiſſant touché de la propoſition qu'elle lui faiſoit, J'accepte, lui dit il, l'offre que vous me faites ; je ne puis qu être heureux ici, puis qu'une ſi charmante perſonne que vous ſe mêle de mes affaires ; & après quelques autres propos, il ſe ſéparérent, ſe promettant de ſe revoir au ſouper.

Quand l'heure en fut venuë, les Princeſſes ſe firent un grand plaiſir de ſurprendre Floris par la connoiſſance qu'il auroit de ce qu'elles étoient : elles avoient déja écrit au Duc, par l'envie extrême qu'elles avoient d'avoir ce jeune garçon auprès d'elle, pour ſe faire conter toutes les nouvelles de la Cour de la Reine, & principalement parce qu'il avoit été ſi familierement avec le Comte d'Angoulême.

Un

u après qu'elles furent à ta-
justement au plus fort de leur
:e, elles virent entrer un hom-
ort bonne mine, & derrière
une Floris : dès qu'elles le vi-
les se prirent à rire; il fit fort
, & par des paroles pleines d'ef-
l les confirma dans la bonne o-
qu'elles avoient de lui : le pré-
ɔére se mêla dans cet entretien,
t de bonne grace son fils aux
ses.
lques jours après, la réponse
ıc étant arrivée, & étant confor-
x désirs de la Princesse de Bour-
, le beau Floris fut établi dans
ıison : il gagna bientôt les bon-
races de tous ceux qui la com-
ent, & les hommes sans envie
ɔse rare) eurent autant de bien-
ance pour lui que les Dames : on
: pouvoit plus passer de lui, pour
jolies sciences qu'il sçavoit : il ap-
aux Dames les modes de France,
es manières de se mettre bien : il
ut une jeune fille de la Duchesse qu'il
: en affection, elle s'appelloit La-
ı, infiniment aimable de sa person-
, il lui apprit tout ce qu'il sçavoit;
e l'appelloit son petit maitre, & il
nommoit sa maitresse. Les

Les Princeſſes prirent inſenſiblement beaucoup d'amitié pour lui ; mais comme il vouloit plus, puiſqu'il vouloit la confiance, afin de pouvoir rendre d'utiles ſervices au Comte d'Angoulême, il n'étoit pas content, qu'il n'eût trouvé l'occaſion d'y réuſſir.

Une fois, qu'il étoit parmi leurs filles avec d'autres jeunes gens comme lui, entr'autres le Prince de Cléves & Rotelin, chacun faiſoit des ſouhaits; les deux Princeſſes s'amuſoient à leurs jeux : quand le tour de Floris vint, il dit qu'il voudroit être femme, & la plus belle Princeſſe du monde ; il fit le portrait de la Princeſſe : ſes camarades lui firent la guerre de ce ſouhait, & comme on lui demanda pourquoi il le faiſoit, il répondit que c'étoit pour pouvoir faire la fortune du plus aimable & du plus honnête homme du monde.

Le Prince de Cléves, qui ne l'aimoit pas, à qui toutes ſes belles qualités faiſoient ombrage, & qui s'imaginoit que c'étoit quelque perſonne d'un rang éminent, qui ſe déguiſoit ainſi pour parvenir plus aiſément à plaire à la Princeſſe, rougit de dépit, & crut que la hardieſſe de ce jeune homme l'alloit impru-

nment découvrir. Il ne dou-, qu'après avoir si bien fait le de la Princesse de Bourgogne, le sien propre ; si bien que le de faire un détail particulier gure & du mérite de cet hom-imable, Floris, sans s'étonner, ut si particuliérement le Comte ulême, qu'il n'étoit pas possible méconnoitre. La Princesse en un peu plus gaye, & regardant amment Floris, Il vous est per-dit-elle, de former des souhaits votre Prince, personne n'y sçau-rouver à redire : elle augmenta stime depuis ce jour-là pour Flo-& elle lui laissoit voir quelque-que ce souhait ne lui avoit pas l.

oris vouloit davantage; & une fois la Duchesse & la Princesse lisoient Lettres en particulier, Floris, con-sa coutume, s'approcha pour leur er : la Princesse tenoit une Lettre Comte ; Floris fit un cri, & puis sant la tête & affectant de la con-on, il demeura en cet état jusqu'à que la Princesse un peu embarras-, & qui vit bien qu'il avoit connu criture du Comte d'Angoulême, lui de-

demanda ce qu'il avoit. Je vous demande pardon, lui dit-il, Madame, ma ſurpriſe a été plus grande que ma diſcrétion : la vuë d'un caractère ſi cher m'a cauſé une joie dont je n'ai pu d'abord me rendre le maitre : la Princeſſe, qui le connoiſſoit ſage, qui le voyoit ſi zélé pour le Prince, & qui avoit jugé avec la Ducheſſe que ce jeune homme pourroit leur être néceſſaire, ſe détermina dans ce moment même à lui faire la confidence de ſes engagemens avec le Prince. Elle le fit donc, ſans rien oublier de tout ce qui s'étoit paſſé : après quoi Floris ſe mit à genoux, & jura une éternelle fidélité à la Princeſſe.

Depuis ce tems, la Princeſſe de Bourgogne aima encore davantage Floris, & la jalouſie du Prince de Cléves augmenta ; mais Floris profita bien de cette confiance en faveur du Comte d'Angoulême : il ôta inſenſiblement les ſcrupules de la Princeſſe ſur la réſiſtance qu'elle devoit faire au Duc, s'il lui prenoit fantaiſie de vouloir la donner ailleurs ; & il en fit tant, qu'elle promit, qu'à moins que le Comte d'Angoulême ne fût infidèle, elle ne ſeroit jamais qu'à lui.

mte de Riviére arriva en ce
Ruere ; il avoit quitté le Duc,
retrouver devant Nanci qu'il
éger. Il lui portoit la nou-
la paix faite entre le Roi Louis
i douard : leur entrevuë s'é-
sur le pont de Pequigni, &
ois étoient logés à Amiens où
es traitoit splendidement ; là
onclue la ruïne du Connétable,
s s'étoit saisi de S. Quentin.
uë du beau Floris produisit au-
Comte de Riviére l'effet qu'el-
uisoit sur tous les autres, hors
Prince de Cléves ; il l'admira, il
Floris eut aussi de l'amitié pour
r la connoissance qu'il avoit de
u & de son attachement pour
te d'Angoulême.
effet, jamais homme ne s'étoit
dans une si heureuse situation
Prince ; sa maitresse l'aimoit,
al le servoit en tout ce qu'il i-
oit lui pouvoir être utile ; & Sou-
e, qu'il avoit si tendrement ai-
& qu'il avoit si cruellement a-
nnée, joüoit un rôle singulier,
oit ses propres intérêts pour ceux
omte, & ne perdoit pas une
occasion de travailler à la sure-
té

té & à l'agrandissement de sa fortune.

Mais il étoit tems aussi que le Comte d'Angoulême apprit un procédé si généreux. Un soir que la Princesse étoit occupée à lui écrire, la Duchesse s'entretenoit avec le Comte de Riviére, le Prince de Cléves, & d'autres personnes. On parloit des efforts que le véritable amour pouvoit produire dans des cœurs bien-faits. Hélas! disoit le Comte de Riviére avec plus de liberté qu'il n'en auroit eu devant la Princesse de Bourgogne, y a-t-il un plus grand effort que d'aimer, de ne le dire jamais, & de servir continuellement son rival? J'ai quelquefois fait réflexion à ce que vous dites, lui repartit la Duchesse en le regardant d'intelligence, & je croi qu'en pareille rencontre, il ne faut pas avoir moins de vertu que d'amour; mais je dis de cet amour désintéressé, de cet amour raisonnable, qui ne se trouve presque jamais. Je croyois, dit le Prince de Cléves, que l'amour vouloit tout pour soi, & qu'il ne pouvoit rien céder. Je croirois du moins, interrompit Lalain, qu'en amour une personne de mon sexe ne devroit céder qu'à la pudeur,

ir n'avouër jamais qu'elle ai-
e a le malheur d'aimer. Hé !
t de se taire coûte, poursui-
ne Charni, quand le cœur
essamment de parler ! Que
d'une personne, dit Floris,
eu une affaire d'amour, la
mpre tout d'un coup par un
nt prodigieux, & qui servi-
r'elle aime toujours avec ten-
près de son nouvel engage-
quel une grande fortune se-
hée ? Je dirois, reprit brus-
le Prince de Cléves, que vous
sentez des idées, & que dans
ties vous avez imaginé ce beau
r embellir sans doute un jour
de votre Vie. Je n'ajoute
a vérité, répondit froidement
ce que je vous dis s'est passé
n pays ; & le cœur d'une jeu-
a été capable d'un aussi rare
Ah, Floris, dit la Duchesse,
raviriez, si je croyois que la
it telle que vous la dites ; car
disoit tout à l'heure le Comte
ire, quand on n'est point ai-
qu'on n'a point l'espérance de
on peut tirer de son courage
fermeté pour s'oublier soi-mê-

 me,

me, & pour respecter des feux qu'on voit si bien établis; mais avoir joui d'un cœur, en avoir connu & gouté toute la tendresse; le voir passer dans d'autres mains, & bien loin de porter sa furie par-tout, se toucher de l'intérêt d'un ingrat, se trahir soi-même, faire tout pour lui, ah! cet effort est plus qu'humain, & je n'ai jamais oui parler de rien qui soit plus extraordinaire, ni si fort de mon goût.

La Princesse entra dans cet endroit de la conversation; elle tenoit un paquet de Lettres; elle parla bas à la Duchesse, & un moment après elles se retirérent dans son cabinet; tout le monde sortit, & ayant fait appeller le Comte de Riviére & Floris, la Princesse leur dit qu'elle venoit de recevoir des Lettres de Jacquelin, du Comte d'Angoulême & de Comines: elle leur lut la nouvelle de la prise du Connétable de Saint-Paul, & comme on travailloit incessamment à faire son procès: cette nouvelle les toucha tous extrémement, & leur arracha des larmes. Floris, gardant un assez long silence, le rompit enfin par une grande exclamation. Pauvre Comte de Rouci, s'écria-t-il, que tes malheurs sont grands, &

e j'en suis touché! Que je le ! reprit la Princesse; c'est un des es du monde le plus aimable, a autant de mérite. Nous l'avû ici, continua la Duchesse, amoureux d'une des filles de la : il en parloit incessamment, & lui en faisions toujours la guer-Floris rougit, & tourna un peu la au discours imprévû de la Du: : on ne prit pas garde à son acil essuya quelques larmes qui eusconsolé le Comte de Rouci de rtune de son pére, & de sa maisi de tels malheurs pouvoient jarecevoir de la consolation. La esse dit ensuite, que le Comte d'Anême mandoit, qu'il espéroit la voir ôt, que son exil étoit fini, & étoit auprès du Roi. Floris fut peu étonné d'apprendre, qu'il versi promtement ce Prince; il jugea devoit se préparer à sa vuë, afin iter les inconvéniens qu'elle pourcauser; étant résolu d'achever son rage, & de le rendre heureux par ossession de la Princesse de Bourner: il prit en un moment le seul i raisonnable qui lui vint dans l'es, & se mettant un air un peu plus

 gai

gai sur le visage, Dirai-je ma pensée? dit-il, en s'adressant à la Duchesse; voici bien de la tristesse, si vous vouliez on la dissiperoit un peu, en nous permettant, au Comte de Riviére & à moi, d'écrire un mot au Comte d'Angoulême. Ah! j'y consens, dit la Duchesse; & même pour rendre la chose plus agréable, il faut écrire tous dans une même Lettre, & je m'en vai commencer. En effet la Duchesse prit la plume, & mit ce qui suit.

Nous sommes tous tristes de la Nouvelle que vous nous avez apprise des infortunes du Connétable: les révolutions sont grandes à la Cour où vous êtes; la fin de votre exil nous a fait beaucoup de plaisir; vous dirai-je la vérité? tous nos chagrins s'évanouissent, quand nous pensons que nous vous verrons bientôt. Floris nous assure, que les solitudes de Ruere sont aussi agréables que celles de Loches, & que les soupirs que vous avez poussez à Loches devoient bien se faire entendre jusqu'à Ruere.

Le Comte de Riviére mit en suite de ce qu'avoit écrit la Duchesse ce peu de mots.

L'Aimable Floris est tous les jours l'Interprête de votre cœur: il en fait voir d'une

maniére si agréable tous les mouve- que vous ne sçauriez assez sentir : qu'il fait pour vous ; & vous rez à votre retour que l'absence mê- us a été favorable.

a Princesse qui vouloit écrire la re, ordonna à Floris de mettre 'il voudroit : il résolut d'instrui- roitement le Prince de toute sa ée ; outre qu'il connoissoit son tre, le nom de Floris ne lui é- as inconnu, il l'avoit pris dans hiffre qu'ils avoient eu ensemble ; ivit donc de cette sorte.

Est en Bourgogne, Seigneur, où l'in- fortuné Floris a porté sa fuite. J'o- ti Canillac, mon pére, à m'accom- r : un amour malheureux me fit quit- s lieux que vous habitiez ; des sen- ts plus raisonnables me tiennent ici : is arrêté au service de la Princesse ; inclination m'engage à lui parler de eux : je sçai mieux qu'un autre, jus- va leur puissance ; & personne que ne pouvoit faire ce que je fais : mon vous fut dévoué dès mes plus jeunes , attendez donc toute chose de votre is.

ar-là Floris lui marquoit son dé-

guisement, lui faisoit voir que Phébus de Canillac ne l'avoit point abandonnée, qu'elle étoit auprès de la Princesse, où elle lui rendoit de continuels services, & elle le préparoit enfin à n'être point surpris quand il la verroit ainsi travestie. La Princesse écrivit après Floris ces paroles.

Tout me parle de vous, & Floris; & Madame la Duchesse, & le Comte de Rivière; & j'ai peur qu'ils n'expriment trop bien ce que vous ne sentez que foiblement. Je crains votre absence: elle a été trop longue, & des instincts desagréables me la rendent suspecte. Venez dès qu'il sera en votre pouvoir de venir. O Dieu d'Amour! rendez-moi mon amant fidèle.

Après avoir lû de suite toute cette Lettre, on la cacheta, & on l'envoya.

Le Comte de Riviére reçut un Courier du Duc, qui lui donnoit avis qu'il partoit pour Nanci, & lui marquoit le tems où il falloit qu'il s'y trouvât: il étoit si satisfait de ses bons succès de Nuitz, qu'il ne croyoit pas qu'il fût au pouvoir humain de faire changer sa bonne fortune; il s'étoit encore fortifié d'un Guerrier en qui il avoit pris une

entiére confiance. C'étoit un Naain qui avoit fervi toute fa vie la eureufe Maifon d'Anjou; il s'étoit dans les Pays-Bas; on le nommoit omte de Campobache; mais c'éun perfide, que le Duc ne conoit pas, & qui avoit fait faire des ofitions fecrétes à Louis XI. de fe re de Charles: le Roi en avoit fait tir le Duc, à qui un tel avis fut ect, & qui s'imagina que c'étoit un ce pour l'obliger à fe défaire d'un ral, en qui il avoit mis toute fa ance. Campobache ne fe rebuta our le mauvais fuccès de fes Proions avec le Roi; il les réitéra eurs fois, & voyant qu'elles étoient es, il s'addreffa à René Duc de aine, & convint avec lui de fe dé- de Charles, fon Maître pour lors, n bienfaiteur.

Comte de Riviére & le Prince léves fe préparérent donc à aller er le Duc, & la veille de leur rt, les réponfes du Comte d'Anème arrivérent. Les Princeffes ount la Lettre avec précipitation, & coup d'émotion de la part de Flo- Elle étoit compofée de quatre ar-, répondant à chaque perfonne.

Voici ce qu'elle contenoit.

MOn exil n'a point cessé, Madame; puisque je ne suis pas encore auprès de vous. J'attens un tems favorable, où l'on puisse entendre mes soupirs de plus près. Floris sçait trop que j'ai senti plus d'une peine à Loches; & si l'on vouloit, je pourrois trouver des plaisirs à Ruere qui seroient bien propres à combler mon cœur de satisfaction.

Je ne suis point surpris que Floris puisse faire les choses les plus extraordinaires: il a vaincu son amour, & il sçait le mien; il n'y a que lui qui puisse bien imaginer ce que je pense: je laisse à la délicatesse de ses sentimens à découvrir la tendresse des miens.

Nous vous retrouvons, aimable Floris, après tant de sensibles regrets que nous avions donnés à votre perte. Hélas! ce n'étoit pas en Bourgogne où je croyois que vous fussiez. Quel cœur fut jamais semblable au vôtre? Je suprime tout ce que j'aurois à vous dire, je parlerai mieux quand je vous verrai: accoûtumé à m'entendre, vous plaindrez mes peines, je n'ose vous prier de m'aider encore de vos bontés.

Que tout s'unisse. Que toute la nature

ous parle de mon amour; il est mil-
is plus ardent & plus tendre qu'on
ous le sçauroit exprimer. Ne crai-
rien de ce cœur qui vous est fidèle:
est pas le moins digne effet de vos char-
de vous l'être acquis. Floris sçait qu'il
une beauté parfaite pour l'assujettir.
eu, Madame, je pars & je viens.

Toilà la Lettre que le Comte d'An-
lême écrivit en réponse de celle
l avoit reçûë. Floris fut satisfait de
r qu'il étoit si bien entré dans le se-
de son déguisement, & qu'il lui
ondit avec tant d'adresse. Les guer-
s partirent, & allérent trouver le
à Nanci. Floris, par sa jeunesse
par son emploi auprès de la Prin-
e, fut dispensé de ce voyage.

e lendemain de leur départ, Flo-
allant rêver à son ordinaire dans les
x les plus écartés du Parc, il se
aborder par une grande paysane,
tourna assez long-tems auprès de
, & qui avoit une corbeille de fruit
sa tête. Elle la posa doucement
es pieds, & lui découvrit un vi-
e, dont la bonne mine & l'agré-
nt le surprirent: foible surprise tou-
is au prix de celle qu'il eut inconti-

nent après, quand il reconnut en ce visage tous les traits du Comte de Rouci.

O Dieu! s'écria Floris, Comte, est-ce vous? Pourquoi me poursuivez-vous? Pourquoi me reconnoissez-vous? Quel déguisement! Quel dessein est le vôtre? Je vous poursuis, parce que je vous aime, reprit le Comte de Rouci, & mon déguisement vous fait voir que je ne cherche que vous en ces lieux. Mais vous, Madame, que venez-vous chercher ainsi travestie? Attendez-vous l'heureux Comte d'Angoulême? Expliquez-moi ce que vous voulez que je fasse de votre secret? Hélas! lui dit Floris, ne me faites point d'injure par d'injustes soupçons, je vai vous faire voir que mon dessein n'est pas criminel; & alors, prenant la parole, elle lui conta avec une sincérité parfaite ce qu'elle faisoit pour le Comte d'Angoulême. Vous voyez, poursuivit-elle, si je l'aime pour moi, & croyez que, quoi qu'il puisse arriver à l'avenir, après ce que je fais présentement, même quand il arriveroit des choses qui pourroient me rendre son cœur, jamais, je vous l'assure, je ne pourrois être à lui; mais je ne serois point à un autre. Je suis reconnoissante de tout

ce

ue vous faites pour moi, je le ſens, : ſens vivement, je voudrois n'avoir ais aimé le Comte d'Angoulême, pour ıvoir être digne d'être à vous. Vous › d'un prix infini à mes yeux, je ıs aime comme un frére, je plains t ce que vous faites pour moi, & je ıdrois que l'uſage m'en fût permis. ⌣e Comte de Rouci combattit une icateſſe qui lui ſembloit ſi préjudi- ɔle ; mais tout ce qu'il fit fut inu- : elle lui demanda, comment il l'a- it découverte : il lui dit, qu'un de domeſtiques l'avoit reconnuë, & 'il étoit allé lui en donner avis ; il conta enſuite la déplorable mort du ınnétable : ils la ſolemniſérent tous ıx par des ruiſſeaux de larmes, & ntinuant enſuite, il lui apprit, qu'al- ıt trouver le Duc à Nanci, il avoit ſiré de la voir incognito, & que 'toit ce qui l'avoit obligé à ſe met- : de la ſorte pour lui parler avec us de facilité. Hélas ! lui dit Sou- :raine, à quels honteux déguiſemens ɔus voyons-nous réduits par une paſ- ɔn également malheureuſe ! je con- ɔis pourtant la différence de nos per- ınnages, ce qui ſeroit une galanterie rdinaire dans un homme de votre

 âge,

âge, devient très-condamnable dans le généreux fils de l'infortuné Connétable, après l'accablement de son illustre Maison. Mais, moi, tout est contre moi, de quelque illusion dont je me sois aveuglée par le desintéressement de mon amour, & par le sacrifice perpétuel que j'en fais. Je sçai tous les reproches que l'Univers me prépare, & qu'après cette legère satisfaction que je donne à mon cœur, la retraite la plus profonde ne sera pas assez obscure, pour y cacher & pour y regretter mes folies.

Après des discours & des adieux bien touchans, Floris & le Comte de Rouci se séparérent; il alla trouver le Duc, & Floris mena sa vie ordinaire auprès des Princesses.

On apprit bientôt que le Duc s'étoit rendu Maître de Nanci, & qu'il portoit ses armes victorieuses en Suisse; & pour abréger, je dirai qu'il donna la fameuse bataille de Grandson, qu'il perdit: il en pleura de rage, & après ces premiéres marques de douleur, il se consola comme il put, & eut la vanité dans son malheur même de nommer cette perte une déroute. Cependant il eut peur que le Roi

Roi ne profitât de son déf
lui envoya Contai, qui fit
avec lui. Le Comte d'Angou
en devoir profiter, pour se
près de la Princesse de Bo
il arriva à Ruere dans le ter
Cour étoit la plus nombreuse
vée du Duc, & de tous ces

Il vit la Princesse avec
dont il y avoit long-tems qu'
été capable : ils se dirent l'u
tre, tout ce qu'un amour si te
qui avoit été si long-tems rete
voit exiger de leurs cœurs :
vita ce premier abord du Prin
le soir, étant dans la chamb
Duchesse, où toute la Cour
Prince le démêla, comme il s'en
avec le Comte de Rouci :
aussi-bien que Floris, quand il
gardérent. Floris passa sur un
avec Rouci, & le Prince les y
Ménagez ma confusion, lui
ris, je me trouve dans un étran
barras devant vous deux ; mai
passer à l'examen de ce que j
rien n'y peut blesser le Comte de
& je croi que tout peut y fatis
Comte d'Angoulême. Oui, Se
continua-t-elle, en s'addressant a

ce, je vous ai bien ſervi, & mes ſoins continuels ont fortifié puiſſamment l'inclination que la Princeſſe a pour vous. Ah! Madame, lui dit le Prince, ménagez vous-même ma confuſion. Que de bontés ſi peu méritées! Que ne vous dois-je point? Si mon cœur..... Ne parlez point de votre cœur, lui dit Floris; n'en parlons jamais, je vous prie, pour ce qui me regarde: laiſſez-moi conduire celui de la Princeſſe, je ne l'égarerai point, & la route que je lui ferai tenir ſera ſûre pour votre bonheur.

Le Duc les vint aborder & les interrompit; une inclination violente l'attiroit toûjours vers Floris; il avoit pris une amitié démeſurée pour ce jeune garçon. Floris en étoit très-embarraſſé quelquefois. Charles ſe promenoit deux ou trois heures, retiré de ſa ſuite, appuyé ſur le bras du beau Floris, enchantant ſes inquiétudes, & donnant quelque trêve à ſes deſſeins par le charme de ſa ſeule converſation: tous les Courtiſans voyoient cette faveur naiſſante avec ſurpriſe. Le Comte de Campobache la vit avec une envie que rien ne pouvoit égaler que ſa fureur; il conçut une haine violente pour l'in-

l'innocent Floris, & cette haine fut ſuivie des réſolutions les plus ſiniſtres contre lui.

Que dois-je faire, & que vai-je devenir? diſoit Floris au Comte de Rouci : on ſe prépare au départ, le Duc veut que je le ſuive, il veut me donner de l'emploi : de l'emploi, grand Dieu! moi, aller à la guerre : je tremble encore, quand je me reſſouviens de la premiére propoſition qu'il m'en fit ; ſon amitié me péſe. O! que je la céderois de bon cœur à tous mes envieux! Mais découvrez-vous, diſoit le Prince : les Princeſſes ſeront ravies de vous trouver une aimable fille, comme vous l'êtes. Mais le Duc, reprit impatiemment Rouci, ſeroit ravi ſans doute de la trouver une aimable fille. Le Prince ſourit du chagrin de ſon ami; & Floris prenant la parole, Le Comte de Rouci a raiſon, reprit-elle : le Duc ne ſeroit pas fâché de me trouver fille, & ſon affection ſi vive n'auroit pas de peine, je croi, à prendre un caractére plus violent ; non, il n'y auroit point de ſureté pour moi à me découvrir : il faut que je feigne d'être malade juſqu'au départ du Duc : le rôle que je fais commence à m'em-

m'embarraſſer de toutes les manières ; je n'en avois pas prévû les périls.

Floris feignit une maladie qui donna du chagrin au Duc, & Floris paroiſſoit dans une langueur que ſes inquiétudes lui donnoient effectivement.

La Princeſſe en fut allarmée ; elle eût été bien aiſe que Floris eût ſuivi le Duc ſon Pére, parce qu'elle eſpéroit que ſa faveur le porteroit à reprendre ſes premiers ſentimens pour le Comte d'Angoulême. Ce Prince prit la liberté de reparler au Duc de ſon mariage : il lui promit, qu'après qu'il auroit été en Suiſſe, & à ſon retour de Nanci, il s'appliqueroit à ſon avantage. Floris lui avoit inſenſiblement inſpiré cette penſée ; & il en parla avec bonté à la Princeſſe & au Prince.

Je reviendrai donc, diſoit le Comte d'Angoulême à la Princeſſe de Bourgogne, dès que ces deux expéditions ſeront finies ; le Roi ne me permet pas d'y ſuivre le Duc, il me rappelle par une ſuite continuelle de ſes caprices : je reviendrai, Madame ; & ce ſera dans peu de jours : je vous rapporterai mon cœur fidéle & tendre, & j'eſpére que ce ſera enfin le tems que vous le récompenſerez. Oui, Seigneur, lui

lui dit-elle, le Duc vous l'a promis : par ce ſecond engagement, il m'a redonné à vous ; il m'a permis de lui déſobéir, en cas qu'il voulût me donner à un autre ; une telle conduite m'autoriſe ſi pleinement, que je ne crains point de me promettre moi-même ; & je vous proteſte, mon cher Prince, que ſi vous m'êtes fidéle, rien ne vous ôtera jamais, ni ma main, ni mon cœur. La Ducheſſe ſourit des conditions que la Princeſſe mettoit toujours dans ſes engagemens. Votre bonheur, dit-elle au Prince, eſt donc établi ſur votre fidélité ? Eſt-elle parfaite ? Nous en avons eu de l'ombrage pendant votre exil. N'y avoit-il pas plus d'une Armide dans les lieux enchantés qui retenoient Renaud ? Les vertus de la Reine ſont bien propres à ſe faire aimer, mille agrémens qu'ont tant de jeunes perſonnes qui l'environnent, & ſur-tout les Beautés merveilleuſes de Souveraine & de Polignac. Le Prince penſa perdre toute contenance à ces deux noms, il rougit extraordinairement. Floris, qui s'accoutumoit à ſon avanture, ne put s'empêcher d'être émuë ; mais ſe remettant plutôt que le Prince, Ah ! Madame, reprit-il, tous les

les charmes dont vous parlez ont été des charmes d'habitude pour le Prince, il les a vûs en ouvrant les yeux, son cœur n'étoit destiné que pour la Princesse: si vous connoissiez le caractère de la Reine, poursuivit-il avec adresse, pour faire finir le sujet de l'embarras du Comte, vous verriez bien, qu'il seroit difficile de prétendre de s'en faire aimer. Si l'on sçavoit encore ce que je sçai, continua le Prince, après s'être entiérement remis, on verroit bien, qu'il n'est pas possible même d'entrer en espérance avec la Reine. J'avouë, disoit-il, s'arrêtant toujours au sujet de cette Princesse, que c'est une des personnes du monde la plus aimable, mais son cœur ne sçauroit aimer. J'ai sçu son secret d'une manière extraordinaire: elle l'a confié à une fille qu'elle aime chérement, & dont la discrétion est infinie. Faites-nous donc part de ce précieux secret, interrompit la Duchesse; ou je persuaderai à la Princesse, que vous y êtes un peu trop intéressé. Je vai vous obéir, repartit le Prince.

Fin de la première Partie

HIS-



HISTOI
SECRET
DE
BOURGOGN

SECONDE PART

HISTOIRE DE LA RE

CHARLOTE DE SAV n'avoit pas encore six quand on la promit à deric de Saxe. A mesure qu'e vançoit en âge, elle témoignoit répugnance pour cet engagemen elle disoit dans ses petites confid à une jeune fille qu'elle aimoit qui s'appelloit Victoire Pallavicin, ce qu'elle pensoit sur celà. Ah!

quoi, disoit-elle, si on avoit à songer de si bonne heure à ma destinée, pourquoi ne l'unit-on pas avec celle du Duc de Calabre? Il me semble qu'il n'y a que lui seul dans tout l'Univers pour moi: tout ce qu'on m'en conte me charme, & je me le suis si fort mis dans la fantaisie, qu'il m'empêchera d'être heureuse avec le Prince de Saxe. La Princesse n'avoit qu'onze ans, lorsqu'elle tenoit ces discours; mais il est vrai que plus elle alloit en avant, & plus elle sentoit malgré elle ses sentimens qui se fortifioient dans son esprit par une aveugle simpatie, qui formoit dans son cœur une violente inclination pour le Duc de Calabre, qu'elle n'avoit jamais vû.

Un des Ministres de son Pére, qui sçavoit l'aversion qu'elle avoit pour Fréderic, entra un soir dans sa chambre comme on l'alloit mettre au lit: Courage, ma Princesse, lui dit-il, on vous affranchit enfin d'un joug importun; vous ne serez point à Fréderic, on vient de rompre vôtre mariage: Ah! Victoire, s'écria la jeune Princesse en se jettant au col de cette fille, ma chére Victoire, je ne serai point à Fréderic; conçois-tu bien ma

joie?

joie? Elle étoit si transportée
ne regardoit pas seulement
lui portoit une si bonne no
Mais, ma Princesse, lui dit-
ne me dites rien: est-ce ain
récompense le bonheur qu'on
nonce? Et si je vous en allois
auquel vous n'osez vous attend
me donneriez-vous? La Prince
git, & parut émuë. Et que m
lez-vous dire? lui dit-elle: il
tels bonheurs que vous pourrie
noncer, dont vous feriez bien
pensé. Ah! Victoire, dit-elle
re, que veut-il dire? Je veu
repliqua-t-il, vous faire la plus
de Dame de l'Univers; en un
vous êtes Dauphine; vôtre m
vient d'être conclu avec le Dau

Je suis Dauphine! s'écria trist
la Princesse, en laissant aller sa
sur l'épaule de Victoire: je suis
phine! & voilà ce rare bonheu
vous venez m'annoncer avec tant
pressement? Le Ministre du Du
Savoye fut très surpris du peu de
qu'il voyoit en la Princesse: il a
bua cette insensibilité à sa jeun
car elle n'avoit pas alors quat
ans, ou bien il crut que l'humeur

re du Dauphin, dont elle ſçavoit les démêlés avec le Roi ſon Pére, lui faiſoient peur.

Cependant elle paſſa la nuit ſans dormir, & faiſant demeurer Victoire auprès d'elle, tandis que toutes ſes femmes faiſoient retentir leur joie dans tout ſon appartement. Qu'elles ſont ſottes! s'écrioit-elle : quelle allègreſſe mal fondée! Ah! Victoire, quelles nouvelles différentes, l'une m'affranchit & me rend ma liberté : j'ai un moment d'eſpérance, frivole eſpérance; me voilà pis que jamais; j'épouſe le Dauphin, & je ſens que je ſuis ſéparée pour toûjours de l'aimable Duc de Calabre.

Victoire eut beau lui repréſenter, qu'elle épouſoit le premier Prince du Monde, rien ne la conſoloit ; elle ſouhaitoit que le Duc qu'elle aimoit fût en ſa place ; mais comme elle commençoit déja à être la plus ſage perſonne du monde, elle le ſouhaitoit avec honte & dépit, & elle en avoit une confuſion qui la mettoit au déſeſpoir.

On ne ſongea qu'aux préparatifs de ſon mariage, & comme ſes chagrins l'avoient un peu abatuë, & que le

le Duc de Savoie ſon Pére ne vouloit pas qu'elle parût ainſi aux yeux des Ambaſſadeurs du Dauphin, il l'envoya pour quelques jours à une de ſes maiſons de campagne près de Turin. La Princeſſe s'y remit en effet, & un peu de liberté rétablit entiérement ſa beauté.

Un matin, qu'elle étoit à la Meſſe, & que la foule n'étoit pas bien grande, elle aperçut à un coin de l'Egliſe un homme envelopé d'un manteau d'écarlate : elle jetta la vuë pluſieurs fois ſur lui, ſans bien ſçavoir pourquoi ; & comme ce manteau lui cachoit le viſage, elle ne pouvoit pas voir comme il étoit fait : le lendemain, elle l'aperçut encore de la même manière ; ſa curioſité étoit grande, & elle la trouvoit mauvaiſe ; c'étoit malgré elle qu'elle ne ſe pouvoit empêcher d'en avoir ; enfin, le troiſiéme jour cet homme s'étoit approché un peu davantage, il étoit appuyé contre le mur, & la Princeſſe aperçut ſes yeux, qu'il avoit fort beaux, toûjours arrêtés ſur elle ; le reſte de ſon viſage étoit caché, comme je l'ai déja dit : la Princeſſe rougit, en s'apercevant de l'attachement que cet Incon-

connu avoit à la regarder; elle le regarda auſſi, mais ce fut toûjours en rougiſſant; enfin, elle attacha ſes yeux ſur lui avec un tel oubli de toute autre choſe, & avec une ſi grande attention, qu'elle vit tout d'un coup, & lorſqu'elle s'y attendoit le moins, tomber le manteau de l'Inconnu, & laiſſer à découvert le plus agréable viſage que l'on ſçauroit voir: elle a avoué depuis, qu'elle penſa faire un cri à cette vuë; elle treſſaillit, & soûriant enſuite un peu, elle baiſſa les yeux ſur un livre qu'elle tenoit dans ſes mains.

L'Inconnu, qui n'avoit pû ſoûtenir la force de ſes regards, s'étoit oublié à ſon tour, & ne ſongeant qu'aux charmes de cette jeune Princeſſe, il ne s'étoit plus ſouvenu de ſe cacher; la chute de ſon manteau fit voir l'homme du monde le mieux fait: il ne prit plus le ſoin de ſe cacher, il oſa même regarder la Princeſſe avec une attention qui marquoit déja beaucoup d'amour; mais elle devenuë plus timide, & entendant les regards de l'Inconnu, ne le regarda que bien peu, & ce fut encore d'une maniére très embarraſſée.

Dès

Dès qu'elle eut dîné, elle entra dans ſon cabinet, où elle dit qu'elle vouloit être toute ſeule; elle y fut plus de ſix heures, l'eſprit & le cœur dans une ſi grande agitation, que ne pouvant ſe ſuffire à elle-même, elle ordonna qu'on fit venir Victoire. Elle lui conta l'avanture de l'Inconnu; & s'appuyant ſur ſon bras, elle la mena dans les lieux les plus reculés des jardins. Vous dirai-je ma foibleſſe? lui dit la Princeſſe en continuant de lui parler; cet Inconnu a fait une terrible impreſſion ſur mon cœur: vous croyez déja qu'il le partage avec le Duc de Calabre; je l'aime autant que j'aime le Duc de Calabre, & j'aime le Duc de Calabre, comme j'aime cet Inconnu: je ne vous parois pas raiſonnable, ma chére Victoire; mais vous allez croire que j'ai tout-à-fait perdu la raiſon, quand je vous dirai que cet Inconnu n'eſt autre que le Duc de Calabre lui-même; oui, c'eſt lui, j'en ſuis aſſurée par un inſtinct qui me parle inceſſamment: quel autre dans le monde joindroit à tant de mérite, à une ſi belle réputation, une ſi charmante figure? Mes ſens ne m'ont point ſéduite; & mon cœur, trop bien tou-

ché pour le Duc de Calabre, ne ſçauroit être jamais ému que par lui. Mais, Madame, lui diſoit Victoire, par quel miracle voulez-vous que ce ſoit ce Prince? L'inclination que j'ai pour lui, reprenoit la Princeſſe, eſt trop extraordinaire : elle ne peut jamais être partagée ; & le Ciel, pour rendre ma peine éternelle, a voulu me faire voir l'objet d'un ſi fatal attachement.

Elle s'entretenoit de cette ſorte, & après bien des diſcours qui exprimoient le trouble de ſon ame, comme elle tournoit dans une grande allée, elle apperçut à quarante pas deux hommes qui venoient droit à elle ; elle ſentit une émotion extrême, & reconnoiſſant l'un de ces hommes pour ſon Inconnu, elle le dit à Victoire, & lui fit remarquer la beauté de ſa taille, & les agrémens de ſa perſonne, à meſure qu'il approchoit. Victoire s'apperçut, qu'il avoit toûjours les yeux ſur la Princeſſe. Quand ils furent à cinq ou ſix pas les uns des autres, ils s'arrêtérent à ſe conſidérer comme de concert; ils ſe regardérent avec une eſpéce d'admiration ; & la Princeſſe, fâchée contre elle-même, & honteuſe de cette action, recommença de marcher :

cher : l'Inconnu s'ôta de son passage, & prenant le bas de l'allée d'une maniére respectueuse, il la salua avec beaucoup de soumission.

Quand la Princesse fut à quelque distance, elle tourna la tête pour voir encore l'Inconnu, & elle le vit arrêté, occupé à la considérer : Hé bien, Victoire, dit-elle à cette fille, vous l'avez vû, que dites-vous de ma destinée ? Victoire ne sçavoit que lui répondre, car elle ne convenoit pas que cet Inconnu fût le Duc de Calabre, & elle déploroit l'état où se trouvoit la Princesse par la bizarrerie incroyable dans laquelle elle voyoit ses sentimens.

Elles continuérent leur conversation, qui fut longue. Victoire se trouva au soupé, où elles virent encore l'Inconnu ; & le soir, quand la Princesse, suivant sa coûtume, voulut entrer dans son cabinet avec Victoire, elle apperçut une Lettre cachetée sur sa table ; elle en fut surprise, elle l'ouvrit avec précipitation : & l'incrédule Victoire, à qui elle la lut, ne la vit qu'avec un étonnement sans pareil. Elle contenoit ces paroles.

JE vous ai aimée, Madame, dès le premier moment que j'ai ouï parler des charmes de votre beauté : j'ai toûjours deſiré de vous conſacrer, avec mon cœur, une vie que je voulois qui fût à vous : c'eſt en vain que j'ai travaillé avec tant d'adreſſe à rompre votre mariage avec Fréderic, un génie plus fort que le mien vous livre au Dauphin : j'arrive trop tard ; je vous vois, votre préſence divine achève ce que votre idée avoit commencé. Je me livre à vous ſans nulle réſiſtance : plaignez mon malheur, Princeſſe, il n'eſt pas commun ; & quand je ſuis ſans eſpérance, pardonnez-moi la triſte ſatisfaction que je me donne de vous apprendre que je vous adore, & que ce malheureux, dont le malheur & l'amour ſont ſi extraordinaires, eſt l'infortuné Duc de Calabre.

La Princeſſe ne dit pas un mot, après la lecture de cette lettre ; elle tomba ſur un ſiége, & la préſenta à Victoire : ſon ſaiſiſſement fut grand ; elle s'appuya ſur une de ſes mains, & bientôt après ſon viſage fut tout couvert de larmes. Victoire gardoit un ſilence pareil au ſien ; mais enfin, le rompant tout d'un coup, J'admire,

dit-

dit-elle, votre cœur qui vous a ſi bien avertie que c'étoit le Duc de Calabre; mais j'admire autant cette rencontre ſurprenante de ſimpathie. Non, s'écria-t-elle, tout ce qu'on a jamais conté de l'amour & de ſes effets n'approche point de ce que je vois ici: Triſtes effets, dit douloureuſement la Princeſſe, triſtes effets, qui ne ſervent qu'à me rendre plus infortunée! Je ne vous dirai point tout ce que ces deux perſonnes dirent, je n'aurois jamais fait, & il eſt très aiſé de ſe l'imaginer. La jeune Princeſſe, dont la ſageſſe commençoit à lui donner ces grandes leçons qu'elle a depuis ſi bien miſes en pratique, réſolut de cacher toute ſa vie ſa foibleſſe, & ſouhaita même que ſon mariage, qui ſe devoit faire ſitôt, s'accomplit encore plus promtement, croyant que les ſecours de ſes devoirs la rendroient plus forte, & lui aideroient infailliblement à vaincre une paſſion qu'elle condamnoit tant elle même.

Elle craignit que le Duc de Calabre ne la vit encore dans le jardin, & qu'il n'eût l'audace de lui parler, puiſqu'il avoit eu celle de lui écrire; pour cet effet, elle réſolut de n'aller plus ſe promener.

Elle paſſa mal la nuit : un jeune cœur, attaqué de tant d'aſſauts différens, pouvoit-il être ſans inquiétude ? Mais ce qui acheva de l'augmenter, ce fut la vûë du Duc de Calabre : il ne manqua pas de ſe trouver à ſon dîner ; ſon trouble fut plus grand qu'il n'avoit encore été ; elle regarda Victoire en ſoûpirant, & évita continuellement les regards du Prince. Victoire connut qu'il remarqua cette affectation ; il la regardoit, il conſidéroit la Princeſſe, & il paroiſſoit être agité d'une paſſion bien violente.

Il parut conſtamment à tous les repas de la Princeſſe durant quatre ou cinq jours ; & une fois qu'elle témoignoit ſon chagrin à Victoire, elle aperçut encore ſur la table de ſon cabinet une Lettre : d'abord elle la voulut déchirer ſans la lire ; mais Victoire ayant remarqué que ce n'étoit pas la même écriture de celle qui avoit cauſé tant de troubles, elle l'ouvrit, & vit avec une ſurpriſe ſans égale ces paroles.

P*Ourquoi vous contraindre, Madame? Laiſſez à vôtre cœur ſon panchant naturel, ſongez que le Ciel ne fait rien*

au

au hazard; c'eſt avec deſſein qu'il vous a donné une ſi tendre inclination pour le Duc de Calabre, & qu'il a mis dans ſon ame un amour ſi paſſionné pour vous; ſuivez ſes ordres; le Duc, ſi vous le voulez, peut vous enlever au Dauphin: un rang plus ou moins élevé ne fait pas le bonheur de la vie; ſongez à ce que je vous dis, & ſi vous ne régnez pas avec le Duc dans la plus belle Monarchie de l'Univers, ne comptez-vous pas pour tout, de donner des loix à un cœur fidèle?

La Princeſſe donna ſes premiers mouvemens à l'étonnement, enſuite à la témérité que l'on avoit de lui oſer écrire ainſi; mais les plus ſenſibles furent auſſi les plus douloureux, en voyant clairement par cette fatale Lettre, que quelqu'un dans le Monde avec Victoire connoiſſoit les ſentimens de ſon cœur, & elle n'héſita pas un moment à croire que le Duc de Calabre lui-même n'eût cette cruelle connoiſſance: cette penſée faillit à lui faire perdre l'eſprit; elle ne douta point qu'il n'eût un démon familier qui l'avoit averti; car enfin, elle n'avoit jamais dit ſes penſées qu'à Victoire;

auſſi la ſoupçonna-t-elle d'abord: mais cette fille, toute éperduë de ce qu'elle voyoit, juſtifia aiſément ſon innocence. Il eſt impoſſible de vous exprimer tout ce que dit & penſa la Princeſſe; & les jours & les nuits ne ſuffiſoient pas à s'en entretenir: elle n'alloit plus dans les jardins, comme je l'ai dit; elle faiſoit ſa promenade dans les bains de cette maiſon, qui étoient magnifiques, & qui ſe terminoient par une longue galerie ſoutenue par des colomnes de marbre: c'étoit là qu'en liberté la ſeule Victoire poſſédoit tout ſon ſecret: & une nuit, où la clarté de la Lune éclairoit cette ſuperbe galerie, la Princeſſe, après y avoir fait pluſieurs tours, alla s'aſſeoir à l'un des bouts de cette galerie ſur des marches de jaſpe, & continuant ſa converſation, Je ne reviendrai jamais, diſoit-elle, de la ſurpriſe que m'a cauſé cette Lettre ſinguliére, par où je ne puis douter que le Duc de Calabre ne ſçache les ſentimens que j'ai pour lui malgré moi; & ſi jamais rien pouvoit m'expoſer à la vue & à l'entretien de ce Prince, je mourrois de douleur & de confuſion. Comme la Princeſſe diſoit ces mots, elle vit ſortir de der-
riére

riére une de ces colonnes de marbre un hômme qui vint précipitamment se jetter à ses pieds, & lui embrassa les genoux, avec une telle force, que quand elle l'auroit voulu, il ne lui auroit pas été possible de s'en aller; elle eut peur, & bien loin de se rassurer, elle apperçut encore à vingt pas de-là un homme dans la galerie. Victoire ne fut pas d'abord plus assurée qu'elle; mais ayant reconnu que cet homme qui étoit aux pieds de la Princesse étoit le Duc de Calabre, elle se remit, & le dit à la Princesse qui le voyoit comme elle. Pourquoi vous effrayez-vous? lui dit le Duc; c'est un amant discret, qui veut vous dire qu'il vous adore, & qui ne veut après d'autre sort que celui que vous lui ordonnerez; n'ayez point de confusion, belle Princesse. Si j'ai appris vos bontés, ce lieu où nous sommes, continua-t-il, m'a revelé vos secrets par votre propre aveu. N'allant plus dans les jardins, je me suis introduit dans cette galerie; & si le respect que je vous dois en est blessé, l'amour fait mon excuse: Le Marquis de Rossano, poursuivit-il, que vous voyez là-bas, & qu'une amitié sincére

attache à mes intérêts, n'a pû connoître le bonheur dont votre cœur me favorise malgré vous, sans souhaiter de le voir parfait; il a pris la liberté de vous écrire sans me le dire qu'après l'avoir fait. Enfin, Madame, si vous vouliez être persuadée de la passion que je sens pour vous, si j'osois vous prier d'écouter des mouvemens qui ne me sont pas contraires, je trouverois bien les moyens de vous ôter au Dauphin, sans que votre gloire y fût intéressée; croyez un fils de Roi qui vous parle, Madame, croyez-en son amour, ou plûtôt croyez-en cette heureuse inclination que le Ciel a mis dans le fond de votre cœur.

La Princesse avoit fait succéder, à la peur qu'elle avoit d'abord euë, une honnête honte de se trouver ainsi dans ce lieu, à cette heure, avec un homme qui l'aimoit, & qu'elle ne haïssoit pas; ensuite, elle avoit senti un dépit mortel de ce qu'il osoit lui parler des sentimens qu'elle avoit pour lui. Son embarras fut d'abord excessif; mais prenant tout d'un coup une résolution très digne de la plus vertueuse personne du monde, en considérant l'occasion périlleuse où elle étoit, & voulant

lant retrancher à l'avenir celle qui pourroit être ſemblable, elle regarda le Prince avec une modeſtie charmante. Seigneur, lui dit-elle, je ne nierai point ce que mon indiſcrétion vous a appris, & ce que votre hardieſſe vous a fait entendre ; mais je ſuis étonnée qu'un homme raiſonnable puiſſe s'arrêter aux paroles d'une perſonne de mon âge : regardez-les comme frivoles, croyez que je ne vai penſer qu'à mériter les affections du Dauphin, & que ſoit qu'il ſoit vrai ou faux que vous ayez de la bienveillance pour moi, je vous ſupplie de ne me le jamais faire ſçavoir : je vous ſupplie encore de me quitter tout préſentement, de ne vous préſenter plus à ma vuë. En diſant cela, elle ſe leva ; & quoi que le Prince fit pour la retenir, elle paſſa dans une des chambres des bains, & le laiſſa ſi confus, & ſi étonné, qu'une ſi jeune perſonne ſe fût rendue ſi maîtreſſe d'elle-même, & eût témoigné tant de modération & de ſageſſe, qu'il ne ſçavoit s'il veilloit, ou s'il dormoit.

Le Marquis de Roſſano le ſurprit dans ſon étonnement, & comme il avoit eſpéré un ſuccès tout différent,

 il

il fut étonné à ſon tour de voir ainſi leurs eſpérances trompées : il gronda néanmoins le Prince de n'avoir pas fait plus de réſiſtance au départ de la Princeſſe. Que voulez-vous? lui diſoit le Duc : je n'ai jamais entendu rien de ſi raiſonnable que ce qu'elle m'a dit. C'eſt en vain que je l'aime, s'écria-t-il, elle eſt entiérement dévoüée à ſes devoirs; & cependant elle m'aime ! reprenoit-il. Mais hélas ! n'ai-je pas entendu dans toutes les converſations qu'elle a eu avec ſa confidente, qu'elle combat inceſſamment ce malheureux panchant, & qu'avec la force & le courage que je lui ai connu ce ſoir, il eſt indubitable qu'elle le ſurmontera bien-tôt. Après mille choſes qu'ils ſe dirent, & que je ne redis point, ils s'en allérent, & le Duc ne parut plus effectivement aux yeux de la Princeſſe.

Je ne perdrai point le tems à vous dire la nuit qu'elle paſſa, & tout ce qu'une rencontre ſi ſurprenante lui donna occaſion de dire à Victoire : vous voyez bien ſeulement, qu'elle avoit lieu d'être contente d'elle, qu'elle étoit ſortie avec tous ſes avantages d'un pas ſi difficile ; mais ce n'avoit pas été ſans de grands efforts.

Enfin,

Enfin, on la tira de sa solitude : les Ambassadeurs du Dauphin arrivérent, & son mariage se conclut. Il se fit avec la magnificence d'une Maison où elle a toûjours régné, & où elle semble être héréditaire; il y eut des courses, & des tournois. Un Inconnu couvert d'armes simples, mais dont la bonne mine & l'adresse le firent admirer, remporta tous les prix, & les reçut de la main de Madame la Dauphine. Ce qu'il y eut de rare, fut qu'un de ces prix étoit une boête où étoit son portrait d'un côté, & celui du Dauphin de l'autre : elle lui présenta cette boête ouverte, où il vit ces deux objets si différens pour lui: il la reçut en s'abaissant comme par respect; mais s'avançant vers elle, pour n'être entendu que d'elle seule, Je jure, lui dit-il, que l'un sera toûjours l'objet de mon aversion, & que j'adorerai l'autre tant que je conserverai la vie; & en disant cela, il brisa avec le bout d'un javelot qu'il avoit à la main le portrait du Dauphin qui étoit d'émail, & eut la secrette joie de le laisser voir ainsi défiguré à Madame la Dauphine.

Cet Inconnu avoit un peu levé la vi-

siére

fiére de son casque en se mettant à genoux auprès de la Princesse, elle l'avoit reconnu pour le Duc de Calabre, & son visage s'étoit allumé de rougeur, parce que cette boête étoit le prix destiné ; mais voyant un amant qui avoit tant d'avantage sur son cœur, elle sentit une douleur profonde d'être obligée de lui donner elle-même une telle faveur : son trouble fut si grand, qu'au moment qu'elle lui eut livré son portrait ; elle tendit la main pour le reprendre, & sentit avec dépit l'injure qu'il faisoit au Dauphin, en traitant son portrait avec tant de mépris.

Elle partit enfin pour aller trouver son époux, qui la reçut avec toute la dignité du plus grand Prince du Monde : il la trouva trop belle, & ce fut avec une joie extrême qu'il lui connut l'humeur solitaire & sans aucun empressement pour les plaisirs.

Quand le Roi Charles fut mort, le Dauphin se hâta d'aller recueillir ce précieux héritage. Il fit couronner la Reine avec pompe ; son esprit & sa beauté charmérent ses sujets & portérent de l'admiration dans l'ame de tous les Ministres étrangers qui devoient leurs complimens en cette rencontre au nouveau Roi :

Roi : elle ne ſervit pas peu aux ornemens de tant de magnificences qu'il falloit qu'il éclatât, & jamais perſonne n'a été plus propre qu'elle à ſoutenir avec majeſté le rang qu'elle occupoit.

Je vous dirai que, durant tous ces tems différens, le Duc de Calabre tenta cent moyens pour continuer à lui donner des marques de ſa paſſion ; mais tout fut inutile : la vertueuſe Reine lui fit une réſiſtance continuelle. Toutes les Lettres, que ſon adreſſe fit tomber entre ſes mains, ne furent jamais ouvertes ; elle les donnoit à Victoire pour les garder, juſqu'à une occaſion ſûre de les faire rendre au Duc, ne les brûlant pas, de peur qu'il ne pût s'imaginer qu'elle les avoit vuës.

Le Roi fut très occupé pendant quelque tems à calmer des mouvemens qui s'étoient élevés dans le Royaume : la Reine, qui en étoit pour ces raiſons toûjours ſéparée, en obtint la permiſſion d'aller dès lors demeurer à Loches ; elle y embellit ſa ſolitude de tout ce qu'elle put s'imaginer, elle y vivoit tranquille en apparence ; & ſi le ſouvenir de l'aimable Duc de Calabre venoit quelquefois troubler ſon repos, elle le repouſſoit avec une fermeté éton-

étonnante pour un cœur qui avoit pris de ſi fortes impreſſions.

Ce Prince, ſe ſervant de la liberté de ſa ſolitude, eſſaya bien des fois de la voir & de lui parler : il la vit en effet, mais il ne lui parla point; elle le reconnut pluſieurs fois déguiſé dans des maniéres différentes; & ſi ce fut ſouvent avec émotion, ce ne fut jamais ſans colére; elle ſe fit amener même le Marquis de Roſſano, & lui parla d'un ton à vouloir être obéie, le priant de dire de ſa part au Duc de Calabre de ne tenter plus des choſes qui pourroient être enfin ſi préjudiciables à ſa gloire : elle lui fit rendre cachetées toutes les Lettres que ce Prince lui avoit écrites; & il connut bien par-là, que la plus veritable paſſion du monde devoit être deſormais pour lui ſans eſpérance.

Il vécut trois ou quatre ans toûjours perſécuté d'un amour ſi malheureux; & ne pouvant plus réſiſter à ſa violence, il partit inconnu, & alla encore à Loches, réſolu de mourir ou de parler à la Reine : il y réuſſit, il la trouva dans ce lieu charmant où eſt le tombeau de la belle Agnès : Il ſemble, dit le Comte d'Angoulême, en rou-

rougissant un peu, & en regardant Floris, que ce lieu soit marqué pour des événemens extraordinaires; Mais enfin, dit-il, en poursuivant son récit, ce fut là que l'amoureux Prince se présenta aux yeux de l'étonnée Reine. Je ne viens point, lui dit-il, en mettant un genouil en terre, pour contrevenir à vos ordres, je viens vous présenter un misérable qui ne veut que mourir à vos yeux. La Reine, tâchant de se rendre maîtresse de la première surprise, Seigneur, lui dit-elle, vous me témoignez mal les sentimens que vous dites avoir pour moi, en m'exposant comme vous faites à une avanture dont l'issuë seroit terrible, si elle venoit jamais à la connoissance du Roi. Madame, lui repartit le Prince, j'ai si bien pris mes précautions, que je n'ai rien à craindre que vos propres rigueurs; le Roi ne peut sçavoir mes secrets infortunés : Ne parlons plus du Roi, repliqua la Reine, parlons de moi toute seule, qui me trouve très offensée de l'audace que vous avez; il me suffit de sçavoir, quoique tout le monde l'ignore, que vous êtes ici, que je vous vois, & que vous me parlez. Ah! Seigneur, que ne m'épargnez-

gnez-vous? Pourquoi croire toujours, que vous pouvez abuſer d'une foibleſſe née dans l'enfance, & qui a paſſé auſſi vite qu'elle? Je le vois bien, s'écria le Prince, je le vois bien, qu'elle a paſſé, cette foibleſſe, qui eût dû me rendre ſi heureux. Il n'y a donc plus rien, Madame, au fond de vôtre cœur; & puiſque l'indifférence a pris la place des ſentimens qui furent plus doux, vous conſentez donc que je meure? Seigneur, lui dit-elle, ces diſcours outrés ne me conviennent point : vous ne mourrez pas, & je ne ſouhaite pas auſſi votre mort, pourſuivit-elle en rougiſſant; vivez, mais loin de moi, & vivez heureux, ſi vous le pouvez : pour moi, vous ſçavez que je ſuis indiſpenſablement attachée à mes devoirs; du reſte, dit-elle, ſans ſe pouvoir empêcher de le dire, la vie que je méne n'eſt point trop heureuſe. Je vis ici retirée de tous les plaiſirs d'une maniére plus convenable à la femme d'un particulier qu'à celle d'un grand Roi. Après cela, je vous dirai pourtant, que j'y vis contente, & que j'ai ſçu accommoder mon humeur à la néceſſité de plaire au Roi. Mais, Seigneur, ne tâchez pas de trou-
bler

bler un repos que je cherche à me donner depuis si long-tems; faites que je ne perde jamais les derniers sentimens que je puis avoir pour vous : ils seront de l'estime la plus parfaite, si vous voulez bien ne me voir jamais. Le Prince contesta quelque tems avec la Reine; mais elle lui parla avec tant de sagesse, & avec une douceur si pleine pourtant d'autorité, qu'elle obligea ce Prince à lui promettre de ne la voir plus; & comme emporté par son amour, & devenu plus hardi, puisque c'étoit la derniére fois qu'il la devoit voir, il prit la liberté de lui demander, si un jour de certaines choses arrivoient, il ne lui seroit pas permis d'espérer. La Reine, qui l'entendit, se récria avec surprise, & d'une façon très naturelle; Non, Seigneur, lui dit-elle, non; j'ai appris de l'admirable Blanche de Navarre, que les Reines de France ne se remarioient jamais. Que vous dirois-je encore? Le Prince fit voir plus d'amour que je ne vous le sçaurois dire, & la Reine demeura inébranlable dans ses sages desseins; il lui dit les choses du monde les plus touchantes, & ayant surpris la main de la Reine, il y versa un torrent de larmes : elle

le parut toûjours ferme; mais l'ayant enfin quitté, qu'elle paya cher sa barbare constance! elle gémit à son tour, & ce malheureux fit verser des larmes aux plus beaux yeux de la terre.

Elle a vécu depuis à son ordinaire, soit à Amboise, soit à Loches, & rarement à la Cour : elle s'occupoit par beaucoup de choses agréables, que vous sçavez comme moi; & lorsqu'elle s'y attendoit le moins, elle apprit, dans une Lettre que le Roi lui écrivoit, la mort de l'infortuné Duc de Calabre. Ce coup l'abbatit, son cœur sensible ne prit nul avis de sa raison, sa douleur fut excessive; mais enfin sa vertu reprit assez de force pour lui faire cacher sa douleur aux yeux de toute la terre. J'avois oublié de vous dire, qu'à la derniére entrevuë d'elle & du Duc, elle fut si touchée, que, croyant que les entretiens fréquens qu'elle avoit de lui avec Victoire, contribuoient à nourrir des sentimens qu'elle vouloit surmonter, elle défendit à Victoire de lui en parler, & de lui prononcer jamais son nom: en effet, elle eut un si grand pouvoir sur elle, que depuis ce moment elle ne parla plus de ce Prince malheureux; tellement qu'à

qu'à celui de sa mort, Victoire fut épouvantée de lui retrouver encore des sentimens si tendres : ce fut pour lors qu'elle lui ordonna de lui parler incessamment de ce Prince; Il est mort, disoit-elle, il est mort, je puis errer autour de son tombeau, sans offenser le Roi, ni moi-même. Elle fit des dépenses extraordinaires pour procurer à son ame le repos que la Religion nous enseigne, & les devoirs qu'elle exige de nous envers les morts : son unique satisfaction étoit à s'entretenir avec Victoire; & quelques jours avant mon départ pour venir ici, j'appris tout ce que je viens de vous dire par une avanture qui me causa bien de la surprise. Je m'étois oublié dans un de ces cabinets qui sont dans le Parc; j'étois couché sur un petit lit de repos qui est dans un enfoncement, où je m'étois endormi. La Reine y entra, & se mettant d'abord sur une pile de carreaux devant une grande fenêtre, elle me tourna le dos : je ne sçai ce qui m'empêcha de me lever, car je me réveillai, & je la vis; mais je ne le fis point, étant encore tout étourdi de mon sommeil; j'entendis que la Reine poursuivit ainsi un entre-

tretien que je vis bien qu'elle avoit commencé avant que d'entrer dans ce lieu. Je le vois toutes les nuits, disoit-elle ; il semble qu'il vienne me demander raison de mon ingratitude, & me reprocher toute la tendresse que j'ai euë pour lui, puisqu'il n'en a pas ressenti le bonheur. Pardonne, cher Prince, disoit-elle, en répandant quelques larmes, pardonne, j'en ai été assez punie, les rigueurs dont je t'affligeois ont assez servi à mon tourment. Hélas! Madame, interrompit Victoire, vous affligerez-vous toûjours? Si les morts sçavoient ce que font les vivans, que l'infortuné Duc de Calabre seroit satisfait de voir toutes les larmes que vous donnez à son trepas! Est-il possible que votre vertu ait toûjours rendu sa vie miserable, & qu'une affection si parfaite rende sa mort si glorieuse? Helas! dit la Reine, n'appellez point vertu ce qui m'étoit une nécessité. Pouvois-je faire moins? Je rejettois sa passion, & je demeurois fidèle au Roi; on n'a point de merite à ces choses là, & une honnêtes femme suit ses devoirs sans nulle contrainte : cependant, qu'il m'en a coûté pour ces tristes devoirs! Hélas! pour-

pourſuivoit-elle encore, ſi j'étois un jour maitreſſe, quelle ſatisfaction pour moi d'unir ma famille à celle de ce Prince infortuné, & de rendre nos enfans plus heureux que nous ne l'avons été ! Comme la Reine parloit ainſi, s'abandonnant librement à toute ſa confiance pour Victoire, cette perſonne tourna fortuitement les yeux du côté où j'étois, & m'apperçut: je vis une douleur mortelle dans ſes yeux, & par un geſte de déſeſpoir, elle connut mon embarras; mais le ſien étant extrême, de peur que la Reine ne me vit, & ſçachant bien qu'elle en feroit inconſolable, elle la tira adroitement de ce cabinet, & prenant la Reine avec une familiarité qui lui étoit permiſe, elle ſe plaça ſi bien, qu'elle me déroba à ſes yeux. Le ſoir étant dans l'appartement de cette Princeſſe, j'abordai Victoire, & je lui fis ſi bien voir mon déplaiſir pour être entré par hazard dans des ſecrets où l'on ne m'appelloit pas, que je la perſuadai du regret que j'en avois; & je ſçus ſi bien faire, par une curioſité qui étoit aſſez excuſable, que, voyant que j'en ſçavois tant, je l'obligeai à me faire part du reſte. Elle me raconta donc par le

détail

détail ce que je viens de vous dire, jugeant avec raiſon que ma diſcrétion ſeroit ſure envers une Reine, pour laquelle j'ai tant de reſpect : je ne croi pas en effet, pourſuivit le Prince, riſquer ſon ſecret avec vous ; il m'étoit néceſſaire de vous l'apprendre, pour déſabuſer la Princeſſe des ſoupçons qu'elle pourroit avoir.

Ciel ! s'écria le Comte de Riviére, qui avoit été préſent & attentif à ce diſcours, oh Ciel ! a-t-on vû jamais ien de ſi admirable que cette grande & infortunée Reine ? Il eſt vrai, dit a Princeſſe, que je ne la regarde u'avec ſurpriſe dans toute la ſage onduite qu'elle a eu dans une ſi gran- paſſion : me voilà guérie à ſon é- rd ; mais, Prince, qu'il y a encore perſonnes charmantes auprès d'elle ! il me faudroit pour le moins l'Hi- re de chacune, pour me rendre rit content. Je crois qu'elles ſe- nt très divertiſſantes à entendre, qua la Ducheſſe ; mais, belle Prin- , ſans que vôtre curioſité ſoit ſa- e là-deſſus, vous le devez être rince ; je répondrois volontiers lui ; & quand on vous aime, & peut ſe flatter de n'être point haï,

haï, croyez moi, on ne porte point ses vœux ailleurs. Mais, que j'ai l'esprit rempli de la Reine! je n'eusse jamais pensé que l'inclination pût mener si loin, & produire une passion si forte, quand on employe tous les momens de sa vie à la détruire ; je ne pense pas qu'il y ait eu bien des choses semblables, ni dans ce siécle, ni dans les passés ; ce sont ces sortes de panchans, qui font tant de malheureuses, parce qu'elles n'y opposent pas une vertu comme celle de la Reine. Oh qu'elle est rare! dit Floris, & que la sage Reine connoissoit bien les malheurs où l'Amour nous précipite! Heureux qui n'aime point, ou qui enfin a le courage de se dégager! Floris dit ces paroles avec une espéce de transport : & le Prince le regardant comme lui demandant grace, Y songez-vous, aimable Floris? lui dit-il, vous faites cruellement le procès à l'Amour : vos bontés s'évanouïssent-elles tout d'un coup? & voulez-vous que la Princesse imite la Reine, & qu'elle me bannisse? Non pas cela, Seigneur, dit Floris, en revenant à lui, & en souriant : tout autorise les sentimens de la Princesse, & les vôtres vous sont
 heu-

heureusement permis ; je parlois seulement de ces amours infortunés produits sous un mauvais astre.

Comme Floris parloit ainsi, le Comte de Rouci entra dans le cabinet de la Duchesse, mais avec une agitation & une inquiétude sur le visage, dont tout le monde s'aperçut. Les Princesses lui en firent la guerre : Riviére & le Prince en furent en peine, & Floris lui jetta des regards obligeans & modestes, qui lui pouvoient marquer la part qu'il y prenoit : il répondit à toutes les demandes qu'on lui fit, que c'étoit des nouvelles qu'il venoit d'apprendre & qui l'embarrassoient; & peu après plusieurs personnes étant venues chez la Duchesse, il dit tout bas au Comte d'Angoulême, qu'il l'alloit attendre dans les jardins, qu'il le prioit d'amener Floris : le Prince s'y rendit un moment après, & Floris & lui ne tardérent pas à rencontrer le Comte de Rouci. Je vai vous surprendre & vous affliger, dit-il à Floris : écoutez une avanture qui vient de m'arriver ; il n'y a pas plus de deux heures que je me promenois dans ce petit bois qui est derriére la fontaine solitaire, & j'allois entrer dans un cabinet de verdu-

verdure, quand j'ai vû le Comte de Campobache, qui, par une autre allée y portoit ses pas: je me détournois de la rencontre de cet homme, dont l'esprit & les maniéres ne me plaisent pas, lorsque j'ai jetté les yeux sur celui qui étoit avec lui, & ce n'a pas été sans étonnement, quand je l'ai reconnu pour une de vos filles: cette vuë m'est d'abord devenue suspecte, je me suis coulé derriére le cabinet pour les entendre; je ne pouvois en être vû par l'épaisseur du chévrefeuil dont ce cabinet est couvert, j'ai entendu que cette fille continuoit de parler. On ne vous résiste point, Seigneur, disoit-elle, il n'y a pas de secret qui puisse tenir devant vous. Ces paroles m'ont fait peur pour vous, Madame, continua le Comte de Rouci, en regardant Floris; je prenois la résolution d'aller rompre cette conversation, & d'amener cette fille avant qu'elle eût rien déclaré, lorsque Campobache m'en a empêché en parlant de cette sorte. J'avoue, reprit-il, que je ne puis assez m'étonner de n'avoir pas connu sans vôtre secours que Floris est une fille. Son incomparable beauté devoit m'ouvrir les yeux, &

j'admire que toute la Cour les tienne fermés à une vérité qui me paroit maintenant ſi claire. Mais êtes-vous ſûre, pourſuivit-il, que le Duc ne ſait rien de ſon ſexe? Non, Seigneur, lui répondit-elle, il n'en ſait rien, ni les Princeſſes auſſi : mais dites-moi toute l'avanture de Souveraine, a continué le Comte de Campobache, comment & pourquoi elle eſt ici? Seigneur, reprit cette perfide, je n'en ai rien pû apprendre de plus poſitif de ma ſœur, qui lui eſt entiérement dévoüée: tout ce que j'en ai pû ſavoir, c'eſt que ma maîtreſſe, après la perte d'une perſonne qu'elle aimoit, n'écouta plus que ſon déſeſpoir; elle voulut quitter la Reine; j'arrivai dans le feint équipage de ſon Pére; nous ſuivîmes la route de Bourgogne, où elle prit d'abord une maiſon proche d'ici; après y avoir été quelque tems, elle diſparut avec ma ſœur, & elles furent environ ſix ſemaines ou deux mois, je ne ſçai où; après quoi elle ſe fit faire des habits d'homme, & elle nous en fit faire auſſi à ma ſœur & à moi. Depuis, nous ſommes toûjours demeurées auprès des Princeſſes; moi, peu inſtruite de la deſtinée de ma maîtreſſe:

treſſe : mais enfin, je vous en dis, Seigneur, tout ce que j'en ſçai. Oui, lui répondit Campobache, vous m'en dites aſſez pour aſſurer vôtre fortune, j'en prendrai ſoin : ſoyez-moi fidéle, avertiſſez-moi de tout ce que vous ſçaurez, je prens déja un grand intérêt en Souveraine. Eh! qu'il eſt différent, s'écria-t-il, de celui que j'avois auparavant! Et comment, bon Dieu, ſe peut-il, que dans deux jours tant d'amour ait ſuccèdé à tant de haine? Ai-je pû haïr, s'écrioit-il encore, ai-je pû haïr cet objet adorable? Hélas! je voulois perdre cet innocent ſujet de ma tendreſſe, quelle fureur barbare m'animoit! Ah! je ne ſuis pas moins miſérable, ni moins agité, en aimant, un amour furieux me domine : il faut que je la poſſéde, cette belle, cette divine Souveraine, je ſuis toûjours dans le deſſein de porter l'eſprit du Duc à ne ſe ſéparer pas de cet aimable garçon, qui l'amuſe, qui le divertit. C'eſt ce que ma maîtreſſe craint, Seigneur, a repliqué cette fille, elle craint de ſuivre le Duc, & dans ſon déplaiſir, j'ai compris par quelques mots, qu'elle diſoit à ma ſœur, qu'il n'y a point de parti, qu'elle ne

prenne plûtôt que celui-là ; il ne dépendra pas d'elle, reprit Campobache, il faut qu'elle suive le Duc : Mais à quoi cela vous servira-t-il? reprit cette fille, en serez-vous par-là possesseur? Campobache, après avoir rêvé quelque tems, Tu as raison, a-t-il repris, & je puis l'enlever ici auprès des Princesses, encore plus aisément que dans l'embarras & la marche des armées.

J'ai crû en sçavoir assez, dit le Comte de Rouci ; je suis sorti tout épouvanté, & de la trahison de cette fille, & de l'horrible dessein de Campobache : d'abord, je voulois leur aller percer le sein à l'un & à l'autre : mais un mouvement plus moderé & prudent m'a retenu, je suis venu vous chercher, pour vous avertir d'un malheur qu'on vous prépare, & que nous détournerons bien. Mais il faut que vous nous disiez quel dessein vous prenez : je suis prêt à l'exécuter, quel qu'il puisse être, & je sçai que le Prince vous y servira comme moi. Tandis que le Comte de Rouci parla, le Comte d'Angoulême fut frappé d'une douleur véritable pour les périls où il exposoit la généreuse Souveraine, &

pour

pour les chagrins que cette derniére Avanture lui alloit causer. Mais, pour cette belle fille, elle se sentit saisie d'un mouvement affreux de crainte pour l'odieux amour de Campobache, & pour les résolutions qu'il avoit prises, & d'une tristesse excessive pour l'état malheureux où elle se trouvoit. Aussi n'y pouvant résister, son visage se trouva tout couvert de larmes à la fin du discours du Comte de Rouci, son corps succomba sous l'abattement de l'esprit, & s'appuyant doucement sur le Comte de Rouci, en frappant de la main sur l'épaule du Comte d'Angoulême : Voilà, dit-elle, où me conduit mon égarement funeste. Ciel! dit-elle un moment après, vous sçavez pourtant mon innocence, soyez protecteur de l'innocence. Le Comte d'Angoulême, qui n'étoit guére en meilleur état qu'elle, la vouloit consoler, & il le faisoit mal. Rouci, plus intéressé, fut éclairé de toute sa raison. Madame, lui dit-il, il faut prendre un parti, & le prendre vite; le Duc part dans trois jours; vous n'avez pas à hésiter; il faut vous résoudre à vous abandonner à la mienne, car je n'ose seul m'offrir, & nous vous reménerons en France : ou si

vous voulez un moyen plus aisé & plus promt, il en seroit un, continua-t-il, en baissant la voix, il en seroit un, qui feroit vôtre sûreté, & qui me rendroit le plus glorieux de tous les hommes : le Prince, qui comprit l'intention de Rouci, l'appuya de tout ce qu'il put imaginer qui pourroit toucher Souveraine; mais elle, les regardant languissamment, Eh! que me proposez-vous l'un & l'autre? leur ditelle. Je voudrois pouvoir être au Comte de Rouci, je voudrois lui donner tout mon cœur, je ne suis plus digne de lui, il a pour moi des sentimens trop parfaits, mais j'y répons, en quelque maniére, en refusant l'honneur qu'il m'offre : Non, dit-elle, Seigneur, en s'adressant à lui, je ne l'accepte point, je n'irai pas augmenter le malheur d'une maison déja trop infortunée, il vous faut des alliances qui rétablissent ce que la perte du Connêtable vous fait perdre : N'y songeons plus, dit-elle, voyant qu'il alloit repartir, n'y songeons plus; il faut me résoudre à me découvrir, en montrant mon déguisement aux yeux de cette Cour; on le regardera comme une folie; mais qu'y faire? cet expédient, tout

tout insuportable qu'il me paroit, m'est encore plus facile que celui de m'en retourner dans mon Pays avec vous; Et si mes extravagances, dit-elle, en regardant le Comte d'Angoulême, ne me font pas perdre l'amitié de la Princesse, je ne l'employerai qu'en votre faveur, je ne souhaite de la conserver que pour vous.

Souveraine raisonna encore quelque tems avec les deux Princes, & s'étant absolument résoluë, comme il étoit déjà tard, elle se retira dans sa chambre, où elle passa mal la nuit, & où elle acheva de se déterminer à ce qu'elle avoit à faire; elle ne témoigna rien de ses ressentimens à la perfide créature qui l'avoit trahie; & dès qu'il fut jour, elle se leva; & quand elle crut qu'on étoit éveillé dans le Château, elle alla au quartier des filles de la Duchesse, & droit à la chambre de Lalain & de Charni qui logeoient ensemble; leurs femmes firent quelque difficulté de les éveiller & de laisser entrer Floris; mais ayant dit qu'il avoit un ordre de la Duchesse, on lui ouvrit la porte: il étonna ces deux belles filles, quand elles sçurent qu'il étoit encore si matin; il s'assit entre leurs deux lits: Je

 vai

vai vous causer de la surprise, leur dit-il, avec beaucoup de mélancolie sur le visage, & je ne sçai comment vous allez recevoir l'aveu que je vai vous faire; Je suis, continua-t-il, non pas Floris, mais la plus infortunée de toutes les filles. A ces mots, elle rougit, & leur fit voir un sein dont la beauté peut-être n'avoit point de pareille au monde. Charni & Lalain s'écriérent en même tems, & en même tems l'une & l'autre se jettérent à son col avec une égale impétuosité, mais plus de retenuë, & peut-être plus de tendresse, du côté de Lalain que de celui de Charni : elle lui firent cent questions, & lui demandérent mille fois comment il se pouvoit faire qu'elle ne fût plus garçon? Souveraine les satisfit en peu de mots, & dit tout ce qu'elle pouvoit leur dire de sa fortune; ensuite elle les pria de l'habiller, & de la mettre comme elle devoit être. Lalain lui donna un habit, & la coeffa; & ce ne fut pas sans un étonnement fort grand, que chacune de ces deux filles remarquoit & voyoit naître pour ainsi dire de nouvelles beautés à mesure qu'elles lui mettoient des ornemens différens : quand elle fut prête,

Charni

Charni descendit chez la Duchesse pour les faire avertir quand elle seroit éveillée, & quand la Princesse, selon sa coutume, se seroit renduë auprès d'elle : elles n'attendirent pas long-tems, & Lalain prenant Souveraine sous le bras, elle la conduisit : elle se cacha le visage jusqu'à la porte de la chambre de la Duchesse, là elle le découvrit, & entra avec Lalain. La Princesse étoit assise sur le lit de la Duchesse, & dès qu'elles jettérent les yeux sur le visage de Souveraine, elles se prirent à rire toutes deux, & elles crurent que Floris s'étoit ainsi mis pour les divertir; mais elles virent si peu d'enjouëment dans les yeux de Lalain, & tant de sérieux dans ceux de Floris, qu'elles ne sçavoient que penser, quand cette fille se jetta tout d'un coup à genoux, & pressant les mains des deux Princesses, elle les baisoit tantôt l'une, tantôt l'autre, & bien-tôt elle les eut baignées de ses larmes : au moment même qu'elle fit cette action, Charni & Lalain firent retirer tout ce qui étoit dans la chamhre & sortirent aussi; rien au monde ne put exprimer l'étonnement des Princesses pour l'action libre de Floris, elles n'avoient pas la force d'ô-

ter leurs mains d'entre les siennes, & elles se regardoient l'une l'autre avec une espéce de stupidité, lorsque Floris haussant la tête, & leur faisant voir un visage tout noyé de pleurs, elle leva tristement les yeux au Ciel, Je ne suis plus Floris, dit-elle, cet heureux Floris, dont le service vous a été si fidéle : je suis une fille infortunée, vil rebut de la fortune, que les cieux en courroux ne voyent plus qu'avec rigueur. Là, ses sanglots étouférent sa parole. Eh! comment, dit la Duchesse, en se levant à demi, & en s'appuyant sur le coude? Eh! comment, vous n'êtes plus Floris? Vous êtes une fille, bon Dieu! & d'où sortez-vous? & qui vous a pû obliger à vous déguiser ainsi? Je vous dirai la vérité, Madame, je vous la dirai, reprit Floris avec un nombre infini de soupirs : je suis cette malheureuse Souveraine, dont vous avez tant ouï parler, élevée auprès de la plus grande & de la plus vertueuse Reine du Monde, dont j'avois mérité l'affection, & qui dans mes disgraces ai eu le bonheur de passer quelques momens de ma vie auprès des plus grandes & des plus belles Princesses de la Terre : là, elle

se tut encore, & elle parut si affligée, que la Pricesse, sur la main de laquelle elle étoit encore prosternée, lui pressoit la tête de l'autre, & s'attendrissant de sa douleur : Achevez de parler, ma chere fille, lui dit-elle, contez-nous vos douleurs, & espérez tout encore de nôtre amitié.

Souveraine se remit un peu, à une assurance si propre à relever son courage, & après leur avoir demandé une audiance un peu longue, elle leur fit un fidéle recit de sa vie, de ses amours avec le Comte d'Angoulême, du changement qu'elle remarqua en lui après son voyage de Bourgogne, de la confidence qu'elle en fit à Polignac, de l'aveu que le Prince lui fit à elle-même, du désespoir qu'elle en ressentit; elle leur dit l'attachement que le Comte de Rouci avoit eu toute sa vie pour elle, & comme aux adieux qu'il lui fit lors de la disgrace du Connétable, il lui apprit la passion que le Comte d'Angoulême avoit pour la Princesse de Bourgogne: elle n'oublia pas de marquer sa douleur infinie à cette connoissance fatale, à laquelle succéda l'étrange résolution qu'elle prit de venir en Bourgogne, & d'y faire tout

tout ce qu'elle y avoit fait, avec tant de fermeté pour elle, & avec tant de bonne-foi pour le Prince. Souveraine fit son discours avec une si grande naïveté, & la vérité a cela qu'elle persuade si fort d'elle-même, que les Princesses n'eurent sujet que de la plaindre, & de l'aimer plus mille fois comme Souveraine, qu'elles n'avoient fait comme Floris: elles l'embrassérent l'une & l'autre avec beaucoup de tendresse, & après toutes les exclamations & toutes les questions qui n'étoient que trop naturelles en cette occasion, Souveraine leur demanda la permission d'achever ce qui lui restoit encore à dire: elle leur conta l'embarras où l'avoit mise la faveur du Duc, & la peur qu'elle avoit euë qu'on ne la menât à la guerre; elle leur dit cela si agréablement, malgré sa douleur, que les Princesses ne se purent empêcher d'en rire: elle vint ensuite à l'envie que Campobache lui avoit portée, & enfin à la séduction qu'il avoit faite d'une de ses filles, & à tout ce que le Comte de Roucy leur avoit apris dans le Jardin, au Comte d'Angoulême & à elle; & continuant son discours, en recommençant à pleu-
rer:

rer : Voici le comble de mon malheur, grandes Princeſſes, pourſuivit-elle, ce monſtre m'aime, il a conclu ma honte par ſes lâches deſſeins ; il me force à quitter mon déguiſement, à paroître fille aux yeux du Duc : Ce n'eſt pas, dit-elle, que je craigne rien de ſa puiſſance, quand il me ſçaura une miſérable fille, ſa vertu me raſſure ; mais que dira de moi toute la Cour, & de quelle maniére ne me va-t-elle pas traiter ? Il faut lui fermer la bouche, mes Princeſſes, & que ma derniére action juſtifie les autres, & efface ce que mon déguiſement peut avoir de moins bienſéant pour les ames ſcrupuleuſes ; je vous prie de me permettre d'aller dans un Cloître, & de ſouffrir que j'y paſſe le reſte de ma vie avec vôtre protection. La douleur de Souveraine penſa l'étouffer à la fin de ces paroles : Non, dirent en même tems les Princeſſes, non, vous n'irez point dans un Cloître ; Nous ne nous ſéparerons point, dit la Princeſſe de Bourgogne, qui, bien loin d'avoir de la jalouſie contre elle, ou contre le Comte d'Angoulême, ſe ſentoit des mouvemens de reconnoiſſance & de ſenſibilité pour Souveraine, qui alloient

alloient aussi loin qu'ils pouvoient aller. Elles concertérent ensemble ce qu'elles diroient au Duc, & convinrent, pour colorer le déguisement de Souveraine, qu'il falloit lui avouër qu'elle avoit perdu en France un amant qu'elle aimoit; que n'écoutant qu'un aveugle desespoir, elle s'étoit ainsi travestie, en intention d'aller se cacher au bout du monde; & que le hazard l'ayant conduite en Bourgogne, elle s'y étoit arrêtée comme tout le monde l'avoit sçû; qu'à mesure que sa raison étoit revenue, une honnête honte l'avoit empêché de se découvrir; & qu'elle ne s'y seroit point du tout résolue, sans les pernicieux desseins de Campobache, qu'elle avoit découverts le jour d'auparavant; ne doutant point du tout que le Duc ne fût touché de sa fortune, & qu'il excuseroit aisément ce qu'une passion désespérée faisoit faire dans une grande jeunesse. Le pis que je puisse trouver à tout ceci, poursuivit la Duchesse en riant, c'est que le Duc ne vienne à vous aimer plus que de raison, quand au lieu d'une espéce de Favori que vous étiez, il vous trouvera une fort belle fille. Ah! Madame, s'écria Sou-

Souveraine, comme on ne ſçait ce qui peut arriver, ne m'allez pas haïr, quoique poſſeſſeur de la plus parfaite perſonne de la Terre, il ſe pourroit bien faire que le Duc s'amuſeroit à une miſérable, qui ne craindroit rien tant au monde que cet amuſement; & je croi qu'il me paroîtroit plus terrible que les injuſtes deſſeins de Campobache; car du moins je le hais de toute ma haine. Ne craignez rien de l'affection du Duc, quand il en auroit pour vous, repliqua la Ducheſſe; il n'eſt jamais injuſte ni violent, il eſt toûjours galant & reſpectueux; & quoi qu'il arrive, les ſentimens qu'il aura pour vous ne nous brouilleront point vous & moi; je vous en aſſûre, dit-elle en l'embraſſant encore: après quoi la Ducheſſe envoya prier le Duc de vouloir bien paſſer ſeul dans ſa chambre: comme il étoit déja tard, il lui fit la guerre de la trouver au lit; & comme Souveraine étoit encore à genoux, il crut que c'étoit quelqu'une de leurs filles; mais, ſe ſentant ſerrer les jambes, & la Ducheſſe prier pour une ſuppliante, il ne ſçut d'abord que penſer: la Princeſſe ſe joignit à la Ducheſſe, qui enfin lui expliqua ce que c'étoit,

c'étoit, dans le tems que le Duc étoit dans l'admiration des nouveaux charmes que l'habillement & la coeffure de fille mettoit sur le visage de Souveraine. Que vois-je? s'écria le Duc, expliquez-moi cette nouvelle apparition. Et alors la Duchesse, après avoir laissé quelque tems à son admiration, lui conta ce qu'elle étoit convenuë de lui dire des avantures de Souveraine. Il étoit si surpris, qu'à tout moment il interrompoit la Duchesse, & ce ne fut pas promtement qu'elle vint à l'article du Comte de Campobache: Il a donc changé son envie & sa haine, continua la Duchesse, en un amour & en une violence qui ont déterminé Souveraine à se découvrir à nous, & à vous demander, Seigneur, votre protection. Elle l'aura toute entiére, reprit galamment le Duc; & puis que le plus beau garçon du monde ne me veut plus suivre à l'armée, je vous confie, Madame, poursuivit-il, en s'adressant à la Duchesse, la plus charmante fille que je vis jamais: tenez-la toûjours auprès de votre personne; ce sera un lieu assuré pour elle contre les injustes desseins de Campobache, je sçaurai les arrêter. Ah! Seigneur,

gneur, reprit la Ducheſſe, j'ai pris la liberté de vous le dire pluſieurs fois, je vous le redis encore, je ne puis ſouffrir que vous vous abandonniez ſi entiérement à ce méchant homme, & que j'ai toûjours crû tel: vous ſçavez les avis qu'on vous a donnés, je frémis quand je ſçai qu'il commande votre armée, & qu'il a un pouvoir preſque abſolu. Je ne puis renverſer mes projets ſi près de leur exécution, Madame, reprit le Duc: il faut bien faire encore cette Campagne, & après cela nous nous déferons doucement de Campobache; auſſi bien fait-il trop de peur à cette belle perſonne, dit-il, en ſouriant, ſe tournant vers Souveraine, à qui il s'amuſa encore à dire mille choſes ſpirituelles, où il trouvoit lieu de placer quelques mots qui faiſoient entrevoir une paſſion naiſſante.

Toute la Cour étoit cependant bien étonnée d'un ſi long entretien, & ſi particulier; on croyoit qu'il rouloit ſur quelque grand mouvement qui intéreſſoit tout l'Etat. On fut bien ſurpris, quand on apprit qu'il ne concernoit que le déguiſement de Souveraine, où chacun, ſelon ſa coûtume, donna des interprétations à ſa mode:

tou-

toutes les femmes loüérent & admirérent sa beauté sans envie; le Comte de Riviére, dans sa premiére surprise, lui dit cent jolies choses. Le Prince de Cléves, qui l'avoit haï, lui en fit de galantes réparations. Campobache ne se put empêcher de faire voir quelques traits de son amour; & c'est là où elle eut bien de la peine à ne pas éclater: elle dissimula toutefois, & se contenta de répondre avec beaucoup de froideur.

Le Duc partit enfin, après avoir découvert ses sentimens à Souveraine; il prit sa route vers Nancy; il ordonna à la Duchesse de partir aussi dans quinze jours après lui pour Flandre, & de l'aller attendre à Gand. En disant adieu au Comte d'Angoulême, il lui réitera ses promesses, & lui jura, qu'après la conquête du Duché de Lorraine, il lui donneroit sans nulle remise sa fille, mais qu'il le prioit de retourner auprès du Roi, & de ne faire pas un plus long séjour avec les Princesses.

Le Comte d'Angoulême, plein de ses espérances, obéit au Duc avec moins de répugnance, & se disposa à partir dans deux jours; il fit remarquer une douleur excessive à la Princesse,

cesse ; elle étoit contente de l'
qu'elle lui avoit donné, puis
le voyoit d'une tendresse sans é

Leur séparation fut plus tou
qu'à l'ordinaire ; ils se dirent to
que deux cœurs bien touchés pe
exprimer dans une pareille co
ture.

Quelques jours après que le
fut parti, un soir que la Princesse
fort triste, une de ses femmes
couchant lui dit pour la diverti
rencontre tout-à-fait surprenante,
voit fait un de ses fréres, qui
dans les chasses du Duc. Elle lui
ta donc, que s'en revenant tout
& à pied pour se promener, il
trouvé dans la forêt une des plus
les personnes qu'il eut jamais vû,
compagnée de deux autres femm
que l'ayant apperçu, elle s'étoit ca
le visage, & avoit pris un autre
min pour éviter sa rencontre ; qu'il
voit suivie de loin & l'avoit vue
trer dans une petite maison de pay
qui est au pied de la forêt où il a
été cent fois en sa vie ; qu'il avoit
lement remarqué qu'on l'avoit agran
d'un méchant bâtiment semblable
premier, qu'on avoit élevé une r

ra

raille de chaume autour d'un petit jardin, où il y avoit une porte qui tendoit dans la forêt; qu'une telle retraite, qui cachoit une si belle personne, lui avoit donné une grande curiosité; & que le lendemain, sans faire semblant de rien, il y étoit allé avec deux des siens au retour de la chasse, feignant d'avoir soif & de vouloir se reposer; que d'abord on avoit fait quelque difficulté de lui ouvrir; mais, que s'étant dit Capitaine des chasses, on l'avoit enfin reçû; qu'il n'y avoit paru qu'un domestique, & qu'étant entré, jamais surprise n'avoit été égale à la sienne, de trouver la propreté & la magnificence qu'il avoit apperçu dans cette chaumiére; qu'il n'avoit pu s'empêcher de demander à cet homme ce que cela vouloit dire? à quoi il avoit répondu sans s'étonner, que sa maîtresse étoit une Dame de Dijon, qui, allant aux eaux, étoit tombée malade, & qu'on lui avoit fait accommoder ainsi ce lieu-là; que s'y trouvant bien, elle y resteroit jusqu'à sa parfaite guérison. La Princesse trouva cette Avanture singuliére, elle la conta le lendemain à la Duchesse, & il lui prit, sans sçavoir pourquoi, une forte envie d'en démê-

démêler le myſtére, & d'aller v
le-même ce qu'elle croyoit qu
avoit exageré : elles partirent
pour leur promenade, dès que
leur ne fut plus aſſez grande
les incommoder; elles avoient à
dinaire leurs gardes à cheval &
Dames : elles s'arrêtérent à deu
pas de l'endroit où l'on leur dit
toit la maiſon, elles s'y en allére
ſuivies ſeulement de Souverain
Lalain, & de Charni à pied,
cinq ſans autre compagnie; quan
les furent à la porte, on fut long
à leur ouvrir : enfin, une petite
ſane y vint, & fut très ſurpriſe
voir, & je croi que ce fut plu
la magnificence de leurs habits,
de leur beauté : les Princeſſes
mandérent à entrer, & entrérer
le propoſant. La petite fille,
étonnée, leur diſoit qu'on n'alloi
ainſi là-dedans : ſi elles étoient
parentes de l'autre Dame, car
étoient faites tout comme elle :
répondirent que oui, & lui der
dérent où elle étoit; elle eſt ſ
il y a bien une heure, dit la
tite Payſane, avec ſes deux femme
deux hommes qui la ſuivent
jo

jours; l'autre eſt allé à la Ville chercher des proviſions, & ma mére qui les ſert n'eſt pas ici, où l'on m'a laiſſé toute ſeule, comme vous voyez. La troupe curieuſe rit de la naïveté de la petite créature, qui en diſoit plus qu'on ne lui demandoit : les Princeſſes la priérent d'ouvrir les chambres, elle dit qu'on le lui avoit défendu; & alors Souveraine lui donna quelque argent, & lui dit que ſi elle vouloit être bien obéiſſante, & faire tout ce qu'on voudroit, on la feroit riche; & comme elle regardoit fort les beaux rubans des Princeſſes, & qu'elle les touchoit, Charni & Lalain les défirent & tous les leurs, & en couvrirent la petite fille, qui étoit ſi aiſe, qu'elle ne ſçavoit quelle contenance tenir : la Princeſſe lui dit de les cacher, & de ne dire mot; après quoi elle fut tout en ſautant leur ouvrir : elles trouvérent d'abord trois petites chambres tapiſſées de ces belles toiles peintes de couleurs ſi vives; des pavillons de même couvroient des lits fort propres : mais la petite fille, prenant une clef particuliére, leva la tapiſſerie & ouvrit une chambre où tout ce que la magnificence peut déſirer s'y trouvoit, l'emmeu-

meublement étoit d'une étoffe cramoisi & or, avec toute la suite qui convenoit à une parure si riche; une porte entr'ouverte faisoit voir encore un cabinet qui répondoit à la beauté de la chambre: plusieurs instrumens qu'on y voyoit, laissoient imaginer que la personne qui l'habitoit s'en devoit servir, & devoit aimer la musique: les Princesses & leurs filles parcoururent tout; & comme la Duchesse repassa dans la chambre avec Souveraine, tandis que la Princesse étoit demeurée dans le cabinet à regarder des livres qui étoient sur des tablettes de bois de cédre, la Duchesse s'étonnant avec Souveraine, & ayant mis par hazard la tête dans le lit qui n'étoit pas fait, elle apperçut un petit cordon qui passoit sous le chevet; elle le tira, & il fut suivi d'une boëte d'or, propre, mais très simple: ce fut un bonheur, qu'elle n'appella pas la Princesse; car, l'ouvrant brusquement, Souveraine & elle penférent tomber de leur haut, quand elles virent dans cette fatale boëte le portrait du Comte d'Angoulême: la Duchesse regarda Souveraine, & Souveraine la regarda, mais avec un étonnement qu'elles n'ont jamais bien ex-

exprimé elles-mêmes : la prudence de la Ducheſſe fit en ce rencontre ce qu'elle fait d'ordinaire, c'eſt-à-dire, qu'elle ne l'abandonna point. Que vois-je, ma fille ? dit-elle à Souveraine : Ah ! que voyons-nous, Madame ? lui repliqua-t-elle ; bon Dieu ! que diroit la Princeſſe ? Gardons-nous bien de parler, reprit la Ducheſſe : mais il faut ſçavoir ce que tout ceci veut dire ; & refermant ce dangereux portrait, elle le mit dans ſa poche, & dit tout bas à Souveraine de chercher avec elle pour voir ſi elles ne trouveroient point encore quelque choſe qui pût leur donner de l'éclairciſſement : il n'y eut donc aucun endroit qu'elles ne viſitaſſent ; elles ſe réſolurent de revenir dans deux jours ; & la Ducheſſe dit que cette avanture la touchoit d'une ſi grande curioſité, qu'elle vouloit voir la perſonne qui habitoit ce beau palais, & ſçavoir en toute maniére le motif d'une choſe ſi peu commune. Pour cet effet, elles s'en allérent, & recommandérent bien le ſecret à la petite fille : elles ne parlérent que de cette avanture ; mais la Ducheſſe & Souveraine ne ſçavoient que penſer, & elles ſe perdoient dans tous

tous leurs raisonnemens : le tems venu de leur pelerinage, elles furent à la petite maison, & ce ne fut pas sans douleur, qu'elles n'y trouvérent rien, ni personne, ni meubles, elle étoit entiérement abandonnée ; la Princesse en fut fâchée, mais rien n'égaloit le dépit de la Duchesse & de Souveraine. Nous sommes bien simples, disoit la Duchesse ; nous n'avions qu'à laisser quelques gardes ici, & quand ils auroient vû l'aprêt de son départ, ils nous en auroient averties ; on auroit envoyé commander à cette personne de nous venir trouver : il ne faloit pas plus de façons que cela.

Ce fut un beau sujet pour les entretenir durant tout leur voyage : elles partirent & se rendirent à Gand, suivant les ordres qu'elles en avoient : pourquoi tirer le malheur du Duc en longueur ? Nanci se rendit au Duc de Lorraine ; le Duc piqué au vif voulut faire le blocus de la Ville ; mais le traitre Campobache, qui avoit mis à prix la perte du Duc, pour l'exécuter, fit faire un siége régulier, & ensuite voulut qu'on hazardât la bataille, où il quitta le Duc, & se tourna du côté du Duc de Lorraine : les Al-

lemans, qui combattoient pour lui, eurent la générosité de ne vouloir pas recevoir ce traître dans leurs troupes, qui, achevant sa trahison, fit tuer le Duc par les assassins qu'il avoit gagnés pour cela. Le Comte de Roucy & le Comte de Riviére ramassérent les tristes débris d'une si florissante armée, la mirent dans des garnisons, & reprirent le chemin de Gand. Quelle vûë pour les Princesses! quelle douleur! je tire le rideau sur des objets trop propres à émouvoir: la Princesse de Bourgogne fut déclarée Souveraine de tant de puissans Etats; mais bien loin d'y être paisible, tout fut dans une confusion étrange; les plus fidéles serviteurs du Duc, ou du moins ceux qu'on croyoit tels, se rangérent du côté du Roi; le Roi lui-même, se servant du peu d'expérience de cette jeune Princesse, se rendit maître du Duché de Bourgogne par le Prince d'Orange qu'il gagna à son parti, il se saisit d'Arras par le jeune Crévecœur: enfin tout fut en désordre dans ses Etats. Raveftain, Hugonet, & Imbercourt, fidéles à la Princesse, firent des propositions au Roi pour le mariage de leur Souveraine avec le Dauphin;

phin ; mais son jeune âge ne pouvoit permettre cette alliance : ils proposérent le Comte d'Angoulême, le Roi le refusa ; mais le Comte ne tint pas ces refus bons, & sans le consulter, il alla où son amour & son ambition l'appelloient. Cependant, Louïs envoya un Ambassadeur à Gand, & fit si bien brouiller les choses, que les Gantois se rendirent maîtres de leur Princesse, & empoisonnérent Hugonet & Imbercourt. Il n'y a personne qui ne sçache cet endroit tragique de l'Histoire, aussi je ne parlerai que de ce qui regarde l'Histoire secrete de Marie de Bourgogne.

Un matin, que les habitans avoient fait dresser un échaffaut dans une des places publiques, & où ils conduisirent Hugonet & Imbercourt pour leur faire perdre la tête, le tumulte fut si grand, que la Princesse, avertie de son infortune par le malheur de ces deux fidèles sujets, courut, tout en cheveux qu'elle étoit, au lieu où se devoit faire une si funeste exécution : elle étoit suivie de quelques-unes de ses filles & des gardes qui avoient pû se ramasser ; c'étoit un spectacle digne de pitié, que de voir ainsi cette belle

& jeune Princeſſe, qui toute en larmes ſe jetta aux pieds des Juges impitoyables qui condamnoient Imbercourt & Hugonet : ils furent inflexibles, & la déplorable Princeſſe, ſe ſentant réduite au deſeſpoir, ſe tourna vers ſon peuple, & ſes larmes & ſes paroles touchantes l'imploroient, lui demandoient la vie de ces deux Miniſtres. En un moment, elle vit quelques gens armés voler à ſon ſecours, & vouloir gagner l'échaffaut pour ſauver ces miſérables victimes : elle ne voulut point s'en aller, & les encourageant par ſa voix & ſes cris, il ſe fit bientôt un horrible carnage : elle vit à la tête de ſon parti le Comte de Roucy, Raveſtain, & le Comte de Riviére, qui combattoient vaillamment; & entre eux un inconnu aux Flamans faiſoit de leur ſang des riviéres épouvantables. Souveraine, moins troublée que la Princeſſe, le reconnut bientôt, & lui fit remarquer que ce vaillant homme étoit le Comte d'Angoulême : La Princeſſe le vit avec une joie ſans égale, penſant dans ce moment même à ſuivre les derniéres volontés du Duc, à l'épouſer, & à s'affranchir par-là de l'inſolence de ſes

fu-

sujets : dans cette pensée, elle eut toûjours les yeux sur lui, & lui vit faire cent actions prodigieuses au milieu de ses braves amis Roucy & Riviére ; mais toute leur valeur fut inutile, ils ne sauvérent pas Hugonet & Imbercourt: au contraire, les chefs de la sédition, animés par la résistance qu'on leur faisoit, firent voler ces malheureuses têtes d'un coup de hache. La Princesse sans force tomba évanouie en poussant un grand cri; on la reporta au Palais, où l'on eut bien de la peine à la faire revenir: quelques Historiens ont dit que le fils du Connétable soulevoit Imbercourt & Hugonet; il est vrai aussi que le ressentiment de la mort de son pére, dont il les croyoit coupables, l'y porta d'abord, mais ensuite les priéres de Souveraine le ramenérent dans les intérêts de la Princesse.

Cependant tout se calma; les Princes voyant qu'ils n'avoient pû empêcher la mort d'Imbercourt & Hugonet, se retirérent en ordre vers le Palais ; le Comte de Roucy se chargea d'avoir soin du Comte d'Angoulême, & quand on put voir la Princesse, ils y allérent avec le Comte de Rivié-

re; il se mit à genoux devant la Princesse, qui l'embrassa en versant un torrent de larmes, qu'elle donnoit au souvenir de la mort de son pére & à l'état présent de ses affaires: la Duchesse en répandoit aussi; le Prince répondit par les siennes; mais enfin, quand ils eurent donné ce premier mouvement à leurs afflictions, la Duchesse ne voyant que des personnes qui n'étoient point suspectes auprès d'elle, & le Seigneur de Ravestain, elle proposa à la Princesse d'épouser secrétement le Comte d'Angoulême, puisque c'étoit son dessein, & qu'il étoit là si à propos; & que quand la chose seroit faite, elle la déclareroit publiquement: La Princesse dit que c'étoit sa résolution, & ils consultérent ensemble des moyens qu'il faloit tenir pour faire la chose promtement & sans obstacles; Roucy & Ravestain se chargérent de la faire réussir. La Duchesse dit en rougissant, que si on pouvoit gagner l'Evêque de Liége, qui étoit du parti des séditieux, & tout-à-fait de celui du Duc de Cléves, qui vouloit que la Princesse épousât son fils, ce seroit une chose parfaite, parce que son rang, sa dignité, & sa parenté avec le Roi

& la Princeſſe, feroit d'une grande autorité. La Princeſſe lui dit en fouriant, qu'il ne tiendroit qu'à elle; & Roucy ajoûta, que puiſqu'un peu de riguèur l'avoit jetté dans l'autre parti, une legére complaiſance le rappelleroit. La Ducheſſe promit qu'elle alloit travailler à le ramener, & qu'en toute maniére, il falloit que le mariage ſe fit avant quatre ou cinq jours.

Ces réſolutions étant priſes, comme le Comte d'Angoulême ſortoit du cabinet de la Princeſſe, un homme, qui s'étoit gliſſé juſqu'en ce lieu, l'aborda, & lui préſenta une Lettre: le Comte rougit en le voyant, & s'étant mis à l'écart, il lut cette Lettre, & la mit dans ſa poche; enſuite il parla bas à cet homme: Charni, qui étoit avec le Comte de Roucy, obſervoit, ſans y penſer, toutes ces choſes; & comme le Comte rejoignit Roucy pour s'en aller, en tirant ſon mouchoir, il fit tomber cette Lettre. Charni, ſans ſçavoir pourquoi, mit le pied deſſus, & la ramaſſa dès qu'il fut parti, & ſans la lire, elle fut la porter à la Princeſſe, en lui rediſant toutes les circonſtances, que je viens de remarquer: La Ducheſſe étoit avec elle, & Souveraine

 auſſi;

auſſi; la Princeſſe prit cette Lettre, elle trouva qu'elle étoit telle.

MOn amour vous ſuit par-tout, & je vous rencontre aux lieux mêmes où je ne devois pas penſer que vous duſſiez être. Que venez-vous chercher ici, Prince fatal à mon repos? Vôtre amour me deſeſpère? N'êtes-vous en ces lieux, que pour me perſécuter? Sera-ce en vain que je réſiſte à l'inclination que j'ai pour vous? J'ai beau courir par tout le monde, un Démon ennemi vous méne dans tous les endroits où je ſuis. Je ſonge ſans ceſſe aux obſtacles qui doivent ſéparer nos cœurs. Suivez vôtre deſtin, donnez-vous à la Princeſſe de Bourgogne; j'y conſens: mais comme vôtre bonheur peut encore dépendre de ma volonté, venez où cet homme vous conduira, il eſt néceſſaire que vôtre tendreſſe m'affermiſſe dans mes derniéres réſolutions.

La Princeſſe ne lut pas de ſuite toute cette Lettre, elle s'arrêtoit à chaque ligne, à chaque mot; la Ducheſſe comprit d'abord que c'étoit la ſuite de la petite maiſon & du portrait qu'elle avoit dérobé; elle fit ſigne de l'œil à Souveraine, & Souveraine,

raine, dans un état embarrassé, lui fit entendre qu'elle connoissoit cette écriture. La Princesse pensa mourir après la lecture de cette Lettre: Quoi! s'écria-t-elle, le Comte est infidéle, le Comte a une autre passion; il vient dans ces lieux pour suivre cette personne, il l'a persécutée de son amour, pendant que le mien lui est si favorable! Elle lui ordonne de se donner à moi! Et qui est-elle cette Inconnuë, qui dispose ainsi de son cœur? Oh Dieu! dit-elle, en se panchant vers la Duchesse, que de malheurs! je me meurs. La Princesse fut effectivement sans connoissance; & la Duchesse, outrée autant qu'elle, demanda à Souveraine de qui cette Lettre étoit. Elle l'assura qu'elle la croyoit de Polignac, mais que le peu de vrai-semblance qu'il y avoit à la chose l'obligeoit d'en douter. Quand la Princesse revint à elle, elle pleura, & prit la résolution d'envoyer chercher le Prince, de lui reprocher sa perfidie, & de ne le voir jamais après cela; mais la Duchesse, toûjours judicieuse, & qui ne pouvoit si-tôt quitter son parti, dit qu'il le falloit faire observer, & le suivre, si l'on pouvoit, où il iroit parler à cet-

te perſonne : en effet, elles donnérent cet ordre à un homme adroit, qui ſur le ſoir les vint avertir qu'il avoit ſuivi le Prince juſqu'à un jardin où un homme l'avoit conduit. Ce jardin étoit celui d'une maiſon aſſez ſolitaire, quoique fort belle. La Ducheſſe, qui pouvoit ſortir plus librement que la Princeſſe, alla dans le moment à cette maiſon ; & laiſſant tous ſes gens à la porte, elle entra dans ce jardin, appuyée ſur les bras de Souveraine & de Charni ſeulement : comme le jardin étoit aſſez grand, elles furent quelque tems à chercher ; mais hélas ! elles ne trouvérent que trop : la Ducheſſe, appercevant le Comte avec une femme, s'arrêta doucement ; elle vit avec douleur une des plus belles perſonnes du monde : C'eſt elle, lui dit Souveraine, c'eſt elle. Cette perſonne parla aſſez long-tems au Prince, ſans que la Ducheſſe pût entendre ce qu'elle diſoit ; enſuite, s'étant retournée, elle tendit la main, le Prince la prit, & ſe mettant à genoux, il la baiſa d'une maniére qui parut fort paſſionnée à la Ducheſſe ; après quoi le Prince ſe leva, & ſortit par une petite porte : la Ducheſſe fut vingt fois tentée d'aborder
Poli-

Polignac, car c'étoit véritablement elle, & de la questionner sur cette avanture; mais la considération de l'éclat la retint, elle ne voulut pas même que Souveraine se montrât, & lui parlât, comme elle en avoit envie; elle s'en retourna donc, & porta par un récit fidéle le coup de la mort dans l'ame de la Princesse; ce fut alors, qu'elle lui avoüa la rencontre du portrait, & comme elle l'avoit pris, elle le lui montra, ne croyant pas qu'il falût le ménager dans une occasion si importante. La Duchesse, qui étoit si bonne, & qui avoit donné tant de marques d'amitié à ce Prince, vint à haïr sa perfidie: elle dit avec fermeté à la Princesse, qu'il faloit la punir, & rompre au plûtôt avec ce parjure; ce ne fut pas sans de grands efforts, que la Princesse prit cette résolution. Souveraine, tout indignée qu'elle étoit, prit encore le parti de ce malheureux, & dit qu'il faudroit au moins l'entendre; elle s'offrit même à lui parler, & à dire la vérité à la Princesse de ce qu'elle découvriroit; car enfin, disoit-elle, cette fille aime le Prince, mais que sçavons-nous s'il l'aime? Eh quoi! dit la Princesse, cette Lettre ne vous le

le dit-elle pas assez ? & ce baiser si tendre sur sa main ? que faisoit-il à ses genoux ? que lui disoit-il ? Il viendra donc aux miens par l'ordre de Polignac ; car il est précis dans sa Lettre. Ah ! non, non : n'en voilà que trop pour bannir ce Prince, & pour l'arracher de mon cœur.

Comme elle disoit ces paroles, on vint l'avertir que le Comte d'Angoulême demandoit à la voir ; elle lui fit dire qu'elle étoit incommodée : un moment après, le Comte de Riviére étant entré, elle le pria d'aller dire de sa part au Comte d'Angoulême de partir de Gand & de la Flandre, de renoncer à toutes les prétentions que le feu Duc son Pére lui avoit données, & de se garder bien doresnavant de se présenter devant elle. Le Comte de Riviére, surpris, refusa cette commission, il prit la liberté d'en demander la cause ; mais sans répondre à cela, la Duchesse lui repartit que la Princesse étoit juste ; & que s'il la vouloit obliger, il faloit qu'il portât cet ordre au Prince. Le Comte de Riviére s'obstina à ne pas obéir : & le Comte de Roucy, qui entra, & à qui l'on dit la même chose, fit comme Riviére ;

re; & encore plus ſurpris que lui, ne voulut pas ſe charger d'une choſe qui lui étoit ſi déſagréable, & qui feroit ſi funeſte au Prince : il regardoit tout étonné les Princeſſes, & Souveraine; mais il trouvoit tant d'indignation & de colére par-tout, qu'il ne ſçavoit que penſer. Le Comte d'Angoulême, inquiet d'avoir été refuſé, vint encore à la porte : il ſçut que ſes amis étoient dans le cabinet; il fit demander la même grace, mais la Princeſſe, impatiente, commanda à Charni d'aller faire la commiſſion que les autres refuſoient : la pauvre fille y alla malgré elle, & les larmes aux yeux. Ce Prince, frappé à ces paroles comme d'un coup de foudre, fut long-tems ſans parler; mais enfin, reprenant ſes eſprits, Vous dites, aimable Charni, lui dit-il, que la Princeſſe me bannit, & ne me veut plus voir : Allez, lui dit-il en ſe jettant à ſes pieds, allez lui dire, que je mourrai à cette place, je n'en partirai jamais, ſi elle ne m'apprend le ſujet de mon malheur. Charni étoit ſi touchée, que ſi elle eût oſé, elle le lui eût bien appris; mais, ſe démêlant des bras du Prince qui lui lioient les jambes avec des tranſ-

ports

ports extraordinaires, elle alla redire aux Princeſſes l'état où il étoit, & ce qu'il leur mandoit. La Princeſſe, loin de s'en attendrir, ſentit ſa colére au dernier excès, ſi bien que le Comte de Roucy & le Comte de Riviére, prévoyant quelque violence, dont l'éclat ſeroit fâcheux, ſortirent, & emmenérent le Prince. Que ne dit-il pas? bon Dieu! que ne fit-il pas? Il renvoya ſes amis pour tâcher d'obtenir, qu'il pût parler à la Princeſſe, mais ils n'y purent réuſſir : il lui écrivit, elle déchira ſa Lettre à la vuë de celui qui la porta, ſi bien que ce malheureux Prince, voyant même qu'il ne pouvoit parler à Souveraine, ni le Comte de Roucy non plus, ne ſçavoit quel parti prendre. La Princeſſe d'autre part ſe réſolut d'envoyer chercher Polignac, pour achever de s'inſtruire de la perfidie du Comte d'Angoulême; & comme elle n'avoit point dormi durant toute la nuit, repoſant un peu le matin, elle ne ſe réveilla qu'aſſez tard, & elle ordonna qu'on allât à cette maiſon, & qu'on amenât la perſonne qui y étoit. Le maître de la maiſon répondit, qu'à la vérité l'étrangére y avoit été quelques jours, mais qu'elle

étoit

étoit partie la nuit même, au moment que la Lune s'étoit levée; & comme tout étoit en trouble dans la Flandre, la Princeſſe connut bien que ce ſeroit en vain qu'elle voudroit qu'on pût apprendre la route que Polignac avoit tenuë; ce départ l'irritant encore davantage, elle redoubla ſes ordres pour le départ du Comte d'Angoulême, qui s'y réſolut enfin avec une rage & un déſeſpoir qui faiſoit pitié à ſes deux amis, qui lui promirent de n'oublier rien pour ſçavoir la cauſe de ſon malheur, & pour faire ſa paix, s'il leur étoit poſſible.

Il partit donc ainſi déſolé, après avoir fait mille efforts inutiles pour voir la Princeſſe; car le peuple s'étant encore ému, la prit en ſa garde, & la tenoit comme captive auſſi-bien que la Ducheſſe; & recevant tous les jours de nouveaux déplaiſirs de la part du Roi, ſes chagrins étant redoublés par l'injure qu'elle reſſentoit de l'infidélité du Prince d'Angoulême, elle vint à haïr la France & tous les François; & cette haine s'eſt renduë héréditaire à ſa poſtérité. Pendant qu'elle ſe livroit ſans réſerve aux reſſentimens de ſon cœur, des Ambaſſadeurs

du

du Roi d'Angleterre arrivérent à Gand avec les propoſitions les plus avantageuſes que l'on pouvoit déſirer, ſi la Princeſſe vouloit épouſer le Comte de Riviére : la Reine d'Angleterre, toute puiſſante, & dans ce Royaume, & ſur l'eſprit du Roi ſon mari, ménageoit de la ſorte les intérêts d'un frére ſi tendrement aimé, & ſi digne du haut rang, où elle vouloit l'élever; & à la vérité, on pouvoit dire, que, pour le mériter, il ne lui manquoit qu'une naiſſance royale; auſſi fut-ce le ſeul obſtacle que trouvérent les Flamands, & la ſeule excuſe dont ſe ſervit la Princeſſe. Le Comte de Riviére, qui n'avoit ſçû les deſſeins de la Reine ſa ſœur, que par l'arrivée des Ambaſſadeurs, alla dès qu'il en fut inſtruit chez la Princeſſe de Bourgogne; & l'abordant avec beaucoup de reſpect, mais lui parlant avec plus de hardieſſe qu'il n'avoit accoutumé de faire : Je ne viens point ici, Madame, lui dit-il, pour appuyer la demande que le Roi d'Angletterre vous fait, par toute l'ardeur de la paſſion que je reſſens pour vous; non, Madame, cette malheureuſe paſſion s'eſt tuë durant très long-tems; je ne viens pas la faire éclater, vous l'avez con-

condamnée à un silence éternel : je vi
vous dire, qu'elle est toûjours p
vive & plus forte, toûjours tendre
desintéressée ; elle ne prétend d'au
gloire, que celle qu'elle tire de sa n
heureuse fidélité ; je ne vous dirai r
à son avantage, je ne me joindrai po
aux priéres d'une Reine, qui vous p
le pour moi ; je ne suis pas en
de vouloir profiter de l'infortune d
Prince, à qui mon amitié sera invi
ble. Non, Madame, & sans péné
les sujets que vous voulez avoir
vous plaindre de lui, j'ose vous a
rer, que c'est avec injustice. Le ter
mais peut-être un tems qui viendra t
tard, vous fera connoître cette vér
vôtre peuple veut un Souverain ; p
nez garde, que, sans vous consul
il n'en choisisse un qui vous soit d
gréable, & qui n'ait pas pour vos
lontés la même soumission que j'ai.
vous assurerai donc, Madame, que
ne vai point briguer ; un autre v
diroit que votre peuple ne hait po
ma personne, & qu'il pourroit y av
des moyens que j'entrevois pour
rendre heureux : encore une fois,
n'y travaillerai point ; & dans le ter
Madame, que j'agis de la sorte, q

je me sacrifie, que je ne considére que vous, je suis, Princesse, l'homme du monde le plus amoureux. Généreux Comte, reprit la Princesse, avec une espèce de confusion sur le visage, vos sentimens ne me surprennent point, un cœur de votre caractére est capable des choses les plus difficiles. Ne parlons point de l'ingrat qui m'offense, mais croyez que vous seul dans tout le monde me paroissez mériter une meilleure fortune que celle de posséder la malheureuse Princesse de Bourgogne; je voudrois que vous n'eussiez jamais sçû la forte inclination que j'ai euë pour le Comte d'Angoulême, je n'aurois nulle répugnance à me donner à vous; mais j'avouë que je ne serai jamais à un mari, qui pourroit me reprocher que j'aurois été capable d'avoir eu pour un autre des sentimens qui ne doivent être que pour lui: c'est ce qui me feroit souhaiter quelquefois, malgré ma haine pour Louïs & pour la France, d'épouser son Dauphin; car au moins j'espérerois, qu'avant qu'il fût en âge de me mériter, la douleur mortelle que j'ai, auroit eu son cours, & que ma mort préviendroit l'engagement qui devroit se faire de son cœur & du mien. Voi-
la

la comme le malheureux Comte de
viére & l'infortunée Princeſſe de Bo
gogne s'expliquoient l'un à l'autre
penſées ſi particuliéres, & ſi dignes
leur eſtime; auſſi celle qu'ils ſe
voient ne fit qu'augmenter, & s'il
voit toûjours de l'amour pour la Pr
ceſſe, elle avoit pour lui une ſi ſe
ble amitié, qu'elle ne laiſſoit pas
quelque ſorte de le ſatisfaire.

Le Roi ayant par ſurpriſe ſaiſi To
nay, & s'étant entiérement rendu m
tre des deux Bourgognes, les F
mands, qui d'abord avoient aidé
cette invaſion, ouvrirent les yeux,
furent touchés du démembrement
plus beaux Etats de l'Univers. Ils
réveillérent donc, & prenant cœu
réſolurent de repouſſer par la force
Tirannie de Louis onze, & de reco
vrer leur perte. Pour cet effet,
levérent des troupes, & firent une
mée: mais, après cela, ils furent e
barraſſés du Chef qu'ils prendroie
car ſur le refus obſtiné que la Princ
ſe avoit fait du Prince de Cléves,
Duc ſon pére s'en étoit retourné,
l'avoit emmené avec lui. Le Con
de Roucy leur paroiſſoit trop jeun
enfin, contre toute apparence, ils ch
ſur

firent l'homme du monde à qui l'on s'attendoit le moins : ce fut l'abominable Duc de Gueldre, ce criminel Adolphe, qu'il y avoit si long-tems qu'on tenoit prisonnier dans le Château de Namur ; mais ce ne fut pas assez aux Flamands de l'avoir élu pour commander leur armée, ils le choisirent encore pour leur Maître, & pour l'époux de la Princesse : ils vinrent donc en tumulte & sans beaucoup de précaution lui annoncer cette nouvelle, & lui présenter ce Prince : il n'est pas possible d'exprimer la surprise & la frayeur de la Princesse à la vuë de ce monstre qu'elle avoit presque oublié. Elle ne répondit rien au compliment brusque de ses Sujets ; & quand ils furent partis, le Duc de Gueldre demeurant auprès d'elle, & la regardant avec une audace insuportable, J'avois toûjours bien pensé, Madame, lui dit-il, que mon sort seroit attaché au vôtre, tout me le disoit sans cesse dans ma longue prison, cette idée flatoit & adoucissoit mes peines, elles sont terminées, & ma récompense est prête. Qu'en dites-vous, Madame? Je vai bien-tôt à Tournay voir la contenance des François ; & eux défaits, je viens apporter

ter ma victoire à vos pieds, & en
mander une plus charmante sur vô
cœur. Prince, lui répondit la Prin
se, & d'où sortez-vous, pour me
ler avec tant d'assurance ? Mes Su
ne disposent pas ainsi de mon cœ
Que m'importe, dit brutalement le I
de Gueldre, s'ils ne sont pas maît
de vôtre cœur, ils le seront de vô
main, & moi vainqueur de Tourn
je le serai de vôtre personne. V
aurez peut-être des affaires dev
Tournay, reprit la Duchesse avec
souris méprisant; les François ne s
pas si faciles à céder la victoire;
si je ne me trompe, avant que vo
les ayez défaits, la Princesse aura
tems de disposer son cœur à vous
cepter pour maître. La Duchesse
ces paroles d'une maniére si injurieu
que le Prince de Gueldre ne le po
vant supporter, prit dans cet inst
une aversion terrible contre elle;
bien que se tournant de côté, Eh!
quoi vous mêlez-vous, Madame?
dit-il. Qui vous appelle dans le Co
seil des Flamans ? & qui peut vo
obliger de répondre pour la Princess
Votre tems est passé, retournez da
vôtre Angleterre, si vous voulez, ma
i

ici ne vous mêlez de rien: je puis tout fur votre fort, & fur celui de la Princeffe; difpofez-la, fi vous m'en croyez, à être plus retenuë, à me montrer des fentimens moins défobligeans; & vous, Madame, dit-il à la Princeffe, ne rejettez pas avec tant de mépris un cœur qui vous adore, un Prince qui peut tout employer pour votre fecours, & qui veut bien s'unir à vous, toute abandonnée que vous êtes : Abandonnée reprit la Princeffe avec dédain; non, je ne le fuis pas; je vous le ferai voir ; Je le ferois en effet, pourfuivit-elle, & d'une maniére bien déplorable, fi je n'avois que vous pour défenfeur : je vous ferai connoître, qu'il eft encore des Puiffances dans le monde, qu'on peut oppofer à votre infolence. La Princeffe irritée, prenant la Ducheffe par la main, entra dans un cabinet, & laiffa ce Prince furieux, qui, en fortant de fa chambre lui lança des regards horribles, qui devoient ne lui annoncer que des malheurs.

Elle le prévit judicieufement & paffa la nuit à pleurer avec la Ducheffe; cette incomparable perfonne rappella tout fon courage pour lui aider à foutenir le fien, & après avoir penfé à

ce

ce qui pourroit être de plus
pour la Princesse, elle ne vit
meilleur ni de plus promt
pour elle, que d'appeller le je
ximilien: Il faut vous résou
pouser, dit la Duchesse; pui
a plus de Comte d'Angoulê
vous, prenez une résolution
vous, & telle que vos malh
sens l'exigent: secoüons le jou
digne Adolphe; je ne vois
monde, que l'Archiduc à lui
Les Flamans le recevront v
il est bien-fait, il a de la v
vous aime: ne balançons poi
cesse, envoyons-le chercher.
cesse, dans une extrémité pa
vit rien de mieux à faire, &
vint de tout ce que la Duch
lut.

Dès le lendemain, Adolph
rêter Ravestain, cet oncle
de Bourgogne, qui lui étoit
& si affectionné: elle en eut
leur très-profonde; & comm
mêloit avec celle de la Duc
Duc de Gueldre, suivi de
soldats, eut la hardiesse d'en
dans sa chambre: Je viens
s'adressant à la Duchesse, v

trer l'effet qu'ont produit vos railleries, & vous faire sentir mon pouvoir ; car vous passerez tout à l'heure dans votre apartement, d'où vous ne sortirez que lorsque cette Princesse sera ma femme, & qu'elle voudra vous en retirer : la Princesse leva les mains au Ciel avec desespoir à cette terrible sentence ; & regardant autour d'elle, & n'y voyant qu'une troupe de femmes toutes consternées, elle ne sçavoit à qui avoir recours : ses larmes parurent pour la secourir, foible ressource pour toucher un barbare : aussi ce Prince, sans les considérer seulement, fit signe à un Officier d'emmener la Duchesse ; il s'avança donc pour lui présenter la main, quand la désolée Princesse courut se jetter au col de la Duchesse sa bellemére, & la serrant entre ses bras : Nous séparer ! s'écria-t-elle, nous séparer ! non, je mourrai mille fois plûtôt. Madame, y consentiriez-vous ? Donnemoi la mort, s'écrioit-elle encore, monstre sorti des cachots pour me persécuter : Fai venir tes bourreaux ; ou s'ils sont à ta suite, ordonne qu'on commence par m'ôter la vie, avant que de vouloir me séparer de cette Princesse. Hélas! lui disoit la Duchesse

se

ſe en l'embraſſant tendrement : hélas ! je vai donc vous quitter, infortunée Princeſſe : ma chére Princeſſe, on nous ſépare ; que ne puis-je laiſſer ma vie dans vos bras ? Elle la baiſoit mille fois, elle lui couvroit tout le viſage de ſes larmes, que les ſiennes propres avoient toutes noyées : il n'y avoit qu'Adolphe au monde, qui pût voir un objet ſi tendre, ſans ſe laiſſer toucher : l'air retentiſſoit des cris des filles, tout pleuroit, tout gémiſſoit. Le cruel regardoit un ſi triſte ſpectacle ſans s'émouvoir. Quoi ! dit-il à ceux qui l'accompagnoient, des femmes vous arrêtent ? Approchez, ſéparez ces Princeſſes, & menez celle-là dans le lieu que je lui ai deſtiné. Barbare, s'écria la Princeſſe, Barbare, que commandes-tu ? Pren mes Etats, & laiſſe-moi cette Princeſſe : je te donne tout, laiſſe-moi le ſeul bien qui me reſte, le ſeul bien que j'aime. Hé quoi ! grand Dieu, ton ambition ne ſera-t-elle pas aſſez ſatisfaite ? Oui, je te donne tout ce que j'ai, & laiſſe-nous, ne nous ſépare pas, je t'en conjure par tout ce qui peut toucher ton ame. Mais, ce cruel, ne l'écoutant pas ſeulement, commanda encore une fois qu'on les

 ſépa-

féparât & qu'on emmenât la Ducheffe ; & comme les gens du Duc fe mirent en devoir de lui obéir, toutes les filles des Princeffes fe jettérent fur eux pour les en empêcher. Souveraine, la plus hardie, arrêta Adolphe, qui vouloit détacher les beaux bras de la Princeffe qui étoient liés à ceux de la Ducheffe fa belle-mére : Téméraire, lui dit-elle, pouſſerez-vous vôtre fureur jufqu'au bout ? Mais il étoit fourd à tout : & comme il fe voyoit le maître, ayant fait fermer les portes du Palais, fa licence n'avoit point de bornes. Que pouvoient tant de foibles efforts ? Un infolent prit entre fes bras la Ducheffe, & l'emmena. Cruel, s'écriérent fes filles, ofez-vous mettre la main fur cette grande Princeffe ? Mais elle, fe raffurant dans fon malheur, Princeffe, dit-elle tout haut, fongez à ce que nous avons réfolu cette nuit. Travaillez-y fans relâche : de mon côté, quoi que l'on faffe, je trouverai bien des moyens pour y réuffir ; fouvenez-vous que c'eft l'unique voie que nous ayons pour nous rapprocher l'une de l'autre : fongez-y, ma chére Princeffe, adieu, adieu. La Princeffe, qui la fuivoit toûjours, en-
tendit

tendit distinctement toutes ces paroles. Oui, lui cria-t-elle, je vous obéirai, tout m'est aisé pour vous revoir. Le Duc de Gueldre l'arrêta, comme elle vouloit encore marcher : il fit fermer les portes, & ne voyant plus la Duchesse, ses yeux n'appercevant que des objets d'horreur, elle les ferma ; mais ce fut d'une maniére si languissante, que l'on crut qu'elle alloit renoncer à la lumiére pour toûjours : ses filles toutes éperduës la sécoururent, & Adolphe l'ayant recommandée à leur soin, s'en alla de ce pas faire prier, par les Flamans, le Comte de Riviére & le Comte de Roucy, de se retirer chez eux : ils furent obligés d'y consentir, n'étant pas les plus forts, & la triste Princesse se vit ainsi seule réduite à la merci du plus méchant de tous les hommes ; mais elle avoit incessamment dans l'esprit les derniéres paroles de la Duchesse, & sa résolution fut déterminée à chercher quelque personne sûre qui pût aller vers l'Archiduc : elle en trouva une enfin par le moyen de ses filles, & elle lui écrivit de venir, & de vouloir accepter le don de ses Etats & de sa personne ; elle vivoit d'une maniére bien triste, & la

 Du-

Ducheſſe de ſon côté étoit dans un état peu différent du ſien; elle eut le moyen de dépêcher un de ſes domeſtiques à Maximilien; elle lui envoya auſſi la plus grande partie de ſes pierreries, afin que ce Prince ſe pût mettre en un équipage digne de ſes deſſeins; car elle connoiſſoit l'humeur avare de l'Empereur ſon pére, qui, par des longueurs affectées, pourroit retarder la fortune de ſon fils: ainſi la prévoyance de cette habile Princeſſe pourvut à tout.

Mais, que ces belles Princeſſes paſſérent de triſtes jours en attendant les réponſes de ceux qu'elles avoient envoyés à l'Archiduc: elles tentérent cent moyens pour ſe voir, & il faudroit du tems pour écrire tous les ſtratagêmes qu'elles firent de part & d'autre pour réuſſir, & pour ſe donner de leurs nouvelles; les nuits mêmes étoient employées en expédiens: enfin, elles parvinrent à s'écrire; la Princeſſe faiſoit coucher toutes ſes filles dans ſa chambre, & dans ſon cabinet. Souveraine eut l'honneur de partager ſon lit, & de toutes les conſolations qu'elles lui donnoient, les ſiennes furent les mieux reçûës. Le ſouvenir de l'ingrat Comte

te d'Angoulême trouvoit toûjours sa place parmi leur entretien, & le malheur de sa perfidie faisoit encore le plus grand des malheurs de la Princesse.

Elle eut un peu plus de repos, quand le Duc de Gueldre, s'étant mis à la tête de ses troupes, marcha vers Tournai : les armes d'un si méchant homme pouvoient-elles prospérer? Il attaqua les François; & les François taillérent cette armée en piéces, & tuérent le Duc de Gueldre : jamais vainqueur n'a eu plus de joie de sa victoire, que la Princesse en eut de la défaite de ses Sujets. Elle rendit graces au Ciel de la mort de son persécuteur; c'étoit une joie bien excessive dans toute l'étenduë de son apartement; on n'en avoit pas moins dans celui de la Duchesse; elles demandérent à se voir, on ne le leur vouloit point permettre : ceux de Gand voulant, auparavant qu'elles fussent ensemble, déterminer du sort de leur Princesse; ils en vouloient disposer à leur volonté, & ils craignoient l'esprit de la Duchesse, qu'ils sçavoient courageuse, & qui pouvant tout sur celui de la Princesse lui pouvoit inspirer d'autres

ſentimens que les leurs s'ils ne lui agréoient pas. Comme ils étoient donc aſſemblés & empêchés à ſe réſoudre, on leur vint annoncer l'arrivée de Maximilien : à ce nom, la multitude s'écria tout d'une voix, & comme inſpirée du Ciel, que l'Archiduc étoit un époux digne de leur Princeſſe ; & ſans conſulter davantage, comme gens groſſiers qu'ils étoient, ils allérent tous en foule & peu en ordre au devant de ce Prince, & lui faiſant un compliment à la hâte, l'amenérent devant leur Princeſſe : elle le reçut avec toute la douceur & l'honnêteté imaginable ; le Prince ſe jetta à ſes pieds, & avec peu de paroles & mal liées, lui fit connoître la plus grande paſſion qu'un cœur puiſſe reſſentir. La Princeſſe prit ce moment de la faveur du peuple, pour aſſurer ſon engagement avec l'Archiduc : & après, ſe tournant vers ce Prince d'une maniére remplie de charmes : Seigneur, dit-elle, puiſque je vous regarde comme celui qui doit être mon mari, & que ce peuple vous conſidére comme ſon Maître, commandez tout à l'heure, je vous ſupplie, qu'on me remette auprès de la Ducheſſe ma belle-mére, & que

ce

ce ſoit ſans différer que je joüiſſe du plaiſir de la revoir. Les principaux des habitans voulurent remontrer au Prince le danger qu'il y avoit à mettre ces deux Princeſſes enſemble, en cas que la Ducheſſe ne lui fût pas favorable; mais Maximilien les raſſura, en leur diſant, qu'il étoit certain de ſes bontés; & alors préſentant la main à la Princeſſe, il la conduiſit, ſuivi de tout ce concours de peuple, qui pouſſa mille cris d'allégreſſe, à l'appartement de la Ducheſſe. Je ne ſçai point aſſez bien parler de joie, pour dépeindre celle de ces deux belles Princeſſes: ſi les larmes améres avoient paru lors qu'elles ſe ſéparérent, les larmes de joie ſe montrérent à leur réunion; elles ne purent parler, & ſe ſerrant entre leurs bras, il ſembloit qu'elles ne duſſent faire autre choſe toute leur vie que de s'embraſſer: enfin ces doux tranſports finirent. Maximilien étoit ravi de plaiſir de faire ceſſer leurs peines; il mit un genouil en terre devant la Ducheſſe, lui baiſa la main avec le dernier reſpect, & la regardant comme ſa bienfaitrice, il n'y a ſorte de choſe qu'il ne lui dit: elle l'embraſſa avec bien de la tendreſſe, en l'appel-

 lant

lant ſon fils; & ce même peuple, qui quelque moment auparavant tenoit cette grande Princeſſe captive, fut ſi tranſporté de l'affection qu'elle témoignoit au fils de l'Empereur, que, portant ſon nom & ſes loüanges juſqu'au Ciel, il n'eſt déférence & ſoumiſſion qu'ils ne rendiſſent à cette illuſtre Princeſſe. Le Lecteur ſçaura qu'elle n'avoit dans ce tems, que vingt-un an : c'étoit la plus belle, la plus ſpirituelle, & la plus ſage Princeſſe de la Terre. Tous les Rois de la Chrétienté la firent demander en mariage, elle refuſa leurs vœux & réſiſta à leur pourſuite; la couronne de l'Univers ne l'auroit pas obligée à quitter la divine Princeſſe de Bourgogne.

Cependant, tout ſollicitoit l'auguſte Mariage propoſé; & comme il faiſoit l'intérêt commun, il ſe fit avec plus de diligence qu'on n'en apporte d'ordinaire dans une affaire de cette importance. La pompe & la magnificence n'y furent point employées; la Princeſſe en fit la cérémonie de bonne grace, après avoir pleuré toute la nuit qui précéda ce funeſte jour; elle crut donner ſes derniers ſoupirs au Comte d'Angoulême : elle ne ſçavoit pas que l'amour

a ſes

a ſes réſerves, & qu'il paroît encore pour nous tourmenter, lorſqu'on croit l'avoir ſurmonté.

Deux jours après ce grand Mariage, Souveraine repaſſant dans un petit appartement qu'elle avoit près de celui de l'Archiducheſſe, elle ſentit que la ſentinelle qui étoit au bas de ſon eſcalier la tiroit par le bord de ſa jupe : elle fut étonnée; mais elle ſe remit, quand elle reconnut que c'étoit le Comte de Roucy. Hé! pourquoi vous traveſtir? lui dit-elle, nous n'avons plus d'ennemis; & remarquant un autre ſoldat appuyé d'une façon languiſſante ſur le bout de ſa carabine, Eſt-ce le Comte de Riviére? continua-t-elle: Non, dit-il, c'eſt le plus triſte de tous les hommes: ne reconnoiſſez-vous plus le Comte d'Angoulême? C'eſt lui, Madame, dit ce Prince en ſe montrant, c'eſt ce malheureux qui vous demande auparavant la connoiſſance de ſon crime. J'arrive trop tard d'un jour, un peu plûtôt j'aurois enſanglanté ces fatales nôces; mais il eſt encore aſſez tems pour marquer un malheur ſi peu mérité. Infidéle, s'écria Souveraine : infidéle, à moi, à la Princeſſe, & toûjours coupable, n'attendez nul éclairciſſement de moi;

la foi des fermens me lie. J'ai promis à la Princeffe de ne vous jamais parler. Comte, dit-elle à Roucy, emmenez-le, fi vous m'aimez : voyez les conféquences affreufes que fa préfence produiroit en ce lieu ; emmenez-le, & qu'il n'y paroiffe jamais. Elle courut à ces paroles, & regagna l'appartement de l'Archiducheffe. Roucy ne put donc faire autre chofe que d'ôter d'un endroit fi périlleux ce Prince infortuné, & après avoir longtems vû couler fes pleurs, il les effuya, & le fit réfoudre à s'en retourner. Vous voulez que je parte, s'écrioit ce Prince avec une douleur qui alloit aux derniers excès, vous voulez que je parte, & que je laiffe l'Archiduc tranquille poffeffeur de mon bien. Ha ! non, cruel, donnez vos confeils à un autre, portez-les à ces ames paifibles qui s'accommodent de tout : la mienne eft d'un caractére plus emporté ; je veux me préfenter à cette volage Princeffe, je veux lui reprocher fa lâche inconftance ; peut-être que les charmes de l'Empire ont pû la toucher, fans doute que mon rival lui paroît plus aimable que moi, mais elle ne joüira jamais de l'Empire, & mon rival ne joüira plus de la vie,
j'irai

j'irai le poignarder jusques dans les bras de sa femme : Grand Dieu, Princesse, vous êtes sa femme ! Là, il se livroit si entiérement à la rage de cette pensée, que l'on ne peut représenter l'affreux désordre où il se jettoit, sans lui faire perdre beaucoup de la vérité. Mais, lui disoit le Comte de Roucy, que voulez-vous faire ? Ne sçauriez-vous penser que la Princesse, qui a toûjours paru si sage, & qui étoit si tendre pour vous, a crû avoir de grandes raisons d'en user comme elle a fait ? Et où sont-elles, ces raisons ? reprenoit-il, qu'on me les dise : quel est mon crime ? qu'on me l'impute à moi-même ; mais tout se tait. Souveraine, qui a tant fait pour moi dans le reste de sa vie, m'abandonne dans le seul point qui m'est important. Ne sçauriez-vous vous imaginer, lui dit le Comte de Roucy, ce qui peut vous avoir nui ? Vous pouvez m'en croire, reprit-il, plus je m'examine, & moins je trouve ce qui peut obliger la Princesse à ce changement prodigieux. Hé ! s'écrioit-il encore, la cause n'en est point dans mon cœur, c'est dans le sien perfide, c'est dans le sien : Vous êtes perfide, s'écrioit-il tout de nouveau,

&

& il eſt poſſible que ce ſoit moi qui vous donne ce nom! Pardon, Princeſſe adorable, pardon. Hélas! je ſuis perdu, je m'égare, je vous offenſe. Adieu, Comte de Roucy : je vai paſſer une triſte vie; j'aimerai, j'adorerai toûjours la Princeſſe. Hélas! ſi ſes yeux s'ouvrent jamais, ſi elle connoit mon innocence & ma fidélité; ſi ſon cœur étoit encore capable de ſe reſſouvenir de mon amour, quelle douleur pour elle! Non, elle ſeroit trop malheureuſe : j'aime mieux qu'elle oublie tout, & que toutes les horreurs de la vie ſoient pour moi. C'eſt avec des ſentimens ſi paſſionnés & ſi douloureux, que ce miſérable Prince ſe ſépara de ſon ami, & s'en retourna en France.

Souveraine balança à dire à la Princeſſe la rencontre qu'elle venoit d'avoir; elle en conſulta avec la Ducheſſe, qui ne jugea pas à propos de lui donner ce nouveau trouble : elle vécut adorée de ſes ſujets & de ſon mari; elle accoucha la même année du plus beau Prince qui fut jamais : ce fut ce bel Archiduc, qui fut Pére du fameux Charle V. dont les actions ſe ſont renduës ſi célébres; l'année d'après, elle donna

le

le jour à l'illustre Marguerite : mais je dirai, que pendant ce tems elle obligea le Comte de Riviére d'épouser une sœur du Comte de Roucy, jeune Princesse qu'elle aimoit infiniment, & qui avoit une beauté charmante : pour Roucy, ce fut en vain qu'il conjura Souveraine de vouloir faire son bonheur, elle n'y consentit jamais, elle résista aux Princesses, à Maximilien qui l'en conjuroit ; & pour tout dire enfin, elle résista à l'amour de Roucy.

Trois ou quatre ans s'écoulérent assez doucement pour l'Archiduchesse. Son mari l'aimoit, elle s'occupoit de son aimable petite famille : & quand le souvenir du Comte d'Angoulême venoit quelquefois mettre obstacle à son bonheur, elle le repoussoit, mais elle en sentoit toûjours de la douleur & de la tendresse.

Un jour qu'elle voyageoit dans les villes du Pays-Bas, & qu'étant à Bruges elle alla dans un Couvent entendre un célébre Prédicateur. Souveraine apperçut dans la derniére place près de la Grille une Religieuse qui pleura toûjours pendant le Sermon. Elle étoit assise derrière la Duchesse : Mon Dieu,

Ma-

Madame, lui dit-elle tout bas, qu'il y a près de moi une fille qui me fait pitié, elle n'a pas cessé de pleurer depuis que nous sommes entrées; elle pousse des soupirs ; elle fait des sanglots qui me percent le cœur. Est-ce une Novice? lui répondit la Duchesse. Non, Madame, repliqua-t-elle; Tant pis, reprit la Duchesse, elle se repent peut-être; on l'a forcée à prendre cet état, qui doit être si volontaire; mais il faut savoir le sujet de ses douleurs, & dans un mal qui a si peu de remède, l'ôter de ce Couvent, si elle désire être ailleurs. Le Sermon étant fini, l'office commença; & comme chaque Religieuse se leva & tenoit une bougie à la main, celle dont nous avons parlé étoit si troublée, & un si grand tremblement la prit, qu'elle brûloit tout le voile qui lui cachoit le visage, sans s'en appercevoir: le petit Prince & la petite Princesse, qui étoient auprès de leur mére, rioient de ce qu'ils voyoient, & l'ayant montré à l'Archiduchesse, elle cria qu'on éteignit le feu qui bruloit cette fille, quand tout d'un coup elle tomba évanoüie aux pieds des Princesses. Le service divin fut un peu troublé par cet accident,

& la Princeſſe lui faiſant lever ſon voile qui l'étoufoit encore, elle fut frappée par le charme d'une des plus grandes beautés qu'elle eut jamais vûë ; les agrémens qu'elle apperçut en cette perſonne redoublérent ſa pitié. La Ducheſſe rappella dans un moment des idées preſque effacées, & la reconnut pour cette fatale perſonne qui avoit cauſé tant de malheurs par l'infidélité du Comte d'Angoulême. Souveraine, dont le bon naturel l'occupoit auprès de cette Inconnue, pouſſa un grand cri en la reconnoiſſant. C'eſt Polignac, dit-elle, Madame, c'eſt Polignac. La Princeſſe eut beſoin de toute ſa vertu, pour ne ſuccomber pas à une rencontre ſi peu attenduë ; elle demeura ſans mouvement ſur la chaiſe où elle étoit aſſiſe, & là ſes penſées l'euſſent trop embarraſſée, ſi la Ducheſſe ne ſe fût approchée d'elle ; elles parlérent bas quelque tems, après quoi elles ſe levérent, & l'Archiducheſſe faiſant approcher la Supérieure, elle lui dit qu'elle laiſſoit Souveraine dans ſa maiſon, qu'elle en eût ſoin, & qu'elle lui fit entretenir ſa Religieuſe : que pour cet effet elle lui ordonnat de dire la vérité ſur tout ce qu'elle lui demanderoit;

après

après quoi elle tira Souveraine à part, & lui commanda de ſçavoir à fond les avantures de Polignac & du Comte d'Angoulême, & pourquoi elle y avoit mis une ſi triſte fin. Souveraine promit d'obéir, & de ne la revoir que bien inſtruite; après quoi les Princeſſes s'en retournérent au Palais, réſoluës à ſéjourner dans cette Ville juſqu'à ce que leur curioſité fût ſatisfaite: elles ne parlérent tout le ſoir que ſur ce ſujet, & le lendemain la plus grande partie du jour étoit paſſée, quand enfin elles virent paroitre Souveraine; mais elles la virent ſi triſte & ſi changée, que la Ducheſſe en frémit, & la Princeſſe en eut une eſpèce de terreur qui penſa la faire mourir: elle ſentit une foibleſſe extrême dans tout ſon corps; elle n'avoit plus que le mouvement des yeux, elle les attacha fixement ſur Souveraine. Parlez, dit-elle; vous paroiſſez n'avoir à nous dire que des choſes affreuſes: Il ne faut plus les ignorer, pourſuivit la Princeſſe en ſoupirant, il ne faut plus les ignorer: parlez, ma chére fille, & ne déguiſez rien. Je parlerai, dit Souveraine, je parlerai, puiſque vous le déſirez: auſſi-bien eſt-il néceſſaire que je parle pour la juſtifica-

ca-

cation du moins coupable & du plus malheureux de tous les hommes. Mais c'en eſt fait, continua-t-elle, en eſſuyant des pleurs qui furent ſuivis de ceux des deux Princeſſes: c'en eſt fait, reprit-elle, il n'a plus rien à perdre; on lui a tout ôté. Là, ces trois perſonnes ſentirent une douleur qui leur parut toute nouvelle. La Princeſſe étoit ſans conſolation, par la certitude de la fidélité du Comte d'Angoulême; la Ducheſſe gémiſſoit d'avoir contribué à ſon malheur; & Souveraine ſe déteſtoit de ne l'avoir pas plutôt éclairci: elle s'accuſoit toute ſeule; on lui fit cent queſtions, où elle répondoit comme elle pouvoit; elle leur contoit mille circonſtances, mais ſans ſuite. Cette Hiſtoire toute rompuë, & par morceaux pour ainſi dire, les occupa tout le reſte du jour & une grande partie de la nuit. Enfin les Princeſſes n'ayant pris que peu de repos, priérent Souveraine de leur réciter bien au long tout ce qu'elle leur avoit appris ſi confuſément. Elle leur dit qu'elle alloit le faire de ſuite & ſans rien oublier; que pour cet effet, elle leur diroit bien des choſes qui paroiſſoient d'abord inutiles, mais qui toutes ſervoient pour

leur

leur donner une parfaite connoiſſance de ce qu'elles vouloient ſavoir; qu'elle alloit donc commencer par le premier abord de Polignac à la Cour, & par ſon arrivée auprès de la Reine; & après s'être recueillie un moment, Souveraine fit ſon Diſcours de cette ſorte.



HIS-

HISTOIRE D'ANTOINETTE DE POLIGNAC.



E me fouviens que nous étions à Amboife, lorfque les parens de Polignac la menérent & la préfentérent à la Reine. Vous l'avez vûë, mes Princeffes, jamais rien ne nous avoit paru fi beau, & cinq ou fix années n'ont apporté nul changement à fon vifage. La Reine la loüa fort, nous l'environnames toutes avec une admiration qui pouvoit bien la contenter : nous étions comme ces peuples barbares, qui donnent une origine divine à toutes les chofes qui leur paroiffent extraordinaires. Nous regardions Polignac comme une fille defcenduë du Ciel : il fe trouva par hazard bien des jeunes gens de la Cour du Roi auprès de la Reine, qui étoient venus voir leurs fœurs ou leurs parentes :

tes : ils furent tous éblouis & charmés de la beauté de Polignac, & quand ils retournérent auprès du Roi, ils ne parlérent d'autre chose, tellement que le Roi avoit accoutumé de demander à ceux qui revenoient de voir la Reine, s'ils avoient laissé leurs libertés aux pieds de la divine Polignac? Ce qu'il y avoit de rare en cette fille, c'est qu'elle étoit aussi raisonnable qu'elle étoit belle, quoiqu'elle n'eût jamais vû que le Château de son pére ; ce qui fait voir qu'une fille de qualité, quoiqu'élevée à la campagne, peut y recevoir une très bonne éducation. Le Comte de Dunois, qui étoit venu rendre ses respects à la Reine, étoit auprès d'elle quand on lui présenta Polignac ; il fut d'abord frappé de sa beauté, & ce fameux Guerrier ne put s'empêcher d'y paroitre sensible ; mais ce fut en grand homme, ce fut sans foiblesse, si on la peut séparer de l'amour ; il avoit toute la politesse du plus galant de nos Courtisans, l'esprit agréable, les maniéres nobles ; enfin il étoit tel, que je suis persuadée que les siécles à venir le regarderont comme un Héros. Il étoit déja très avancé en âge, sans avoir nulle incommodité de

la

la vieilleſſe, & ce qui me charmoit en lui, c'étoit une propreté que les gens de cet âge n'ont preſque jamais; il ne fit d'abord nul myſtére des ſentimens qu'il prit pour Polignac, ſoit qu'il ne prévit pas qu'ils duſſent devenir ſi forts, ſoit que naturellement il ne ſçache pas diſſimuler. La Reine lui fit la guerre de toutes les galanteries qu'il fit durant quelques jours, & lui diſoit plaiſamment, que ſi la Pucelle eût eu les charmes de Polignac, il l'auroit aſſociée à ſa deſtinée, comme il l'avoit fait à ſa valeur.

Ce fut donc l'illuſtre eſclave que cette belle fille eut la gloire de mettre dans ſes fers; gloire préférable, à ce que diſoit la Reine, à celle même dont ce grand Capitaine étoit couvert. Le Comte de Sancerre ne lui fit pas plus de réſiſtance. C'étoit l'homme du monde le mieux fait, à qui mille affaires d'amour avoient paſſé par les mains, & dont la réputation ſur ces matiéres l'avoit favoriſé des ſuccès les plus agréables : il connut d'abord, qu'il ne trouveroit pas la même facilité avec elle, & qu'il lui faloit changer ſes routes ordinaires; il uſa donc de grandes précautions pour cacher ſon amour, il ne

ne voulut pas même le hazarder auprès de Polignac, de crainte que si elle ne le recevoit pas bien, les maniéres plus retenuës de cette fille avec lui ne le donnassent à connoître au public, de forte qu'il n'en fit confidence qu'à Budos, une de mes compagnes très aimable, qui étoit sa parente & qu'il aimoit fort.

Le jeune Comte de Bigore fut le troisiéme amant de Polignac : il étoit de même âge qu'elle, beau, bien fait, gai, & brillant; il divertissoit souvent la Reine par les saillies de son esprit; elle lui souffroit mille petites libertés, parce qu'il étoit jeune; mais encore il faut avouër que tout ce qu'il faisoit avoit une grace si naturelle, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'y prendre plaisir. Une autre raison aussi forte l'avoit rendu familier parmi nous, c'est que la Reine aimoit passionnément sa mére qui étoit parfaitement bien faite, qui avoit beaucoup d'esprit, & qui ne partoit presque point d'auprès d'elle.

Ce jeune homme ne se trouva point à Amboise quand Polignac y arriva, & comme il n'étoit pas aussi auprès du Roi, & qu'il venoit de ses terres, il n'en avoit pas seulement ouï parler. Il revint

revint à Amboiſe, un ſoir que nous repréſentions une Paſtorale pour amuſer la Reine, & parut ſur le Théatre dans le tems que nôtre piéce étoit aſſez avancée. Polignac, vétuë en Berger, l'occupoit avec quelqu'une de mes compagnes: il s'écria, que c'étoit le plus beau garçon du monde. Sancerre lui perſuada en effet que c'en étoit un, il empêcha qu'on ne le déſabuſât; & tout le ſoir ce fut le divertiſſement de la Reine & de la Comteſſe de Bigore, qui aidoient à le tromper: il fut toûjours dans l'enthouſiaſme en louant ce beau garçon; il le comparoit au Bathille d'Anacréon, & les Hiſtoires & les Poétes furent cités pour exprimer ſon admiration; le jour ſuivant, il en eut bien une autre, quand il la vit ſous des habits de fille, & qu'il ſçut qu'elle l'étoit; il falut pour lors, qu'elle entendit parler d'amour malgré qu'elle en eût, & il établit ſi bien cette maniére en coûtume, qu'il l'a toûjours continuée depuis. Il ne haït point le Comte de Dunois, quoiqu'il connût bien, que quand il voudroit, ſes prétentions ſeroient plus aſſurées que les ſiennes, & qu'il ne pouvoit guére avoir de rival plus redoutable, malgré

la différence de leurs âges & de leurs agrémens. Le Comte de Dunois aimoit aussi ce jeune Comte ; il connut bien qu'il n'avoit fait nulle impression sur le cœur de Polignac, & qu'elle ne faisoit que s'en divertir comme les autres ; mais il n'en fut pas de même de Sancerre, il craignit sa galanterie, & Bigore avec sa gaïeté démêla finement les sentimens du Comte de Sancerre pour Polignac : il avoit accoûtumé de lui dire, depuis la tromperie qu'il lui avoit faite le jour de nôtre Pastorale, qu'il se vengeroit ; & à la vérité Sancerre s'y attendoit bien par quelque trait agréable de son esprit, mais non pas de la maniére dont il le fit : elle est si plaisante, grandes Princesses, que je ne puis vous la taire sans vous cacher beaucoup du caractére de cet aimable garçon.

Une après-dînée, que la Reine étoit avec toutes ses Dames & ses filles dans une grande salle, & qu'on parloit à l'ordinaire avec beaucoup de liberté sur mille choses agréables, nous étions toutes assises sur des carreaux autour de la Reine, lorsque nous entendimes un petit bruit s'élever vers la porte de la salle, & peu après y entrer deux hom-

hommes vénérables couverts d'habits extraordinaires & à l'antique, avec des barbes blanches jusqu'à la ceinture; ils conduisoient une Dame vêtue d'une façon étrange, mais magnifique, dont le visage étoit caché. Ces deux Chevaliers anciens s'approchérent fort près de la Reine, sans lui faire aucun salut, & l'Inconnuë s'étant mise à ses genoux lui demanda premiérement ses belles mains à baiser : la Reine, toute étonnée, ne sçavoit que faire, elle la pria néanmoins de se relever. Jamais ne partirai d'ici, dit la Dame prosternée, que n'ayez ouï mon déconfort : je suis détenuë captive par deux beaux Tyrans, on ne sçauroit dire lequel des deux est le plus aimable, ils sont pourtant grands & noirs, ils lancent des feux continuels ; & c'est merveille, que ne suis mise en poussiére depuis le tems qu'ils m'ardent si démesurément. Or, Madame, il y a dans le même cachot où je suis, un felon Chevalier qui pourchasse ma mort, il veut se rendre maître de la forteresse, prétend corrompre mon beau Géolier, & plein d'astuce on le diroit coi, tandis qu'il embesoigne tous ses engins pour mettre à parfin ses entreprises. Las!

moi, pauvre chetive désolée Jouvancelle, ne sçai à qui recourir, & guidée par ces deux que voilà, bonne foi & loyauté, j'ai délaissé ma prison pour ce jourd'hui, aux conditions de m'y remettre, si ne trouve un qui me venge de ce simulé ravisseur : s'il y a donc quelque preux & hardi Chevalier dans cette noble Cour, qu'il paroisse, & qu'il maintienne mon bon droit. La Reine, qui rioit aussi-bien que nous autres de la plaisanterie, se tournant d'un air gracieux vers la déconfortée Damoiselle: Ma mie, lui ditelle, vous trouverez ici prou de Chevaliers, qui promts à vous requiere vous feront volontiers office ; & lors, le Comte de Dunois, se levant, s'approcha de la Damoiselle, & lui dit qu'il s'offroit pour la réparation du tort, & la pria de lui dire le fort qu'il faloit aller exploiter : Je ne me léverai jamais, Seigneur Chevalier, lui dit-elle, que vous ne m'accordiez un dòn; mais dites-moi premiérement qui vous êtes, car besoin m'est d'un prude hòmme, & comme me semblez tel, dites-moi comme tel Chevalier s'appelle. Autrefois, reprit-il, on me nommoit celui de la Pucelle : maintenant je

je ſuis celui de la Beauté. Ah, ah! Chevalier, repliqua la Damoiſelle, pour Dieu ne pouvois-je faire rencontre meilleure. Aviſez donc à m'accorder le don requis. Le Comte de Dunois le lui promit le plus ſérieuſement qu'il put, & la pria de lever ſon voile: Si ferai dà, repartit-elle; or, le don que m'avez octroyé eſt de ſaiſir au corps ce madré cauteleux: & lors donnant la main au Comte de Dunois elle le mena vers Sancerre, & levant ſon voile, fit voir l'agréable viſage de Bigore, qui, ſans s'étonner des éclats de rire qui s'élevérent, continua de parler ainſi: Le voilà, ce ruſé, qui prétend cautement ſe rendre maître du fort. Voilà ce beau fort où je ſuis ſerf, pourſuivit-il, montrant Polignac. Voilà ce beau Géolier de mon eſclavage qu'il veut gagner, & ſes beaux yeux ſont les Tyrans adorables qui me conſument, & me font mourir. Le Comte de Sancerre avec tout ſon eſprit ne put ſe ſauver de l'embarras où le piége du jeune Bigore le réduiſoit; on vit clairement ſur ſon viſage l'amour qu'il avoit pour Polignac, & qu'il avoit tenu ſi ſecret: nous nous étonnâmes toutes d'avoir été ſi ſtupides, qu'il

eût falu la momerie du Comte de Bigore pour nous le faire remarquer. Polignac s'en troubla à son tour ; & parlant sérieusement pour la premiére fois de sa vie à Bigore, elle lui dit, qu'elle ne trouvoit nullement bon, qu'il la prit pour le but de ses railleries. Le Comte de Dunois fut le premier à l'appaiser, quoiqu'il eût quelque inquiétude de ce nouveau Rival ; & Sancerre, après avoir été un moment déconcerté, fut bien-aise que Polignac pût croire qu'il l'aimoit, & qu'il l'aimoit avec une retenue si difficile à accorder avec une grande passion

Tous ces amans ne faisoient pas de longs séjours à Loches où nous étions pour lors, ils alloient & venoient : le Comte de Bigore faisoit plus aisément ce qu'il vouloit, par la liberté que son humeur lui donnoit, & parce que sa mére étoit presque toûjours avec la Reine.

Le Comte de Dunois observa avec assez de soin, si Sancerre ne faisoit point quelque progrès sur l'esprit de Polignac ; mais il vit avec plaisir, que tous ses soins étoient perdus auprès d'elle. Quoi que l'on fasse, lui disoit un jour le Comte de Sancerre, on ne peut

peut apprivoiser votre cœur, & l'accoûtumer à souffrir seulement qu'on vous aime. J'ai pris une route toute différente de celle du Comte de Dunois & du jeune Bigore : ma discrétion ne m'a pas plus avancé auprès de vous, que les marques de passion, qu'ils vous ont données, les y a établis eux-mêmes ; je vous ai étudiée avec soin, j'ai crû qu'un caractére retenu vous toucheroit, & je m'apperçois avec douleur, que mon respect & mon amour vous ont fait aussi peu d'impression l'un que l'autre. Polignac lui répondit avec sa froideur accoûtumée ; & une fois que le Comte de Dunois s'en retournoit, Je vous laisse, Madame, lui disoit-il, en garde à vous-même : je n'ai pas une peine excessive de laisser mes rivaux auprès de vous, quoique plus jeunes que moi, jusqu'ici je ne crains rien encore. Veuille le ciel qu'un plus heureux que nous ne paroisse jamais : quoi qu'il arrive, on ne vous aimera point plus véritablement que je fais ; regardez-moi comme votre amant, ou comme votre ami, il ne tiendra qu'à vous que je ne puisse devenir encore quelque autre chose.

C'eſt ainſi, grandes Princeſſes, que Polignac étoit ſervie par trois hommes ſi aimables chacun dans leur différente maniére, lorſque le Comte d'Angoulême fut exilé, & qu'on choiſit le lieu de ſa retraite parmi nous. Souveraine conta en cet endroit aux Princeſſes l'arrivée du Prince à Loches ; comme dans ce moment elle diſoit à la Reine un ſonge qu'elle avoit fait, la froideur qu'elle lui remarqua pour elle, comme elle s'en plaignit le ſoir dans le jardin à Polignac, qui n'avoit nulle indulgence pour ſa paſſion, & qui condamnoit fortement tous les engagemens du cœur : elle voulut pourtant ſçavoir ſon Hiſtoire, & comme le Prince les écoutoit dans ce moment avec Comines, car elle avoit ſçu depuis toutes ces choſes-là : elle paſſa enſuite à la curioſité que Polignac eut de le voir. Ce fut dans une Tribune, qu'elle le vit pour la premiére fois, à la Meſſe de la Reine ; là, elle fut frappée, & frappée mortellement, de la vûë de ce Prince, qu'elle trouva aſſez aimable pour excuſer Souveraine ; elle dit que dès qu'elle avoit ſenti ſon mal, elle en avoit eu une confuſion extrême, & un dépit qui lui aida d'abord

bord à ſurmonter une inclination qu'elle trouvoit ſi injuſte ; que le ſoir même, étant encore à la promenade avec Souveraine, elle lui avoit avoué qu'il étoit bien fait, mais qu'elle avoit cherché à lui trouver cent défauts, & qu'enfin quoique ſa ſanté fût entiérement rétablie, elle avoit feint encore quelques langueurs, & avoit inventé cent prétextes pour n'aller point chez la Reine, afin de ne voir pas le Prince, dont l'idée perſécutante ne la quittoit pas d'un ſeul moment ; que la Reine l'étant un jour allé voir, avoit amené avec elle le Comte d'Angoulême, & que ce Prince, piqué contre Polignac, parce qu'il ſçavoit qu'elle lui croyoit peu de bonnes qualités, voulut la convaincre du contraire, & ſe fit une vanité de lui montrer tout ſon eſprit, & des ſentimens dont la beauté acheva de vaincre cette pauvre fille, qui ſe trouva bien empêchée de la ſituation de ſon cœur, & très-embarraſſée à cacher une impreſſion ſi tendre : elle le fit pourtant avec une prudence égale à la réſiſtance qu'elle faiſoit à ſa paſſion ; & je me ſouviens, que, quoiqu'elle me parlât toûjours de lui, je ne m'apperçûs jamais de la

vérité, & je regardois ce qu'elle m'en disoit, comme un effet de sa complaisance à m'entretenir d'un homme que je lui avois avoué que j'aimois. De ce récit Souveraine passa à ce qui étoit arrivé au tombeau d'Agnès, entre elle, Roucy, le Prince, & Polignac: elle montra aux Princesses toutes ces écritures en petits points; car quoiqu'elle en eût perdu la mémoire, comme Polignac avoit eu le tems de conserver la sienne dans l'oisiveté de son Couvent, elle les avoit redits à Souveraine, qui avoit écrit tous ces vers, & qui les présenta aux Princesses; elle reprit son récit en continuant, qu'après bien des pensées toutes cruelles & différentes, elle exécuta le dessein qu'elle avoit pris de venir en Bourgogne: J'avois été témoin d'une partie de ce que je viens de vous dire, continua Souveraine, & pour ce qui me reste à vous conter, vous l'allez voir précisément comme Polignac me l'a dit.

On ne peut rien sentir de plus douloureux que ce que sentit ma compagne, quand elle connut, par ce que je lui avois redit, que le Comte d'Angoulême aimoit une personne, & l'aimoit assez pour m'en faire le bisare aveu.

aveu. Il faut avoüer que cette conduite étoit celle d'un honnête homme, & il ſeroit à ſouhaiter que tous les amans en uſaſſent ainſi ; mais celles qui ſont l'objet d'un ſi terrible aveu, appellent ce procedé barbare, & elles n'ont point de noms aſſez rudes pour exprimer l'offenſe qu'on leur fait.

Après mon départ, les choſes ſe paſſoient à Loches à peu près de la maniére que j'ai tâché de vous le faire concevoir ; les Courtiſans alloient & venoient, & il n'y avoit que le Prince que ſon exil y fixoit. Comme Polignac lui agréoit par ſon humeur & par ſon eſprit, il lui parloit plus qu'aux autres Dames, il ſe plaiſoit avec elle, & par des ſoins innocens & des complaiſances naturelles, il acheva de lui gâter le cœur, c'eſt-à-dire, il l'obligea de ſe flatter que ne lui étant pas indifférente, elle avançoit inſenſiblement dans ſon inclination, & peu après elle crut en être aimée.

Le Comte de Bigore, toûjours intéreſſé auprès de Polignac, & dont la pénétration étoit infinie, démêla bientôt ce qu'elle cachoit ſi bien à tout le monde, & qu'elle eût ſouhaité ſe cacher à elle-même : il examina le Comte d'An

goulême, il s'apperçut qu'il étoit prévenu ailleurs, & qu'il n'étoit point pour Polignac ce qu'elle étoit pour lui. Comme il eut un dépit extrême de l'erreur de cette fille, & qu'il la connoissoit glorieuse, il résolut de lui en faire honte, croyant que ce seroit un moyen pour la guérir de son égarement; mais ce ne fut point en lui parlant en particulier, & en amant pénétré de son injustice, ce fut à sa maniére ordinaire, avec une raillerie fine & hardie qu'elle seule put entendre. Si bien qu'étant dans la chambre de la Reine, où le Comte d'Angoulême étoit & le Comte de Dunois, après quelques traits de sa gayeté accoûtumée, & dont on lui fit la guerre: Moi, dit-il, je ne suis plus gai, & le moyen que je le sois? *mes beaux tyrans sont en tristesse, ils n'ont plus que des regards confus, interdits, & leur langueur extrême semble menacer le cœur de quelque maladie.* Polignac rougit, s'embarrassa, & n'entendit que trop bien la malice de Bigore: les autres en rirent, mais la Reine, par un coup d'œil qu'elle appuya sur Polignac, lui fit entendre qu'elle partageoit son secret avec elle & avec le Comte de Bigore; son amitié même

même pour ma compagne lui fit avoir du chagrin, de ce que ce jeune homme avoit compris; & dès le jour même la faisant appeller dans son cabinet, elle lui parla avec une bonté charmante. Belle Polignac, lui dit-elle, je trouve à propos que nous ne différions pas davantage à expliquer les petits points qui se firent au tombeau d'Agnès; je vous aime, ne craignez pas que je sçache vos pensées, plût à Dieu que le jeune Bigore ne les eût pas pénétrées, c'est ce qui m'oblige à avancer votre confusion & à vous en parler. Je suis fâchée, puisque votre cœur devoit se toucher, qu'il n'ait pas été sensible à la passion de Sancerre, ou à l'ambition d'épouser le plus grand de tous les hommes; car si vous eussiez été femme du Comte de Dunois, votre sagesse m'auroit répondu de vous : vous êtes à plaindre d'aimer le Comte d'Angoulême; c'est une fatalité, qu'il rende malheureuses les filles que j'aime; nous n'avons perdu la pauvre Souveraine, que par le désespoir qu'elle a eu du changement de ce Prince : il l'a aimée tendrement, mais il est sûr qu'il aime une autre personne, & ces vers que j'ai enfin entendus me le confirment assez. Alors la Reine

Reine tirant un papier, où tous ces points étoient marqués, expliqua ceux du Comte d'Angoulême, & ce fut avec un chagrin horrible pour Polignac; Ceci vous cause de la peine, lui dit la Reine, je compris trop que vous en ressentiez déjà; & pour vous faire voir que j'entendis les vôtres, n'est-il pas vrai que ces points:

J. C...... Q.. M.. C.... N. P......
S. T......
J. D...... L'..... D'.. P...... A.......
S. P........ M'..... D. T... T... I.......
M... L'..... F..... E.. V....

Veulent dire:

Je croyois que mon cœur ne pouvoit se toucher;

Je défiois l'amour d'en pouvoir approcher.

Sa puissance m'étoit de tout tems inconnuë,

Mais l'heure fatale est venuë.

Je vous l'avouë, Madame, reprit Poli-

Polignac, qui avoit eu le tems de se remettre : je m'expliquai assez imprudemment, & je vis avec une douleur mortelle, que Votre Majesté me répondit ces paroles.

A...... A T.. S...... U. R.... D. R.....
E... E...... D. C.... L. D........ P.....
L. M... M. P..... M.... T.......
Q.. L. M...... D'.... S.......

Appelle à ton secours un reste de raison,
Elle éloigne du cœur le dangereux poison.
La mort me paroît moins terrible,
Que le malheur d'être sensible.

Je ne vous puis exprimer, continua-t-elle, la honte que je sentis, & je me souviens que Votre Majesté en eut pitié : je me dis tout ce que j'avois à me dire; comme je l'avois tant fait inutilement, vous me parûtes, Madame, un juge plus sévére que ma propre vertu; tout ce que j'ai à vous protester, c'est que si quelques malheureux regards ont donné du soupçon de ma folie au Comte de Bigore, je suis assurée que le Comte d'Angoulême est bien

bien éloigné de s'en flatter. Pas un mot, pas une action, ne m'a trahie, & j'efpére qu'il ne fçaura jamais mon malheur : Vous ferez bien, reprit la fage Reine, & de tâcher doucement de vous ôter cela de l'efprit. Ce n'eft pas, continua-t-elle en foûpirant, que je n'aye quelquefois ouï dire, que ces coups d'inclination font bien fouvent longs à guérir; mais auffi je fuis perfuadée, qu'une perfonne qui a du courage & de la raifon ne fait point un méchant ufage d'un panchant fi malheureux, & que fi elle ne le peut furmonter, au moins elle fauve toute fa gloire d'un péril fi délicat.

C'étoit à peu près comme la Reine & Polignac fe parlérent; & peu de jours enfuite, le Comte de Dunois lui fit des propofitions fort férieufes fur fon établiffement : elle reçut cet honneur avec refpect, le grand âge du Comte devoit le détourner de toutes penfées amoureufes; ma compagne lui répondit avec tant d'efprit & de modeftie, qu'elle l'enflamma encore davantage : enfin, comme il la preffoit, en lui tenant la main, elle prit la liberté de ferrer la fienne, fe fentant touchée de beaucoup de reconnoif-

noiſſance, & lui dit les larmes aux yeux en le quittant, qu'elle n'étoit pas deſtinée pour une ſi grande fortune : le Comte fut ſurpris, & ne ſçavoit qu'imaginer d'un pareil diſcours : il la preſſa depuis pluſieurs fois de s'expliquer ; mais elle, qui avoit parlé trop ſérieuſement, s'en étant repentie, le payoit de quelque mauvaiſe excuſe.

Le Roi, qui voyoit rarement la Reine, la vint voir en ce tems-là : la beauté de Polignac l'éblouït, il l'avoüa lui-même galamment ; il dit qu'il s'étonnoit, qu'elle n'eût pas autant d'amans qu'il avoit de ſujets : il eut une gayeté qu'on n'avoit pas coûtume de lui voir, il demeura même à Loches plus qu'il n'avoit réſolu ; mais tout d'un coup il devint rêveur, & un ſoir en ſortant de table il parla à Durefort & à Harcourt, après quoi il s'approcha de Polignac qui étoit au rang des autres, il lui parla auſſi quelque tems tout haut, mais abaiſſant la voix, & s'approchant de ſon oreille, tout le monde ſe recula : Je veux vous apprendre une nouvelle conquête que vous avez faite, aimable Polignac, lui dit-il, & que vos beaux yeux vous ont acquis depuis que je ſuis

ſuis ici. Eſt-ce encore quelque nouveau fol, Sire, lui dit-elle en riant; car effectivement, depuis que le Roi étoit arrivé à Loches, pluſieurs Courtiſans en étoient devenus amoureux : on ne parloit d'autre choſe & même hautement; le Roi s'en étoit pluſieurs fois diverti. C'étoit donc dans cette penſée qu'elle répondit au Roi de la ſorte. Eſt-ce quelque nouveau fol, Sire, reprit-elle, voyant qu'il ne répondoit pas : c'eſt ſi fort la mode de faire ſemblant de m'aimer, qu'il ſe faut réſoudre à voir encore quelques jours cette Comédie. Non, dit le Roi, celui qui vous aime n'eſt point marqué à ce caractére; il vous aime violemment, & plus lui ſeul que tous les autres enſemble. M'en croirez-vous, aimable Polignac, quand je vous dirai que c'eſt moi, & que votre Roi lui-même ſe trouve heureux d'être au nombre de vos eſclaves. Seigneur, lui repliqua Polignac, votre Majeſté veut m'embarraſſer, mais elle a dû voir que je me tire ſi mal de la raillerie des autres, qu'elle peut bien penſer que je ne ſçaurois ſoûtenir celle que vous m'adreſſez. Vous voyez bien que je parle ſérieuſement, reprit le Roi; vous avez trop de beauté & d'eſ-

d'esprit pour douter de mes paroles; faites-y refléxion, vous me devez quelque attention; mes sentimens sont tels, que vous y pouvez trouver de quoi vous rendre heureuse : en disant cela, il la quitta, & s'avança vers la Reine. Polignac demeura un peu confuse, & très-interdite, de ce que le Roi lui avoit dit. Sancerre l'aborda, & lui parla : le Roi remarqua qu'elle fut toûjours distraite, pour tous ceux qui lui parlérent ; mais le Comte d'Angoulême se trouvant enfin seul avec elle, le Roi qui continuoit de l'observer s'apperçut que tout d'un coup le nuage qui l'envelopoit se dissipa, que ses yeux devinrent brillans, que sa belle humeur revint, qu'elle s'entretenoit avec ce Prince dans toute la liberté de son esprit, & que leur conversation eut un enjouement extraordinaire : ces observations furent cruelles pour le Roi, & heureuses pour le Prince; une jalousie subite saisit l'ame du Roi. Elle l'avoit déja tourmenté pour la charmante Jaquelin, & elle avoit produit l'exil du Comte d'Angoulême, celle-ci le finit : il le lui annonça à son coucher, & lui ordonna le lendemain de s'en retourner avec lui,

qu'il

qu'il étoit doresnavant libre ; & comme le Roi s'en alloit, avant de dire adieu à la Reine, il s'approcha de Polignac ; Je reviendrai bientôt, lui dit-il, je vous prie de songer à ce que je vous ai dit, de mon côté je me mettrai en état de vous persuader de mes intentions, je désire que les vôtres ne me soient pas contraires ; il dit ces mots en passant, & n'attendit pas la réponse.

Le Comte d'Angoulême suivit le Roi, mais il ne revit pas Jaquelin : pour Polignac, elle demeura très-affligée des discours que le Roi lui avoit tenus. Dès qu'il fut parti, elle alla toute allarmée en faire confidence à la Reine, qui lui avoüa que c'étoit un grand malheur pour elle ; que le Roi étoit violent, & vouloit être absolu : & comme Polignac lui répondit, que peut-être cette fantaisie lui passeroit ; Il ne faut pas l'espérer, ma chére fille, lui dit-elle, je connois bien le Roi, votre sage résistance irritera sa passion ; & il nous faut attendre à vous voir persécutée : avertissez-moi de tout, le tems peut-être & la bonté du Ciel nous fourniront des remédes à quoi nous ne nous attendons pas présentement. Si

Si Polignac étoit inquiétée de l'amour du Roi, l'abſence précipitée du Comte d'Angoulême l'avoit tellement étonnée, & elle s'y attendoit ſi peu, qu'elle ne put réſiſter à ſa douleur; & cette vive douleur lui fit trop ſentir une paſſion inſurmontable: cette ſéparation la rendit encore plus plus piquante; elle la trouva ſi ſenſible, que, pour la ſoulager en quelque ſorte, elle ne put réſiſter à l'envie qu'elle eut de faire en petit le portrait du Comte d'Angoulême. Elle eſpéra que ſon imagination fidèle lui en repréſenteroit tous les traits. Elle ſçavoit peindre admirablement, de maniére que comme elle ne pouvoit exécuter ce deſſein dans ſa chambre où couchoit Harcourt, elle alloit tous les jours au tombeau de la belle Agnès; c'étoit un lieu très-ſolitaire. Elle s'y plaçoit de ſorte, qu'elle pouvoit n'être pas ſurpriſe en renfermant toutes ſes couleurs dans une petite boëte: elle menoit une fille avec elle en qui elle ſe confioit, avec ordre de l'avertir ſi quelqu'un approchoit; elle commença donc ſon ouvrage, & cinq ou ſix jours le mirent dans la derniére perfection. Vous en pouvez juger, continua Souveraine, puiſ-

puiſque c'eſt le portrait que la Ducheſſe prit dans le deſert de Polignac.

La derniére fois qu'elle touchoit à ce portrait, & qu'elle l'admiroit elle-même, la fille qui la ſuivoit dans ſes promenades s'étoit endormie, & le Comte d'Angoulême ayant dit au Roi qu'il alloit dans ſes Terres, paſſa à Loches, ayant à rendre compte de quelque choſe à la Reine : ſi bien que l'ayant entretenuë, & ne devant partir que le lendemain matin, ne voyant point Polignac qu'il eſtimoit, il la chercha, & ayant appris qu'elle alloit ſouvent au tombeau de la belle Agnès, il y alla. Il l'apperçut de loin; & quand il fut près, il la vit occupée à peindre; il s'avança ſans faire de bruit derriére elle. C'eſt ici, grandes Princeſſes, où je manque d'expreſſions, pour vous faire comprendre l'étonnement du Comte d'Angoulême auſſi grand qu'il le fut, quand il connut ſon portrait, & que Polignac le faiſoit.

L'amour, qui avoit conduit les pinceaux de cette fille, ouvrit tout d'un coup les yeux du Prince; il ſe crut aimé, & ne ſongeoit qu'à s'en retourner doucement pour éviter la confu-

ſion

ſion que ſa préſence cauſeroit à Polignac, (car elle a ſçû depuis ces choſes-là) quand au premier pas qu'il voulut faire, une branche toucha la broderie de ſes habits avec aſſez de bruit, pour faire tourner la tête à Polignac.

Bon Dieu! que devint-elle? Quelle douleur! Je me ſuis imaginée la voir, au récit qu'elle m'en a fait. Elle pouſſa d'abord un grand cri; elle le regarda enſuite comme lui demandant merci; & un moment après, elle ferma les yeux, & ſe laiſſa tomber comme morte.

Le Prince, effrayé, courut d'abord à elle, & ramaſſant ce portrait & les couleurs, il les mit promtement dans la boête, afin qu'un autre accident ne rendit pas la douleur de ma compagne éternelle, ſi quelqu'autre encore voyoit ſa fatale occupation. A tout ce bruit, la fille qui s'étoit endormie ſe réveilla, & vint au ſecours de ſa maîtreſſe; on lui jetta ſur le viſage de l'eau d'une fontaine qui étoit près delà, & qui la fit revenir : & en reprenant ſes ſens, elle ſe trouva entre les bras de ce Prince ſi chéri.

Le Comte, faiſant un effort ſur lui-même,

même, lui demanda ſimplement comment elle ſe portoit : elle ſoûpira ; & tournant la tête de l'autre côté, Aſſez bien, lui dit-elle, pourvû que je ne vous voye plus. Vous n'aurez plus long-tems à ſouffrir, lui dit-il, ne ſachant ce qu'il diſoit, je pars demain matin. Ha ! pourquoi êtes-vous venu aujourd'hui ? reprit-elle en ſe levant : mais vous êtes venu, continua-t-elle en le quittant, je ne puis empêcher que cela ne ſoit.

Le Comte d'Angoulême partit en effet comme il l'avoit dit à Polignac : elle n'eut garde du reſte du jour d'aller chez la Reine ; elle ſe mit au lit, où elle ſe laiſſa dévorer à tous ſes chagrins. Je vous abrége ce qu'elle m'a dit bien au long, & qui ſert peu à l'Hiſtoire ; vous ſaurez ſeulement, que le Comte de Sancerre la fit demander en mariage : la Reine, trouvant la choſe avantageuſe pour Polignac, lui dit qu'elle la lui propoſeroit, & que ſi elle y conſentoit, elle y donnoit de bon cœur ſon agrément. Polignac, qui étoit encore dans le fort de ſa douleur, refuſa le Comte de Sancerre ; mais elle le refuſa honnêtement. Tous les adouciſſemens qu'elle apporta à ce

refus

refus ne le desespérérent pas moins; & pour achever de combler son ennui, le Roi arriva dans le tems qu'on s'y attendoit le moins : & ayant appris la demande du Comte de Sancerre, il lui fit défendre de penser jamais à Polignac, & de se trouver de sa vie aux endroits où elle seroit.

Cette violence du Roi éclaira le Courtisan, on connut enfin son amour, & lui-même n'en fit plus de mistére : il la servoit ouvertement; il lui fit des présens magnifiques, qu'elle refusa d'abord, mais qu'elle prit enfin par ordre de la Reine; & cette Princesse & elle étoient bien embarrassées à ménager l'esprit du Roi, & à l'empêcher de se jetter dans le dernier déréglement; il la persécutoit d'une façon étrange, il vouloit qu'elle quittât la Reine, qu'elle le suivit; il prit enfin un caractére qui lui parut odieux.

Le Comte de Dunois, qui voyoit grossir l'orage, qui sçavoit qu'il y avoit tout à redouter de l'humeur du Roi, & qui étoit touché de la peine de Polignac, lui proposa de l'épouser, pour finir tous ces embarras, & de se retirer dans quelqu'une de ses maisons; sachant bien que le Roi n'oseroit lui

faire de violence, ni lui rien dire, aussi-tôt qu'elle seroit sa femme. Polignac soûpiroit quand ce fameux guerrier lui parloit de la sorte; elle aimoit trop le Comte d'Angoulême, pour se résoudre à se donner à un autre.

Cependant, le Roi vouloit qu'elle consentit à ses désirs, & après avoir tant parlé en amant, il prit enfin le ton de maître; & ce ton effraya ma compagne. J'ai assez attendu, lui dit-il un jour: j'ai tout employé, priéres, soins, tendresse, rien ne m'a réussi: ceux de qui vous dépendez, & qui connoissent la vraie grandeur & l'obéissance qu'on doit à son Roi, consentent que vous me suiviez, & que vous soyez élevée auprès de moi à un rang où vous serez absoluë sur toutes choses comme sur mes volontés. Ha! Seigneur, s'écria-t-elle, que me dites-vous? Ai-je des parens assez lâches pour écouter ce que vous me proposez? Et vous, Seigneur, pouvez-vous tourmenter si long-tems une infortunée, & vouloir la contraindre à une chose à laquelle elle ne peut penser seulement sans frémir. Polignac, reprit le Roi, je suis las de vos refus, une affaire pressée m'arrache d'auprès de vous, mais

j'y reviendrai dans douze jours précisément, & songez que dans ce tems-là je ne veux plus de résistance. Je suis maître dans mon Etat, je prétens être obéi : Préparez-vous donc à quitter la Reine & à venir avec moi : & ce fantôme d'honneur, qui vous trompe, & que vous aimez tant, s'évanouïra aux yeux du Public; car tout le monde vous voyant auprès de moi ne doutera plus que vous ne soyez devenuë raisonnable, & que vos complaisances ne satisfassent mon amour. Polignac eut beau prier le Roi de changer de résolution, de tarder plus long-tems à revenir, rien ne le fléchit, priéres, soûpirs, ni larmes, il partit sans s'être adouci; elle courut toute effrayée chez la Reine, qui pleura volontiers avec elle, & qui après mille expédiens qu'elles proposérent toutes deux, n'en trouvérent point de meilleur, que de s'adresser au Comte de Dunois; Car, disoit la Reine, si vous ne l'épousez pas, comme vous dites que vous ne sçauriez vous y résoudre, il faut fuïr, ma chére Polignac, & il n'y a ni Couvens, ni asyles en France pour vous, il faut en sortir, & le seul Comte de Dunois vous peut aider dans un malheur comme le vôtre.

Polignac, ayant goûté les raifons de la Reine, envoya dès le lendemain prier le Comte de Dunois de la venir voir dans fa chambre, le Roi lui ayant fait donner un appartement; il la trouva dans une triftefle exceffive & dans un abattement qui lui fit pitié. Quand il fut affis, elle voulut parler, mais elle ne put, fes larmes étoufférent fa parole: enfin, elle lui dit avec une peine extrême au milieu de mille fanglots: Vous me voyez bien malheureufe, Seigneur; mais je le fuis plus encore que vous ne le fçavez, & que vous ne pouvez vous l'imaginer. Elle s'arrêta là malgré qu'elle en eût. Le Comte la pria de lui dire en quels termes elle en étoit avec le Roi; elle lui conta fes menaces, & le deffein inébranlable qu'il avoit fait de l'emmener avec lui dans douze jours. Le Comte, voyant les chofes réduites à l'extrémité, s'offrit de l'époufer fur le champ, & de l'affranchir par-là des perfécutions du Roi; mais Polignac, que fa paffion dominoit pour le Comte d'Angoulême, & qui avoit un autre deffein, demeura affez de tems fans parler, & prenant en tumulte & fans reflexion un parti hardi, & qu'elle crut néceffaire; Je vai vous

vous étonner, Seigneur, repartit-elle; mais vous connoîtrez du moins par ma confiance, que rien ne peut être pareil à l'estime que j'ai pour vous. Je ne mérite plus la vôtre, continua-t-elle, je ne la mérite plus : apprenez, Seigneur, les foiblesses d'un cœur, que jusques ici vous avez crû insensible. J'aime, Seigneur; & puisque je me résous à vous faire un tel aveu, je ne m'amuserai pas à vous faire une ridicule finesse, en vous taisant le nom du Comte d'Angoulême. C'est lui, Seigneur, continua-t-elle, en voyant l'étonnement & la douleur sur le visage de cet illustre Comte : c'est lui, qui a sçû toucher mon cœur, & qui n'a jamais connu une passion que je déteste : il ne m'aime point, il ne m'aimera jamais; ce n'est pas l'espérance d'être à lui, qui me fait refuser l'honneur que vous voulez me faire; je sçai, que le Comte d'Angoulême est attaché ailleurs; mais, Seigneur, il faut un cœur tout entier pour l'illustre Comte de Dunois, je ne suis plus digne de lui. Je ne vous dirai point que j'ai fait cent efforts, pour surmonter une inclination si funeste; je la sentis à la premiére vuë du Comte d'Angoulême; je l'ai vainement

combattuë depuis ; j'ai tout appellé à mon ſecours, raiſon, orgueil, & ſageſſe ; j'ai cédé malgré moi, Seigneur; ne me haïſſez pas ; qu'un tel aveu vous faſſe pitié ; plaignez-moi, Seigneur, je vous demande votre pitié.

Le Comte de Dunois fut très-touché d'un diſcours ſi peu attendu & ſi peu ordinaire ; il garda un long ſilence, il le rompit après un peu de conſultation avec lui-même. Madame, lui dit-il, je vous plains ; vous voulez que je vous plaigne, mais je veux vous ſervir auſſi. Dites-moi ce que vous voulez que je faſſe. Alors Polignac lui conta ce que la Reine & elle avoient penſé, qu'il falloit qu'elle ſortit du Royaume. Vous en ſortirez, Madame, reprit-il, vous en ſortirez ; jamais vous ne m'avez été plus chére, jamais ma paſſion n'a été ſi violente, & je vai, puiſque vous le voulez, me ſéparer de vous pour jamais : je ſuis dans un âge qui ne me permet plus de grandes eſpérances ; Et ſelon toutes les apparences, nous ne nous verrons plus, reprit ce grand homme, en ſe faiſant quelque violence ; & ſe levant pour cacher une foibleſſe qu'il avoit peine à retenir, Je vai donner ordre à votre départ, à la ſureté

&

& à la bienféance de votre fuite : en difant cela, il la quitta, mit en effet fi bien ordre à tout, que le quatriéme jour, Polignac fut en état de partir. Elle avoit feint d'être malade, & les Meffagers que le Roi lui envoyoit la voyoient toûjours dans fon lit. Durant tout ce tems, le Comte de Dunois parut auffi tranquille qu'à fon ordinaire, & l'on n'auroit pas dit à le voir, qu'il étoit chargé du foin d'une chofe qui lui faifoit une fi horrible peine.

La Reine, qui étoit avertie de tout, vint dire adieu à Polignac, ce ne fut pas fans bien répandre des pleurs. Cette fage Princeffe lui dit les chofes du monde les plus gracieufes; elle l'embraffa mille fois, & la pria de lui donner fouvent de fes nouvelles, par le moyen de fon illuftre Protecteur.

Polignac penfa mourir aux pieds de la Reine, & en prenant le dernier congé du Comte de Dunois, qui lui dit des chofes que je ne me fens pas capable de pouvoir repéter. Elle partit enfin, ma déplorable compagne, avec une femme d'une condition, & d'une vertu, que tout le monde connoiffoit : deux Gentilhommes & un valet de chambre du Comte de Dunois firent

son escorte, & eurent soin de la conduire. Le Comte avoit choisi la Bourgogne pour la retraite de Polignac, parce que le feu Duc & le Roi étoient toûjours en guerre, mais encore afin que si le Roi venoit à soupçonner que le Comte de Dunois eût favorisé sa fuite, il ne pût croire qu'elle fût en Bourgogne, le Comte ayant marqué toute sa vie une haine insurmontable contre toute la Maison de Bourgogne.

Polignac ne se crut en sûreté, que dans la premiére ville de vos Etats; elle y séjourna assez de tems pour y apprendre les fureurs du Roi, quand de retour à Loches il ne l'avoit plus retrouvée. La vertueuse Reine eut à en souffrir; il ne témoigna point qu'il pensât que le Comte de Dunois eût part à cette fuite, mais il fut persuadé que ce fut un coup de Sancerre; & comme on ne sçavoit pas où il étoit, le Roi tint pour assuré qu'il avoit enlévé Polignac. Au hazard de vous avoir déplû, Sire, lui dit le jeune Comte de Bigore, une fois qu'il le trouva dans un intervalle plus doux; je voudrois être coupable d'un si beau crime : & puis que mon Roi ne posséde

de pas la plus belle personne de l'Univers, je voudrois en être l'heureux ravisseur : je ne puis souffrir que Sancerre, ou quelqu'autre, quel qu'il puisse être, en soit le maître. Le Roi, qui souffroit ses saillies, lui avoit parlé très-souvent de sa douleur, & avoit donné tant de liberté à Bigore, que l'on ne doit pas s'étonner de celle-ci.

J'avois oublié de vous dire, grandes Princesses, que Polignac ne put jamais se résoudre à partir & à quitter la France, sans se donner la foible consolation de faire sçavoir ses sentimens au Comte d'Angoulême, qui devoit repasser à Loches dans deux jours, & qui ensuite alla vous trouver à Ruere : elle lui écrivit donc, & laissa sa Lettre à Victoire Palavicini, qui étoit favorite de la Reine, & qui lui promit de ne la rendre qu'en mains propres à ce Prince ; ce qu'elle fit au moment qu'elle put lui parler en particulier. Voici ce qu'elle contenoit.

AU COMTE D'ANGOULEME.

JE quitte mon pays, je quitte tout ce qui faisoit l'attachement de ma vie; les persécutions du Roi m'y contraignent:

j'y pouvois trouver un reméde avantageux, mais qui m'auroit été cruel, ne pouvant me donner à un autre, quoique je ne puisse espérer d'être à vous. Adieu, Seigneur : je m'explique ainsi librement pour la première & la derniére fois, puisque, selon toutes les apparences, vous n'entendrez jamais parler de la malheureuse

POLIGNAC.

Bien que le Comte d'Angoulême ne l'aimât point, il fut attendri de cette Lettre, & se plaignit au ciel de la destinée qu'il avoit en lui de rendre deux personnes comme Polignac & moi si misérables. Il partit de Loches pour venir à Ruére, & passa sans le sçavoir dans la ville où étoit la pauvre Polignac, qui, s'ennuyant dans un lieu si désagréable, aima mieux demeurer à la campagne, où elle avoit au moins la liberté de l'air & de la promenade ; mais comme elle ne vouloit pas de belles maisons, de peur d'être remarquée, l'Ecuïer du Comte de Dunois lui fit accommoder cette charmante petite retraite de la maniére que nous la trouvâmes, & la choisit ainsi près de la Cour, afin d'être plus à portée d'avoir des nouvelles de France ; elle

le y passa quelque mois dans une tranquillité que rien ne troubloit que les agitations de son ame. La Reine lui faisoit souvent l'honneur de lui écrire, & ses amies particuliéres, quoiqu'elles ne sçussent pas en quel endroit de la terre elle étoit.

Elle avoit dans sa retraite ce qui pouvoit l'amuser, des livres, des instrumens, & toutes les commodités imaginables : & à sa passion près elle avoit tout ce qu'elle eût pû désirer ailleurs; tant il est vrai que les soins & la magnificence du Comte de Dunois avoient sçu pourvoir à tout. Elle apprit par un de ses Gentilshommes, qui étoit allé à Ruére chercher ses Lettres, que le Comte d'Angoulême y étoit, & qu'il n'avoit point de suite; elle ne sçut d'abord que penser; mais, ramassant ensuite mille choses qui lui revinrent dans l'esprit, elle s'imagina qu'il faloit qu'il fût amoureux de l'une ou de l'autre Princesse de Bourgogne; & se ressouvenant ensuite de quelque particularité, elle arrêta sa pensée sur vous, Madame, dit Souveraine, en parlant à l'Archiduchesse.

A peine se fut-elle confirmée dans cette croyance, qu'il lui prit un grand

désir de revoir le Prince : elle lui écrivit donc un mot, pour le prier de la venir trouver, & en chargea le Gentilhomme qui l'avoit vû. Il ne put aborder le Prince, parce que c'étoit le jour que le Duc partoit pour l'armée, si bien que cet homme s'en retourna, de peur d'inquiéter Polignac : il lui causa une merveilleuse surprise, quand il lui dit qu'il m'avoit reconnuë parmi les Dames des Princesses; elle ne sçavoit que croire, ma présence en ce lieu troubla de nouveau sa fantaisie; elle ne sçut si le Prince ne seroit point renflammé de nouveau pour moi : enfin elle pria ce Gentilhomme de retourner le lendemain; il trouva le Comte d'Angoulême, & le trouva seul. Il ne le surprit pas médiocrement, de lui apprendre que ma compagne étoit si près de lui. Il fut d'abord embarrassé de la priére qu'elle lui faisoit de l'aller voir; mais se déterminant après une petite irrésolution, il dit au Gentilhomme de l'attendre, que sur le soir ils iroient ensemble; en effet il monta à cheval à l'heure qu'il l'avoit dit, & se rendit à la retraite de Polignac. Elle m'a confessé, qu'elle rougit d'abord qu'elle le vit; mais, se remettant bientôt,

tôt, après que le Prince eut assez témoigné sa surprise de la voir en ce lieu, & de le trouver si agréable, & qu'ils eurent parlé de la douleur du Roi sur son départ, & de la générosité du Comte de Dunois, le Prince, évitant avec adresse de rien dire devant ma compagne qui eût rélation à la moindre apparence des sentimens qu'elle avoit pour lui; Seigneur, lui dit-elle, pour suivre sa résolution, & pour satisfaire sa curiosité, on m'a dit que Souveraine est à la Cour de Bourgogne. Le Prince lui confessa la vérité; & sans témoigner avoir nulle part à mon séjour en ce pays-là, il lui conta la moindre partie de ce qui m'y retenoit, puisqu'il ne parla pas de lui. Polignac vit dans le Comte d'Angoulême une certaine maniére de dire les choses, qui lui fit voir bien clairement, qu'il n'étoit pas plus échauffé pour moi qu'il l'avoit paru à Loches; si bien que cessant de parler de moi, elle passa à la beauté des Dames de la Cour, & ensuite à celle de la Duchesse: il s'étendit sur ses loüanges: Et la Princesse de Bourgogne, Seigneur, reprit-elle, n'en dirons-nous rien? Et, s'appercevant que le visage du Prince se couvrit

vrit d'une rougeur éclatante, Ne m'en direz-vous rien, Seigneur, continua-t-elle? Attendez-vous que je vous en parle? De grace, dites-moi la vérité: Vous aimez cette Princeſſe; ne craignez pas qu'un intérêt particulier m'engage à vouloir connoître vos ſentimens: je les ſçai; vous ſçavez auſſi que les miens ſe ſçavent régler; & ſi je n'ai pas été maîtreſſe de les porter où je l'aurois dû, vous n'ignorez pas auſſi que c'eſt bien malgré moi que vous en avez eu quelque connoiſſance: nos entretiens ne ſeront pas bien fréquens ſur ce ſujet, je vous promets qu'ils ne vous fatigueront guéres; accoûtumée à vous fuir, je puis aller encore en des lieux, où le ſort ne pourra nous faire retrouver; c'eſt pourquoi, puiſque je vous voi préſentement, avoüez-moi, pour me conſoler de n'avoir pû toucher votre cœur, que ce bonheur étoit réſervé à une Princeſſe que l'on dit être ſi parfaite. Madame, lui dit le Prince, réſolu de n'avoir point recours à un lâche artifice, je ne puis mieux me juſtifier de ne vous avoir pas aimée, qu'en vous avoüant que j'adorois la Princeſſe dont vous parlez; & qui ne livre pas ſon ame
toute

toute entiére aux charmes de la belle Polignac, il faut qu'il en ait déja fait un facrifice aux beautés de la Princeffe de Bourgogne. Oui, Madame, j'avois la gloire de fervir cette charmante Princeffe avant que j'euffe jamais eu l'honneur de vous voir; ainfi, je ne fuis pas fi coupable de vous avoir réfifté; & s'il ne m'étoit pas permis d'avoir pour vous des fentimens d'une certaine maniére, je n'ai pû du moins vous refufer tout mon refpect & toute mon admiration.

Polignac fentit toute la force de cet aveu; mais comme elle s'y étoit préparée, elle cacha ce qu'il y avoit de dur pour elle au fond de fon cœur; & paroiffant tranquille, elle parla fur ce fujet au Prince avec beaucoup de générofité; & hors quelques regards tendres, elle fe tira bien de cette converfation, à l'adieu près. Le Prince lui dit, qu'il partoit le lendemain pour la France, & lui demanda fi elle ne le vouloit pas charger de fes commiffions: elle lui dit qu'elle lui envoyeroit des Lettres pour la Reine, & pour le Comte de Dunois; elle écrivit auffi à quelques-unes de fes compagnes, & le pria de ne leur pas dire l'endroit où

elle

elle étoit, ni qu'il l'eût vuë : après quoi, l'adieu se fit entre ces deux personnes, avec une entiére liberté du côté du Prince, & un saisissement si plein de violence de celui de Polignac, qu'elle ne put parler. Quelques soupirs entrecoupés marquérent seulement ce qu'elle auroit bien voulu cacher. Dès que le Prince fut parti, elle s'abandonna à une affliction démesurée. Je passe tout ce qu'elle m'a dit : sa passion lui parut aussi vive, que si elle eût été toute nouvelle ; & la perte de ses espérances l'affligea autant que si elle ne s'y fût pas attendue.

Elle vivoit dans cette langueur, quand vous vous avisates d'aller visiter son désert dont on vous avoit conté tant de merveilles ; & le soir, comme elle y entra, & qu'elle voulut chercher le portrait du Comte d'Angoulême, qu'elle se souvint d'avoir laissé sous le chevet de son lit, elle fut surprise de ne l'y plus trouver : elle chercha par-tout, & elle remarqua un désordre dans sa chambre & dans son cabinet qui n'étoit pas ordinaire. Ses femmes en furent étonnées aussi, & comme une d'elles fut allée pour s'informer si quelqu'un n'étoit point venu, elle apper-

çut

çut la petite payſane auprès de ſa mére qui lui montroit tous les rubans & quelques piéces d'or qu'on lui avoit donnés, en contant à ſa mére ce qui s'étoit paſſé. Cette fille l'entendit, courut le dire à Polignac, qui fit venir la petite fille, & qui ſçut tout ce que nous avions fait ; elle ajouta, que ſuivant de loin ces belles Dames, elle en avoit vû bien d'autres, & quantité d'hommes à cheval environ à deux cens pas de la maiſon. L'Ecuïer du Comte de Dunois aſſura qu'il faloit que ce fuſſent les Princeſſes. Polignac n'en douta pas, & paſſant dans ſon cabinet, elle ſe plongea dans la plus amère douleur qu'elle eut encore reſſentie: elle ne balança pas à croire que le Comte d'Angoulême ne l'eût trahie, qu'il ne vous eût découvert ſon azile, & qu'emporté par une vanité qui n'eſt que trop ordinaire aux hommes, il ne ſe fût fait un mérite auprès de la Princeſſe de l'inclination qu'elle avoit pour lui. Cette penſée, dure à ſon amour, & inſuportable à ſon orgueil, penſa la faire mourir de dépit. Tu ne me verras point, s'écria-t-elle, odieuſe Princeſſe, tu ne me verras point : le plaiſir de ma vuë ne rendra pas ton triomphe plus

plus parfait. Je te fuirai par-tout: tes propres Etats sont d'une assez grande étenduë pour me cacher, & pour me dérober aux yeux de l'inhumain, qui rit de ma peine, & qui t'en fait un sacrifice avec tant d'insolence. Après quelques réflexions, qui ne serviroient qu'à accroitre ses mortelles douleurs, elle fit appeller les Gentilshommes du Comte de Dunois, & les supplia que dès le lendemain elle pût s'en aller d'aussi bonne heure qu'il seroit possible: ils lui parurent tout prêts à lui obéir, & lui demandérent en quel lieu elle vouloit aller. Elle consulta longtems avec eux; & enfin par l'avis de l'un des deux, elle convint que ce seroit à Gand. Cet homme lui dit qu'il avoit un beau-frére qui étoit considéré dans cette Ville, & chez qui elle seroit commodément, ayant une belle maison, où sa sœur rendroit sa retraite aussi agréable qu'elle le pourroit. Polignac consentit à prendre ce parti, & sans différer, dès le lendemain, toutes choses étant préparées pour son voyage, elle se mit en chemin pour se rendre à Gand. Voilà pourquoi nous ne la trouvames plus, & quand vous futes à cette Ville, elle s'y tint ca-

cachée, & après la mort du Duc, elle ne craignit point que vous sçussiez qu'elle y fût, tant par sa maniére de vivre retirée, que par les désordres qui survinrent. Peu de tems après, elle y reçut des nouvelles de la Reine & du Comte de Dunois, qui lui apprirent que le Roi, ayant enfin sçu le lieu où étoit le Comte de Sancerre, l'avoit fait prendre & renfermer dans une prison avec une rigueur excessive, & avec menace de le faire mourir, s'il ne lui rendoit pas Polignac; que dans l'apréhension qu'en eut Budos, parente & amie de Sancerre, elle n'hésita point à dire au Roi, qu'il étoit innocent de la fuite de Polignac; & que si quelqu'un en étoit instruit, ce n'étoit assurément que le Comte d'Angoulême: qu'au dernier voyage qu'il avoit fait, il leur en avoit apporté des Lettres; elle montra la sienne au Roi, & l'assura certainement que c'étoit en Bourgogne où il étoit allé. Il n'en falut pas davantage pour justifier le Comte de Sancerre, & pour le mettre en liberté; aussi la colére du Roi s'alluma étrangement contre le Comte d'Angoulême. Dès lors il fit courir des bruits injurieux à la gloire de Poli-
gnac;

gnac; il résolut de porter la guerre en Bourgogne, comme il fit quelque tems après; & ne pouvant rien apprendre par le Prince, il le menaça, il le maltraita, & il a si bien fait, qu'il s'est rendu maître de l'une & de l'autre Bourgogne: il a fait chercher par tout Polignac, & ne la trouvant point, sa fureur en a pris une nouvelle violence: sa haine contre le Prince l'obligea au refus qu'il lui fit de consentir qu'il fût votre époux; il ne put contribuer à faire l'élévation d'un homme qu'il regardoit comme son rival, & comme son ennemi mortel. Toutes ces choses furent mandées à ma compagne; un sentiment de tendresse la toucha, d'être la cause innocente qui s'opposoit à la fortune d'un Prince qui lui étoit si cher; mais un vif sentiment de gloire l'affligea de se voir le but des calomnies du Roi, après avoir été malgré elle celui de son amour. Elle avoit l'imagination si remplie, qu'elle la conduisoit insensiblement à l'égarement; car elle ne sçavoit quel parti prendre pour rétablir sa réputation qu'elle voyoit si injustement déchirée: ce n'est pas qu'elle n'en eût un bien glorieux, puisque le généreux Comte de

Dunois s'offroit toûjours pour l'épouser, persuadé comme il étoit de sa vertu ; & c'étoit là pour elle un bouclier impénétrable contre tous les traits de l'envie & de la médisance, que d'avoir l'honneur d'être la femme du plus grand homme qui fut jamais. Elle étoit dans une perplexité qui l'empêchoit de se résoudre, quand le jour où le Peuple de Gand disposa, malgré vous, Madame, dit Souveraine à l'Archi-Duchesse, de la malheureuse destinée de vos deux fidéles Ministres, Hugonet, & Imbercourt, un de ses Gentilshommes la vint avertir qu'il avoit vû combattre le Comte d'Angoulême à la tête de vos Gardes, & du peu de Sujets fidéles qui vous restoit. Cette nouvelle la troubla, elle ne put accorder sa présence en ce lieu avec la défense que le Roi lui avoit fait de penser à vous; elle se fit un plaisir d'amante délicate de lui paroître nécessaire : & suivant ses résolutions qu'elle prit en tumulte & sur le champ, elle lui écrivit cette funeste Lettre que Charni vous apporta. Hélas ! Madame, vous en entendez bien le sens présentement, que vous sçavez que ce malheureux Prince n'aimoit pas Polignac,

&

& qu'il vous étoit fidéle. Cette Lettre n'avoit rien qui vous dût allarmer, si vous eussiez été instruite des sentimens de ces deux personnes; ni même cet endroit qui vous paroissoit si offensant, où il y avoit: Suivez votre destin, donnez-vous à la Princesse de Bourgogne, j'y consens; mais, comme votre bonheur peut encore dépendre de ma volonté, venez où cet homme vous conduira, il est nécessaire que votre tendresse m'affermisse dans mes derniéres résolutions.

Hélas! hélas! continua Souveraine, en poursuivant son récit, qu'on doit peu croire aux apparences! toute cette Lettre si pleine d'amour pour Polignac, pour le Prince, & pour vous, qu'elle étoit mal entenduë! & que l'on sçavoit peu le sens de cette fin qui paroit si absoluë, & si séche! Le voici, & vous allez apprendre la conversation qu'eut ce malheureux Prince avec cette fille infortunée. A peine fut-il entré dans le jardin où ma compagne l'attendoit, qu'elle s'avança vers lui avec une langueur qui faisoit assez remarquer qu'elle avoit souffert quelque agitation; elle lui fit connoître qu'elle étoit instruite des bruits désagréables que le Roi faisoit,

ſoit courir d'elle & de lui. Vous voyez, Seigneur, lui dit-elle, qu'il ignore mes plus grands malheurs ; mais enfin, ſans en parler davantage, vous aimez la Princeſſe de Bourgogne, vous me l'avez avoüé ; le Roi s'oppoſe à vôtre bonheur ; j'imagine un moyen, Seigneur, par où je puis l'y faire conſentir, & réparer abſolument la gloire qu'il m'a voulu ôter ; c'eſt ce que je vous ai voulu dire dans la Lettre que je vous ai écrite. Je puis donc, Seigneur, épouſer le Comte de Dunois, & après cela me rendre auprès de la Reine, & obtenir du Roi qu'il conſente à vôtre mariage avec la Princeſſe de Bourgogne : je me flatte d'avoir aſſez de crédit ſur lui pour obtenir ce que je voudrai ; & comme je réuſſirai ſans doute, c'eſt l'unique moyen que je trouve pour me faire réſoudre d'épouſer le Comte de Dunois. La penſée d'avoir contribué entiérement à vôtre ſatisfaction me conſolera d'un joug qui eſt toûjours cruel, quand le cœur ne le fait pas recevoir. Ah! Madame, repartit le Prince, que je ſuis ravi de vous voir dans la réſolution de rendre juſtice à l'amour de ce grand-homme, & de vous faire un deſtin ſi beau, & ſi digne de vous,

& qui détruira abſolument tout ce que la malice du Roi a pû ſemer contre une vertu auſſi éminente que la vôtre. Faites donc, Madame, faites finir vos malheurs, retournez glorieuſe en France : le Roi n'oſera rien tenter contre vous, il reſpectera la femme du Comte de Dunois, & ce grand nom vous mettra à l'abri de tout ce que vous en auriez à craindre. Moi, heureux dans ces climats, on m'y prépare un ſort qui ne dépendra plus de ſes caprices; je vai épouſer la Princeſſe dans peu de jours, & libre des aſſujettiſſemens que je lui dois, je pourrai ſoutenir ſon inimitié, s'il oublie que je ſuis en état de m'oppoſer à ſon injuſtice. Polignac parut frappée du diſcours du Prince, elle garda un aſſez long ſilence. Vous allez épouſer votre Princeſſe, dit-elle : enfin, vous l'allez épouſer; & moi je ne vai plus en France; non, il n'y a plus de patrie pour moi, de Comte de Dunois, ni de bonheur pour mes jours, je vai m'enſevelir dans un Monaſtère. Oui, Seigneur, ſi j'avois contribué à votre félicité, j'aurois ſupporté la deſtinée où je me réſolvois; mais cela n'étant pas, elle feroit un fleau pour moi: je veux éviter tout le monde, & je veux
que

que tout le monde m'oublie; vivez content, tandis que je vai être si infortunée; peut-être que la bonté du Ciel, à qui je destine le reste de ma triste vie, me regardera en pitié, qu'elle aura agréable le sacrifice perpétuel que je lui vai faire de la seule passion que mon cœur a pû ressentir. Quelle résolution! s'écria le Prince, touché de la douleur qu'il lui voyoit. Quelle résolution! Changez-la, Madame, changez-la. Songez, je vous conjure, au nom de la Reine, au nom du Comte de Dunois, au nom de toutes vos amies, songez que je les représente tous, & que je vous conjure au nom de tout ce qui doit vous être cher. Hélas! dit-elle: c'est tout ce que j'ai de plus cher qui m'oblige à faire ce que je veux exécuter. J'avouë, qu'à la premiére attention que j'y ai donnée, je me suis effrayée, & que le moment d'après je me suis sentie attendrie; mais je repousse les foiblesses que le premier mouvement cause d'abord. La nature étonnée céde à une raison éclairée, & à une résolution affermie. Je vous souhaite heureux, Seigneur, je vous le dis encore, & je le penserai éternellement: accordez-moi un peu de part dans vôtre bien-veillance, donnez m'en

dans vôtre ſouvenir, & ne me refuſez pas vôtre pitié : je veux tout cela de vous. Vous aurez encore toute mon admiration, s'écria le Prince. C'eſt aſſez, Seigneur, reprit-elle, je vai me ſéparer de vous moins affligée : Adieu, continua-t-elle, en lui tendant la main, adieu, Prince : en quelque endroit de la terre que je ſois, vous y aurez une perſonne qui penſera toûjours à vous, & qui fera des vœux pour le ſeul homme qu'elle a eu le malheur d'aimer. Lorſque Polignac avoit tendu la main au Prince, il avoit vû reluire quelque choſe de ſi majeſtueux ſur ſon viſage & dans ſon action, que, pour lui témoigner un reſpect proportionné à ce qu'il ſentoit pour elle dans ce moment, il mit un genouil en terre, & baiſa cette main avec une eſpéce d'affection qu'il ne lui pouvoit refuſer. Je donnerois une partie de mon ſang, lui dit-il, pour vous ôter de l'eſprit vos funeſtes deſſeins; mais, puiſqu'on ne peut vous perſuader préſentement, ſi vous changez, Madame, & que mon ſervice vous ſoit utile, appellez-moi, je volerai à vos ordres, & je les ſuivrai contre le Roi, & contre toute la Terre. Polignac, dont

dont nous ne voyons plus le visage, s'il vous en souvient, Madame, dit Souveraine à la Duchesse de Bourgogne, parce qu'elle s'étoit entiérement tournée, sentant sa constance à bout, & étant toute couverte de larmes que nous ne pouvions pas voir, fit signe au Prince de se retirer. Il le fit, de peur de l'inquiéter, & voilà, continua Souveraine, ce qui nous a couté tant de douleurs : Pardonnez-moi, ma Princesse, dit-elle à l'Archiduchesse, si je dis que sans cette fatale entrevûë, dont nous n'entendimes aucune parole, sans cette mistérieuse Lettre, dont nous comprenions si peu le sens, vous ne seriez pas à Maximilien, & vous auriez récompensé le mérite d'une passion fidéle, & rendu heureux le plus aimable & le plus malheureux Prince qui fut jamais.

Ici Souveraine fit une petite pause pour arrêter la foule de ses soupirs & de ses sanglots. La Duchesse l'imitoit dans ses pleurs & dans son affliction; mais la déplorable Archiduchesse avoit trop de maux pour les sentir : à peine donnoit-elle aucun signe de vie, que par de longs regards qu'elle élevoit vers le Ciel, comme pour l'accuser de trop d'injustice.

Il me reste peu de choses à vous dire, reprit Souveraine : Polignac, abimée dans sa douleur, apprit le soir, que l'Archiducheſſe étoit allée dans le jardin où elle avoit vû le Prince ; elle ſe reſſouvint alors, qu'elle avoit été à ſon charmant deſert ; elle crut encore une fois que le Comte d'Angoulême lui avoit montré ſa Lettre, & l'avoit averti du rendez-vous qu'elle lui donnoit ; elle ne douta point que ce ne fût un nouveau trait de ſa vanité ; elle eut du dépit d'avoir oublié de lui parler du premier ſoupçon qu'elle avoit eu. Ce dernier la piqua vivement ; elle voulut d'abord ne point partir, ſans lui en témoigner ſa penſée ; mais un moment après, elle eut honte d'avoir voulu s'éclaircir ; il n'étoit plus tems d'avoir ces délicateſſes, elle trouva que l'indiſcrétion qu'elle croyoit en ce Prince augmentoit ſon mépris pour toutes les choſes de la terre ; elle partit incontinent, & vint ici, où elle entra dans le Monaſtère le plus régulier. De grandes ſommes d'argent firent qu'on lui donna inceſſamment le petit habit ; elle ſçut, le jour qu'elle le prit, la mort du Comte de Dunois, & cette nouvelle ne ſervit pas peu à l'exécution de ſes deſſeins. Comme elle pria qu'on ne lui fit voir

voir perſonne, & qu'on ne lui rendit aucune Lettre durant toute l'année de ſon Noviciat, elle ne put rien apprendre de ce qui ſe paſſoit dans le monde, elle n'entendoit pas même la langue du Pays; enfin, elle fit ſes derniers vœux avec beaucoup de fermeté, & ſa pieté & ſa vie retirée édifioient tout le Couvent.

On ne pourroit trouver de paroles pour exprimer ſa ſurpriſe, quand elle vit par les Lettres de la Reine tout ce qu'elle lui mandoit, & ſur-tout la triſteſſe exceſſive dans laquelle vivoit le Comte d'Angoulême; & comme par l'habitude qu'elle avoit priſe d'être avec ſes Religieuſes, elle commençoit à entendre un peu le Flamand, elle ſçut que leur Princeſſe étoit mariée avec l'Archiduc Maximilien d'Autriche. Tant de choſes à quoi elle s'attendoit ſi peu la troublérent d'abord; car la ſolitude & l'oiſiveté ont plûtôt entretenu que détruit une paſſion qui fait tout le malheur de ſa vie: néanmoins, ſes tourmens étoient ſecrets, & ils n'étoient que pour elle; une tranquillité apparente en cachoit l'horreur. Elle commençoit à ſe faire de ſes peines une habitude qui en modéroit inſenſiblement la violence, quand elle apprit que vous étiez dans cette ville, & que vous alliez

entrer dans ſon Couvent. Tout cela fut ſi promt, & elle eut ſi peu de tems pour ſe conſulter, qu'elle marcha en ſon rang comme les autres pour aller au devant de vous; & quand elle vous vit, Madame, dit Souveraine à l'Archiducheſſe, & qu'elle jetta auſſi les yeux ſur moi, elle s'étonna comme dans ce moment terrible elle ne mourut pas plûtôt mille fois qu'une : un torrent de larmes épuiſa toute ſa conſtance, ſes ſens troublés & affoiblis l'abandonnérent, elle ne put dire ce qu'elle ſentit; & je le comprens ſi peu moi-même, que je friſſonne encore quand je me reſſouviens comme elle tomba à nos pieds ſans nul mouvement. Vous me laiſſates auprès d'elle, Madame; ſon évanouïſſement fut ſi long, que je ne doutai point que je ne fuſſe deſtinée au malheur de la voir expirer entre mes bras. Quand elle revint, la premiére choſe qu'elle fit fut de promener ſes regards par tout; mais bon Dieu! que devint-elle, quand elle les tourna ſur moi? elle fit un grand cri; après cela, elle les arrêta long-tems fixes ſur mon viſage, avec quelque eſpèce d'égarement : je verſois des larmes en la regardant. Enfin elle revint à elle, & ſe jettant bruſquement à mon col, O ma chére compagne,

gne, s'écria-t-elle, ô ma chére compagne! Après cela, elle ne parla plus, & retomba dans sa foiblesse. Cet objet étoit digne de pitié. Quand elle revint, elle me chercha encore, & me voyant le visage tout baigné de larmes : Vous pleurez, me dit elle, ma chére Souveraine, & qu'avez-vous à pleurer? Je lui parlai doucement, pour lui remettre l'esprit, & pour l'accoûtumer à moi. Une partie de la nuit s'est ainsi écoulée. Enfin elle a repris toute sa raison; & quand je lui ai témoigné ma curiosité pour sçavoir ce qui s'étoit passé entre elle & le Comte d'Angoulême, & que je lui ai fait connoître la surprise où j'étois, que l'ayant aimé, elle eût pû prendre une si difficile résolution que celle de le quitter pour toûjours. Hélas! volontiers, ditelle, je vous dirai mes foiblesses, mais je n'ai point été aimée du Comte d'Angoulême. Je l'ai aimé trop sans doute pour le repos de mes jours; mais fidèle à cette fatale Princesse qui vous arracha de son cœur, son insensibilité pour ma passion m'a fait résoudre à prendre le parti où vous me voyez engagée. J'étois épouvantée de ce que j'entendois, & Polignac entrant enfin dans le récit de son Histoire, chaque mot me transissoit, &

chaque circonſtance perçoit mon cœur de la plus vive douleur.

Voilà ce que ma triſte compagne m'a conté de ſes Avantures; & quand je lui ai dit, que le Comte d'Angoulême ne vous avoit jamais parlé d'elle, qu'elle l'avoit accuſé à tort quand elle l'avoit crû indiſcret, elle a paru ſatisfaite de pouvoir lui donner ſon eſtime.

Hélas! dit la Ducheſſe, quand Souveraine eut achevé de parler, qui me conſolera jamais? C'eſt moi, qui ai mis le poignard dans le ſein de ma chére Princeſſe, & dans celui du malheureux Comte d'Angoulême, en précipitant ces fatales noces, & me livrant trop à nos funeſtes ſoupçons. Etoit-ce-là la récompenſe qu'il avoit dû ſi légitimement attendre? Oh deſtinée! dit tout bas l'Archiducheſſe, on ne peut vous éviter! Enſuite elle ferma les yeux, quelques larmes en ſortoient de tems en tems, mais ſans précipitation, & avec une langueur qui faiſoit bien voir que le cœur trop oppreſſé n'avoit plus à témoigner ſa douleur que par des marques extérieures. Celle de la Ducheſſe & celle de Souveraine étoient plus agitées, elles diſoient tout ce qu'elles avoient à dire ſi juſtement contre le ſort, & contre elles-mêmes,

qui

qui avoient aidé à ce ſort ſi cruel. L'Archiducheſſe les écoutoit, ou du moins ſon ſilence ne les interrompoit pas ; elle n'en ſortit point de tout le jour : il glaça l'ame de la Ducheſſe ; elle voyoit, à travers de ce qu'il ſembloit avoir de paiſible, quelque choſe de ſi funeſte, qu'elle fit paſſer aiſément ſa crainte juſqu'à l'inconſolable Souveraine.

L'Archiducheſſe ne ſe portoit pas bien depuis quelques jours, elle étoit demeurée aſſez incommodée d'une chute qu'elle avoit faite. Quelques accès de fiévre avoient fait appréhender pour elle ; mais ce coup ſi terrible qu'elle venoit de recevoir, en apprenant l'innocence du Comte d'Angoulême, lui fut plus mortel que tous les autres accidens ; elle ne put ſurvivre aux malheurs qu'elle avoit cauſés à ſon amant fidéle, & ſa fidélité ne revenoit jamais à ſa mémoire, ſans porter des atteintes mortelles à ſon cœur : elle languit quelques jours : & quand elle ſe ſentit à ſon dernier terme, il parut une joie dans ſes yeux qu'il y avoit long-tems qu'on n'y avoit vû briller.

La Ducheſſe, qui crut que ſa douleur ſe calmoit, voulut lui en témoigner ſa ſatisfaction ; mais la Princeſſe la regardant avec un ſouris agréable, & qu'elle

conſerva même dans les horreurs de la mort : Vous vous trompez, Madame, lui dit-elle ; je n'ai plus de part à la vie. Je vous demande pardon, continua-t-elle ; mais je n'y ſçaurois avoir de regret, après l'injuſtice dont j'ai été capable pour le Prince le plus fidèle qui fut jamais. Je l'ai perdu, s'écria-t-elle, je l'ai perdu par ma faute ! Ah ! Madame, quelle douleur ! Je n'ai plus de réparation à lui faire, reprit-elle foiblement ; je ne puis plus lui en faire : faites lui-en pour moi, Souveraine, je vous en charge. Ma mort va tout réparer. Que ma mort me juſtifie auprès de ce malheureux Prince ! Pardonne, Maximilien, continua-t-elle d'une voix mal aſſurée & entrecoupée de ſanglots, pardonne ces foibleſſes d'un cœur encore ſenſible pour un Prince que j'ai tant aimé : bientôt je ne te ferai plus d'offenſes. Il ſembla qu'elle n'eût plus rien à dire, quand elle eut dit ces derniers mots ; ſa bouche ſe ferma pour toûjours ; ſes yeux s'arrêtérent ſur le viſage de la déſolée Ducheſſe, mais elle ne donna plus que ce ſeul ſigne de connoiſſance : elle rendit l'eſprit à quelques heures de là, & l'on crut que le déſeſpoir de la Ducheſſe la mettroit peu après dans le même tombeau. Rien ne fut

fut égal à une douleur si âpre & si tendre; la longueur du tems ne l'arracha jamais de son cœur; & la seule chose, dont on se servit pour lui donner de la consolation, fut de lui présenter les enfans de l'Archi-Duchesse, à qui l'amitié sembloit encore demander qu'elle servit de mére. Cette considération rendit sa douleur plus modérée : elle garda toûjours l'aimable Souveraine auprès d'elle, qui ne voulut jamais s'en séparer; elle écrivit au Comte d'Angoulême, elle le pria qu'elle le pût voir encore une fois en sa vie. Je ne dirai point la douleur de ce Prince, elle fut sensible & véritable, & dès que les plus impétueux transports en furent moderés, il alla voir Souveraine. Quels récits! Quels discours! Quelles larmes! Quel désespoir! A-t-on des expressions pour représenter des choses si touchantes? La Duchesse mêla sa douleur à des douleurs si tendres, & ils solemnisérent dignement la mort de la plus belle & de la plus infortunée Princesse qui fut jamais.

Le Comte d'Angoulême garda toûjours un précieux souvenir de la Princesse de Bourgogne; & ce ne fut qu'avec une grande repugnance, que quelques années après il obéit aux ordres du

Roi, qui voulut qu'il épousat Louïse de Savoie. Il obéit malgré lui; & il eut de ce mariage François premier, l'amour & les délices de son peuple, grand en toutes sortes de belles qualités. Il eut trop de vertu pour un Roi; sa politique étoit souvent brouillée avec sa probité. Ce fut sous cet admirable Prince, que fleurirent les beaux Arts & les belles Lettres. Ce fut sous cet Empire, qu'on n'eut plus de honte d'avoir de l'esprit; il aimoit les savans, & leur faisoit du bien; il sçavoit lui-même beaucoup, & s'il ne fût né qu'un simple particulier, il auroit été le plus aimable & le plus parfait de tous les hommes. Marguerite de Valois sa sœur fut la plus belle, la plus vertueuse, & la plus héroïque Princesse de son tems. Si je me trouve encore quelque loisir, je pourrai mettre au jour les Avantures d'une si rare personne. *

Fin de la quatrième Partie.

* *Elles sont la matiére des deux Volumes suivans.*

LE

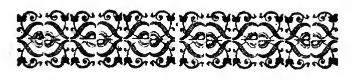
LE

BATARD

DE

NAVARRE,

Nouvelle Historique.



LE BATARD DE NAVARRE.

APRE's que les Maures eurent défait les Chrétiens dans la fameuſe Bataille qui ſe donna près de Xerès en Andalouſie, où Don Rodrigue dernier Roi des Goths fut tué, ils ne trouvérent preſque plus de réſiſtance, & s'emparérent de la plus grande partie des Eſpagnes.

Les Chrétiens qui n'avoient plus de Chef, furent contraints de ſe réfugier une partie dans les montagnes des Aſturies, & les autres dans les Monts Pirenées. Ceux qui s'étoient retirés dans les Aſturies, élurent pour leur Roi Pé-

Pélage, qui étoit encore du ſang des Rois Goths; & c'eſt de lui que ſont venus les Rois d'Oviedo & de Léon.

Ceux qui s'étoient habitués du côté des Pyrenées, choiſirent quelque tems après pour leur Roi Inigo Garzias, iſſu des Comtes de Bigorre. Les Maures qui connoiſſoient la valeur de ce nouveau Roi, ne lui donnérent pas le tems de ſe reconnoître, & marchérent contre lui avec des troupes fort nombreuſes; mais les Chrétiens conduits & animés par ce brave Chef, défirent entiérement ces Infidéles, & reprirent ſur eux pluſieurs Villes des Royaumes d'Arragon & de Navarre.

La puiſſance des Chrétiens augmenta ſi fort depuis ce tems-là, que Don Sanche ſurnommé le Grand, Petit-Fils & Succeſſeur d'Inigo, ſe trouva en poſſeſſion des Royaumes de Navarre, d'Arragon, & de Sobrarbe, & du Duché de Cantabrie, qu'il défendit & conſerva avec tant de valeur, qu'il éloigna même les Maures de ſes frontiéres. Comme l'autorité des Rois n'avoit pas encore été au point où Don Sanche le Grand l'éleva, les Navarrois qui admiroient également ſa valeur, ſa bonne conduite & ſa grande application

cation aux affaires de l'Etat, faisoient des fêtes continuelles, & cherchoient tous les jours de nouveaux plaisirs pour divertir ce glorieux Monarque. Les Dames mêmes qui vivoient dans la plus grande retenuë, crurent qu'elles pouvoient se relâcher de cette grande sévérité en faveur d'un Prince qui étoit si fort au-dessus des autres hommes; & il y en eut plusieurs qui firent des efforts inutiles pour tâcher à lui plaire. Don Sanche qui étoit fort délicat en amour, ne répondit à leurs soins que par des civilités, & donna toute son estime à Bélinde, qui étoit une des plus aimables personnes de son Royaume. Il n'oublia rien pour lui persuader qu'il l'aimoit d'une passion fort violente; mais elle avoit une si sage conduite, que le Roi, après l'avoir longtems pressée, desespéra de pouvoir jamais la rendre sensible à ses soins. Cependant sa résistance ne le rebuta point. Il cherchoit toujours des prétextes pour la voir encore; & comme il lui découvroit chaque jour de nouveaux agrémens & des qualités qui le charmoient, sa passion devint si violente, qu'il ne pouvoit plus s'éloigner de cette aimable Fille.

Bélin-

Bélinde surprise & épouvantée de l'attachement que le Roi avoit pour elle, lui représenta que l'honneur qu'il lui faisoit, ne serviroit qu'à la perdre, & le conjura, les yeux baignés de larmes, de ne la voir plus. Don Sanche pénétré de ses larmes, lui promit dans ce moment tout ce qu'elle voulut exiger de lui; mais il oublia bien-tôt la parole qu'il lui avoit donnée, & lui fit connoître qu'il lui seroit plus aisé de mourir, que de vivre sans la voir. Il lui exageroit toujours sa passion; & comme il se plaignoit de la trouver si indifférente, Bélinde lui avoua que s'il n'eût pas été un grand Roi, elle auroit eu beaucoup de peine à résister aux soins d'un Cavalier de si bonne mine & d'un mérite si distingué; mais que sa Couronne le mettoit si fort au-dessus de tout le monde, qu'elle n'oseroit mêler d'autres sentimens avec le respect qui est dû aux Souverains. Don Sanche la conjura de ne se souvenir que de son amour, & d'être assurée qu'il agiroit toujours avec elle comme son esclave, & non comme son Roi. Bélinde qui ne fut point touchée de cette réponse, lui laissa entendre qu'il lui seroit bien plus facile de la faire Reine, que de se rendre lui-même esclave

esclave d'une personne qui ne pouvoit l'aimer sans se perdre. Don Sanche transporté d'amour, lui promit de l'épouser. Il lui déclara néanmoins, que si elle exigeoit de lui cette condition avant que de répondre à son amour, il sentoit bien qu'il ne lui pouvoit rien refuser ; mais il craignoit aussi que cela ne diminuât la passion qu'il avoit pour elle ; au lieu que si elle vouloit s'en fier à sa parole, & lui donner le tems de ménager les esprits de ceux qui auroient pu s'opposer à ce mariage, il n'oublieroit jamais sa générosité ; que cependant elle pouvoit choisir, & s'assurer qu'il suivroit aveuglément toutes ses volontés.

Bélinde honteuse des bontés du Roi, crut qu'elle devoit plutôt les mériter par une grande confiance, que de s'en rendre indigne par des conditions qui blessoient l'estime qu'elle avoit déja pour lui. Enfin elle n'eut plus la force de lui résister. Un Prince fort aimable fut le fruit de leurs amours. Le Roi qui l'aima avec des tendresses extraordinaires, le fit nommer Don Ramire. Il commençoit même à disposer toutes choses pour épouser sa Mére, lorsqu'une maladie fort violen-

te

te la lui enleva. Don Sanche fut très-sensible à cette perte, & fut long-tems sans pouvoir s'en consoler. Néanmoins les Etats le pressérent avec tant d'instances de se marier, qu'il se rendit enfin à leurs priéres, & épousa quelque tems après Nuña Fille aînée du Comte de Castille, Princesse d'une grande vertu & d'une beauté achevée. Il en eut plusieurs enfans, & n'auroit eu rien à désirer, s'il avoit pu vaincre l'aversion extréme que cette Reine avoit pour Don Ramire. Le Roi ne laissa pas de le faire élever avec beaucoup de soin; & ce jeune Prince répondit si bien à cette éducation, qu'il fut à l'âge de vingt ans un des plus polis & des plus adroits Cavaliers d'Espagne.

La Reine Nuña indignée de l'affection que le Roi témoignoit à ce Bâtard, ou peut-être jalouse de lui trouver tant de mérite, pressa Don Sanche en plusieurs occasions de le faire Moine, sous prétexte qu'il auroit pu quelque jour troubler l'Etat; mais le Roi qui le trouvoit fort soumis à toutes ses volontés, jugeant bien qu'il ne s'éloigneroit en aucun tems du respect qu'il lui devoit, n'y voulut jamais consentir, & lui permit au contraire de suivre

ſuivre ſon inclination, & d'aller ſervir dans les troupes de Don Alfonſe Roi de Léon qui avoit la guerre contre les Maures.

Don Alfonſe avoit trois enfans, un Prince appellé Bermude, & deux Princeſſes, dont l'aînée ſe nommoit Tigride, & la cadette Elvire. Bermude étoit bien fait, & avoit aſſez d'eſprit; il paroiſſoit même dans toutes ſes actions qu'il avoit beaucoup de courage, quoique ſon Pére ne lui eût pas encore permis de le faire paroître contre les Maures.

Tigride étoit fort jeune, & elle la paroiſſoit encore davantage. Elle avoit une taille ſi fiére & ſi majeſtueuſe, qu'on la jugeoit par ſon air de grandeur, Fille de Don Alfonſe, qui étoit le Prince de l'Univers le mieux fait. Elle avoit une prodigieuſe quantité de cheveux d'un blond cendré, des yeux pleins de feu qui ne laiſſoient pas d'avoir beaucoup de douceur, le nez bien fait, la bouche belle, les lévres d'un rouge qui effaçoit celui du corail; ſon ris étoit accompagné de toutes les graces, ſa phiſionomie fort heureuſe, & ſon teint étoit également beau dans tous les tems & en toutes les ſaiſons; enfin,

enfin il sembloit que la nature se fût épuisée pour former une si parfaite Beauté ; car elle avoit encore beaucoup d'esprit, & étoit d'une obéissance aveugle pour toutes les choses qui regardoient son devoir, sans que cela lui fit aucune peine. Elle étoit cependant d'une grande fermeté pour tout ce qu'elle souhaitoit ; mais elle savoit si bien ménager les esprits & les moyens pour parvenir à son but, que rien ne lui échapoit lorsqu'elle l'avoit entrepris. Son extrême beauté éblouissoit si fort tous ceux qui la voyoient, qu'il étoit impossible de la regarder sans lui vouloir du bien. Mais elle étoit si fiére, & faisoit si peu de cas de tous les soins qu'on lui rendoit, qu'elle avoit déja rebuté plusieurs grands Princes qui s'étoient présentés à la Cour de Léon, dans l'espérance de lui plaire.

Elvire étoit brune ; elle avoit tous les traits du visage fort délicats, des maniéres nobles, une humeur fort douce, & un fonds de tendresse dont elle n'abusa jamais. Cependant elle étoit beaucoup moins belle que Tigride. Ces deux Sœurs s'aimoient fort, & elles vivoient dans une si parfaite intelligence, qu'elles ne se cachoient jamais rien.

Nuña Reine de Navarre, qui aimoit toutes les belles perſonnes, ſouhaitoit paſſionnément que ſon Frére Don Garzias Comte de Caſtille épouſât Tigride. Don Garzias avoit fait dans cette vûë un voyage à la Cour de Léon, s'imaginant de gagner par ſa bonne mine & par ſes galanteries le cœur de la Princeſſe; mais Tigride, bien loin de répondre à ſes ſoins, l'avoit toujours regardé avec mépris. Elvire qui étoit touchée de l'humeur galante du Comte, & qui ſe flatoit peut-être qu'étant rebuté par la fierté de Tigride, il pourroit tourner les yeux de ſon côté, entretenoit ſa Sœur dans ſon indifférence, & faiſoit tous ſes efforts pour inſpirer de l'amour au Comte de Caſtille. Son adreſſe n'eut pas le ſuccès qu'elle en avoit attendu. Don Garzias ne regardoit que Tigride, & ſe faiſoit même un extrême plaiſir de vaincre ſa fierté par ſon amour, par ſes ſoins & par ſa perſévérance.

Le Roi de Léon qui trouvoit ce mariage fort avantageux pour ſa Fille & pour ſes propres Etats, ne s'en éloignoit point; mais il vouloit avant que de conclure, que le Comté de Caſtille fût érigé en Royaume. Cette difficulté ayant

ayant arrêté cette affaire pour quelque tems, Don Garzias se retira pour assembler les Etats de Castille, & travailler aux moyens de faire réussir ce projet.

Don Ramire cependant remportoit tous les jours quelque avantage nouveau sur les Maures : il faisoit des actions si surprenantes, que toute la Cour de Léon ne s'entretenoit que de sa valeur ; & Tigride étoit si touchée du mérite de ce Prince, que sans jamais l'avoir vû, elle avoit une extrême curiosité de le connoître.

Les Maures fatigués de tant de pertes, résolurent de faire une derniére tentative pour surprendre Don Ramire, & se venger de tous les mauvais traitemens qu'ils en avoient reçus. Ils firent marcher tout une nuit un gros détachement, & attaquérent le lendemain les troupes du Roi de Léon qui étoient dans leurs quartiers, & qui croyoient être fort éloignées des Ennemis : ils passérent au fil de l'épée tout ce qui se trouva en état de leur résister ; & ayant mis l'épouvante par-tout, ils se retirérent avec une infinité de prisonniers, parmi lesquels il y avoit plusieurs Chefs. Don Ramire qui étoit

dans un quartier ſéparé, étant averti de ce déſordre, y accourut accompagné de peu de perſonnes. Auſſi-tôt qu'il apperçut les ennemis qui ſe retiroient, il les pourſuivit, & les chargea avec la même confiance, que s'il eût été ſuivi de toute l'Armée: il renverſa leurs rangs; il mit tout en confuſion; & ayant armé les priſonniers qu'il avoit délivrés, il pouſſa ſi vigoureuſement les Maures déja fatigués d'une longue marche, qu'il n'en échapa pas un ſeul. Don Ramire y reçut pluſieurs bleſſures, mais avec tant de bonheur, qu'il ne s'en trouva aucune qui fût dangereuſe. Cependant cette grande action qui avoit ſauvé les meilleures troupes du Roi de Léon, fit tant de bruit par toutes les Eſpagnes, & augmenta tellement la réputation de Don Ramire, que tout le monde parloit de lui avec admiration. Don Alfonſe ne le nommoit jamais ſans faire ſon éloge; & Tigride ſe ſut ſi bon gré d'avoir déja donné ſon eſtime à un Prince de ce mérite, que cette derniére action augmenta la curioſité qu'elle avoit de le voir.

Les Maures ayant enfin abandonné la campagne, Don Ramire, qui étoit gué-

ri de ses blessures, & qui ne trouvoit plus d'ennemis à combattre, se rendit à la Cour de Léon. Le Roi Don Alfonse le reçut avec toutes les marques d'estime & de reconnoissance dont les Rois ont accoutumé d'honorer les grands Guerriers. Le Prince Bremude n'oublia rien pour lui témoigner l'estime & la forte considération qu'il avoit pour lui. Tigride qui avoit eu tant de curiosité de le voir, se sentit troublée, lorsqu'elle fut avertie que le Roi alloit entrer dans son appartement pour lui présenter Don Ramire. Elle craignit sa venuë presque autant qu'elle l'avoit désirée. Sa présence lui causa un embarras dont elle ne connoissoit point la raison. Elle s'étoit fait un plaisir de penser qu'elle l'examineroit avec attention la premiére fois qu'elle le verroit; & cependant lorsqu'ils se trouvérent ensemble, elle n'osoit lever les yeux. Néanmoins elle eut honte de sa timidité. Ce mouvement de fierté lui donna occasion de remarquer la bonne mine de Don Ramire, accompagnée d'une noble ardeur qui étoit peinte sur son visage ; mais au lieu de se souvenir de sa résolution, elle parut plus déconcertée qu'auparavant.

Tous

Tous ſes ſentimens ſe confondirent, & elle ne comprenoit pas pourquoi elle s'intéreſſoit ſi fort à la perſonne de ce Prince. Le chagrin qu'elle eut de le voir ſortir de ſa chambre avec le Roi, contribua beaucoup à lui faire démêler ſes propres ſentimens; car elle commença à s'appercevoir de l'inclination ſecrette qu'elle ſentoit pour Don Ramire; & quoiqu'elle n'eût jamais eu de ſecret pour ſa ſœur, elle lui cacha l'agitation où elle étoit, & lui parla de ce Prince avec indifférence.

Don Ramire, qui n'avoit jamais été ſenſible qu'à la gloire, & qui ne connoiſſoit point l'amour, fut ſi ébloui de la grande beauté de Tigride, qu'il ſentit dans ce moment des mouvemens confus qu'il avoit ignorés toute ſa vie. Il eut beaucoup d'empreſſement de ſe rendre dans les lieux où il jugea qu'il pourroit la voir, ſe faiſant déja une agréable idée de ce plaiſir. Mais auſſi-tôt qu'il levoit les yeux pour la regarder, il trouvoit ceux de la Princeſſe qui avoient le même deſſein: il les détournoit en même tems par reſpect; & Tigride fâchée d'avoir été ſurpriſe en le regardant, baiſſoit les ſiens. Ils

avoient l'un & l'autre ſi peu d'expérience en amour, que bien loin de profiter de cette heureuſe ſympathie, ils s'embarraſſoient. Don Ramire étoit preſque fâché de ce que la Princeſſe le privoit du plaiſir de la voir; & Tigride honteuſe de rencontrer toujours les yeux du Prince, ſouhaitoit dans ce moment qu'il eût eu moins d'attention à la regarder ſi fixement.

Don Ramire ſe retira fort rêveur; & comme il ne trouvoit de véritable plaiſir qu'à penſer à la Princeſſe, il s'informa le lendemain avec adreſſe de ſon humeur & de ſes inclinations; mais ayant appris qu'elle avoit mépriſé les ſoins de pluſieurs grands Princes qui cherchoient à lui plaire, il jugea que ſa fierté ne s'accommoderoit point de la paſſion d'un Avanturier ſans Etats. Il ſe repentit de ſa témérité, & ſe reprocha ſecrettement d'avoir oſé penſer à une ſi grande Princeſſe. Cependant malgré toutes ces réflexions, il n'avoit pas la force de s'empêcher d'y rêver toujours. Il étoit occupé de ces triſtes penſées, lorſque Don Sanche le Grand (qui avoit été informé par les lettres du Roi de Léon des ſurprenantes actions que Don Ramire avoit faites contre les

les Maures) eut une impatience extrême de le revoir, & lui envoya ordre de ſe rendre inceſſamment à Pampelune. Cet ordre lui donna d'abord de la joie, eſpérant qu'il le délivreroit des rêveries où il commençoit d'entrer. Mais ayant fait réflexion qu'il ne verroit plus la belle Tigride, cette ſeule penſée lui faiſoit enviſager ſon départ comme le plus grand malheur qui pouvoit lui arriver. L'ordre du Roi lui paroiſſoit cruel & inſupportable. Il n'oſoit plus voir la Princeſſe, de peur que s'il la voyoit encore, il ne fût plus en ſon pouvoir de s'en éloigner; & cependant il trouvoit une eſpéce de conſolation à différer de partir.

Tigride, qui avoit jugé par les regards du Prince, qu'il ſentoit quelque choſe pour elle, ſe trouva ſi offenſée de n'entendre plus parler de lui, qu'elle réſolut d'oublier cet Ingrat; & pour y réuſſir plus facilement, elle appella à ſon ſecours le défaut de ſa naiſſance, & ſe repréſenta qu'il auroit été honteux à une perſonne de ſon rang, d'épouſer un Bâtard, après avoir refuſé les plus grands Princes d'Eſpagne. Toutes ces raiſons qui étoient ſi conformes à ſa gloire, ne ſatisfaiſoient point ſon

amour : Don Ramire lui revenoit toujours dans l'eſprit ; & malgré toutes ſes réſolutions, elle ſouhaitoit paſſionnément de le revoir.

Don Ramire qui ne pouvoit plus différer d'obéir aux ordres preſſans de ſon Pére, alla enfin prendre congé du Roi de Léon. Bremude le mena enſuite dans l'appartement des Princeſſes, & leur dit d'un ton de plaiſanterie en y entrant, que Don Ramire ſe retiroit, puiſqu'elles n'avoient pas aſſez de charmes pour le retenir à la Cour de Léon. Ce diſcours qui fit rougir Tigride, donna de la confuſion à Don Ramire, qui s'embarraſſa ſi fort, qu'il étoit difficile de comprendre quelque choſe à ce qu'il diſoit. La Princeſſe qui voulut lui répondre, tomba dans le même inconvénient. Leurs embarras réciproques ne laiſſérent pas de leur faire entendre la conformité de leurs ſentimens ; & comme ils avoient une grande attention à ſe regarder, ils trouvérent moyen de ſe dire, par ce muet langage, mille choſes tendres & paſſionnées.

Don Ramire ayant déja meilleure opinion de lui-même, puiſqu'une Princeſſe qui avoit témoigné une ſi grande indifférence pour tant de Souverains, le

le traitoit si favorablement, ne songeoit jamais à son départ sans entrer dans un chagrin extrême. Il se représenta incessamment la beauté de Tigride, & tout ce que ses yeux lui avoient voulu dire; il y donnoit même une infinité d'explications indifférentes qui flatoient son amour & ses espérances. Il auroit bien voulu différer de partir; cependant, comme il avoit pris congé du Roi, il ne pouvoit plus s'en dispenser avec bienséance. Dans cette extrémité il résolut d'écrire à Tigride le même jour qu'il partiroit, & de ne paroître jamais en sa présence, si elle désapprouvoit sa hardiesse; & comme dans ces premiers tems le commerce des lettres n'étoit pas encore devenu criminel, Tigride ne fit aucune difficulté de recevoir celle de Don Ramire, qui lui fut rendue par une personne de confiance. Elle étoit écrite en ces termes:

Je tremble en vous écrivant; j'ai pour vous des sentimens que je n'ose vous apprendre; je crains de vous déplaire; & cependant je ne saurois m'empêcher de vous dire que je ne suis occupé que de vous, que je ne trouve de véritable plaisir qu'à

 penser

penser à vous, & que la vie que j'avois comptée pour rien, & que j'exposois aux moindres occasions, commence à me paroître précieuse depuis que je songe à vous la sacrifier. Le succès de cette lettre réglera ma destinée ; car si vous approuvez les sentimens que j'ai pour vous, il n'y a point de félicité qui puisse être comparée à la mienne ; au lieu que si vous les condamnez, il n'y a rien sous le Ciel qui soit capable de m'en consoler.

La visite & les discours de Don Ramire avoient beaucoup contribué à augmenter la passion de la Princesse; néanmoins, comme la maniére obligeante dont elle l'avoit reçu, n'avoit pas empêché qu'il ne fût parti sans lui donner de ses nouvelles, elle commençoit à craindre qu'il ne fût plus galant qu'amoureux, lorsqu'elle reçut sa lettre. Elle sentit tant de plaisir de se trouver agréablement trompée dans le jugement qu'elle venoit de faire de Don Ramire, & de voir qu'elle avoit donné de l'amour au seul Prince du monde qui lui avoit paru digne d'être aimé, que sans s'arrêter à toutes les délicatesses que la pudeur de son sexe lui inspiroit, elle voulut lui faire réponse dans le mo-

moment qu'elle eut achevé de lire son billet. Cependant, après plusieurs réflexions, elle eut honte de sa foiblesse, & demeura partagée entre les reproches secrets que sa gloire lui faisoit, & le désir extrême qu'elle avoit de répondre à son Amant. Elle relut sa lettre une infinité de fois, sans pouvoir jamais se déterminer. Quelquefois elle se représentoit toutes les inquiétudes que son silence pourroit causer à son Amant, & cette seule pensée lui faisoit une peine extrême; au lieu qu'elle avoit un plaisir sensible, lorsqu'elle songeoit à la satisfaction que sa réponse donneroit à ce Prince. Elle commença mille fois sa lettre, & mille fois elle la déchira. Son amour lui parloit en faveur de Don Ramire; sa fierté & sa pudeur s'opposoient à tout ce que l'amour lui inspiroit. Cependant après une infinité d'irrésolutions, elle lui écrivit le billet qui suit:

Je vous suis extrêmement obligée des sentimens avantageux que vous avez pour moi; mais je vous ai encore une plus grande obligation de ce que vous êtes parti après m'en avoir informée; car si vous eussiez fait ici un plus long séjour, j'au-

j'aurois craint que vos soins & l'estime que j'ai déja pour vous, ne m'eussent donné de l'inquiétude.

Don Ramire qui marchoit fort lentement, reçut ce billet avec toute la joie imaginable; mais après l'avoir lû, il n'eut plus la force de continuer son voyage; & malgré les ordres pressans du Roi Don Sanche, il s'en retourna à Léon. Comme il n'osoit paroître à la Cour, parce qu'il avoit pris congé de tout le monde, il étoit obligé de se cacher pendant le jour, & il alloit passer les nuits dans des jardins qui étoient sous les fenêtres de l'appartement de Tigride, se flatant que sa bonne fortune lui feroit naître quelque occasion pour la voir.

Une des esclaves de Tigride qui étoit par hazard à une fenêtre, l'ayant apperçu à la faveur de la Lune, Don Ramire voulut se cacher, persuadé qu'il n'avoit pas été découvert. Les précautions qu'il prit pour y réussir, firent juger à l'esclave qu'il avoit quelque mauvais dessein; elle avertit des Gardes, qui allérent d'abord dans le lieu où il étoit, pour l'arrêter. Don Ramire les repoussa vigoureusement. L'esclave

clave effrayée de ce déſordre, donna l'allarme à toutes les femmes de la Princeſſe : Tigride elle-même accourut aux fenêtres, & ayant remarqué qu'un ſeul homme ſe défendoit contre un grand nombre de Gardes, & qu'il en avoit déja mis pluſieurs hors de combat, elle admira cette ſurprenante valeur; & comme elle étoit fort touchée des belles actions, & qu'elle rapportoit tout à ſon amour, elle commença à trembler pour l'Inconnu, & ſe ſouvint de Don Ramire, ne pouvant preſque s'imaginer qu'un autre que lui pût réſiſter à tant d'ennemis. Il ne ſe trouvoit plus perſonne qui oſât approcher ce brave Inconnu; & les Gardes qui déſeſpéroient de pouvoir l'arrêter, étoient déja réſolus de le tenir aſſiégé juſqu'au lendemain, lorſque la Princeſſe leur commanda de ſe retirer; & s'adreſſant à l'Inconnu, elle lui dit qu'elle lui faiſoit grace en faveur de ſon courage, & lui offrit même de lui rendre de bons offices auprès du Roi, s'il vouloit lui apprendre ſon nom & ce qu'il cherchoit à une pareille heure.

Don Ramire qui diſtingua la voix de ſa Princeſſe, lui répondit que la vie qu'elle venoit de lui ſauver, lui faiſoit aſſez juger qu'elle étoit la plus généreuſe

reuſe Princeſſe de la Terre ; que cependant ſes affaires étoient ſi myſtérieuſes, qu'il n'oſeroit l'en informer en préſence de toutes les perſonnes qui étoient auprès d'elle. Tigride crut reconnoître ce ſon de voix ; ſon cœur l'aſſuroit que c'étoit celle de ſon Amant ; ſa grande valeur & les myſtères dont il parloit, la confirmoient dans cette penſée. Néanmoins elle ſavoit qu'il étoit parti, & elle ne voyoit pas d'apparence qu'il fût de retour en ſi peu de tems. Dans cette incertitude elle ne laiſſa pas de faire un peu éloigner ſes femmes, en leur faiſant entendre que cet homme vouloit peut-être lui dire quelque ſecret important qu'il n'oſoit lui confier en préſence de tant de témoins. Alors elle lui dit qu'il pouvoit lui apprendre ſes malheurs ſans craindre d'être entendu que d'elle ſeule. Mes malheurs, répondit Don Ramire, ſont ſi grands, que je n'attens plus d'autre conſolation que celle de vous les apprendre. C'eſt donc vous, interrompit Tigride qui acheva de le reconnoître, qui expoſez ſans aucune néceſſité une vie ſi précieuſe à l'Etat, & ſi fatale aux ennemis des Chrétiens. J'avois bien jugé qu'il n'y avoit que vous ſeul qui pût ſe défendre contre un grand nom-

nombre de Gardes ; mais ce que vous m'aviez écrit, me faisoit espérer que vous vous ménageriez davantage. Par quelle avanture, continua-t-elle, vous trouvez-vous ici dans le tems où toute la Cour croit que vous êtes à Pampelune ? J'étois parti pour y aller, repliqua Don Ramire ; mais le billet que j'ai reçu, m'a donné tant de joie, & j'ai envisagé tant d'horreur à m'éloigner de vous, qu'il m'a été impossible de continuer mon voyage. Je suis revenu ; & quoique je n'eusse aucune espérance de vous voir, je ne laissois pas de trouver de la consolation à passer les nuits dans ces jardins, à regarder le Palais où vous étiez, & à penser que je n'étois pas loin de vous. Je vous avouë, reprit Tigride, que j'avois déja de l'estime pour vous avant que je vous eusse vû ; mais depuis que je vous ai une fois connu, j'ai toujours été en inquiétude de ce que je ne vous voyois pas assez souvent ; & quoique je ne puisse pas vous blâmer d'être revenu, je ne sai si je n'aurois pas mieux aimé que vous eussiez continué votre voyage, puisqu'il est indispensable. Je m'étois déja fait un plaisir de penser que vous étiez à revenir ; & je sens bien que cette conversation

ne

ne diminuera pas l'impatience que j'avois de votre retour.

Don Ramire se préparoit à lui répondre, lorsqu'une Dame du Palais qui avoit quelque autorité sur la Princesse, interrompit leur conversation, & blâma Tigride de se tenir à sa fenêtre à une pareille heure. La Princesse qui avoit beaucoup de présence d'esprit, inventa sur le champ une avanture; & après avoir dit à Don Ramire, qu'il pouvoit faire son voyage, & s'assurer qu'elle auroit soin de ses intérêts, elle fit un récit si vraisemblable, que la Dame en demeura satisfaite, & n'eut jamais aucun soupçon de l'intelligence des deux amans. Don Ramire se retira si satisfait de cette conversation, qu'il ne songea plus qu'à faire son voyage, résolu de retourner à la Cour de Léon le plutôt qu'il pourroit.

Tigride repassa mille fois dans son esprit tout ce que son Amant venoit de lui dire, & jugea que sa passion étoit fort violente, puisqu'elle l'avoit forcé de revenir à Léon, & qu'il passoit les nuits sous les fenêtres de son appartement. Mais lorsqu'elle se ressouvint du péril où elle l'avoit vû, cette seule pensée troubla tout le plaisir qu'elle avoit déja

déja goûté. Elle étoit toujours occupée de quelque chose qui avoit rélation à son amour, & se retiroit en particulier le plus souvent qu'elle pouvoit pour y rêver sans contrainte.

Elvire qui l'observoit, s'apperçut qu'elle étoit plus mélancolique qu'à l'ordinaire; & ayant remarqué qu'elle parloit quelquefois de Don Ramire avec beaucoup d'estime, elle jugea qu'il avoit peut-être quelque part à ses réveries, & résolut de mettre toutes choses en usage pour s'en éclaircir. Elle nomma ce Prince avec adresse, & en parla en des termes si avantageux & si conformes aux sentimens de Tigride, qu'elle en oublia le dessein qu'elle avoit de lui cacher son amour, & lui laissa facilement appercevoir qu'une pareille conversation ne lui déplaisoit pas. Cette connoissance, & les vuës particuliéres qu'Elvire avoit sur Don Garzias Comte de Castille, l'obligérent à servir Don Ramire auprès de Tigride, afin de l'éloigner davantage de Don Garzias. A tous les momens du jour elle la faisoit ressouvenir des grandes actions que Don Ramire avoit faites contre les Maures, de sa bonne mine, & de mille autres bonnes qualités qu'elle exageroit. Cher-

chant même à excuser le défaut de sa naissance, elle blâmoit quelquefois l'erreur de la nature, & souvent l'injustice des loix. Car quelle raison y a-t-il, continuoit-elle, qu'un Prince qui est le fruit des premiéres amours du Roi son Pére, qui a hérité de sa valeur, de sa bonne mine & de toutes ses vertus, ne puisse pas succéder à ses Royaumes? Tigride flatée par ces raisons, applaudissoit à sa sœur, & l'assuroit que dans un tems où les Maures ravageoient les Espagnes, elle faisoit bien plus de cas d'un Grand Capitaine qui pouvoit faire tous les jours des conquêtes nouvelles, que d'un Prince tranquille & indolent, qui étoit toujours à la veille de perdre ses Etats, comme l'exemple de plusieurs chassés par les Maures ne le justifioit que trop.

Quoique Tigride fût fort sensible à toutes les choses que sa sœur venoit de lui dire à l'avantage de Don Ramire, la maniére dont elle lui avoit parlé du mérite de ce Prince, lui donna de grands soupçons, & elle n'eut aucune peine à se persuader que sa sœur étoit peut-être sa rivale; ce qui l'obligea dans les suites d'être fort retenue avec elle, & de cacher ce qu'elle sentoit pour lui. Don

Don Ramire avoit été reçu à la Cour du Roi de Navarre avec tant de témoignages d'affection & de tendresse, que cela réveilla l'ancienne jalousie de la Reine Nuña. Elle avoit trois enfans qui étoient déja en âge d'aller à la guerre, & qui préferoient néanmoins les doux plaisirs de la Cour aux glorieuses fatigues de la guerre. La Reine contribuoit même à les entretenir dans cette oisiveté par son extrême affection, qui lui faisoit souhaiter de les avoir toujours auprès d'elle. Le retour de Don Ramire, & la réputation qu'il s'étoit acquise en faisant la guerre contre les Maures, donnoit beaucoup d'inquiétude à cette Princesse, qui craignoit que Don Sanche le Grand ne voulût faire entrer ce Bâtard en partage de sa succession avec ses enfans légitimes, comme cela n'étoit pas sans exemple dans les Espagnes. Elle lui rendoit tous les mauvais offices dont elle pouvoit s'aviser, & s'attachoit particuliérement à trouver des prétextes pour l'éloigner de la Cour.

Les Cantabres abusés par les exhortations séditieuses d'un Druide, s'étant révoltés en ce tems-là sur un faux prétexte de Religion, Don Sanche le Grand

fut

fut obligé d'envoyer des troupes pour les remettre à leur devoir. La Reine qui avoit souvent oui parler de la valeur & de l'opiniâtreté de ces Peuples, prévoyant que cette guerre seroit fort périlleuse, insinua au Roi d'envoyer Don Ramire pour les combattre, persuadée qu'il y périroit. Don Sanche, qui avoit une grande opinion de la valeur & de la conduite de son fils, lui ordonna de marcher contre ces rebelles. Cet ordre, qui dans un autre tems lui auroit été fort agréable, lui donna mille inquiétudes. Il avoit résolu de se rendre incessamment auprès de sa Princesse. Il s'étoit fait un plaisir de penser qu'elle attendoit son retour avec impatience : il avoit déja compté lui-même tous les momens qu'il différoit à partir; & cependant le Roi venoit de lui commander de marcher contre les Cantabres. Il lui étoit honteux de refuser à son âge un emploi que le Roi lui donnoit comme une marque de confiance; mais aussi il ne pouvoit se résoudre à s'éloigner de sa Maîtresse. Son amour le pressoit de retourner à la Cour de Léon; & sa valeur l'appelloit à la tête de l'Armée. Quelquefois il vouloit sacrifier toutes les

les choses à sa passion; un moment après il songeoit qu'il faloit obéir au Roi; & son devoir lui faisoit mille reproches secrets de ce qu'il vouloit abandonner son Pére, & se rendre indigne du choix qu'il avoit fait de lui pour une action si importante. Partagé entre son amour, sa gloire & son devoir, toûjours incertain & accablé par ses irrésolutions, il se représenta enfin qu'il ne pouvoit jamais mériter le cœur de sa Princesse que par des actions extraordinaires; & cette derniére réfléxion le fit déterminer à marcher contre les Cantabres. Mais avant que de partir, il écrivit à Tigride le billet qui suit:

Je croyois qu'une vie que vous aviez pris soin de conserver, ne sauroit plus manquer d'être heureuse, & je me préparois à partir pour vous aller remercier de toutes vos bontés, lorsque le Roi m'a commandé de marcher contre les Cantabres. Je ne vous dirai point le désespoir où ce cruel ordre m'a mis. J'ai délibéré long-tems si j'abandonnerois tout pour me rendre auprès de vous, ou si j'accepterois le Commandement de l'Armée. Mais quand j'ai fait réfléxion que je ne saurois acquerir

trop

trop de gloire pour être digne de vous, je me ſuis déterminé à ſuivre les ordres du Roi, jugeant bien que cette guerre ne ſera pas de longue durée; car il me ſemble que rien n'eſt capable de me réſiſter, lorſque je ſonge que le plaiſir que j'aurai de me rendre inceſſamment auprès de vous, ſera le prix de ma victoire.

Don Ramire qui n'avoit point prévû qu'il pût lui arriver quelque choſe d'aſſez conſidérable pour l'empêcher de retourner inceſſamment auprès de ſa Maitreſſe, avoit laiſſé à Léon un homme de qui la fidélité & l'adreſſe lui étoient connues, qui avoit déja rendu un billet de ſa part à Tigride. Il ſe trouva fort embarraſſé pour lui faire rendre ce dernier. Les précautions qu'il prit, & le ſoin qu'il eut de le bien recommander à celui qu'il avoit choiſi pour le porter, firent juger à cette ame mercénaire, qu'il s'agiſſoit de quelque affaire fort importante; & comme il ſavoit l'averſion que la Reine avoit pour Don Ramire, il crut qu'elle récompenſeroit libéralement ſa trahiſon, s'il lui ſacrifioit la lettre de ce Prince. Auſſi-tôt que Don Ramire fut parti, ce perfide ne manqua pas de porter ſa lettre

tre à la Reine. Nuña ravie d'avoir découvert cette intrigue, & prévoyant bien que cette alliance donneroit de grands avantages à Don Ramire, résolut d'employer tout son crédit pour l'empêcher, & de profiter de l'absence de Don Ramire pour faire le mariage de son frére Don Garzias avec Tigride. Elle jugea néanmoins qu'il faloit supprimer la lettre de Don Ramire, de peur que l'intelligence des deux Amans ne rebutat son frére. Elle obligea Don Garzias de retourner à Léon, & de presser le Roi de lui accorder la Princesse; elle écrivit même à Don Alfonse en faveur de son frére, & l'assura qu'il n'y avoit plus de difficulté à faire ériger la Castille en Royaume.

Don Garzias qui avoit beaucoup de déférence pour tous les conseils de la Reine de Navarre, se rendit à Léon, & n'oublia rien pour se faire aimer de Tigride. Cette Princesse qui n'avoit point reçu le billet de Don Ramire, étoit dans une impatience extrême d'apprendre de ses nouvelles. Sa fierté qui ne s'accommodoit point d'un si long silence, l'obligeoit à se donner mille soins pour cacher sa passion, sur-tout depuis qu'elle soupçonnoit que sa sœur étoit

étoit sa rivale ; & quoique le retour du Comte de Castille lui donnat un extrême chagrin, elle ne laissa pas, pour mieux tromper tout le monde, de le recevoir beaucoup plus favorablement qu'elle n'avoit fait à son premier voyage.

Elvire qui croyoit avoir remarqué que Tigride aimoit Don Ramire, & qui étoit informée qu'il y avoit plusieurs intérêts à démêler entre les Etats de Léon & de Castille, qui ne pouvoient être terminés que par un mariage, s'étoit toujours flatée que le Comte de Castille, rebuté par les mépris de sa sœur, seroit enfin obligé de tourner les yeux de son côté; mais lorsqu'elle eut remarqué que Tigride ne témoignoit aucun chagrin de la recherche de Don Garzias, & qu'au contraire elle l'avoit reçu fort obligeamment, elle perdit toutes ses espérances, & s'imagina qu'elle s'étoit trompée dans le jugement qu'elle avoit fait de sa sœur. Cherchant donc à s'assurer des véritables sentimens de Tigride, elle feignit de lui faire confidence des siens ; & après l'avoir félicitée sur le retour du Comte de Castille, elle lui avoua avec une ingénuité affec-

affectée, qu'elle se croyoit indigne de son amitié, si elle lui cachoit plus long-tems l'inclination secrette qu'elle sentoit pour Don Ramire. Tigride eut besoin de toute sa modération pour s'empêcher d'éclater en apprenant un secret où elle se trouvoit si intéressée. L'habitude qu'elle s'étoit faite de dissimuler ses sentimens, lui fut d'un grand secours en cette occasion: elle ne put néanmoins s'empêcher de lui dire que la confidence qu'elle venoit de lui faire, la surprenoit beaucoup, puisqu'elle savoit bien qu'il n'étoit pas permis aux personnes de leur rang de faire des choix, & qu'elles devoient toujours attendre celui du Roi. Elvire étonnée d'une réponse si sévére, jugea que sa sœur n'auroit aucune répugnance à répondre à la passion du Comte de Castille, puisqu'elle étoit si soumise aux volontés du Roi; ce qui acheva de la mettre au désespoir.

Pendant que les deux sœurs étoient si ingénieuses à se faire de la peine, en se cachant avec un soin réciproque les mouvemens de leur cœur, Don Garzias qui expliquoit à son avantage le changement qu'il remarquoit dans les maniéres de la Princesse, se flata qu'il l'a-

l'avoit rendue ſenſible à ſon amour. Il fut ſi pénétré de cette penſée, qu'il alla ſe jetter aux pieds du Roi, & le conjura avec tant d'inſtance de ne différer plus ſon bonheur ; que Don Alfonſe touché de ſon amour, & impatient de terminer les différens qu'il avoit avec la Caſtille, ſe rendit enfin à ſes priéres, & lui accorda Tigride.

Elvire qui en fut informée la premiére, entra dans une ſi grande fureur, que ſans rien examiner, elle paſſa dans la chambre de Tigride ; & après lui avoir appris cette triſte nouvelle, elle lui avoua qu'elle n'aimoit point Don Ramire, & lui fit mille reproches de ce qu'elle lui enlevoit le Comte de Caſtille. Les larmes qui étoufférent ſa voix, l'empêchérent de continuer. Tigride qui ne s'étoit pas attendue que cette affaire iroit ſi vite, & qui avoit cru qu'elle auroit le tems de prendre des meſures avec Don Ramire pour ſe garantir du mariage dont on la menaçoit, demeura ſi étourdie de la cruelle nouvelle que ſa ſœur venoit de lui apprendre, qu'elle s'abandonna aux larmes ſans pouvoir dire une parole. Elle ſe plaignit enſuite de ce que ſa ſœur lui avoit déguiſé ſes véri-

véritables ſentimens, & l'aſſura qu'elle n'avoit point mérité les reproches qu'elle venoit de lui faire; elle lui promit même de n'épouſer jamais volontairement le Comte de Caſtille.

Le Roi fit appeller Tigride dans ce tems-là; & après lui avoir exagéré l'eſtime qu'il avoit pour le Comte de Caſtille, il lui apprit qu'il venoit de l'accorder à l'amour & aux priéres de ce Prince. Tigride, qui avoit pris ſon parti ſur le champ, lui embraſſa les genoux, & le ſupplia de ne la point forcer à ſe marier, parce qu'elle étoit réſolue depuis long-tems à ſe retirer au Couvent d'Onia, qui étoit en ce tems là en grande réputation en Eſpagne. Don Alphonſe ſurpris de cette réponſe, repréſenta à ſa Fille toutes les incommodités qui ſe rencontrent dans la vie Religieuſe, les chagrins que les jeunes perſonnes y eſſuyent, & lui dit tout ce qu'il jugea propre pour contribuer à la faire changer de réſolution. Tigride perſiſta toujours, & le conjura, les larmes aux yeux, de ne lui faire point de violence dans une affaire où il s'agiſſoit de ſon ſalut. Le Roi ſe retira fort affligé, après lui avoir dit qu'il lui donnoit quinze jours pour y penſer.

Le Comte de Castille qui avoit gouté par avance tout le plaisir qu'une agréable idée peut donner à un homme fort amoureux, fut si pénétré de douleur en apprenant l'étrange résolution de la Princesse, qu'il mit tout en usage pour la faire changer de dessein; & voyant que tous ses efforts étoient inutiles, il s'offrit à l'épouser contre sa volonté, & gagna un des Ministres, qui représenta au Roi que les Princesses étoient les Filles de l'Etat, & que les Rois doivent se dépouiller des foiblesses que la nature inspire d'ordinaire aux Péres, lorsqu'il s'agit du repos de leurs Peuples & du bien de l'Eglise. Don Alphonse gouta toutes ces raisons, & fit de nouveaux efforts auprès de la Princesse pour la détourner de sa résolution; mais Tigride, qui dans les commencemens n'avoit pensé d'aller à Onia, que pour donner le tems à Don Ramire de revenir, voyant qu'elle n'entendoit point parler de lui, se confirmoit tous les jours dans son dessein, & résolut même d'être Religieuse, si elle avoit le malheur de n'être plus aimée du seul Prince du monde qui lui avoit paru digne d'elle.

Don Alphonse, qui étoit le Prince de l'U-

l'Univers le plus Catholique, & qui craignoit d'attirer sur lui la colère du Ciel, s'il faisoit violence à sa Fille pour l'empêcher d'être Religieuse, consentit enfin qu'elle allat à Onia, à condition qu'elle y passeroit six mois sans prendre le voile. Tigride s'accommoda de bon cœur d'un expédient qu'elle trouvoit si conforme à ses intentions, & partit peu de tems après pour aller à Onia. Elvire persuadée que le départ de sa sœur lui seroit favorable, se flata que Don Garzias seroit obligé de jetter les yeux de son côté. Les Ministres de Don Alfonse ne manquérent pas de le lui proposer; mais ce Prince qui ne pouvoit aimer que la belle Tigride, n'écouta pas leurs propositions, & quitta la Cour de Léon aussi-tôt que Tigride en fut partie. Elvire voyant le malheureux succès de son amour, entra dans un si grand désespoir, qu'elle étoit en danger de mourir de douleur, si le Roi ne lui eût permis d'aller trouver Tigride à Onia.

Cependant le Comte de Castille, qui ne pouvoit se consoler de la perte de Tigride, songeoit continuellement aux moyens de la faire changer de résolution, & de profiter du tems qu'elle se-

roit à Onia ſans prendre le voile. Il lui paſſa mille deſſeins violens par la tête, juſques-là même qu'il eut la penſée de l'enlever, ſe flatant que le Roi de Léon ne s'en offenſeroit pas, puiſqu'il avoit déja donné ſon conſentement à ce mariage. Mais une perſonne qui étoit auprès de lui, & qui avoit connoiſſance de tous ſes ſecrets, l'en détourna, & lui conſeilla de s'aſſurer, avant toutes choſes, de la volonté de la Princeſſe; il lui apprit même qu'un de ſes amis avoit une ſœur qui étoit Religieuſe à Onia, & qui pourroit peut-être le ſervir utilement auprès de Tigride.

Don Garzias impatient dans ſon amour, alla lui-même chercher cet ami, & le conjura avec inſtance de faire un voyage à Onia, & d'obliger ſa ſœur à s'employer pour lui auprès de la Princeſſe. Ce Cavalier s'engagea de faire tout ce que le Comte de Caſtille ſouhaitoit; Il s'en alla peu de tems après à Onia pour y travailler, & fut ſi bien repréſenter à ſa ſœur l'importance du ſervice qu'elle rendroit au Roi de Léon & au Comte de Caſtille, ſi elle pouvoit perſuader Tigride de ſe ſoumettre aux volontés du Roi, en répondant aux ſoins

foins du Comte, que la Religieuse ravie d'entrer dans une négociation de cette conséquence, promit plus qu'on ne lui demandoit, & assura son frére qu'elle en feroit toute son application. En effet, elle se rendit fort assidue auprès de la Princesse, & lui témoigna un grand attachement. Tigride lui sut bon gré de ses soins, & la traita avec beaucoup de considération, jusqu'à-ce qu'elle se fût apperçue que cette Religieuse affectoit toujours de lui parler de l'obéissance aveugle que les personnes de son rang devoient au Roi, & qu'elle mêloit dans tous ses discours quelque chose à la louange du Comte de Castille. Depuis ce tems-là, elle ne la souffrit qu'avec peine, & évita toujours de se trouver avec elle. Mais la Religieuse, qui n'oublioit rien pour faire réussir son entreprise, eut encore l'adresse de mettre dans ses intérêts les meilleures amies de la Princesse, & de les engager même à lui parler quelquefois en faveur du Comte de Castille, qui avoit envoyé secrettement une personne de confiance à Onia, pour être averti tous les jours de ce qui s'y passoit.

Don Ramire, qui avoit fait des actions surprenantes pour finir bien-tôt

la guerre, s'étoit assuré du fameux Druide qui avoit donné occasion à la révolte, & achevoit de donner les ordres nécessaires pour rétablir la tranquillité dans la Province, lorsqu'il apprit les grands changemens qui étoient arrivés à la Cour de Léon, & particuliérement l'étrange résolution de Tigride, qui avoit mieux aimé se retirer à Onia pour y être Religieuse, que d'épouser le Comte de Castille. Ces nouvelles lui donnérent beaucoup d'inquiétude. Il se flatoit quelquefois qu'il avoit part à l'aversion que la Princesse avoit témoignée pour Don Garzias. Un moment après il craignoit que Tigride offensée de ce qu'il avoit tardé si longtems de retourner à Léon, ne voulût peut-être le voir jamais. L'austérité dont on faisoit profession dans le Couvent où elle étoit retirée, achevoit de le mettre au désespoir, prévoyant bien qu'il lui feroit impossible de la visiter dans une Maison qui étoit de si difficile accès. Accablé de ces tristes pensées, il s'abandonnoit à sa douleur, & ne songeoit qu'à mourir, ne pouvant plus aimer la vie, s'il ne voyoit sa Princesse.

Dans cette extrémité, l'amour qui est

eſt ingénieux, lui inſpira qu'il pourroit ſe ſervir utilement de la grande réputation que le Druide, qu'il venoit de faire priſonnier, s'étoit acquiſe dans toutes les Eſpagnes, ſur le prétexte d'un prétendu don de prophétie. Don Ramire eut pluſieurs conférences avec ce Druide; & s'étant fait inſtruire par lui-même de tous les moyens dont il ſe ſervoit pour s'accréditer auprès des peuples, & pour perſuader les plus incrédules, il fit imiter ſon habillement qui étoit fort bizarre, & qui lui cachoit même une partie du viſage; & ayant envoyé priſonnier le Druide à Pampelune, il écrivit au Roi qu'il demeureroit encore quelque tems dans la Cantabrie, parce que ſa préſence y étoit néceſſaire pour y rétablir la premiére tranquillité. Il ſe déroba enſuite de ſes gens avec adreſſe, en leur perſuadant qu'il s'en retourneroit en diligence à la Cour, & ſe rendit par des chemins détournés, ſous le nom & l'habillement du Druide, à Onia, où tout le monde s'entretenoit déja de la grande valeur de Don Ramire, qui avoit réduit les Cantabres à implorer la clémence du Roi de Navarre. On ne laiſſoit pas de plaindre le malheur du fameux

Druide qu'il avoit fait prisonnier, parce que personne ne doutoit que Don Sanche ne le fit mourir.

Tigride, qui n'avoit point reçu le billet de Don Ramire, passoit sa vie dans des chagrins effroyables, prévenue que son Amant ne l'aimoit plus, & environnée de personnes qui lui parloient incessamment de Don Garzias qu'elle haïssoit. Il y avoit déja près de six mois qu'elle étoit à Onia, où elle se confirmoit tous les jours dans le dessein d'être Religieuse, lorsque la Supérieure du Couvent fut avertie que le fameux Druide qui avoit fait tant de bruit en Cantabrie, avoit trompé la vigilance de ceux qui le gardoient, & venoit d'arriver à Onia, où il s'étoit rendu avec de grandes fatigues pour leur annoncer des choses prodigieuses. Toutes les Religieuses eurent d'abord une grande impatience de voir un homme si extraordinaire, & d'entendre ce qu'il avoit à leur dire. La Supérieure, qui assembla sa Communauté, donna ordre qu'on le fit venir. Le faux Druide favorisé de la réputation du véritable, arriva; & après qu'il eut fait toutes les grimaces qu'il jugea nécessaires pour augmenter la bonne opinion qu'elles avoient déja de lui, il

leur

leur apprit qu'il s'étoit échapé par une espèce de miracle des prisons de Don Sanche le Grand, & leur déclara ensuite, d'un ton grave, que la parfaite connoissance qu'il avoit de l'avenir, l'obligeoit à les avertir que leur Maison étoit menacée d'une ruine prochaine, & que si elles ne détournoient la colére du Ciel, elles ne seroient pas long-tems sans en ressentir les effets. Les Religieuses intimidées de ce discours, le conjurérent de leur apprendre ce qu'elles pouvoient faire pour se garantir de ces malheurs. Alors le faux Druide leur dit, que la colére du Ciel venoit de ce qu'elles avoient eu la témérité de recevoir dans leur Maison les deux plus grandes Princesses de la Terre, sans songer que l'une des deux étoit destinée à épouser un Héros qui feroit une guerre continuelle aux Maures, & qu'il naîtroit même un fils de cet illustre mariage, qui achevéroit de les exterminer, & qui rétabliroit la Religion Chrétienne dans tous les Royaumes d'Espagne, qu'elles privoient de tous ces grands avantages, en retenant les Princesses dans leur Monastère. Il ajouta ensuite qu'elles ne devoient pas hésiter un moment à renvoyer celle qui étoit destinée à de si grandes merveilles.

Les Religieuſes étonnées d'apprendre des choſes ſi ſurprenantes, aſſemblérent pluſieurs fois leur Chapitre. La Confidente du Comte de Caſtille, profitant d'une occaſion ſi heureuſe, parla fortement en faveur du Druide, & perſuada à ſes ſœurs qu'il ne faloit pas négliger les avertiſſemens d'un homme de cette réputation. Enfin la Supérieure, par l'avis de toutes les ſœurs, demanda au Druide s'il ne pourroit pas leur dire plus préciſément laquelle des deux Princeſſes devoit être mariée. Il répondit qu'il ne ſavoit pas ſon nom; mais il aſſura que ſon image, celle du Prince qui l'épouſeroit, & même de celui qui en devoit naître, étoient ſi bien peintes dans ſon imagination, qu'il en feroit les portraits, comme s'il eût été toute ſa vie avec eux. Les Religieuſes perſuadées que le Druide n'avoit jamais vû les Princeſſes, lui dirent que s'il pouvoit choiſir au milieu de leur Communauté celle qui étoit deſtinée à tant de merveilles, elles ne douteroient plus de la vérité de ſes prophéties.

Le Druide après leur avoir reproché leur incrédulité, accepta le parti. Mais Tigride jugeant que ce diſcours étoit un

un artifice du Comte de Caſtille, & que ce Druide étoit ſon émiſſaire, fit beaucoup de difficulté de paroître devant cet homme. Enfin ne pouvant réſiſter aux importunités de toute la Communauté, elle y conſentit, mais à condition que pour mieux tromper le Druide, elle & ſa ſœur prendroient des habits de Religieuſes, & qu'elles ſe mêleroient avec toutes les autres. La Confidente de Don Garzias, perſuadée que le Druide agiſſoit par l'ordre de ce Prince, appréhenda qu'il ne ſe trouvât embarraſſé, & donna pluſieurs raiſons pour empêcher ce déguiſement. Mais Tigride ayant repréſenté que ſi ce Druide étoit un Prophéte, il la reconnoîtroit ſans peine; au lieu que s'il étoit un Impoſteur, on ne ſauroit prendre trop de précautions contre lui. La Supérieure approuva ſes raiſons, & le lendemain les Princeſſes habillées en Religieuſes ſe préſentérent devant le Druide avec toute la Communauté. Il demeura ſi ſurpris de penſer que ſa Princeſſe étoit déja Religieuſe, qu'il faillit à mourir de douleur. Cet aimable objet, qu'il démêla ſans peine, ayant réveillé ſa paſſion, il s'écria en montrant Tigride, que c'étoit elle qu'il avoit vûe dans ſes révélations; & a-

près avoir dit à son avantage tout ce que la passion lui inspiroit, il exhorta de nouveau les Religieuses à détourner la colére du Ciel, & à ne point retenir plus long-tems ce précieux gage dans leur Maison.

Après une épreuve si convaincante, il ne se trouva personne qui doutât de tout ce que ce prétendu Prophéte voulut leur persuader. Tigride même, qui ne reconnoissoit point Don Ramire sous ce déguisement, se trouva si embarrassée, que malgré la prévention où elle étoit contre le Druide, elle douta si ce Prince, exterminateur des Maures, dont il avoit parlé, ne seroit pas son cher Don Ramire. La Religieuse qui étoit dans les intérêts du Comte de Castille, jugeant que les affaires de ce Prince étoient en bon état, & que le Druide ne manqueroit pas de parler en sa faveur, trouva moyen d'inspirer à la Princesse, qu'elle devroit entretenir cet homme en particulier, & s'informer plus précisément de toutes les choses qui la regardoient. Tigride s'en défendit quelque tems; la bonne opinion qu'elle avoit déja du Druide, lui fit espérer qu'il lui parleroit peut-être de Don Ramire, & non pas du Comte

de

de Castille. Cette derniére réflexion la fit résoudre à le voir, afin de bien examiner tout ce qu'il lui diroit.

Aussi-tôt qu'ils furent seuls, elle le conjura avec beaucoup d'empressement, de lui faire un portrait véritable du Prince qui devoit l'épouser. Le faux Druide contrefaisant sa voix, l'assura que ce Prince connoissoit si parfaitement son mérite, qu'il ne sauroit lui rendre un assez fidéle témoignage des sentimens respectueux qu'il avoit pour elle; & ayant fait ensuite un portrait fort semblable à lui-même, Tigride fut si sensiblement touchée de voir que tout ce qu'il disoit convenoit à son Amant, qu'elle lui avoua qu'il étoit vrai qu'elle avoit eu de l'estime pour un Prince qui ressembloit au portrait qu'il venoit de faire; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il songeât à elle, parce que ce Prince, qui avoit l'ame fort guerriére, étoit si occupé de sa gloire, qu'il oublioit facilement tout ce que l'amour auroit pu lui inspirer. Elle s'attendrit en achevant ces derniéres paroles; & quoiqu'elle se donnât beaucoup de soin pour cacher le désordre où elle étoit, le faux Druide remarqua qu'il lui étoit échapé des larmes; ce qui le troubla si

ſi fort lui-même, qu'il fut quelque tems ſans pouvoir lui parler. Faiſant néanmoins un effort ſur ſa douleur, il l'aſſura avec beaucoup de circonſtances ſur ce ſujet, qu'elle faiſoit une injuſtice très-grande & horrible à ce généreux Prince, qui l'aimoit toujours avec une extrême paſſion.

Ces paroles du faux Prophéte ayant extrémement augmenté la ſurpriſe de la belle Tigride, qui changeoit à tous momens, voyant le portrait de ſon Amant ſi naturellement dépeint : Il eſt inutile, Madame, continua le Druide, de me déguiſer le moindre de vos ſentimens: je ſuis informé des plus ſecrettes penſées & actions de votre Amant; je connois ſon amour; je ſai auſſi tout ce qu'il a ſouffert, lorſqu'il fut obligé de s'éloigner de vous par l'ordre du Roi ſon Pére, pour aller faire la guerre aux Cantabres, qui s'étoient injuſtement révoltés contre lui; & je ſai encore les tourmens & cruelles inquiétudes qu'il ſouffre aujourd'hui, & dans ce moment, de ce que vous lui faites l'injuſtice de croire qu'il ne vous aime pas.

Tigride étonnée de la grande habileté du Druide, & ravie de ce qu'un hom-

homme qu'elle croyoit ſi expérimenté, lui rendoit témoignage de la paſſion & de la fidélité de Don Ramire, lui demanda en rougiſſant, ſi elle le verroit bien-tôt. Le faux Druide touché d'une curioſité qui lui étoit ſi avantageuſe, n'eut plus la force de contrefaire ſa voix, & laiſſa voir ſon viſage, qu'il avoit pris tant de ſoin de cacher. Tigride ſurpriſe d'un changement ſi extraordinaire, avoit peine à reconnoître ſon Amant. Faudra-t-il encore, lui dit Don Ramire, que je vous apprenne mon nom, ſans que votre cœur le devine, & ſans que vous penſiez qu'il n'y a qu'une paſſion auſſi violente que la mienne, qui puiſſe inſpirer un déguiſement ſi bizarre? Tigride ſaiſie d'étonnement & de joie, fut quelque tems à l'examiner ſans lui rien dire. Il eſt vrai, reprit-elle, que je ne vous euſſe pas reconnu; mais j'aurois encore moins deviné que vous m'auriez oubliée. Les larmes qu'elle verſa, donnérent le tems à l'amoureux Don Ramire de ſe juſtifier, & de dire les mêmes choſes qu'il lui avoit écrites; & s'étant apperçu qu'elle étoit perſuadée de ſes raiſons, il lui exagéra tout ce qu'il avoit ſouffert en apprenant la ſurprenante réſolution qu'el-

le

le avoit prise d'être Religieuse. Avez-vous douté un moment, interrompit Tigride, que ce ne fût pour l'amour de vous? Votre cœur ne devoit-il pas vous répondre du mien, & ne pouviez-vous pas vous imaginer que tout ce que je faisois, n'étoit qu'un prétexte, afin de me conserver pour vous? Don Ramire lui répondit tout ce que son amour lui inspira. Leur conversation fut fort longue: ils se dirent mille choses tendres & passionnées; & afin qu'ils eussent le tems de prendre des mesures ensemble pour l'avenir, Tigride lui apprit tout ce qui se passoit de plus particulier dans le Couvent, dont le faux Druide sut faire un si bon usage, qu'il démêla aux Religieuses leurs amitiés & leurs haines particuliéres, & leur fit des raisonnemens si justes sur toutes leurs affaires les plus secrettes, qu'elles demeurérent épouvantées de sa profonde pénétration. Il n'y en avoit aucune qui ne souhaitât de l'entretenir en particulier; mais la Princesse qui l'occupoit plus agréablement, ne donnoit pas le tems aux autres de satisfaire leur curiosité.

Le Comte de Castille, qui fut averti par sa confidente, des grandes obligations

gations qu'il avoit au Druide, lui envoya un présent considérable, qu'il ne voulut jamais accepter. Ce desintéressement contribua encore à augmenter la grande opinion que le Comte de Castille, & ceux qui étoient dans ses intérêts, avoient déja de lui. Les deux Amans eurent plusieurs conversations à la faveur de cette réputation, & se dirent tout ce qu'une passion tendre peut inspirer à deux personnes qui ont une joie extrême d'être ensemble. Après qu'ils se furent donné mille assurances réciproques de s'aimer toute leur vie, & de ne changer jamais de sentimens, quelque chose qui arrivât, ils jugérent qu'il étoit nécessaire de se séparer, afin que Don Ramire allât suplier le Roi son Pére de s'employer pour leur mariage. Ainsi le faux Druide disparut sans prendre congé de personne ; & ayant repris le nom & l'habillement de Don Ramire, il se rendit en diligence à la Cour de Don Sanche le Grand. Les Religieuses firent divers raisonnemens sur son départ : Tigride en parla comme les autres, sans jamais témoigner qu'elle en eût aucune connoissance.

Le Roi de Léon, qui fut informé par la Supérieure d'Onia, de tous les dis-

cours du Druide, & qui apprit en même tems que Tigride avoit changé de dessein, ne se mit point en peine d'approfondir si cet homme étoit un Prophéte ou un Imposteur, & ne songea qu'à profiter de l'heureuse disposition où Tigride se trouvoit. Dans l'impatience où il étoit de retirer les deux Princesses du Couvent, il alla lui-même à Onia. Tigride feignant qu'elle n'oseroit s'opposer aux volontés du Ciel, ne fit aucune difficulté de sortir; mais Elvire conjura si instamment Don Alfonse de trouver bon qu'elle fût Religieuse, qu'il y consentit enfin après plusieurs difficultés. Tigride fut reçue à Léon avec toutes les acclamations & les marques de joie qu'un Peuple fort affectionné peut témoigner à une grande Princesse : on en fit même des réjouïssances publiques qui durérent plusieurs jours.

Le Comte de Castille, qui fut averti du retour de la Princesse, ne tarda pas long-tems à se rendre à Léon, persuadé qu'elle n'avoit été détournée du dessein d'être Religieuse, que par ses soins & par son adresse. Il renouvella ses instances pour épouser Tigride, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit faciliter

ter ſon affaire. Les Miniſtres qui étoient dans ſes intérêts, preſſérent le Roi de finir ce mariage , de peur que la Princeſſe ne changeat encore de volonté. Don Alfonſe en parla à ſa fille, qui n'ayant plus de bonne raiſon pour ſe défendre de lui obéir, le conjura de ne rien précipiter dans une affaire ſi délicate, & d'attendre ſi quelque autre Prince ne la rechercheroit pas, parce qu'elle ſe reſſouvenoit bien que le portrait que le fameux Druide lui avoit fait du Prince que le Ciel lui deſtinoit, ne reſſembloit point au Comte de Caſtille.

Don Garzias averti des nouveaux obſtacles que la Princeſſe apportoit toûjours à ſon bonheur, employa le crédit de ſes amis pour obliger le Roi à prendre quelque réſolution, & s'offrit encore d'épouſer la Princeſſe malgré elle-même, en faiſant entendre que la pudeur des jeunes perſonnes donnoit toûjours occaſion à de pareilles réſiſtances, que la raiſon & l'habitude du mariage ſurmontent facilement. Le Roi qui déſiroit cette affaire, & qui étoit ſouvent importuné par les Lettres de la Reine de Navarre & par les amis de Don Garzias, donna enfin ſa parole à ce Comte, qu'il épouſeroit ſa Fille dans

un terme limité qu'il lui marqua; & pour éviter de s'attendrir, il fit savoir sa résolution à Tigride par le Prince son frére. Elle fut si sensiblement affligée d'apprendre une nouvelle si opposée à ses desseins, qu'elle s'abandonna à son désespoir, sans qu'elle eût la force de prendre aucun parti pour éviter le cruel mariage qu'elle appréhendoit; car aussi-tôt que son esprit lui inspiroit quelque expédient pour s'en garantir, elle se représentoit en même tems ce que les personnes de sa naissance se doivent à elles-mêmes, l'obéissance qu'elle devoit au Roi, & les mesures qu'elle étoit obligée de garder pour éviter les jugemens du Public; & bien loin de se pardonner quelque chose en faveur de son amour, elle étoit persuadée qu'une grande Princesse ne pouvoit jamais se relâcher sur aucun prétexte de certains devoirs indispensables où elles sont assujetties par la grandeur de leur naissance. Cependant malgré sa sévérité, toutes les fois qu'elle songeoit que le Roi la destinoit au Comte de Castille, elle appelloit la mort à son secours, & s'abandonnoit aux larmes. Néanmoins, comme pour se dispenser de ce mariage, elle ne trouvoit point d'ex-

d'expédient qui pût satisfaire son amour & son devoir, elle se détermina d'envoyer un homme de confiance à Don Ramire, & de lui écrire le billet qui suit :

Il semble que je ne sois partie d'Onia que pour être livrée aux persécutions du Comte de Castille. Ce cruel ennemi de mon repos s'est déja assuré de la volonté du Roi; & sans s'embarrasser de la mienne, il a enfin obtenu qu'il pourra m'épouser dans un mois, dont j'ai déja passé six jours à pleurer mes malheurs. Mon désespoir m'auroit vengée de ce Persécuteur, & j'aurois sans doute succombé aux chagrins dont je suis accablée, si je n'avois fait réfléxion que la même vengeance qui me délivroit d'un homme que je hais beaucoup, me privoit aussi de vous voir jamais. Cette seule pensée m'a fait envisager tant d'horreurs, que j'ai mieux aimé vous informer de tout, persuadée que votre amour vous fournira quelque moyen pour me garantir du cruel mariage dont on me menace.

Don Ramire avoit déja eu plusieurs conversations avec le Roi sur son mariage. Le Roi qui souhaitoit son bonheur, lui faisoit espérer de lui donner
le

le Duché de Cantabrie, & d'envoyer un Ambaſſadeur à Don Alfonſe pour lui demander Tigride. Néanmoins, comme Don Ramire ne vouloit pas que la Reine Nuña eût connoiſſance de cette négociation, il étoit obligé d'agir avec de grandes précautions, & de ménager adroitement l'eſprit de ſon Pére. Il y travailloit avec une ardeur digne de ſon amour, lorſqu'il reçut la lettre de la Princeſſe, qui rompit toutes ſes meſures. D'abord il eut envie d'en informer le Roi; mais ayant relû la lettre de Tigride, il craignit d'arriver trop tard, & il fut ſi affligé de ſonger que ſa Maîtreſſe pourroit être livrée au Comte de Caſtille malgré elle-même, qu'il réſolut de partir ſans différer un moment.

La Reine Nuña qui avoit toûjours craint que Don Ramire n'apportât des obſtacles au bonheur de ſon frére, le faiſoit obſerver avec beaucoup de ſoin, & prétendoit l'amuſer à Pampelune, juſqu'à-ce que le mariage de Don Garzias fût conclu. Mais ayant été avertie que Don Ramire étoit parti ſans prendre congé de perſonne, elle en prit occaſion de le rendre ſuſpect au Roi, & employa toute ſon adreſſe pour

lui

lui perſuader que ce Prince ſongeoit à troubler l'Etat, & qu'il étoit parti ſecrétement pour ſe ſaiſir de quelque place conſidérable. Le Roi qui étoit aſſuré de l'attachement inviolable que ſon Fils avoit pour ſon ſervice, n'écouta point ce diſcours; mais la Reine lui apprit des circonſtances ſi vraiſemblables des intelligences prétendues de Don Ramire, & le conjura avec tant d'inſtance de ſonger au repos de ſa Famille, & à la ſureté de ſes Peuples, que le Roi qui étoit déja ſurpris du départ précipité de Don Ramire, conſentit enfin de faire écrire à tous les Gouverneurs de ſes frontiéres, de l'arrêter auſſi-tôt qu'il paroîtroit.

Cet ordre fut envoyé avec tant de diligence, que Don Ramire ſe trouva priſonnier dans le tems que la liberté lui étoit ſi néceſſaire, pour la plus importante affaire qu'il eût jamais eue. Les cruelles inquiétudes qu'il témoigna de ſe voir arrêté, confirmérent les ſoupçons que la Reine avoit déja donnés de ſa conduite. Son déſeſpoir lui auroit fait prendre quelque réſolution violente, ſi le Roi qui l'aimoit tendrement, ne l'eût fait conduire à Pampelune. Il voulut le voir auſſi-tôt qu'il fut arrivé.

C'eſt

C'eſt donc vous, lui dit-il, mon Fils, que j'ai aimé avec tant de tendreſſe, & à qui j'ai confié le Commandement de mes Armées, qui voulez me trahir? Vous trahir! Seigneur, repliqua Don Ramire : j'avois toûjours bien cru que les Cantabres punis & les Maures défaits étoient des crimes aux yeux de la Reine; mais je m'étois flaté que vous qui m'avez toûjours honoré du nom de votre Fils, me connoiſſiez aſſez pour croire que je ne ſuis pas capable de cette lâcheté? Pourquoi donc, reprit le Roi, êtes-vous parti avec tant de précipitation? Je vous avoue, Seigneur, que je ſuis coupable d'être parti ſans prendre vos ordres; mais vous pouvez vous ſouvenir des ſentimens que j'ai pour la Princeſſe de Léon. J'ai appris qu'il y avoit occaſion de lui rendre un important ſervice; j'ai voulu en profiter, & je ſuis parti ſans examiner autre choſe. Voilà, Seigneur, tout mon crime. Cependant, continua-t-il, mes ennemis triompheront de leur perfidie; ils auront le plaiſir de m'avoir fait perdre, ſur le prétexte d'un crime imaginaire, une occaſion dont je ne me conſolerai jamais. Don Sanche qui étoit dé-

ja

ja perſuadé de l'innocence de ſon Fils, fut ſenſiblement touché de l'état où il le voyoit. Mais ne craignez-vous pas, lui demanda le Roi, de déplaire à la Princeſſe de Léon par le ſervice que vous prétendez lui rendre? Je ne veux point, reprit Don Ramire, obtenir ma liberté par une indiſcrétion. Le Roi qui ſe repentoit de l'avoir fait arrêter, le laiſſa partir, après lui avoir offert de s'employer en ſa faveur auprès du Roi de Léon.

Don Ramire marcha avec tant de diligence, qu'il arriva à Léon le même jour que le Comte de Caſtille alloit épouſer la Princeſſe; & ſans perdre un moment de tems, il jetta un gage au milieu de la place, & fit publier que perſonne n'étoit digne d'épouſer la Princeſſe, qu'il n'eût auparavant ramaſſé ce gage. Don Garzias qui avoit beaucoup de courage, voulut d'abord ſortir pour aller punir ce téméraire Avanturier; mais le Roi qui en fut averti, leur fit défendre le combat, & déclara que l'Avanturier avoit comparu trop tard, puiſque ce jour étoit deſtiné pour la cérémonie, & non pas pour le combat. Don Ramire affligé de ce mauvais ſuccès, ne laiſſa pas d'envoyer un

cartel au Comte de Castille, & de lui mander qu'il le croyoit toujours indigne de la Princesse, s'il ne mesuroit auparavant ses armes avec les siennes dans un combat particulier. Le Comte piqué d'un cartel si injurieux, se déroba de tous ceux qui l'environnoient, & alla joindre l'Avanturier. Ils se battirent si brusquement, que le Comte de Castille avoit déja reçu deux blessures mortelles avant qu'on eût pu les séparer. L'Avanturier qui avoit eu l'audace de se battre malgré les défenses du Roi, fut arrêté; & le Comte de Castille mourut deux heures après.

Tigride qui craignoit que son Amant n'eût pas reçu sa lettre, & qui n'attendoit plus de secours que de son désespoir, apprit que le Comte de Castille venoit d'être tué par un Avanturier qui ne vouloit point être connu. A peine avoit-elle goûté la joie que cette surprenante nouvelle lui causoit, lorsqu'elle fut avertie que le Roi offensé de ce combat, faisoit conduire l'Avanturier au suplice, sans que les priéres des plus illustres Chevaliers de sa Cour, qui se plaignoient qu'il violoit les Loix de Chevalerie, en punissant d'une mort infâme un homme qui marquoit avoir tant de

de courage, euſſent pu l'en détourner.

La Princeſſe prévenue que cet Avanturier étoit ſon cher Don Ramire, fut ſi effrayée d'apprendre qu'on le menoit au ſuplice, qu'elle tomba évanouie entre les bras de ſes femmes. Tous ceux qui ne ſavoient pas l'averſion que la Princeſſe avoit pour le Comte de Caſtille, jugérent qu'elle étoit fort affligée de ſa mort. L'Avanturier ayant été reconnu, toute la Nobleſſe de Léon fut ſur le point de prendre les armes pour le délivrer; mais le Roi qui fut informé du nom du Criminel, le fit conduire dans un Château fort, où il fut gardé avec beaucoup de ſoin. Auſſi-tôt que Tigride eut repris ſes eſprits, elle demanda des nouvelles de l'Avanturier; ce qui fit croire qu'elle étoit fort animée contre lui. On lui apprit que c'étoit le fameux Don Ramire, & que le Roi venoit de l'envoyer dans un Château pour y être gardé fort étroitement. Tigride qui ſavoit la grande conſidération que le Roi avoit pour Don Ramire, ne fut plus en peine de ſa vie, lorſqu'elle ſut qu'il avoit été reconnu. Sa priſon ne laiſſoit pas de lui donner beaucoup d'inquiétude, particuliérement depuis qu'elle apprit qu'il étoit arrivé à

Léon des Députés de Castille, qui faisoient de grandes instances pour qu'on leur remît le prisonnier.

Les Maures ayant paru en ce tems-là sur les frontiéres, repousférent en plusieurs occasions les troupes du Roi de Léon. Les Soldats qui avoient encore la mémoire récente des avantages qu'ils avoient remportés sous la conduite du brave Don Ramire, investirent tumultuairement le Château où il étoit prisonnier, & le délivrérent malgré les efforts de ceux qui le gardoient; ce qui donna occasion au bruit qui courut à la Cour de Léon, que les Castilians avoient enlevé Don Ramire, dans le dessein de le sacrifier au manes de leur Prince. Quoique cette nouvelle fût sans aucun fondement, elle ne laissa pas de donner de cruelles inquiétudes à Tigride, qui envoya plusieurs personnes en même tems, pour être informée de la vérité.

Don Ramire qui avoit été mis en liberté presque malgré lui-même, refusa de se mettre à la tête des troupes, & écrivit au Roi pour le suplier de pardonner au zéle de ceux qui l'avoient enlevé, l'assurant néanmoins qu'il n'avoit eu aucune part à cette action, & qu'il ne

ne prétendoit en retirer d'autre avantage, que celui de lui donner occasion d'exercer sa clémence, étant prêt de se remettre dans une autre prison où il plairoit à Sa Majesté, & même de subir toutes les punitions qu'il voudroit lui prescrire : il demeura même prisonnier au milieu de l'Armée, jusqu'à-ce qu'il eût reçu les ordres du Roi.

La lettre de Don Ramire, qui fit cesser tous les faux bruits qui s'étoient répandus que les Castillans l'avoient enlevé, donna la vie à Tigride, qui étoit dans de continuelles inquiétudes. Depuis ce tems-là le Roi même fut si touché de la soumission généreuse de ce Prince, qui n'étoit point son Sujet, qu'il lui pardonna, s'imaginant que son combat avec le Comte de Castille étoit l'effet de quelque haine particuliére, sans qu'il soupçonnât jamais que sa Fille y eût aucune part. Il fit une réponse obligeante à Don Ramire, & lui permit de se mettre à la tête des troupes.

Cependant Don Ramire qui souhaitoit de mériter la grace que le Roi venoit de lui accorder, & qui vouloit en même tems faire connoître aux Soldats par quelque action d'éclat, qu'ils ne s'étoient pas trompés dans la bonne opi-

nion qu'ils avoient eue de lui, choiſit les plus déterminés ; & après s'être aſſuré de deux poſtes qui lui étoient néceſſaires pour ſa retraite, il entra fort avant dans le Pays occupé par les Maures. Il rencontra des troupes qui voulurent s'oppoſer à ſon entrepriſe ; mais il les attaqua avec tant de valeur, qu'il les défit entiérement ; & profitant de ſa victoire, il ſe rendit maître d'un Château où le Roi Izcam alloit ſouvent ſe divertir à la chaſſe. Ce Prince en étoit ſorti depuis un moment, lorſque Don Ramire y entra. La Princeſſe Haca ſa Fille, qui étoit une des plus belles perſonnes du monde, & pluſieurs de ſes Officiers, y furent faits eſclaves. Don Ramire ſe retira enſuite en bon ordre, & ſe donna tant de ſoins pour empêcher que la Princeſſe ne fût incommodée, ni que perſonne ne lui manquât de reſpect, que Haca qui s'étoit fait une idée affreuſe de la cruauté des ennemis de la Loi, en ſouffrit ſa mauvaiſe fortune moins impatiemment.

Les Maures qui avoient cru pouvoir empêcher ſa retraite, le chargérent pluſieurs fois ; mais le Prince les repouſſa toujours vigoureuſement, & reçut même deux bleſſures en préſence de la Prin-

Princeſſe Maure, qui en témoigna quelque chagrin. Néanmoins les précautions qu'il avoit priſes, ſe trouvérent ſi juſtes, que malgré les efforts des Maures, il ſe rendit enfin ſur les Terres du Roi de Léon & à la Cour, avec les glorieuſes marques de ſa victoire. Tout le Peuple le reçut avec une infinité de cris & de démonſtrations de joie. Le Roi confus des grandes obligations qu'il lui avoit, & fâché des deux bleſſures qu'il venoit de recevoir pour ſon ſervice, lui parla d'une maniére fort obligeante. Tigride fut ſi agréablement ſurpriſe en le voyant arriver vainqueur après toutes les allarmes qu'elle avoit eues, qu'elle n'oſa s'expoſer à lui parler devant le monde, de peur que ſon amour ne la trahît, & qu'il ne lui échapat quelque mouvement peu convenable à ſon rang & à ſa gloire.

Don Ramire qui avoit une impatience extrême de voir la belle Tigride, pria le Roi de trouver bon qu'il eût l'honneur de lui préſenter ſa priſonniére. Il la viſita ſur ce prétexte; il en fut reçu avec des témoignages d'eſtime & de tendreſſe, qu'il eſt plus aiſé d'imaginer que d'écrire. La Princeſſe Maure qui avertit Tigride des bleſſures de

Don Ramire, empêcha qu'ils n'eussent une plus longue conversation, parce que les deux Princesses le pressérent avec tant d'instance de songer à ses blessures, qu'il fut obligé de se retirer plutôt qu'il ne l'auroit souhaité.

La joie qu'il eut d'avoir vû sa Princesse, contribua si fort à sa santé, qu'il se trouva bien-tôt après guéri de ses blessures. Jugeant néanmoins qu'il n'y avoit pas d'apparence que le Roi Don Sanche s'employat pour son mariage, pendant que la Reine Nuña pleuroit encore la mort de son Frere Don Garzias, il résolut d'attendre un tems plus favorable, & de se mettre en campagne pour empêcher que les Maures, qui faisoient de grands armemens, ne se vengeassent des pertes qu'il leur avoit si souvent causées. Mais lorsqu'il voulut prendre congé de la charmante Tigride, elle s'attendrit. Quoi donc, lui dit-elle les larmes aux yeux, ne vous verrai-je jamais hors d'un péril, que ce ne soit pour vous engager dans un autre plus grand? Tant de victoires gagnées ne suffisent-elles pas pour satisfaire votre gloire, sans vous exposer encore au hazard des combats? Faudra-t-il que je tremble toûjours pour

pour vous? Et ne pourrai-je jamais goûter un moment le plaisir de vous voir, qu'il ne soit mêlé de mille inquiétudes que la crainte de votre départ me cause? Est-ce là le fruit de tant d'agréables espérances que vous m'aviez données? & cet amour qui nous promettoit tant de douceurs n'a-t-il en partage que des pleurs & des allarmes continuelles? Don Ramire pénétré de douleur, lui avoua qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes, d'être obligé à s'éloigner si souvent de la Princesse du monde la plus digne d'être aimée, & lui représenta si bien l'impatience qu'il avoit de retourner auprès d'elle aussi-tôt qu'il en étoit parti, que Tigride persuadée que son Amant ne s'éloignoit pas d'elle sans une extrême nécessité, consentit enfin à son départ, après qu'il lui eut promis d'être bien-tôt de retour.

Cependant on ne s'entretenoit à la Cour que de l'enlévement de Haca & de son extrême beauté, qui ne pouvoit être comparée qu'à celle de Tigride. Bermude qui la trouvoit, fort aimable, ne perdoit aucune occasion de lui marquer l'estime qu'il avoit pour elle. Comme dans tous les siécles les

grands Rois ont été fort zélés pour la Religion, les Princes Chrétiens de ces premiers tems prenoient beaucoup de soin de faire convertir tous les Maures qui venoient en leur puissance. Don Alfonse qui souhaitoit passionnément de pouvoir persuader la Princesse Haca de changer de Religion, pressoit la Princesse sa Fille de lui en parler toutes les fois qu'elle en trouveroit occasion; mais Tigride qui la voyoit fort mélancolique, tâchoit à la divertir, & ne lui parloit de Religion que fort rarement.

Bermude qui se mêloit quelquefois dans leurs conversations, soit qu'il agît par un zéle de Religion, ou qu'il cherchât des prétextes pour entretenir Haca, lui exagéroit le bonheur de ceux qui étoient nés dans la Religion Chrétienne. Haca, malgré sa mélancolie, ne pouvoit s'empêcher de rire toutes les fois que le Prince lui tenoit de pareils discours. Bermude en étoit déconcerté, & n'avoit pas la force de continuer. Tigride surprise de la voir rire, eut une extrême curiosité d'en savoir la raison, & la conjura de la lui apprendre. Haca après s'en être défendue long-tems, lui avoua naïvement

qu'elle

qu'elle ne pouvoit s'empêcher de rire en voyant un jeune Prince de bonne mine qui employoit, à lui parler de Religion, tout le tems qu'on lui permettoit de passer auprès d'elle. Tigride qui avoit connoissance de l'humeur galante des Maures, ne fut point surprise de sa réponse : elle en fit des plaisanteries à son frére; & après lui avoir appris la confidence que Haca lui avoit faite, elle lui conseilla de ne s'aviser plus de lui parler de Religion. Bermude piqué de cette raillerie, résolut de faire connoître à Hàca, que les Espagnols n'étoient pas moins galans que les Maures. L'application qu'il eut à lui justifier sa galanterie, lui fit si bien remarquer les charmes de cette belle Princesse, qu'il en devint passionnément amoureux; mais Haca bien loin de répondre à ses soins, le traita toûjours avec beaucoup d'indifférence.

Le Roi Izcam envoya en ce tems-là un Héraut à Léon, pour traiter de la rançon de sa Fille. Don Alfonse qui souhaitoit la conversion de la Princesse, préférablement à tous les avantages qu'on pouvoit lui offrir, demanda des conditions si extraordinaires, & le Prince Bermude fit naître secrétement tant

de difficultés dans le traité, que le Héraut fut obligé de s'en retourner sans rien conclure. Bermude qui n'osoit plus approcher de Haca qu'en tremblant, faisoit tous les jours quelques nouvelles galanteries, dans l'espérance de lui plaire. Le Roi qui le remarqua aussi-tôt, résolut d'étouffer cette passion avant qu'elle eût pris de plus profondes racines; & comme il savoit que l'absence est un reméde souverain contre l'amour, il engagea adroitement le Prince son Fils d'aller faire un voyage à la Cour du Roi de Navarre, & écrivit à Don Sanche le Grand & à la Reine Nuña, pour les prier de le retenir à Pampelune le plus long-tems qu'ils pourroient. Le Roi de Navarre le reçut fort obligeamment, & donna plusieurs fêtes pour l'amour de lui; mais Bermude qui ne pouvoit se consoler de se voir éloigné de Haca, n'étoit point touché de ces plaisirs, & avoit toujours une impatience extrême de retourner auprès de sa Maîtresse.

La Reine Nuña, qui étoit fort animée contre Don Ramire depuis la mort du Comte de Castille, & qui jugeoit par la lettre qu'elle avoit vûe, que Tigride étoit d'intelligence avec lui, cherchoit

choit toute ſorte de moyens pour traverſer la paſſion des deux Amans. Ce fut dans cette vûë qu'elle réſolut de profiter du ſéjour que le Prince Bermude feroit à Pampelune, afin de l'engager dans ſes intérêts, & d'en faire un puiſſant ennemi à Don Ramire.

Pendant que Bermude s'ennuyoit beaucoup à la Cour de Navarre, & que Don Ramire faiſoit la guerre aux Maures, les deux Princeſſes étoient dans une parfaite intelligence. Haca qui avoit raconté pluſieurs fois à Tigride tout ce qu'elle avoit vû faire à Don Ramire, lorſqu'il repouſſa ſi vigoureuſement les Maures, lui parloit toujours de ce Prince avec une eſtime particuliére; & Tigride qui n'approfondiſſoit point les ſentimens de la Princeſſe Maure, la trouvoit de bon goût, & avoit mille complaiſances pour elle en reconnoiſſance de la bonne opinion qu'elle avoit de ſon Amant. Leur amitié devint ſi étroite, que Haca lui donna de grandes eſpérances de ſe faire bâtiſer. Tigride en avertit le Roi, qui en témoigna une joie infinie, & conjura ſa Fille de continuer ſes ſoins pour achever une converſion ſi glorieuſe. Tigride s'y employa de nou-

veau

veau avec beaucoup de zèle; mais elle eut le malheur de s'appercevoir que ses remontrances avoient produit plus d'effet qu'elle n'en attendoit du bon naturel de la Princesse Maure, qui lui avoua, en rougissant, qu'elle n'auroit aucune répugnance à embrasser la Religion Chrétienne, pourvû qu'elle fût assurée d'épouser le Prince qui l'avoit fait esclave.

Tigride fort surprise d'une confidence si peu attendue, fut quelque tems sans pouvoir lui répondre une parole; mais son amour lui donnant de l'éloquence, elle lui représenta que la Religion des Chrétiens étoit fort différente de toutes les autres; qu'elle étoit si pure & si sainte, qu'on ne pouvoit y mêler d'autres intérêts que ceux de la Religion même; qu'il faloit tout faire pour l'amour d'elle & par rapport à elle; & que tous ceux qui n'agissoient pas par ce principe, faisoient un sacrilège horrible; que même il étoit plus à propos qu'elle différât sa conversion jusqu'à-ce qu'elle fût plus instruite des mystéres de la Foi, que d'y entrer par une porte profane, & avec d'autres vûes que celles de faire son salut. Haca lui avoua encore avec la même ingénui-

génuité, qu'elle ne fauroit goûter les raifons qu'elle venoit de lui dire; mais qu'elle voyoit bien qu'elle les écouteroit avec plus d'attention de la bouche de Don Ramire, que de celle d'une autre perfonne. Tigride lui confeilla d'étouffer de pareils fentimens, & d'empêcher fur toutes chofes que Don Ramire n'en eût jamais connoiffance, en lui faifant entendre qu'elle hazarderoit inutilement fa gloire, puifque ce Prince avoit des engagemens qui pourroient durer autant que fa vie. Haca honteufe de ce que Tigride venoit de lui dire, lui promit de fuivre fes confeils, & tâcha même à lui perfuader que cela ne lui faifoit aucune peine.

Don Alfonfe impatient d'achever la converfion de la Princeffe Maure, demandoit tous les jours compte à fa Fille des difpofitions où elle la trouvoit. Tigride qui ne vouloit plus fe charger de cette commiffion, fit connoître au Roi qu'il ne la faloit pas trop preffer, & qu'il étoit à propos de lui donner le tems de s'inftruire; l'affurant qu'elle avoit déja remarqué que cette Princeffe n'avoit aucune peine à renoncer à la Religion de Mahomet.

Don Ramire ayant terminé la campagne

pagne par la prise d'une forte place qu'il enleva aux Maures, arriva à la Cour de Léon, où il fut reçu avec des honneurs extraordinaires. La joie qu'il eut de voir un moment sa belle Princesse, lui fit bien-tôt oublier toutes les fatigues de la guerre ; mais Tigride qui ne s'éloignoit jamais presque de Haca, & qui craignoit que la vûe de Don Ramire ne réveillât sa passion, aima mieux se priver de le voir aussi souvent qu'elle l'auroit pu faire, que d'exposer sa rivale aux yeux de son Amant, & perdre peut-être tout le fruit des conseils qu'elle lui avoit donnés. Don Ramire allarmé de ce que Tigride sembloit éviter les occasions de le voir, appréhenda que sa passion ne fût diminuée, & passa deux jours dans un accablement extrême ; mais ayant trouvé moyen d'avoir une conversation particuliére avec la Princesse, elle lui fit connoître l'injustice de ses soupçons, & lui persuada sans entrer en d'autres explications, que toutes les fois qu'elle évitoit de le voir, il devoit la plaindre sans la blâmer, & croire qu'elle avoit des raisons invincibles d'en user ainsi, & toujours beaucoup de peine à s'y résoudre. Don Ramire demeura fort satisfait d'une réponse

ponſe ſi obligeante. Ils ſe donnérent de nouvelles aſſurances d'une paſſion inviolable ; & après s'être fait une confidence réciproque des chagrins que l'abſence & les obſtacles continuels qui ſe rencontroient à leur bonheur, leur faiſoient ſouffrir, Don Ramire lui fit trouver bon, que ſans différer davantage, il s'en retournât à Pampelune auprès du Roi ſon Pére, afin de l'obliger de ſe mêler de leurs intérêts, comme il le lui avoit déja promis, & le preſſer d'envoyer inceſſamment un Ambaſſadeur pour la demander au Roi de Léon. Ils s'attendrirent plus d'une fois en prenant congé l'un de l'autre. L'eſpérance de ſe revoir bien-tôt diminua néanmoins le chagrin qu'ils eurent de ſe ſéparer.

Don Ramire qui craignoit toujours que la Reine Nuña n'empêchât le Roi de ſe mêler de ſon mariage, ſe rendit fort ſecrettement à la Cour de Navarre, réſolu de ne paroître point en public, & de faire demander une audience particuliére au Roi, afin de l'engager à favoriſer ſon amour; mais en arrivant à la Cour, il apprit que toute la Famille Royale étoit dans un grand déſordre, & que la Reine Nuña, bien loin d'être en état de lui nuire, étoit gardée

gardée dans une prison fort étroite (a). Ses propres enfans, élevés dans le libertinage, & irrités de ce que la Reine qui avoit hérité du Comté de Castille par la mort de son frére Don Garzias, ne leur partageoit pas ce bien pour fournir à leurs profusions, concertérent de la perdre par une ingratitude qui en ce tems là n'avoit point encore eu d'exemple. Ils feignirent d'attribuer à un commerce criminel les honnêtetés que cette Princesse témoignoit continuellement à Bermude Prince de Léon; & eurent la malice d'accuser leur propre Mére d'adultère devant le Roi. La Reine & le Prince de Léon furent arrêtés; & Don Sanche qui avoit mérité le nom de Grand par tant de différens endroits, piqué d'un affront si sensible, résolut de les abandonner à la sévérité des Loix, qui vouloient que la Reine fût brûlée vive si son innocence n'étoit point prouvée par les armes dans un terme limité. Les proclamations accoutumées dans de semblables cérémonies, étoient déja faites, & le terme fort avancé, sans qu'il se trouvât aucun Chevalier qui voulût se mêler

(a) *Mariana dans l'Histoire d'Espagne.*

ler de cette querelle, ni qui osât se présenter en champ clos pour combattre contre les Héritiers présomptifs de la Couronne.

Lorsque Don Ramire arriva à Pampelune, il fit appeller en secret une personne de confiance, pour être informé plus particuliérement du détail de cette grande affaire ; & comme dans toutes les Cours il se trouve des esprits bas qui flatent les Grands dans leur prospérité, & qui sont les premiers à leur nuire lorsque la fortune les abandonne, celui que Don Ramire avoit alors envoyé chercher, ne songea qu'à le féliciter sur le malheur de la Reine, en lui faisant entendre qu'il alloit être vengé d'une ennemie qui l'avoit toujours persécuté. Mais Don Ramire qui avoit une grandeur d'ame que les personnes ordinaires ne connoissent pas, jugea que cet homme ne lui parloit en ces termes que dans l'espérance de lui plaire; ce qui l'obligea à le renvoyer, sans lui donner le tems de continuer ses calomnies. Il apprit par d'autres voies toutes les circonstances de cette affaire, & demeura persuadé de l'innocence de la Reine, & de la malice de ses Accusateurs. Ce généreux Prince ne se souvint

vint en cette occasion que de sa vertu, & oubliant tous les outrages qu'il avoit reçus de la Reine, il résolut de la défendre. S'étant assuré des armes nécessaires pour ce combat, il demeura caché dans la Ville jusqu'au jour marqué par les proclamations.

Le malheur de cette Princesse faisoit compassion à tout le monde; il n'y avoit personne qui ne fût persuadé de son innocence, & qui ne détestât dans son ame la perfidie de ses Accusateurs: le Roi même qui avoit fait réflexion à la sage conduite qu'elle avoit toujours eue, se repentit de l'avoir livrée à la haine de ses ennemis, & auroit été bien-aise qu'elle se fût justifiée. Tout le Peuple étoit déja assemblé, & attendoit avec frayeur la fin de cette journée, qui devoit être fatale a la Reine. Ses enfans fiers de ce que personne n'osoit entrer en champ clos pour les combattre, commençoient à triompher de leur lâcheté, lorsqu'il parut un Chevalier armé de toutes piéces, précédé d'un Héraut-d'Armes, qui déclaroit qu'il étoit venu pour défendre l'honneur de la Reine contre tous ceux qui oseroient l'attaquer.

Don Gonsalve le second de ses enfans,

fans, se présenta pour soutenir l'accusation. Le Chevalier inconnu alla à lui avec une assurance qui parut de bon augure à tout le monde. Don Gonsalve le repoussa vigoureusement, & la victoire fut long-tems disputée. Mais Don Ramire impatient de vaincre, le pressa avec tant de valeur & d'adresse, qu'il le mit enfin hors de combat; & sans vouloir profiter de son avantage, il donna généreusement la vie à celui qu'il venoit de vaincre, quoiqu'il refusât de confesser son crime. Il se présenta ensuite pour combattre contre les autres Accusateurs; mais Don Gonsalve qui se repentoit de sa perfidie, & qui avoit espéré que le Chevalier inconnu, en lui donnant la mort, le délivreroit de la honte de confesser une action si détestable, fut si vivement touché de la générosité de son Vainqueur, qu'il avoua enfin l'innocence de la Reine, & déclara que lui & ses fréres avoient concerté ensemble cette malheureuse accusation.

L'Inconnu fut comblé de bénédictions; mais le Roi l'ayant fait conduire devant lui pour le présenter lui-même à la Reine, lui ordonna d'ôter son casque. Don Ramire qui ne s'étoit

toit proposé que le plaisir de faire une action digne de lui, fit beaucoup de difficulté de se laisser connoître; mais le Roi n'écouta point ses raisons; & ayant voulu absolument qu'il ôtât son casque, il le reconnut pour son cher Fils Don Ramire. Don Sanche en versa des larmes de joie; & Nuña pénétrée d'une action si généreuse, obtint du Roi sur le champ qu'il seroit partagé comme ses enfans légitimes.

Don Ramire fit souvenir le Roi de la parole qu'il lui avoit donnée de s'employer en sa faveur auprès du Roi de Léon. Don Sanche persuadé qu'il ne sauroit assez dignement récompenser le mérite de ce cher Fils, envoya un Ambassadeur au Roi de Léon pour lui demander la belle Tigride; & afin que ce Prince eût moins de peine à accorder sa Fille à Don Ramire, il lui céda par avance le Royaume d'Arragon.

Bermude qui étoit toujours fort amoureux de la Princesse Haca, avoit une impatience extrême de retourner auprès d'elle; mais Don Sanche qui vouloit lui faire oublier les mauvais traitemens qu'on lui avoit faits, le pria de différer encore quelque tems son départ; & Bermude ne pouvant lui refuser

ſer avec honnêteté cette ſatisfaction, écrivit à ſa ſœur pour la conjurer de parler quelquefois de lui à Haca; & Tigride qui l'avoit enfin guérie de la ſecrette inclination que cette Princeſſe Maure avoit eue pour Don Ramire, étoit ſi ſatisfaite de ſa docilité, que bien loin d'apporter des obſtacles à l'attachement de ſon frére, elle auroit été bien-aiſe de favoriſer ſon amour, & elle tâchoit d'inſpirer à Haca qu'il lui ſeroit extrémement avantageux d'y répondre.

L'Ambaſſadeur de Don Sanche étant arrivé à Léon, informa le Roi du ſujet de ſa commiſſion, & lui apprit que le Prince Bermude le ſuivroit de près. Don Alfonſe qui avoit une eſtime particuliére pour Don Ramire, reçut fort agréablement la propoſition du Roi de Navarre; mais la connoiſſance qu'il avoit de la fierté de Tigride, lui fit craindre qu'elle ne voulût pas écouter un Bâtard, après avoir mépriſé les ſoins des plus grands Princes d'Eſpagne. Il l'appella un jour en particulier; & après lui avoir exagéré la tendre affection qu'il avoit pour elle, il lui dit qu'il vouloit agir avec elle en Pére & non pas en Roi. Il la conjura enſuite de

de recevoir ſans réſiſtance le choix qu'il venoit de faire pour elle d'un grand Prince fils du Roi de Navarre.

Tigride qui ſavoit que Don Alfonſe avoit eu commerce de lettres avec la Reine Nuña, & qui ne croyoit pas qu'il fût beſoin de tant de précautions pour lui faire agréer Don Ramire, s'imagina que le Roi lui propoſoit un des fils de la Reine Nuña ; & cette ſeule penſée la troubla ſi fort, qu'elle n'eut jamais la force de lui répondre une parole. Le Roi la preſſa de ne lui rien déguiſer, & de lui apprendre ſes véritables ſentimens. Tigride demeura toujours muette, & verſa un torrent de larmes, qui firent juger au Roi que ſa fierté ne s'accommodoit point de ce mariage ; ce qui n'empêcha pas qu'il ne la conjurât encore de lui donner cette ſatisfaction, & de ſe laiſſer conduire par un Pére qui l'aimoit fort tendrement ; mais voyant qu'elle ne lui répondoit rien, il s'emporta à mille reproches outrageans, & lui dit qu'elle donneroit occaſion de le faire paſſer pour l'homme du monde le plus ingrat, en refuſant ſa fille à un Prince qui, après avoir chaſſé les Maures de ſes

ſes frontiéres, venoit encore de ſauver la vie à ſon fils unique.

Tigride étoit ſi troublée & ſi prévenue que le Roi lui propoſoit un des enfans de la Reine Nuña, qu'elle ne comprit jamais qu'il lui parloit de Don Ramire. Don Alfonſe l'informa enſuite de ce qui s'étoit paſſé à Pampelune, & la maniére dont la Reine avoit été défendue contre ſes propres enfans. Et vous voulez, interrompit Tigride en colére, que je ſois la récompenſe d'une action ſi lâche ? Trouvez-vous, repliqua Don Alfonſe, qu'il y a de la lâcheté à défendre une Reine innocente, & à ſauver la vie à un Prince fauſſement accuſé ? Un jeune Prince, continua le Roi, a-t-il jamais porté la valeur ſi loin que le brave Don Ramire ? Tigride ſurpriſe d'entendre un nom qui lui étoit ſi cher, ne ſavoit plus ſi le Roi lui parloit pour ſon Amant, ou en faveur de quelqu'un de ſes fréres, juſqu'à ce que le Roi, pour lui faire mieux connoître l'engagement où il étoit, lui montra les lettres que Don Sanche le Grand lui écrivoit en faveur de Don Ramire, à qui il venoit de donner le Royaume d'Arragon.

Tigride reconnoiſſant ſon erreur, paſſa

passa en un instant d'un état fort douloureux à une grande joie, & demeura si confondue de s'être trompée, qu'elle se trouva fort en peine pour effacer de l'esprit du Roi les impressions qu'elle pouvoit lui avoir données par sa résistance. Don Alfonse se retiroit déja fort en colére, lorsqu'elle l'arrêta en se jettant à ses pieds, qu'elle baigna de ses larmes; & après lui avoir demandé pardon de sa résistance, elle l'assura qu'elle étoit soumise à ses volontés, & qu'elle n'examinoit rien lorsqu'il s'agissoit de lui obéir dans une affaire qu'il témoignoit désirer avec tant d'ardeur. Le Roi attendri par les larmes & par la soumission de sa fille, la releva, & lui promit de renvoyer l'Ambassadeur de Don Sanche, puisqu'elle avoit de la répugnance à épouser Don Ramire. Tigride accablée de cette réponse, pria son Pére de ne se souvenir plus de sa résistance; & après une longue conversation, elle lui fit connoître adroitement qu'elle lui obéiroit avec plaisir.

Don Ramire qui avoit une impatience extrême de se rendre auprès de sa Princesse, fut obligé de différer son départ, parce que le Roi de Navarre, qui étoit bien-aise de le retenir à Pampelune

ne le plus long-tems qu'il pourroit, souhaita qu'il attendit des nouvelles de l'Ambassadeur qu'il venoit d'envoyer à Léon. Mais Bermude qui n'avoit pas les mêmes raisons, & qui ne pouvoit plus vivre sans voir Haca, quitta la Cour de Navarre, & se rendit en diligence auprès du Roi son Pére. Tigride l'informa à son arrivée de tous les progrès qu'elle avoit faits pour lui dans l'esprit de Haca, & lui fit même espérer que cette Princesse pourroit devenir sensible à ses soins. Cette agréable nouvelle lui donna tant de joie, qu'il chercha par toute sorte de moyens à marquer à la Princesse Maure, qu'il l'aimoit d'une passion fort violente; & Haca touchée de la persévérance de ce Prince & des empressemens qu'il avoit pour elle, lui laissa remarquer que sa passion ne lui déplaisoit pas, & consentit même, à la priére de Tigride, à commencer de se faire instruire dans la Religion Chrétienne.

Bermude qui expliqua cette favorable disposition à son avantage, en fut transporté de joie. Cependant, comme les plus grandes félicités sont de peu de durée, il arriva à Léon en ce tems-là un autre Héraut de la part du Roi Izcam,

cam, qui demandoit qu'on lui renvoyât la Princesse sa Fille, & offroit pour sa rançon de remettre plusieurs places considérables que les Maures avoient prises sur les Chrétiens, & que Don Alfonse avoit déja demandées. Cette nouvelle apporta une consternation générale à la Cour de Léon, parce que Haca y étoit fort aimée.

Le Roi qui envisageoit la gloire de la Religion, appréhenda que la Princesse Maure ne songeât plus à se convertir, puisque le Roi son Pére vouloit sacrifier toutes choses pour la racheter. Bermude qui sentit augmenter sa passion par la crainte de voir partir la Princesse & de la perdre pour toujours, redoubla ses soins auprès d'elle, & n'oublia rien pour lui persuader qu'il ne se consoleroit jamais de son départ. Tigride qui l'aimoit tendrement, étoit inconsolable lorsqu'elle songeoit qu'elle ne verroit plus cette Princesse, qui demeureroit privée toute sa vie des lumiéres de l'Évangile. Haca elle-même, soit qu'elle commençât à être persuadée des vérités de la Religion Chrétienne, soit qu'elle eût peine à s'éloigner de Tigride, ou que le Prince de Léon ne lui fût pas indifférent, se trouva agitée

gitée de mille ſentimens confus & oppoſés. Son bon naturel & la reconnoiſſance qu'elle devoit aux bontés du Roi ſon Pére, la preſſoient de retourner en ſon pays. La Religion dont elle commençoit à être perſuadée, la forte amitié qu'elle avoit pour Tigride, ou peut-être les ſoins que Bermude ſe donnoit pour lui plaire, la forçoient de demeurer à la Cour de Léon.

Enfin Don Alfonſe ne pouvant pas ſans violer les loix de la guerre, refuſer la liberté à la Princeſſe Maure, après toutes les offres que le Roi Izcam venoit de faire pour ſa rançon, conjura ſa Fille de voir encore Haca, de faire agir toute ſon amitié dans cette occaſion, & de lui perſuader, s'il étoit poſſible, qu'elle devoit préférer le ſoin de ſon ſalut à toutes choſes.

Tigride qui ſouhaitoit paſſionnément de la retenir, eut pluſieurs converſations avec elle, lui fit ſi bien valoir la ſainteté de la Religion, les douceurs de l'amitié, & la forte paſſion que ſon frére avoit pour elle, que Haca touchée de tant de raiſons, lui avoua qu'elle n'auroit aucune répugnance à demeurer, ſi elle pouvoit eſpérer de devenir Princeſſe de Léon. Tigride qui

n'en vouloit pas ſavoir davantage, lui donna de grandes eſpérances de faire réuſſir cette affaire. Elle ménagea enſuite l'eſprit du Roi avec tant d'adreſſe, qu'il conſentit enfin que Bermude épouſât la Princeſſe Maure; mais ſon mariage fut différé juſqu'au retour de Don Ramire, qui arriva peu de tems après.

Don Alfonſe le préſenta à Tigride, & lui fit un long & inutile diſcours pour l'exhorter à l'aimer. Jamais il n'y eut une entrevûë plus tendre que celle des deux Amans. Après qu'ils ſe furent donnés mille témoignages réciproques de la parfaite joie qu'ils avoient de ſe revoir, Don Ramire fit entendre à la Princeſſe, qu'il n'avoit été ſenſible au préſent que le Roi Don Sanche venoit de lui faire de la Couronne d'Arragon, que pour la mettre à ſes pieds; & l'aſſura que malgré la violente paſſion qu'il avoit pour elle, il lui ſembloit qu'il auroit manqué quelque choſe à ſa ſatisfaction, s'il l'eût épouſée ſans lui préſenter une Couronne.

Tigride ſe trouva offenſée de ce diſcours, & lui fit connoître qu'elle n'avoit aimé que ſa perſonne & ſon mérite,

rite, ſans ſe laiſſer éblouir de l'éclat des Couronnes, perſuadée qu'elle ſeroit également heureuſe dans une condition particuliére, ou ſur le Trône, pourvû qu'elle fût avec ſon Amant. Don Ramire confus & pénétré de joie d'une réponſe ſi obligeante, ſe jetta aux pieds de ſa Maîtreſſe, ne trouvant point de termes aſſez expreſſifs pour la remercier de ſes bontés.

Le mariage qui ſe fit le lendemain en même tems que celui de Bermude & de Haca, fut ſuivi d'une infinité de tournois & de divertiſſemens. On aſſure même que ce fut cette Princeſſe Maure qui introduiſit la prémiére dans les Cours de l'Europe les Saraos ou Danſes, qui auparavant n'étoient en uſage que parmi les Maures.

Fin du Tome treiziéme.





TABLE

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce
TREIZIEME VOLUME.

